

*Satprem*

LETTRES  
D'UN INSOUMIS

*TOME II*

*Les lettres de ce **tome II** commencent en 1954, lorsque Satprem, de retour en Inde, décide de tenter l'aventure de la conscience, la seule qui lui semble donner un sens plein à notre vie si peu humaine.*

*Jusqu'en 1982, ces lettres témoignent du cheminement de Satprem — un véritable voyage à travers l'humanité.*

« Je vis ce pourquoi j'ai vécu quand je suis allé dans les camps, quand je suis parti dans la forêt vierge, quand je suis devenu Sannyasin — je vis toujours la même chose, je suis un lutteur seul d'un monde à naître : un vieux monde à déraciner et un nouveau à créer, dans sa propre chair comme dans cette terre meurtrie...»

« Mère nous a dit qu'il y avait une nouvelle espèce à naître — ça ne se fabrique pas devant la télévision et en répondant aux questions radiophoniques. Je ne sais pas du tout comment ça se fabrique — je ne sais rien, et de moins en moins. Je ne sais même pas si c'est fabricable et je n'ai aucune prétention. Mais ce zéro, cette nullité douloureuse qui a tant besoin d'être et d'écouter le ressac et tous les petits ressacs du monde jusqu'à ce qu'il éclate d'infini ou de quelque chose — enfin quelque chose — ça, oui, je connais. Qu'est-ce que ça fera au bout ? Un singe, une mouette, un petit phoque, un bigorneau, je ne sais, mais j'ai besoin d'être cette seule pulsation-là. Et au bout du compte, si, par chance, ça faisait une espèce nouvelle, on serait consolé de ce désastre “ humain ”. »

Satprem

( *Extraits des Lettres* )

« Le dernier ennemi  
qui sera détruit  
est la Mort. »

Saint Paul  
Corinthiens XV. 26

*A Mère  
qui m'a ouvert  
la porte de l'ultime révolte.*

*Satprem, après de longs périples en Inde, en France, en Amérique du Sud et en Afrique, s'est finalement retrouvé à Paris avec la même question désespérée, à laquelle sa vie d'aventurier n'avait pu apporter de réponse (voir Lettres d'un Insoumis, tome I).*

*À la fin de 1953, à l'âge de trente ans tout juste, Satprem se tourne de nouveau vers l'Inde et vers Sri Aurobindo et Mère, et décide de tenter l'aventure de la conscience, la seule qui lui semble donner un sens plein à notre vie si peu humaine. Il arrive en Inde début décembre 1953, puis à Pondichéry fin février 1954, après un bref séjour dans l'Himalaya, à Almora.*

## 1954

Almora, 11 février 1954

à Klari

Amie, je reçois votre lettre et suis désolé de vous avoir ainsi « manqué », malgré moi, à un moment où j'aurais aimé vous aider un peu de mon amitié — car c'est vraiment absurde que cette lettre se soit perdue. J'avais gardé une copie de cette lettre que je jugeais, alors, importante et je veux malgré tout vous retranscrire ce que je vous écrivais avant de répondre plus directement à votre lettre :

Almora, Décembre 1953

« ... Je vous ai quittée avec un serrement de cœur car il me semblait vous abandonner dans une grande solitude faite de plaisirs plus que de vraies Joies ; il me semblait que votre “compromis” fût sans issue car je doutais que vous acceptiez sans réserve votre vie actuelle : vous n'êtes guère la personne qui se contente d'un pis-aller. Ainsi je m'inquiétais de vous voir pencher vers le pire ; je craignais, à tort peut-être, que vous ne vous reniez vous-même dans cette petite usure quotidienne où tout va “comme il peut”, où le temps ronge plus qu'il ne mûrit...

« Ils sont rares ceux qui, comme vous, n'ont accepté rien qu'eux-mêmes, qui ne veulent reposer sur rien d'autre qu'en eux-mêmes et ne dépendre de rien d'autre que d'eux-mêmes. (...) Je comprends votre RÉSERVE et cet inébranlable besoin de ne reposer qu'en soi-même, comme en sa seule demeure, sur le roc unique de notre intimité. Et il y a en nous quelque chose de farouche qui se dresse, prêt à tout détruire, à tout saccager, à tout renier et abandonner, aussitôt que notre liberté est menacée ou simplement inclinée par le poids d'un autre, aussitôt que notre domaine intérieur risque d'être violé par ceux qui resteront toujours des étrangers. *Noli me tangere*<sup>1</sup> !

« Mais, en même temps que vous défendez obstinément votre forteresse intérieure, en même temps que vous vous voulez inexpugnable, il y a toute une partie de vous-même qui, cependant, se heurte à Max<sup>2</sup> et lui reproche son silence et souhaiterait rétablir un contact, et

---

1. « Ne me touche pas. »

2. Le mari de Klari.

vous souffrez peut-être de ne pas pouvoir vous donner à lui plus complètement. À l'autre pôle, vous souffrez peut-être aussi de ne pas pouvoir vous donner à R. — pour la raison inverse que lui se donne à vous. Ainsi vous restez toute tendue en vous-même, sur la corde raide d'une absolue contradiction : “ Ni avec toi, ni sans toi.” En cette contradiction même, vous vous saisissez au vif de vous-même et votre irrémédiable unicité. En cette contradiction, vous découvrez votre roc intérieur inaliénable, votre étrangeté” à tous les êtres et au monde, votre irréductibilité à aucune formule, à aucun “mode” de vie. Pour vous, tout ce qui n'est pas cette vibrante contradiction est désertion de vous-même, abandon, renonciation. Je comprends votre refus de toute “ foi”, de toute “mystique”, de toute doctrine ou de tout “parti-pris” qui vous apparaissent comme autant de “plafonds”, aussi “ hauts” qu'ils soient, et comme une évasion hors de ce monde vibrant qui est vous, Klari, irréductible à nul autre, à aucun dénominateur commun. Vous n'avez pris qu'un parti, c'est le vôtre. Il me semble bien me reconnaître en vous comme en un frère : il y a en vous une virilité qui m'est proche.

« Mais je crois, aussi, que cette façon d'être est une ÉTAPE, une étape difficile et, mais seulement une étape et non un état souhaitable. De même qu'il y a une « étape dialectique » intellectuelle, où l'on allume les mots les uns au bout des autres, comme une cigarette, pour n'obtenir finalement qu'une vague consumante fumée — parce que, quand tout a été dit, il reste encore cet inexplicable résidu de Vérité qui ne se laisse réduire à aucun mot, à aucun signe, à aucune catégorie intellectuelle ; de même, il y a une autre étape — celle que vous vivez en ce moment — et que l'on pourrait appeler « étape concentrationnaire », où l'on est emmuré en soi-même, concentré sur cette petite vérité résiduelle inexplicable autour de laquelle on tourne comme le prisonnier à l'intérieur de ses propres barbelés. Et nous croyons faire le tour de notre unique domaine, comme un gardien vigilant sur les remparts extérieurs de notre inexpugnable citadelle — alors qu'en fait nous tournons en rond à l'intérieur de notre première enceinte et, comme des derviches tourneurs, méprenons nos éblouissements pour de la clarté. Prisonniers, nous sommes, et plus rien ne semble avoir de réalité hors de cette ronronnante crispation intérieure ; à la longue, ce ronronnement lui-même semble perdre sa réalité et nous débouchons sur une immense “place d'appel”, vide, où personne ne nous appelle plus, où il n'y a plus rien ni personne, où nous n'existons plus que dans une sorte de crampe vertigineuse sur nous-même. Contre cet évanouissement de notre propre réalité, contre cet ÉVIDEMENT de nous-même, il nous reste un dernier refuge : c'est la souffrance ou l'angoisse. La souffrance et l'angoisse nous servent alors comme un dernier appel à nous-même, comme une dernière prise sur nous-même et un dernier garde-fou où nous tentons de retenir la flamme de vie qui veut s'évanouir ; où nous nous cramponnons à une dernière image de nous-même que seule notre angoisse sait encore rendre vivante. À ce stade, il ne reste plus rien de réel que la souffrance ou la volonté de souffrance comme une protection contre nos propres vides, et nous rejetons tout ce qui pourrait nous en priver ou nous en soulager — car nous avons trop peur de rester sans poids ; car cette souffrance est bien le dernier nœud vibrant où nous nous saisissons encore.

« Je comprends donc votre énergie à défendre votre tension intérieure : “ Je hais tout ce qui permet le repos, me disiez-vous... Tout ce qui ne souffre pas est un appel au confort... Sans la souffrance il n'y a plus d'art ni de vie ; il y a un plafond, aussi haut qu'il soit, et un contentement de soi-même.” Mais je crois, amie, que cette souffrance centrée sur elle-même finit par être bien plus une crampe où l'on se fige, où l'on s'anesthésie, qu'une véritable tension où s'appuie notre marche en avant. Ce n'est pas tellement une logique désintéressée qui vous attache à la souffrance qu'une réaction vitale qui cherche à combler un vide, comme celle d'un enfant qui crie dans le noir. Et comment pouvez-vous préjuger d'un état auquel vous n'avez pas encore atteint ? ?

« Il ne s'agit pas tant de se libérer de la souffrance ou de courir après le repos et le “ Bonheur”, que de vouloir notre complet épanouissement, notre accomplissement HUMAIN, la totalité de notre domaine. Il faut résolument passer de l'étape de “concentration” à une étape

d' "expansion", l'une étant le moyen d'atteindre l'autre. Non, il ne s'agit pas de s'évader hors du monde — bien qu'il puisse être nécessaire de se recueillir pour un temps ; il ne s'agit pas de gagner des "mérites" pour un "monde meilleur" ; mais de travailler SUR soi-même, comme on s'exerce l'ouïe, la vision ou la mémoire et les muscles, pour ouvrir de nouvelles perspectives humaines, briser ce mur où nous butons tous pour rendre à l'homme la plénitude de son domaine *hic et nunc*, ici-bas et maintenant.

« Cette nouvelle étape d' "expansion" est difficile à vouloir parce que nous restons cramponnés à de vieux automatismes, à nos habituelles associations de pensées, à la routinière réaction de nos sens qui répondent toujours de la même façon aux mêmes excitations : routine de la pensée, routine du plaisir, routine de la souffrance, inertie ou indifférence.

« Nous valons mieux que cela — et c'est bien pourquoi, inconsciemment, nous défendons notre individualité contre tous les envahissements extérieurs.

Cette individualité n'est là que comme un indice, un "signe de piste", mais ce n'est pas à cette première enceinte qu'il faut s'arrêter. Il faut aller jusqu'au cœur de nous-même, exorciser notre château hanté de toutes ses vieilles terreurs et de l'idée même que nous nous en faisons a priori. Pour arriver à ce cœur central de nous-même, il faut avoir le courage de traverser de longues salles vides et silencieuses ; il faut assumer ce vide sans remplissage artificiel de souffrance, sans décor, sans truquage, sans partition pour combler les "trous". Il faut se prendre par la main et vider notre scène de tous ses chers pantins, même les plus nobles — jusqu'à ce que le vide s'EMPLISSE de lui-même, s'emplisse de nous-même, de notre intégrale puissance, de notre conscience "supra-mentale". Ayons le courage d'abandonner nos vieilles répétitions pour la vraie "Première" (dont parlait Basilio<sup>1</sup> autrefois, sans très bien savoir ce qu'il voulait dire).

« Quelle est la part de vous-même qui vous poussait à me dire, à mon départ, que j'étais pour vous un "ballon d'essai" ?... Qu'est-ce qui se refuse, en vous, à "essayer" — sinon de vieux automatismes ?

« Après de longues années de voyage, j'ai la certitude d'avoir trouvé le vrai POINT DE DÉPART. Vous voyez que cette nouvelle "Aventure" n'est pas une séparation de l'humain, puisque je vous écris cette lettre ! Croyez-moi, Klari, on n'a jamais fini de se dépasser ; il n'y a pas de "plafond" mais un élargissement sans fin qu'il faut perpétuellement conquérir sur soi-même et *contre* soi-même... »

Voilà donc ce que je vous écrivais il y a deux mois. Je vous ai envoyé un mot il y a quelques jours pour vous annoncer mon départ pour l'Ashram de Pondichéry. Mais je suis encore là, coincé à Almora avec des histoires de fric que l'on me doit et qui n'arrive pas. C'est gai ! mais j'espère que ça va s'arranger. Comme je vous l'ai dit dans mon dernier petit mot, j'ai passé ces deux mois, notamment, à travailler intensément à un long « Essai » qui s'intitulera *À la recherche du Supramental*. Je tâcherai de vous envoyer une copie dactylographiée quand ce sera fini, car je crois que ce travail pourra vous intéresser, sinon vous aider pratiquement (?).

Bien sûr, votre peine est la mienne, amie, et je voudrais vous serrer un peu contre moi... Je ne sais que vous dire car j'ai peur que mes paroles ne vous semblent refléter une insensibilité de ma part ou que mes réflexions ne vous paraissent venir « de loin » ou « de haut » — ce qui est tellement faux. (...) Il me semble que votre vie est pleine de ces signes, pleine d'appels que vous vous obstinez à ne pas entendre — car rien ne vous satisfera, pas plus Gilles que Max que R. ou F. ; rien ne vous aidera et n'éclairera votre vie aussi longtemps que vous ne vous aiderez vous-même de cette *autre* conscience profonde qui est là, en vous-même, qui

1. Un personnage d'un roman inachevé et disparu que Satprem avait commencé en 1947 à Pondichéry.

vous attend et votre courage.

Je ne vous conseille pas de « croire » ou de prendre parti pour Sri Aurobindo ou l'Ashram, mais *d'essayer* et de prendre plus profondément encore votre propre parti... Tout ce que je peux vous dire, c'est que la vie semble y gagner en largeur et en profondeur et qu'on y découvre de grandes JOIES.

.....

Je vous écrirai plus tard, de Pondichéry, pour vous dire un peu ma nouvelle vie—c'est une aventure... Je ne sais pas du tout où tout cela me conduira mais, après tout, rien de tel que de se risquer soi-même totalement, pour le meilleur et le pire.

Je vous embrasse amie et voudrais vous souhaiter courage.

Écrivez-moi, et rassurez-vous, « je ne plane pas » — je suis bien au cœur de votre peine que je voudrais mieux partager.

B.

*(Satprem est enfin arrivé à Pondichéry le 16  
février, quelques jours avant l'anniversaire  
de Mère.)*

Pondichéry, 3 mars 1954

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux Bernard, j'ai tardé à t'écrire mais j'avais besoin de reprendre un peu mon souffle après cette plongée dans l'Ashram. Bien sûr, c'est une rude épreuve et si seul l'orgueil m'avait conduit ici, comme tu le dis, je ne tiendrais pas longtemps car tout est broyé, malaxé et tous nos petits refuges habituels sont ici impitoyablement destinés à disparaître. Je ne peux pas dire encore que j'aie assimilé cette épreuve et vaincu, mais j'ai la certitude intime d'être là où je dois être et la volonté d'aller jusqu'au bout, quoi qu'il en coûte — et il en coûte... Ta profonde intuition, malgré tes airs cyniques et tes taquineries, ne laisse pas de me toucher et je pense souvent à cette première conversation que nous avons eue, à mon retour d'Almora, un matin au breakfast. Tu avais raison et je me rends compte maintenant avec une clarté angoissante que TOUT ce que j'ai fait jusqu'à maintenant ne sert à rien, ou presque — je croyais « achever » quelque chose en allant à l'Ashram mais je découvre que je commence à faire mes premiers pas. J'apprends des choses élémentaires, que d'autres ont réalisées sans avoir besoin de courir le monde. Que tu aies eu cette intuition me rassure sur le sort de notre amitié car je craignais un peu que cette vie nouvelle ne te semble trop absurde ou incompréhensible — je m'aperçois que c'est moi qui n'y comprenais rien. Voilà. Pour résumer en quelques mots l'apprentissage intérieur que je fais ici, j'apprends à m'oublier moi-même, à briser mon centre égoïste. Ce n'est pas si facile de se défaire de son propre nombril.

Quant à ma vie extérieure ici, elle n'est pas encore établie très régulièrement et, d'ici quelque temps, je ferai des cours de français à l'École de l'Ashram, ce qui représentera ma part dans la vie collective. À propos de « vie collective », je suis frappé de voir combien la vie que l'on mène ici est loin de l'« esprit collectif » — ce qui m'inquiétait beaucoup avant mon arrivée ici. En fait, il n'y a pas de règles ni d'obligations sauf intérieures et personnellement consenties ; les seuls principes collectifs se limitent à ceux des heures de repas, un point c'est

tout. Pour le reste, on est libre de participer ou non aux activités communes. Il n'y a d'ailleurs pas d'« activités communes » en dehors du travail de chacun (et les cours de français que je ferai n'ont guère le caractère d'un travail en commun) et les heures consacrées aux « sports » — mais ces sports sont, eux aussi, facultatifs et leur diversité est infinie depuis l'escrime et les exercices yogiques ou « *asana* » jusqu'au football et aux défilés rythmiques.

Personnellement, j'ai trouvé un certain plaisir à choisir les cours d'assouplissement ( ! ) ou « *asana* ». Il est encore une chose qui me frappe dans cet Ashram, c'est la grande solitude dans laquelle on se trouve malgré le fourmillement des disciples : ici, la règle tacite est que personne ne s'occupe des autres et il n'y a pas de place (ni de temps) pour les amitiés individuelles. Chacun est absorbé dans sa discipline intérieure et vous pouvez marcher sur la tête ou fumer des cigares sans qu'on vous jette un regard. Cette atmosphère est assez étrange, surtout quand on sort d'un monde où l'on est habitué à être jugé et critiqué, où l'on est constamment épié par les autres. Ici les gens sont silencieux et ont un air extraordinairement heureux. Mais c'est long de faire l'apprentissage de ce « bonheur ».

J'ai vu et vois souvent Répiton<sup>1</sup> — bien que nous nous parlions peu — qui, lui aussi, a l'air heureux. Cependant, il va quitter provisoirement l'Ashram vers la fin mars pour retourner en France. Il reviendra ici de temps en temps — car, après tout, cet Ashram n'est pas un couvent où l'on « se retire » mais un creuset où l'on doit apprendre à vivre, où l'on se prépare à mieux vivre, après, dans le monde normal. D'ailleurs tu verras Répiton car il va passer par Delhi et Bombay et il compte bien aller te voir. Lui aussi garde un souvenir particulier de ton intuition des choses et de ta « compréhension » — il me charge de te dire ses amitiés.

Que te dire sur l'extérieur de ma vie ? Les problèmes de nourriture sont réduits à leur plus simple expression : le matin, un bol de lait, un morceau de pain et une banane. À midi, un ragoût de légumes, du riz et deux bananes avec un bol de yaourt. Le soir, une boule de pain, un bol de légumes et un bol de yaourt. Le plus difficile pour moi, ce sont mes cigarettes. Je n'ai pas encore réussi à arrêter de fumer bien que j'aie considérablement réduit. Je n'ai pas encore de logement affecté définitivement et, pour l'instant, je vis dans ce grand building où sont logés les hôtes de passage à l'Ashram.

Trop absorbé par mes lectures et divers « exercices », j'ai provisoirement laissé tomber la fameuse « Quatrième dimension<sup>2</sup> » mais je reprendrai cela dans quelques mois quand ma situation intérieure sera un peu plus solide... Je n'ai pas idée du temps que durera pour moi cette épreuve de l'Ashram mais je crois qu'il faudrait y tenir environ trois ans pour être assuré de quelque progrès durable. J'espère tenir ! Trois ans me conduiront en 1957 et, à ce propos, il t'intéressera peut-être de savoir qu'avant son départ, Sri Aurobindo aurait prophétisé de façon assez formelle de graves événements et peut-être une guerre russo-américaine pour l'année 1957. L'Inde serait le prétexte de ce conflit<sup>3</sup>...

.....

---

1. Colonel Paul Répiton, un polytechnicien très sympathique, ami de Pavitra. Ce dernier était le secrétaire général de l'Ashram et le bras droit de Mère.

2. L'essai sur le Supramental que Satprem avait commencé à Almora.

3. Sri Aurobindo n'avait bien sûr pas fait de telle « prophétie », mais il avait envisagé la possibilité suivante dans le dernier chapitre de *l'Idéal de l'Unité Humaine*, écrit en avril 1950 — six mois tout juste avant que l'armée chinoise n'envahisse le Tibet : « En Asie, l'émergence de la Chine communiste a créé une situation plus périlleuse qui barre brutalement la route à toute possibilité d'unité continentale entre les peuples de cette partie du monde. Il s'est créé là un gigantesque bloc qui pourrait facilement englober toute l'Asie septentrionale dans une combinaison de deux Puissances communistes énormes, la Russie et la Chine, et étendre sa menace d'absorption sur l'Asie du Sud-Ouest et le Tibet, et être poussé à déferler partout jusqu'aux frontières de l'Inde entière, menaçant la sécurité de ce pays ainsi que celle de l'Asie occidentale et faisant peser sur eux la possibilité d'une invasion par infiltration, ou même d'une submersion par une écrasante force militaire et d'un asservissement à une idéologie non désirée, à des institutions politiques et sociales non désirées et à la domination d'une masse communiste militante dont la marée

pourrait fort bien se révéler irrésistible. En tout cas, le continent serait divisé en deux blocs énormes qui entreraient peut-être en opposition mutuelle active et soulèveraient la possibilité d'un conflit mondial formidable auprès duquel toutes nos expériences antérieures seraient comme des jeux de nains. »

Voilà toutes les nouvelles, mon cher vieux. Bien sûr, je pense souvent à toi et à Maneck et aux calmes soirées autour de la petite lampe — ce n'est pas tant la drogue elle-même mais cette atmosphère heureuse et paisible qui souvent m'attire chez vous. Vous avez été des amis bien patients pour toutes mes lubies voyageuses et quadridimensionnelles, bien chics car j'étais plutôt seul. Écris-moi, ça me fera une grande joie, si tu n'as pas trop la flemme. (...) À quand le voyage dans le Sud ? Viendras-tu jusqu'à Pondy te moquer un peu de moi ? Tes affaires ? Je t'embrasse mon vieux Bernard avec Maneck et garde un souvenir heureux de votre hospitalité, même de tes sarcasmes !

B.

Pondichéry, 12 mars 54

à Klari

Amie bien chère, vous avez bien du « culot » de parler du temps que vous me faites « perdre » et de regretter de vous « appuyer » sur moi, pour une fois ! Vous savez bien que tout ce qui vous touche m'est cher et fraternel et je compte bien que vous continuerez de me raconter vos « histoires bêtes » comme vous dites.

Vous me demandez si vous pouvez faire quelque chose pour moi en France, rien, merci, sauf de voir mon frère François si l'envie vous prend de connaître un être jeune et intelligent — je lui ai souvent parlé de vous et il vous connaît déjà à travers moi.

À part cela je ne peux guère encore vous écrire au sujet de mon expérience ici. Pour l'instant c'est la grande nuit... Il vaut mieux faire le silence et, même si mes lettres se font rares, soyez assurée que mon cœur ne vous quitte pas.

Pondy, toujours aussi vieillot avec le bruit de son usine électrique ; une moitié du *pier* [ jetée ] s'est écroulée dans la mer avec la dernière mousson. J'ai rencontré votre vieux « François » (votre maître d'hôtel) tout ému — et un chien qui ressemblait étrangement à Raja... Mais je suis si loin de ce monde, si loin de ce Bernard d'il y a cinq ans, ou plus.

J'ai eu plus d'émotion à regarder furtivement votre terrasse du Bureau des Affaires Économiques, qu'à regarder le gouvernement — mais vous n'êtes pas apparue avec votre éternelle cigarette et votre mèche de travers. Je vis maintenant dans un autre monde dont je ne peux pas encore vous parler. J'apprends le silence.

Écrivez-moi, même si je suis silencieux.

Je vous embrasse

B.



à Bernard d'Oncieu

Cher vieux Bernard, ta dernière lettre m'a profondément touché car elle est d'un tel ton et témoigne d'une telle connaissance en profondeur que je m'en trouve presque « rassuré », réconforté, dans la solitude que tu imagines. Je dois même t'avouer, à ma grande confusion, que je n'avais jamais soupçonné que tu fus aussi « initié » — s'il en était besoin, mon amitié pour toi en est toute réchauffée et je tenais à te dire mon affection plus forte encore de t'avoir trouvé avec moi sur ce plan supérieur.

Oui, ta lettre m'a réconforté car il me semble vivre une longue nuit, comme ces néophytes égyptiens que l'on enfermait dans leur sarcophage avant l'initiation, jusqu'à ce qu'ils meurent à leur « moi » passé — et la deuxième naissance m'apparaît si lointaine... Il semble que le simple fait de plonger en ces profondeurs qui ne nous appartiennent plus suffise à soulever une masse de forces, de résistances, d'inerties et de mauvaises volontés — quand il ne s'agit pas de révolte. Il est difficile de dépasser son nombril et une terrible pesanteur nous colle à la terre, à nos automatismes mentaux, vitaux et physiques. C'est une lutte d'heure en heure, presque, et harassante — surtout quand on ne sait pas où l'on va. Je veux avoir le courage d'aller *jusqu'au bout*. Et je me rends compte que si la Force de la Mère n'était pas là, je n'y tiendrais pas et fuirais dans une grande panique. Car il semble bien que le seul fait d'être entré dans cet Ashram agit comme une terrible provocation qui soulève des bouleversements profonds et douloureux en moi. Il y a « quelque chose » ici — et ce quelque chose est impitoyable... Je ne veux pas chercher à exprimer cet inexprimable, que tu comprends d'ailleurs. Je voulais simplement te dire que ta seule existence me rassure et, même si je reste longtemps sans t'écrire, mon affection ne te quitte pas. Je n'écris plus d'ailleurs, je ne lis plus, je ne parle plus... il me semble que toutes ces activités tombent de moi comme des feuilles mortes. Je ne sais plus vivre qu'avec cette étrange lutte intérieure et, parfois, quelques petites lumières encourageantes. J'espère tant pouvoir tenir le coup — car quelque chose en moi est bien sûr que la Voie est là. Écris-moi de temps à autre, même si je suis silencieux ; tu m'aideras un peu. (...) Merci encore pour ta si bonne lettre. Je t'embrasse avec Maneck.

B.

( *Dernier fragment rescapé  
du Journal de Satprem* )

31 mars 54

Comme d'habitude je suis allé ce matin à onze heures et demie dans les appartements de Mère pour recevoir une rose. Comme je voudrais savoir dire le regard de Mère ce matin... Personne au monde, ni ma Mère elle-même, ni mon frère, ni la femme que j'ai aimée, n'ont eu un tel regard pour moi. Je n'ai jamais vu une telle douceur infinie, un tel regard d'amour infini, de tendresse ; un regard qui *sait* suprêmement et qui aime ; un regard descendu de Dieu et proche, si proche qu'il coule doucement au creux de la poitrine et se met à éclore comme une fleur dans la nuit de mon corps. Je ne suis pas fou, ni halluciné ; ce matin Mère m'a révélé sa

divinité ou sa participation divine : Elle est cela, Elle a réalisé cela totalement... Son infinie compassion... Ce matin Mère m'a...

Pondichéry, 19 avril 1954

à Klari

Amie, quelques lignes avant votre envol pour la France. ( Pour combien de temps ? ? )  
Vous allez vous détendre, j'en suis heureux pour vous. Karachi est le dernier des endroits où vous devriez vivre !

.....

Je vis une étrange solitude et difficile. Je crois n'avoir jamais été soumis à si rude épreuve. Ce n'est pas facile de mourir et de renaître, il y a tant de choses qui restent attachées à nous alors même que l'on sait leur vanité et leur insuffisance. Mais je crois que, par-delà ce suicide mental, un autre domaine doit s'ouvrir. Pour l'instant c'est la nuit, entrecoupée de brèves lumières, et de quotidiens exercices yogiques qui ont au moins l'avantage de vous donner une forme physique extraordinaire.

Écrivez-moi de Paris, n'importe quoi ; tout ce qui vous passe par la tête m'est précieux. Voyez mon frère François que vous aimerez sûrement (un être de grande qualité, qui a sans doute beaucoup de mes défauts, en pire, et certaines de mes qualités, en meilleur).

Si vous voyez un livre vraiment intéressant à Paris, envoyez-le moi par bateau.

Je vous embrasse amie et souhaite un séjour heureux pour vous dans cette douce France.

B.

Pondichéry, 30 mai 1954

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux Bernard,

J'ai peu écrit, mais ce n'est pas par oubli, tu le sais bien ; ce n'est pas non plus parce que tout allait « comme sur des roulettes » — mais j'ai remarqué que, parler de ses difficultés, c'est augmenter leur virulence ; et parler de ses progrès, c'est inviter les « attaques hostiles » : il y a des hauts et des bas et le dépouillement est lent et difficile — mais il me semble que je ne peux pas faire autrement que de persister sur cette voie jusqu'au bout, je ne vois pas d'autre solution et je ne crois même pas qu'il dépende de moi de « choisir »...

.....

Je vous embrasse tous deux et te souhaite bon courage pour la bagarre en France.  
Tiens-moi au courant.

Affectueusement

B.

Pondichéry, 18 juillet 54

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux,

Ta lettre dégoûtée, retour de France, ne me surprend guère — mais contrairement à toi, je souhaiterais presque une solution extrémiste, ou révolutionnaire, qui viendrait débourber les gens et les réveiller — peut-être ? À défaut de ce sursaut- là, « nous » sommes finis. Quand je dis « nous », j'entends la France en tant que nation lucide ; sinon, le destin du grand nombre n'a pas tellement d'importance — je crois en la vertu du petit nombre et ce petit nombre existe, il attend l'heure...

Quant à « mon expérience », elle se poursuit — dans le noir pour l'instant, car je traverse un sale moment. Que te dire de plus ? Il y a une petite lumière intérieure qui me persuade de « tenir » envers et contre tout, alors je tiens — mais ce n'est pas brillant, ni drôle.

Dégoûté du monde extérieur, tu me conseilles de devenir un « pivot central » de l'Ashram et d'y rester. Mais il n'y a pas de pivot central ! ni accessoire, sauf la Mère. Tout repose sur ses seules épaules et du jour où elle disparaîtra ce sera fini. C'est-à-dire que, après son départ, quelques années encore le « Centre Universitaire Sri Aurobindo » continuera de vivoter, mais rapidement tout cela disparaîtra ; car la Mère est le *seul lien* qui nous tient tous ici. Si la Mère n'était pas là, je ne resterais pas une minute de plus ici et c'est la même chose pour les trois quarts des disciples. Un jour ou l'autre je reprendrai donc la « route extérieure », mais j'espère, à ce moment-là, être suffisamment « armé » et « éclairé » pour entreprendre un vrai travail. De tout cela, il est impossible maintenant de préjuger.

.....

Je vous embrasse tous deux très affectueusement.

B.

P.S. Brewster est en très mauvaise santé, sans argent pour se faire opérer. Je crois bien que cette année sera « mauvaise » pour lui et j'en suis triste.

Pondichéry, 22 août 1954

à Klari

Amie, oui vous m'êtes très chère et votre place est aussi grande dans ma vie ; et je me fais le reproche de vous avoir « mal » vue à Karachi, avec trop de hâte et d'agitation, et de ne vous avoir rien dit de tout ce que j'aurais voulu vous dire... Car, maintenant, quand nous reverrons-nous ? Cependant rassurez- vous, je proteste contre votre comparaison entre mon entrée à l'Ashram et une entrée « dans les ordres ». En un sens je suis bien entré dans un « ordre » auquel j'appartiens spirituellement — mais cet ordre n'a pas toujours besoin d'Ashram et tous ses membres ne sont pas à Pondichéry. ( Je soupçonne d'ailleurs que vous faites partie, quelque peu, de cet « ordre » — même si vous vous ingéniez à « masquer » vos vrais sentiments, même si vous prétendez encore être « trop prise par l'inutile ».) Bref, je n'ai pas

l'intention de finir ma vie à l'Ashram, même si je dois y passer dix ans. Mon but a toujours été, avant même d'arriver ici, de réaliser — ou de tenter la réalisation — d'une certaine supra-conscience afin d'introduire et d'inscrire cette supra-conscience *dans la vie* normale. Je ne cherche pas à m'échapper de la vie, mais à la TRANSFORMER, même si pour cela il est nécessaire de passer dix ans dans la solitude et le silence. Je veux transformer cette vie, l'éclairer d'une plus haute lumière précisément parce que j'ai trouvé « invivable » de « faire comme si », invivable de « rajuster hermétiquement le masque » — et je compte bien qu'un jour vous trouverez ce genre de vie RÉELLEMENT invivable et que vous aurez le courage d'arracher vos masques et votre manteau de fourrure (ça ne fait rien, j'aimerais bien *quand même* vous voir avec votre manteau de fourrure ! ! !) pour aller à la rencontre de votre être véritable.

Oh Klari, je voudrais vous dire si affectueusement : faites attention, ne vous étouffez pas sous votre masque — on s'étouffe si facilement, sans s'en rendre compte, et quand on s'en rend compte, on n'a plus la force de réagir !... Je préférerais vous savoir dans les pires excès (drogues-sexe-voyages- dangers et que sais-je) que dans l'état où je vous sens, souriante derrière la fumée de votre cigarette, mais avec une sorte de grand trou vide dans le cœur ( ? )

Mais aussi, vous cherchez à vous *distraindre* ! On ne se distrait jamais de son être véritable, en définitive — ou bien ça se paye très cher. (...) N'êtes- vous donc pas dégoûtée de tous ces gens autour de vous qui n'ont fait et ne font rien d'autre que se trahir eux-mêmes ?

Croyez bien amie que je ne veux pas vous convertir à « mes » idées, ou vous convertir à l'Ashram ! Je veux seulement vous convertir à vous-même et vous dire ceci : le jour où vous aurez profondément, *sincèrement*, intégralement décidé d'être vous- même, sans masque, sans décor, sans partenaire, alors vous trouverez VOTRE voie, *l'action particulière* pour laquelle vous êtes faite. Vous ne pouvez pas, *avant*, imaginer ce que peut être cette vie nouvelle ; il faut d'abord décider, sauter le pas, et c'est seulement *après* que vous trouverez les moyens et le lieu de votre action nouvelle.

De moi, je n'ai pas grand-chose à vous dire sinon que j'ai, chaque jour davantage, la certitude de vivre la seule et véritable grande aventure. C'est une terrible aventure, Klari, la plus admirable, et comme je voudrais vous dire les petites lueurs que je devine. — Hélas, il est dit que chacun doit trouver pour lui-même, par lui-même ; et toutes mes explications serviraient bien peu, en fait elles ne serviront à rien aussi longtemps que vous ne sentirez pas en vous le grand dégoût et un silencieux appel. Je peux seulement vous affirmer avec toute la gravité de mon affection qu'il y a réellement AUTRE CHOSE.

.....

Écrivez-moi, amie. Je voudrais savoir vous dire mon affection. Avec mon frère et ma Mère, vous êtes bien l'être au monde qui m'est le plus précieux.

Je vous embrasse

B.

Pondichéry, 1<sup>er</sup> octobre 1954

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux,

.....

Je suis toujours dans le vague — je veux dire en butte à des « attaques » de toutes sortes qui parfois me donnent envie de fuir en quatrième vitesse, mais il me semble que du même coup je fuirais l'essentiel de ma vie, que je déserterais ma tâche véritable. Ce ne sont pas des mots, mais un sentiment profond.

Le plus bizarre, c'est que ce sentiment profond ne s'accroche à *rien* d'objectif, il résiste à toutes les attaques, je ne sais pourquoi — comme s'il y avait quelqu'un au fond de moi qui sait mieux que moi-même ce que je dois faire et qui me dirige, malgré moi-même. Il y a sans doute la force de la Mère qui me retient... Crois-tu que ce genre de « vague », ces perturbations qui me font osciller d'un bord à l'autre, vont encore durer longtemps ? Il y a des jours où j'ai l'impression d'être tout endolori.

Parfois aussi une paix qui donne de l'espoir et un courage autrement défaillant. J'aimerais que tu m'aides en me disant si tout cela est normal et si j'ai raison de m'accrocher envers et contre tout — surtout contre moi-même. Il y a des tas de choses en moi qui n'ont pas du tout envie de « mourir » ! !

Donne-moi de tes nouvelles. (...) J'ai parfois l'impression d'être bien isolé. Souvent il m'arrive de désirer vivement être auprès de vous, dans la paix de l'opium, dans cette paix végétale qui anéantit les « problèmes » et les contradictions, entre ton sourire un peu ironique et celui de Maneck qui prend ma défense.

Et votre mariage ? ( J'espère que tu as reçu le mot que je t'ai envoyé en juillet ?)

Je vous embrasse tous deux bien affectueusement.

B.

Pondichéry, 10 octobre 1954

à Bernard d'Oncieu

Bernard, ta lettre à l'instant dont le dernier paragraphe m'attriste par ses réticences : « J'ai ma petite opinion sur "ton cas", m'écris-tu, depuis longtemps, et elle se confirme de jour en jour mais te la dire ne servirait qu'à empirer les choses. »

Il m'avait toujours semblé que la vérité et une critique sincère faisaient partie du rôle de l'amitié, non ces échappatoires. Mais je ne sais pas s'il te reste beaucoup d'amitié pour moi, je ne crois pas.

Je peux imaginer quelle est ta « petite opinion ». Une lettre que tu m'avais envoyée en Afrique et quelques-unes de tes réflexions ironiques me permettent d'avoir « *a good guess* ». Tu crois que je suis un petit bourgeois qui a voulu « forcer » son propre destin et sortir de son « ordre » médiocre qui le destinait à faire un bon petit administrateur des Colonies. Tu crois que seul l'orgueil m'a conduit et une opinion démesurée de mon propre nombril.

Je voudrais te rappeler qu'il y a eu un événement important qui a proprement bouleversé ma vie — après cet événement, rien ne pouvait plus être comme « avant », car il n'y avait plus d'« avant », il n'y avait plus RIEN. À vingt ans j'étais à Buchenwald. Chaque semaine nous allions sous bonne garde à la salle de douche, qui sert aussi de chambre à gaz. On ne savait jamais très bien si c'était pour se laver ou pour autre chose. Pendant un an et demi j'ai vécu une mort qui est pire que la mort physique — ces choses-là se disent mal, par pudeur.

Quand on sort de là, il y a beaucoup de choses qu'on ne peut plus faire, qu'on ne peut plus être. Alors on vit quelque chose d'impossible — il y a une humanité en nous qui est détruite. On ne peut *pas* avoir vécu cela et reprendre les gestes d'hier, aimer, vivre, dormir comme si rien ne s'était passé. Il reste une sorte de trou dans le cœur — dix ans après il est encore là — et une soif d'une autre grandeur qui vient à RACHETER cette inexpiable faute qu'on a commise contre nous, contre l'homme. Mais comment comprendre cela sans l'avoir vécu ? ? En même temps qu'il y a une soif de racheter cette image de l'homme qu'on a détruite en nous, il y a une soif — opposée et parallèle — d'aller plus loin encore et de détruire en nous-même toute trace qui nous rappelle notre simple humanité — car nous ne nous remettons pas d'avoir été si monstrueusement « bafoué ». Alors j'ai vécu bien près du suicide pendant cet hiver qui a suivi ma libération, jusqu'au jour où j'ai trouvé l'opium. Quand j'ai quitté l'opium j'ai cherché une autre sorte d'oubli dans une vie que je voulais difficile et dangereuse — en Guyane, puis au Brésil lorsque la forêt guyanaise m'est devenue trop familière, puis en Afrique lorsque ce Brésil ne m'offrait plus que ces mêmes « gestes d'hier », d'« avant les camps », gestes que je ne pouvais plus faire. Il est difficile d'imaginer Lazare sorti du tombeau pour épouser « bobonne » et gagner de l'argent. Non, il reste une soif d'autre chose, d'un autre monde — et c'est cela que je suis venu chercher à l'Ashram. Tu peux, peut-être, me comprendre dans la mesure où, toi aussi, tu cherches à sortir de la platitude de ce monde par la petite flamme bleue. (Tu parles de désintoxication en Suisse et de la « vie stupide sans fumée bleue ».)

Je ne veux pas développer plus, sinon pour te dire que je crois avoir, quand même, passé le plus dur des épreuves à l'Ashram. Les « choses » me semblent maintenant mieux enracinées, malgré des rechutes, des retombements, des révoltes spasmodiques, dont la récurrence semble lentement diminuer.

Au fond, ce qui me touche dans ta lettre c'est le peu d'amitié que j'y sens. Les histoires de fric y sont peut-être pour quelque chose s'il faut en croire le vieux proverbe que la meilleure façon de perdre ses amis, c'est de leur prêter de l'argent ! J'ai pris bonne note qu'il était « bourgeois » de te réclamer ce fric avec tant d'insistance (tu m'auras au moins appris quelque chose sur la psychologie du créancier — ça pourra me servir, sacré farceur !). Mais ne t'inquiète pas, il n'est pas question de te bluffer ni de te faire vendre « à perte » ton mobilier ! Je ne te parlerai plus d'argent, quels que soient les besoins, quelles que soient les circonstances. C'est donc un point *final* sur ce thème. Pour UNE fois dans ma garce de vie que j'avais de l'argent, je ne peux pas dire qu'il m'ait rendu heureux ! Je suis donc plus que jamais décidé à ignorer l'argent.

Tu m'envoies ton « meilleur souvenir », est-ce que je dois t'envoyer mes « sentiments les meilleurs » ? Oh Bernard ! ? ! ?

B.

Pondichéry, 24 octobre 1954

à Klari

Amie, je me demandais où vous écrire lorsque m'est arrivée votre lettre de Dublin. Comme j'aime à vous savoir là-bas au milieu de ces landes désolées, de ces bruyères et de ces pierres nues — je ne sais pourquoi mais je sens que vous êtes « bien » là-bas, mieux que vous ne l'avez jamais été à Karachi ou à Paris. C'est là que j'aimerais vous retrouver, faire de

longues promenades avec vous. Amie, votre présence grandit en moi, très précieuse et très douce. Il m'importe beaucoup que vous viviez et que vous viviez bien. Votre Irlande me touche comme cette petite île de Houat, en Bretagne, où je rêve parfois de me « retirer » avec une barque de pêche dont je vivrais, une île sauvage de rocs et de landes qui sentent l'ajonc et l'œillet, avec son petit village aux maisons basses qui s'accrochent contre le grand vent. Alors je vous rejoins bien là où vous êtes, dans cette solitude que je vous souhaite féconde — mais oui, écrivez !

Votre dernière lettre de Paris me disait ceci :

« ... C'est du médiocre qu'il est le plus difficile de se sortir, et c'est ceci qui m'est donné. Je le vaincrai — mais quand ? J'ai voulu racheter le quelconque par une totalité — mais cette totalité masquait adroitement la pauvreté de mon but. Chaque fois je crois être arrivée, et chaque fois, derrière cet horizon élargi, il y a un autre horizon, plus vaste encore, et je vais finir par crever sans avoir atteint le suivant. »

Je sens profondément votre recherche et je voudrais tant vous faire partager les petites lumières que je découvre... J'ai aussi cherché cette « totalité ». Je l'ai cherchée d'abord dans le danger d'une guerre, mais chaque fois l'horizon reculait devant moi et j'en étais arrivé au point où ce danger ne me suffisait plus : j'allais m'engager dans une « section spéciale » de sabotage et terrorisme anti-nazi lorsque j'ai été arrêté. J'ai cherché cette totalité dans la drogue mais il fallait toujours plus de drogue ; dans l'amour, mais je n'aurais jamais su m'arrêter à un seul visage alors que tant d'autres, inconnus, semblaient m'appeler ; dans l'aventure, mais la Guyane appelait le Brésil, le Brésil appelait l'Afrique et j'avais encore soif de déserts inconnus et rien ne semblait rassasier ce feu brûlant à l'intérieur. J'ai cherché cette « totalité » dans l'intelligence et les livres mais mon désir restait plus exaspéré encore et le monde de l'esprit ressemblait à un palais des miroirs renvoyant à l'infini, toujours plus loin, mais toujours le même visage insondable. Et je me retrouvais comme le Bernard de mon enfance qui jouait des journées entières avec son kaléidoscope, le tournant et le retournant dans tous les sens pour découvrir de nouvelles combinaisons colorées — las de ne découvrir qu'un assemblage de verres colorés, toujours les mêmes malgré leurs combinaisons nouvelles. Car il n'y a pas de fin à cette ronde, pas de repos, ni de satisfaction — c'est toujours la même scène, en Guyane, à Paris ou à Rio ; il n'y a que l'éclairage qui change. Car cette « totalité » ne se trouve pas à l'extérieur, ni dans les livres, ni dans l'amour, ni dans l'aventure, ni dans la pensée elle-même — elle ne se trouve pas non plus dans ce « je » superficiel que nous prenons pour nous-même. J'ai mis longtemps à mûrir cette expérience fondamentale que j'avais faite dans une prison allemande, à Bordeaux, lorsque j'ai découvert — pensant mourir — que « je » n'avais vécu que pour et par les autres ; qu'il n'y avait rien d'*absolument personnel* dans ce « je ». Et notre vraie personnalité n'est pas celle qu'on pense, amie ; elle se trouve en des régions bien plus profondes, silencieuses, où le mental n'a rien à dire.

Votre dernière lettre de Paris me reproche un peu de ne pas parler de mes expériences et vous me dites que ce silence vous « gêne ». Mais je vous ai déjà dit beaucoup de choses amie, seulement l'énormité de ces choses passe parfois inaperçue sous la simplicité des mots qu'on utilise. Si je vous avais dit : voilà, je viens de découvrir dans un coin perdu de l'Himalaya une nouvelle race surhumaine ; ces hommes étranges qui ont une forme lumineuse éblouissante peuvent passer à travers les murs, ils peuvent se déplacer à volonté aux quatre coins de la terre et se trouver en plusieurs endroits en même temps, ils sont doués d'un extraordinaire pouvoir supra-conscient et notre intelligence humaine ressemble, à côté de la leur, aux gestes désarticulés d'un singe. Si je vous avais dit que, par une grâce exceptionnelle, il m'avait été donné de voir quelques instants avec leur troisième œil et que j'avais vu un autre monde derrière notre monde, un autre monde *existant réellement* et qui double le nôtre, un monde de lumières extraordinaires plus belles que les toiles de Van Gogh, un monde de

pensées subtiles où tout se *comprend* et s'éclaire... Si je vous avais dit cela et que vous ne m'ayez pas pris pour un fou, que vous m'ayez cru, qu'auriez-vous fait ? ? ?

Amie, je vous dis simplement qu'il existe un autre monde — sur cette terre — auquel il est possible d'ouvrir notre vision. Il existe, en nous, un autre pouvoir de conscience auprès duquel notre intelligence est comme un enfant balbutiant. Quand on s'approche — si peu que ce soit, si imparfaitement que ce soit — de cet autre monde, on comprend d'un seul coup le vrai *sens* de la vie et de toutes nos expériences, on comprend que toutes nos difficultés, nos épreuves, nos recherches n'ont qu'un seul but : de nous amener à cette découverte essentielle d'un autre « moi », de notre vraie personnalité, de notre intelligence véritable. Autrefois, mon « Guarnero <sup>1</sup> » se plaignait d'une existence qui ressemble à une « répétition de tous les instants pour une vraie Première qui n'a jamais lieu ». Il y a une vraie Première. Et quand je vous parle d'un « autre monde », d'une autre « conscience », de « lumière » — ce ne sont *pas des images*, mais c'est une *réalité physique*. De même que, sur cette immense bande d'ondes lumineuses — de l'infrarouge à l'ultraviolet — nous ne voyons que quelques centimètres d'ondes auxquelles nous sommes sensibles et qui colorent « tout » notre univers, de même il existe une bande immense de conscience dont nous ne connaissons qu'un mince domaine — et nous avons la prétention de réduire ce monde à nos petites crispations intellectuelles — mais si nous nous entraînons, si nous VOULONS nous ouvrir à des « fréquences » plus hautes, alors...

Amie, nous sommes vraiment comme des aveugles et nous n'arrivons pas à croire ceux qui nous parlent de lumière. Trop de mauvaises et ridicules petites religions ont déformé la grandiose vision qui nous attend et nous ont rendus soupçonneux. Et puis, il est si difficile de s'affranchir de tous nos automatismes de pensée, de cœur, de vie. Aussitôt que l'on s'approche de ces régions lumineuses, c'est la grande révolte de tout notre être d'ombre qui aime son ombre, qui vit de son ombre. C'est la première révolte de l'intelligence qui ne veut pas perdre sa suprématie, la révolte des sens qui veulent continuer leurs petites satisfactions — vous ne savez pas ce que le simple fait de renoncer à fumer peut lever de révoltes ! Et combien, parfois, on se trouverait prêt à abandonner les vraies lumières pour une cigarette et un *gimlet* [cocktail au gin] !! Peu de gens, parmi ceux qui ont vaguement deviné ce monde supérieur, se sentent le courage de prendre les moyens qu'il faut pour y arriver. Nous sommes pétris d'automatismes et nous aimons nos ombres.

Alors, bien sûr, je suis « en lutte contre moi-même » — et la lutte est longue, épuisante parfois, elle semble interminable ; car ce n'est pas seulement le « conscient » qu'il faut purger, mais tout ce monde subconscient et inconscient sur lequel repose notre vie et qui nous détermine à notre insu. C'est un travail gigantesque. On comprend alors ce que représente le « gourou », sans l'aide duquel on renoncerait mille fois. Mais, en fin de compte, toutes ces difficultés ont un *sens profond*. C'est là que nous devons arriver ; vie après vie c'est un même effort que nous reprenons chaque fois pour aller un peu plus loin, vers cette découverte essentielle de notre vraie personnalité, de nos vrais pouvoirs, de notre « totalité », de notre seul bonheur — car hors de cela tout est déchirement et confusion.

Mais nous aimons aussi nos déchirements...

Comme il serait plus simple de vous dire toutes ces choses, avec moins de mots et plus de nuances, en me promenant avec vous sur les bruyères d'Irlande !

Je vous embrasse amie si chère. Amitiés à Max.

Le 1<sup>er</sup> novembre le pavillon indien flottera sur l'Hôtel du gouvernement<sup>2</sup>.

B.

---

1. Un personnage du roman inachevé de Satprem.

2. La France vient de restituer Pondichéry à l'Inde



à Bernard d'Oncieu

Cher vieux,

.....

Si je n'ai pas répondu à ta dernière lettre, ce n'est pas du tout parce que j'étais « furieux » contre toi, comme tu le supposes. (...) Non, je ne t'ai pas écrit parce que — est-ce résultat de ce yoga intensif, concentré ? — je me trouve dans une période où il m'est très difficile de communiquer avec les autres et plus encore de parler de moi-même. Il me semble que j'ai perdu toute « épaisseur » et que je suis flottant, transparent, sans consistance, entre deux mondes — je n'ai plus cette ancienne « solidité » ou certitude de moi-même, mais je n'ai pas encore atteint mon nouveau centre de gravité et je me trouve tout « décroché » d'avec moi-même et d'avec les autres (si tu réussis à comprendre ce langage elliptique, aussi vague que moi-même !). Je ne sais plus très bien ce que « je » — cet ancien « je » — veut dire et « je » ne sait pas encore ce qu'il voudra dire, quand il aura trouvé son nouveau centre, s'il le trouve... Tout cela avec l'intime certitude qu'il se passe en moi des choses très importantes, sans que j'en sois clairement conscient. C'est une étrange nuit où il faut, paradoxalement, fermer longtemps les yeux pour deviner un peu de lumière. Tout ce que je sais, c'est qu'il y a la présence de la Mère, sans laquelle je serais dispersé comme une dune de sable aux quatre vents... Voilà tout l'effort de « littérature » que je puis faire pour te dire où « j'en suis ». Je sais aussi que je ne pourrais pas — maintenant du moins — quitter cet Ashram sans courir de graves dangers. Quand j'aurai trouvé un nouveau « centre », intérieur, alors je pourrai reprendre la route — à ce moment-là plus rien n'aura d'importance, pour moi, et il n'y aura plus de danger, quelle que soit la dureté ou la cruauté du monde de boutiquiers dans lequel nous vivons.

D'ailleurs, si « incertain » que puisse apparaître mon avenir, je m'en contrefous, car si je ne trouve pas ici, maintenant, ce que je cherche si désespérément depuis tant d'années, il ne me restera qu'à tirer l'échelle — je le ferai discrètement et sans ennuyer personne.

Comment s'est passé ton voyage au Rajasthan ? Tiens-moi au courant de ce que tu fais, toi à qui il « arrive » encore des choses, extérieurement — et même si mes lettres sont rares ou aussi vagues que celles-ci. Malgré tout « cela », tu sais bien que mon affection pour toi et pour Maneck reste profonde, il est bon de vous sentir près de moi. Je vous embrasse tout deux fraternellement.

B.

1955

Pondichéry, 20 janvier 1955

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux,

.....

Pour moi les choses sont assez stationnaires, des hauts et bas ; c'est une longue route, difficile, et la destruction de l'« ego » ne va pas sans soulever de résistances. Parfois je suis pris de l'envie de partir et d'aller rejoindre Répiton en Perse, dans le désert — le désert m'a toujours attiré<sup>1</sup>. Mais à quoi bon changer de « décor », puisque je sais qu'ici ou là ce sera la même chose que je chercherai, la même transformation intérieure que je m'efforcerai de réaliser. Je ne vois pas d'autre « but » valable dans l'existence. S'il n'y avait pas cette « chose » qui me pousse de l'intérieur, je ferais comme toi et me laisserais tranquillement vivre avec l'opium — je pense souvent à vous, à Maneck et à toi autour de la petite lampe.

Si tu en as envie, donne des nouvelles, cela me fera plaisir car tu m'es bien fraternel, cher vieux Bernard.

B.

Pondichéry, 9 février 55

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux, quelques lignes pour te dire que je suis heureux pour toi. Je n'avais jamais douté au cours de ces années que tu retrouverais la chance... Vrai, tu m'éblouis avec tes lakhs de roupies<sup>2</sup> ! À défaut de Chaffardon, tu pourrais porter turban et te baptiser radja (ou maharadja, pourquoi pas) de Connaught Circus. Tu serais mignon comme tout avec un turban et une belle aigrette ! Mon mandat a dû te faire sourire, vieille chouette.

.....

Tes diverses propositions sont bien amicales. Que te répondre ? Les raisons qui m'ont incité à quitter Watson existent toujours — et si j'ai pensé à Répiton (une idée tout à fait « en l'air »), c'est moins pour Répiton ou pour le job que je pourrais trouver, que pour le désert qui m'attire. Tu vois que je suis incorrigible, même « *at sea level* » [au niveau de la mer] ! Je crois aussi que Watson me reprendrait, mais je ne suis pas encore allé jusqu'au bout de l'expérience ici — s'il y a un « bout ». Pour être honnête avec moi-même, je crois que je dois continuer ici jusqu'au bout, quoi qu'il en coûte — et il m'en coûte. La vie ici est difficile et c'est sans doute pourquoi je m'y cramponne, malgré mes heures de découragement ou de révolte. J'espère, malgré tout, qu'un jour ce vieil ego me quittera comme un vêtement mangé aux mites. Je ne doute de rien ! Tu vois.

Tiens-moi au courant de tes contes de fées, magicien à la manque !

Fraternellement à vous deux,

B.

---

1. Tristement, quelques années plus tard, Répiton, cet homme si fin, s'est suicidé...

2. Un « lakh » = cent mille. Bernard d'Oncieu venait d'hériter d'une partie de la fortune de son père, marquis d'Oncieu de Chaffardon. Connaught Circus est un grand rond-point au centre de Delhi ; Bernard d'Oncieu y a habité plusieurs années.

Pondichéry, 4 avril 55

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux Bernard,

En lisant ton mot avec ses grandes nouvelles laconiques, j'avais l'impression d'une lettre d'adieux, adieu non seulement au camping et à sept ou huit années de difficultés que tu as maudites sans doute, mais adieu aussi à cette relation particulière entre toi et moi qui s'était tissée au cours de ces années-là — car je vivais aussi, depuis Rio ou Cayenne ou Paris, tes hauts et tes bas, tes grands projets fébriles et tes invectives contre la société pourrissante, tes découragements et ta désinvolture. Alors, égoïstement, je me sens un peu triste de ce départ du camping qui symbolise tant de choses. Et je me demande quel va être ce nouveau Bernard flambant neuf, marié riche et rentier ! (...)

Songerais-tu maintenant à armer ton grand yacht le « Vieux » ( ! ), ou à visiter quelque nouveau nid d'aigle dans le secteur de Narkanda<sup>1</sup> ? ? ! Je te suivrais plus volontiers dans ce genre d'aventures que dans ton abbaye de Thélème.

.....

On dit que le bonheur est sans histoires — que cela ne t'empêche pas de donner des nouvelles de temps à autre. On dit aussi que la richesse est la plus difficile des épreuves, je te souhaite de t'en tirer comme il faut !

Vas-tu *vraiment* vivre de tes rentes, sans grand projet, sans aventure ?

Je t'embrasse très affectueusement avec Maneck. Pour vous deux, du fond du cœur, je suis content, malgré mes petits regrets égoïstes. Je suis sûr que nos ombres viendront rôder encore à Connaught Circus !

B.

1<sup>er</sup> mai 55

à Klari

Amie, j'ai tardé à répondre à votre dernière lettre d'Irlande mais je traversais une crise difficile et j'ai failli quitter l'Ashram — du moins pour quelque temps — afin d'aller vivre seul en pleine nature ; je pensais aller à Ceylan où le bouddhisme a rendu les gens familiers et sympathiques aux vagabonds en quête d'infini, et me retirer quelque part dans la jungle près d'un village où je pourrais me procurer le strict indispensable pour me nourrir. Oui, le Yoga de Sri Aurobindo est difficile, car il ne se limite pas à faire jaillir notre conscience profonde, ni même à faire descendre une conscience supérieure, il veut encore transformer les mécanismes les plus automatiques, les plus habituels de notre conscience superficielle, mentale, physique et vitale — et ça, c'est une autre histoire ! Quand il s'agit de briser les « nœuds logiques » et les habituelles associations de notre mental, quand il s'agit de convaincre et de transformer les impulsions sexuelles, les désirs de puissance et de possession,

---

1. Voir tome I, p. 190.

les besoins de « jouer un rôle » et d'être « quelqu'un », si profondément enracinés dans notre conscience vitale, quand il s'agit de transformer jusqu'aux réactions physiologiques habituelles de notre conscience physique, on se heurte alors à des puissances obscures, rebelles, qui luttent pour leur vie et parfois nous secouent comme un raz-de-marée. C'est bien pourquoi tous les mystiques et ascètes du monde entier, depuis l'origine des temps, ont tranché le problème en l'escamotant et en s'enfermant dans un monastère ou en se retirant dans la jungle ou l'Himalaya... Et c'est ce que je suis tenté parfois de faire, tant cette lutte est épuisante, tant elle demande de vigilance et de concentration tendue... Partir pour Ceylan serait encore céder à la difficile facilité des vagabondages — c'est ce que je me dis en me cramponnant ici contre tant de choses en révolte qui s'agitent au fond de moi. La forêt guyanaise, les routes du Brésil ou d'Afrique étaient plus aisées. Mais il reste en moi, contre vents et marées souterraines, cette certitude — confirmée par quelques petites lueurs d'expériences trop brèves — qu'il y a quelque chose à découvrir et que cette découverte est notre vraie raison de vivre, à *tous* sans exception — et peu importe le nombre de vies nécessaires à cette découverte, c'est à CELA que nous devons arriver, un jour ou l'autre, après avoir bien usé sur les routes, dans la solitude et l'angoisse, toutes ces parties rebelles de notre être qui font écran à la Lumière fondamentale. Mais cette Lumière est là, elle existe, je le sais — et à ces moments-là, on s'aperçoit que nous ne sommes *pas spécialement* et uniquement ce corps enregistré sous le nom de Bernard X dans quelque Mairie, mais une conscience plus vaste, lumineuse, qui n'a plus besoin de ses yeux pour voir, ni de son intelligence déformante, ni de paroles pour pénétrer les autres, ni de muscles pour se déplacer... Cela, je le sais. C'est cela que nous devons tous devenir. Alors on aperçoit son corps à côté de soi, comme celui d'un enfant, et on se demande comment il est encore possible de s'identifier à ce nœud bruyant, stupide, content de lui-même, persuadé que ses petits organes et son intelligence sont le dernier mot de la connaissance et du plaisir... C'est cette conscience supérieure qu'il faut *établir* en soi, non pas d'une façon fragmentaire au cours d'une concentration, mais dans la vie quotidienne, tout en faisant une classe de français ou en se lavant les dents, ou en écrivant à Klari !... Et à partir du moment où on est entré sur cette voie, on s'aperçoit, Klari, qu'il n'y a pas de « plafond », qu'il n'y a pas de perchoir tranquille où l'on s'installe, mais une ascension sans fin, pic après pic, sans limite. On s'aperçoit qu'il n'y a pas de limites au progrès (et il y a ici des gens qui ont plus de soixante ans et qui progressent encore, jusque dans leur corps physique lui-même qui apprend à réagir et à se comporter d'une façon qui défie toutes les médecines). Non, il n'y a pas de limites au progrès, car c'est seulement quand on est entré sur cette voie que commence le vrai progrès ; on s'aperçoit que tout ce qui a précédé : nos livres et nos angoisses, nos recherches et nos voyages et nos expériences, n'étaient qu'une préparation, une lente usure de la croûte superficielle, une longue étape préparatoire qui devait nous conduire jusqu'à ce point de désespoir et de solitude où commence silencieusement LA VOIE.

Alors, amie, votre lettre ne me satisfait pas du tout, du tout... Je vous y reconnais mal. Quand je lis ceci : « Je suis à l'âge ( ! ) où l'on ne se développe plus. On se ratatine, on se répète et on a encore un peu d'avidité, sachant que ce sont les dernières flammes. » Bon sang ! Vous n'avez donc pas encore compris que votre « interminable monologue intérieur » ne conduit nulle part — que c'est lui, précisément, le « plafond » dont vous aviez si peur. Vous n'allez tout de même pas finir dans la peau d'une vieille-dame-à-bridge-un-peu-désabusée-et-qui-« comprend » -trop-bien. Non, mais ! ? Regardez autour de vous les C., les J. Vous n'allez tout de même pas finir comme une baudruche vide, vidée, ratatinée. Vous n'allez pas « faire semblant », comme les autres, les G., les I., les B. Il faut aller jusqu'au bout, amie, jusqu'au bout. Vous arrivez précisément à ce croisement dangereux d'une vie où il faut faire un *choix*, un choix entre la vieille dame à bridge (qui aura tout de même pour se consoler un manteau de fourrure et son petit monologue intérieur) et cette autre Klari inconnue qui sommeille au fond de vous. Car c'est là, l'aventure véritable de l'existence — et non tous ces livres qui s'entassent sur nos rayons poussiéreux, et non tous ces corps qui passent quelques nuits

frénétiques dans notre lit. Dans toute existence, tout homme rencontre l'instant de ce choix fondamental — pour ou contre lui-même. Choisissez-vous contre vous-même, simplement en vous laissant glisser dans le même sentier battu et rebattu de vos décoctions mentales, de vos bridges ? Regardez donc autour de vous tous ceux qui se trahissent, qui se sont trahis... Non, Klari, croyez bien que ce n'est pas à la « Paix » que je vous invite, mais à la lutte véritable pour notre plénitude humaine.

D'abord, je ne crois pas un mot de votre lettre et j'attends de vos nouvelles ! Je vous embrasse fraternellement.

B.

8 juin 1955

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux, je reçois à l'instant ta lettre et je proteste énergiquement : ma dernière lettre n'était pas une « lettre d'adieu » — j'aime mes amis pour ce qu'ils sont, non pour ce qu'ils font, et que tu deviennes bourgeois (ou le prétendes) ne change RIEN à mon affection. Je suis profondément heureux de te savoir heureux avec Maneck et c'est ce bonheur, après tout, qui importe. Pour le reste, comment pourrais-tu cesser d'être Bernard, à Bangalore au lieu de Connaught Circus et avec du fric au lieu de la dèche ! En un sens, je disais adieu à un certain mode extérieur de nos relations, symbolisé par le camping de Delhi, qui s'est trouvé au cours des années marqué par quelques « anti-cyclones » que tu connais et où les moments de haute pression succédaient en éclair aux grandes dépressions — mais c'est tant mieux pour toi et nous en garderons l'un et l'autre d'excellents souvenirs. Je sais très bien qu'il est absurde de revenir en arrière

ou de recommencer les mêmes choses et qu'on ne peut passer sa vie à explorer des nids d'aigle ou à supputer comment on pourrait détrousser les maharadjas ! Au travers de toutes ces circonstances agitées, de nos heurts épistolaires et de tes impossibles taquineries, il me reste au fond du cœur, pour toi et pour Maneck, une amitié que rien ne peut amoindrir. Zut pour les grands mots.

Égoïstement, et pour être franc, la seule chose qui me gêne, c'est que tu sois si riche, c'est toujours embêtant d'avoir un ami riche (mais ne t'inquiète pas, je saurai être « à la hauteur », et si je te tape, ce ne sera pas moins de... dix mille roupies, pour commencer. À tout seigneur, tout honneur).

Je pense que tu vas pouvoir enfin réaliser de vieux rêves : j'imagine de grandes jarres d'un opium qui vieillit lentement, savoureusement, dans la pénombre d'une cave profonde surveillée par quatre eunuques noirs... J'imagine encore bien d'autres choses !

Je suis incapable de bonheur, Bernard, et j'envie que tu aies la force d'être heureux.

Mon ascension vers le Nirvâna ressemble beaucoup à une descension. Je vis difficilement, très difficilement — mais je ne me paye plus de grands mots, j'espère seulement trouver un jour un peu de cette paix que je n'ai jamais connue. Je ne vois pas comment ni par quel miracle, d'ailleurs. J'étais peut-être fait pour écrire. Je ne crois plus que j'aie un « message » à transmettre, mais je sais que je pourrais dire certaines choses mieux qu'un autre. Ni l'Ashram, ni la grande route sans fin qui seule me reste ouverte, ne sont particulièrement favorables à la conjonction de ces deux rêves. Mais j'ai aussi renoncé aux révoltes

grandiloquentes et je veux tâcher de m'accepter tel que je suis sans ennuyer mes amis — quand je dis « mes amis », je veux dire toi ou Brewster ou mon amie Klari, ils se font rares et me sont d'autant plus précieux.

Alors je n'aime pas que tu puisses croire que je « méprise » — comme tu me l'écris — « le bourgeois que tu es devenu ». Crois-tu donc que c'était le seul aventurier que j'aimais en toi ? Je ne croyais pas toujours à tes aventures, mais j'aimais ta façon d'en parler et elles étaient le prétexte d'un échange plus profond entre nous, qui ne se situe ni au niveau des aventures ni à celui des mots.

Sois donc heureux avec Maneck, je le souhaite de tout mon cœur et vous embrasse.

B.

Juin ? 1955

à Klari

Amie, comment avez-vous pu si mal me comprendre ? Je pensais que vous étiez suffisamment habituée à ma façon de penser pour ajouter, de vous-même, les nuances nécessaires à ma dernière lettre — déjà très longue. Je pensais que tout cela allait « de soi », sans que j'aie besoin de prendre des « précautions oratoires », ni de préciser.

Alors je précise : ma dernière lettre avait un ton d'assurance et une tournure incisive qui visait à vous « provoquer », à vous faire réagir contre certaines tendances exprimées dans votre dernière lettre : « Je suis à l'âge où l'on ne se développe plus, on se ratatine, on se répète... Ma vie n'est qu'un interminable monologue intérieur », etc.

Contre cela, je vous pressais d'aller au-delà de votre monologue intérieur, au-delà des ratiocinations intellectuelles qui ne conduisent nulle part, pour vous ouvrir à une vérité plus profonde de *votre* être ( pas *ma* vérité, mais *la vôtre*) et à un plan de conscience supérieur à la conscience mentale. Je nuance tout de suite en disant que l'intelligence est nécessaire, mais c'est un instrument et non une fin en soi. Le point culminant du développement intellectuel, c'est précisément de nous amener à dépasser le plan intellectuel pour pénétrer à un niveau de conscience supérieur. Vous m'écrivez très justement : « Les paroles et l'intelligence, dites-vous, font écran à la “ Lumière ” ; pourtant, il me semble que pour vouloir l'atteindre, une somme de conscience est nécessaire et cette somme de conscience est un degré de raffinement des aspirations — et qu'est-ce que c'est donc, sinon une civilisation intérieure de l'être ? » Bien sûr, mais les civilisations ne sont pas statiques, elles sont dynamiques et elles ne vivent que par un dépassement continu. La civilisation de l'intelligence pure a atteint l'un de ses sommets et elle mourra si elle prétend se cramponner à cette seule intelligence (c'est bien pourquoi toute la littérature contemporaine est pleine d'angoisses, de négations, de suicides intellectuels). Vouloir se cramponner à la seule intelligence me semble aussi *étroit* et aussi absurde que de se cramponner à la Physique de Newton sous prétexte que la Physique relativiste ne coïncide pas avec notre logique ! Enfin, vouloir faire une civilisation de l'intelligence et *s'en tenir là*, me semble aussi limité que vouloir faire une civilisation du muscle et *s'en tenir là*. Il faut développer les muscles et l'intelligence, arriver à leur plus haut degré de raffinement (ce haut degré où il ne reste plus qu'à détruire et à nier) — mais pour aller au-delà, finalement. Car, finalement, les muscles ne servent à rien en eux-mêmes, mais à soulever des poids

et l'intelligence ne sert à rien en elle-même, sinon à être assez intelligente pour voir au-delà d'elle-même.

Ceci dit, j'introduis une autre nuance : ce langage, c'est à *vous* que je le tiens, ce n'est pas au marchand de fromages du coin de la rue. Il y a une hiérarchie dans le développement des consciences : au marchand de fromages, je ne conseillerais même pas de trop développer son intelligence car il commencerait à mettre en doute la réalité de ses œufs et de ses fromages, et où iraient les clients ! ! — À un degré supérieur, je conseillerais au fils de l'instituteur du village de développer à fond son intelligence pour dépasser le stade « primaire » et s'ouvrir à une intelligence plus vaste des choses — et je n'irais pas lui parler de supra-conscience sous peine de le voir confondre un état d'hébétéude avec le silence mental qui prélude aux grands jaillissements intérieurs ! ! Enfin, à une Klari assez développée intellectuellement ( ! ) je dis : fichez-moi la paix avec votre intelligence et vos monologues intérieurs, car vous êtes mûre pour autre chose, vous avez précisément atteint l'un de ces « plafonds » dont vous avez — ou aviez — horreur.

Ceci dit, j'introduis encore une autre nuance : j'ai parlé de « hiérarchie » dans le développement des consciences, mais bon Dieu, cela ne veut pas dire que je méprise le crémier, l'instituteur ou la modiste du coin ! ! Et quand je vous ai écrit dans un style assez vif que vous avez mieux à faire que G., que C., que I. ou J.M., ça ne veut pas dire que je les méprise ! (re-bon Dieu ! ) cela veut dire simplement que votre développement est plus certain, plus aigu, plus poussé que le leur et que vous ne devez pas vous laisser aller à leurs petites solutions — petites *pour vous*, mais *pas pour eux*. À leur place, tous ces gens-là sont très bien et je me garderais d'aller leur dire qu'ils ont mieux à faire. Amie, comment avez-vous pu penser qu'il y avait du mépris en moi ! ! Vous me faites mal au cœur quand vous me comparez au juif qui embrasse le christianisme et devient anti-sémite. Et vous me faites encore plus mal au cœur quand vous me dites : « On sait bien que les vertueux manquent d'indulgence, mais ils ne devraient pas manquer d'allure d'âme. » Zut ! Et d'abord où est ma « vertu », Madame Klari, je vous le demande ? (et je *me* le demande ! ) Re-zut !

Une hiérarchie de conscience ne veut pas dire une « supériorité » du genre riche qui crache sur les pauvres ! Au contraire, je crois n'avoir jamais atteint une aussi *profonde* compréhension des êtres humains que maintenant et je suis devenu capable de me mettre dans la peau des autres d'une façon parfois très douloureuse... Je ferme la parenthèse.

Ainsi, quand je vous écrivais ( je crois) que G., I., J.-M. ou autres ont d'une certaine manière « trahi » quelque chose d'eux-mêmes, je ne prétendais pas m'ériger en juge ! zut encore ! car ce que j'appelle trahison, vu d'un certain degré de conscience, n'est pas forcément une trahison sur le plan de G., d'I., de J.-M. etc. ; je voulais simplement vous dire à *vous* ( pas au crémier, ni à I., ni à J.-M., à qui je ne tiendrais pas ce langage) que vous êtes suffisamment développée — oui Madame — pour ne pas avoir le droit de trahir cette part de vous-même qui dépasse l'intelligence. G. avait entrevu cette partie supérieure de lui-même à laquelle il avait donné le nom de « communisme » ou de justice sociale — mais il s'est trouvé pris par les obligations familiales, bourgeoises, auxquelles il a finalement donné la préférence (tout en faisant sans doute quelque compromis entre les deux). J.-M. avait entrevu cette partie supérieure d'elle-même — à laquelle elle avait donné le nom d'« Ashram » —, mais elle s'est trouvée prise dans les facilités de la vie parisienne à laquelle elle a finalement donné la préférence (tout en faisant sans doute un petit compromis avec son aspiration spirituelle : elle lit Sri Aurobindo entre un cocktail et un tableau qu'elle n'achèvera peut-être pas). I. avait entrevu cette partie supérieure d'elle-même — à laquelle elle avait donné le nom d'« action sociale aux Indes » — mais etc. etc. etc. Je ne « veux » pas qu'il y ait de « mais » pour Klari, car il me semble que Klari n'est pas faite, non plus, pour se contenter de demi-mesures ou de compromis. Je sais parfaitement que vous n'êtes pas et ne serez pas une vieille dame à bridge (vous voilà rassurée ! ? ) et ma dernière lettre visait simplement à *provoquer* cette partie supérieure de vous-même qui n'a pas encore trouvé à s'exprimer ni à se satisfaire — car les

vieilles dames aveugles (que Dieu les bénisse ! ) ne peuvent pas vous apporter la *plénitude* de votre être. Il faudrait ici que j'introduise encore des nuances à propos des vieilles dames aveugles, car vous allez croire que je me moque du haut de mon septième ciel où tout est lumière ! !, mais cette lettre finirait par avoir vingt pages. Et j'ai encore des choses « sérieuses » à vous dire (tant pis pour vous).

Vous m'écrivez : « Ce qui arrive à chaque croyant de Dieu, de Lumière, de Isme — c'est qu'il se croit possesseur de la meilleure théorie existante et rejette dans le même tas les incroyants, les mauvais, les pas-assez-forts et les purs d'autres croyances. Est-ce vraiment nécessaire de marcher sur les autres pour se hisser ? » Diable ! Décidément vous devez croire que l'Ashram m'a complètement abruti et rendu gâteux avant l'âge, ou dois-je croire que les brouillards de Londres ont obscurci votre compréhension des choses ? ! ! Ainsi vous croyez peut-être, lorsque je vous dis de faire un « choix », que je vous conjure de venir finir vos jours à l'Ashram ! Bon sang ! pourquoi pas le couvent tibétain, les dames patronesses de Sainte Gudule ou Médrano où l'on embauche des trapézistes sans filet ! Quand je vous engage à un « choix », ce n'est pas entre Karachi et Londres ou le Pôle Nord, c'est à un choix intérieur, à un effort personnel pour découvrir une vérité qui n'est qu'à vous et *en vous* et qui dépasse toutes les conceptions mentales — encore que celles-ci lui préparent le chemin. Je ne suis pas un « croyant » de quoi que ce soit et je ne cherche pas à faire de « prosélytisme », ce serait contraire à l'esprit même de la recherche et de l'expérience intérieures. Car il s'agit d'*expérimenter*, non de croire, et cette expérimentation n'est possible sans danger que quand on est parvenu déjà à un certain stade du développement de la conscience. C'est bien pourquoi, à l'inverse des religions qui cherchent à recruter des fidèles, les mystiques se sont tenus toujours au *secret*, à l'*initiation*, que ce soit dans la Grèce ancienne, en Égypte, ou aux Indes. Et ce secret est nécessaire, sinon on s'expose à galvauder une vérité qui ne peut pas être comprise de tout le monde et qui peut faire du mal si elle est mal comprise ; et on s'expose à mettre les ignorants non préparés en présence de forces aussi tangibles que le feu, et qui brûlent si l'on ne sait pas s'en servir ( l'histoire de l'apprenti sorcier). Alors, croyez bien que je ne cherche à « convertir » personne ( pouah ! ), pas même vous. Je cherche seulement à vous éveiller à la possibilité d'un nouveau genre d'*expériences*, sur vous-même et en vous-même, et non pas à vous convaincre de quelque « théorie » ou de quelque nouvel « isme ». Et c'est vous qui me faites dire des choses que je n'ai pas dites quand vous me parlez de « dissolution dans l'Un ». Vous ai-je jamais parlé de cela ? comme si le « multiple » n'existait pas et comme si le multiple n'était pas aussi l'Un ! (Ceci aurait besoin de « nuances » qui prendraient un volume, alors je remets ces nuances à plus tard, quand j'en serai à publier mes « œuvres complètes » ! Excusez-moi ! ) Car c'est encore une vue, une métaphysique accessoire. Je ne cherche pas à me dissoudre mais à agrandir mon champ de conscience. Je peux vous donner un exemple pratique, *grossier* et *extérieur*, de cet agrandissement du champ de conscience : une brave fille suisse qui vit à l'Ashram me disait hier qu'elle est maintenant capable de sortir de son corps et d'aller quand elle le veut en Suisse et de savoir exactement ce qui se passe chez elle, dans sa famille. Voilà un exemple très grossier de cet élargissement du champ de conscience. Il en est d'autres plus subtils et plus passionnants. Tout cela pour vous dire que l'intelligence n'est pas notre seul instrument de connaissance et que nous n'avons pas fini d'explorer notre propre domaine. C'est à cette exploration que je vous invite — mais pour cela, il faut d'abord croire qu'il y a vraiment quelque chose à découvrir (et c'est cette assurance que je voudrais vous donner). Ce qui caractérise ce domaine, c'est vraiment sa Lumière et la Joie qui accompagne sa découverte. Vous avez vous-même une expérience, bien que vague et à demi-consciente, de cet élargissement du champ de la conscience lorsque, dans vos rêves, vous êtes capable de rejoindre ma propre psyché et d'être le témoin de mes crises d'étouffement ! ( À ce propos, rassurez-vous, ça va beaucoup mieux et je commence à vraiment respirer, plus profondément que je ne l'avais jamais fait.)



Peut-être ai-je commis une erreur de jugement en pensant que vous étiez mûre pour l'expérience intérieure, je ne crois pourtant pas. En attendant, soignez vos aveugles, je vous y encourage, en attendant que vous ayez vraiment trouvé votre solution. ( Il y aurait beaucoup à dire sur ce problème d'« aider les autres » mais je n'ai pas la place d'en parler ici dans cette lettre trop longue. Une autre fois, si vous m'y conviez.)

Ceci encore. Quand je vous disais, dans ma dernière lettre, que cette expérience intérieure est vraiment la chose à laquelle tout le monde sans exception doit arriver, je ne voulais pas dire que la vérité est la même pour tout le monde *en même temps*. Je voulais dire que l'évolution de tous les êtres tend vers un même point par des voies diverses et que *vies après vies* c'est vers ce point que les êtres évoluent. Je parlais donc d'une vérité à l'échelle cosmique et non à l'échelle de cette courte vie, et c'est vers cette vérité que nous allons tous lentement, le crémier, l'instituteur, I. ou vous, à force d'expériences contradictoires et complémentaires, à travers nos vies successives. Mais en attendant, il est bon que le crémier établisse sa vérité de crémier, qu'I. établisse sa vérité d'I., etc. et que Klari établisse une vérité qui est au-delà de Klari.

Comment pouvez-vous croire que vous êtes un « devoir » pour moi ? ! Décidément, Londres ne vous réussit pas.

Je vous embrasse

B.

P.S. J'ai failli vous envoyer un petit mot comme post-scriptum à ma dernière lettre, mais ne l'ai pas fait faute de temps. Dans ce P.S. je voulais vous dire que, quel que soit votre « choix » et quoi que vous deveniez, vous n'arriverez pas à changer mon amitié pour vous. Car je vous aime pour ce que vous êtes, non pour ce que vous faites. Égoïstement il me suffit que vous soyez Klari — c'est pour vous- même qu'il ne suffit pas que vous soyez Klari. *If you see what I mean*, sans nuances !

Ouf ! Vous m'en faites verser de l'encre !

14 juillet 1955

à Klari

Vous me coupez le souffle avec votre Ashram ! Je ne vous croyais pas prête à ce genre de saut périlleux, du moins pas encore. Et je suis heureux que vous ayez eu cette idée, même si elle ne devait pas se concrétiser complètement — c'est déjà très important, peut-être plus que vous ne l'imaginez, d'avoir eu seulement *l'idée* de cela. Maintenant il ne faudra pas vous décourager si cet Ashram vous déçoit ou si vous n'y trouvez pas ce que vous cherchez. Le simple fait de *chercher autre chose* est aussi, en lui-même, très important. Et il y a plus d'un Ashram en ce monde, plus d'une voie pour découvrir le grand monde intérieur. Je suis très content, Amie. Vous verrez que cette voie est très difficile — mais les difficultés ne vous font pas peur — et qu'on est obligé, en la suivant, d'être constamment au meilleur de soi-même. C'est une constante provocation à réaliser le meilleur de soi-même. ( N'est-ce pas

Huxley qui parle du « *razor's edge* » ? [ le fil du rasoir ] ) Mais vous verrez aussi qu'on vit vraiment.

Il faut vous parler un peu de la philosophie védantique de Râmakrishna, avant de vous parler de cet Ashram particulier. Car il ne faut pas croire que tous les Ashrams sont les mêmes — tous cherchent à réaliser le Divin mais le Divin a de multiples aspects. ( Et c'est pourquoi les Indiens se promènent souvent d'un Ashram à l'autre avant de trouver leur gourou et l'Ashram qui correspond au besoin particulier de leur aspiration intérieure.) Les disciples de Râmakrishna représentent la grande *tradition* indienne — c'est-à-dire qu'ils cherchent à réaliser l'aspect statique du Divin, l'aspect Un. Ils cherchent la réalisation de ce Soi transcendant et donc à se délivrer d'un monde qui leur apparaît comme une fantasmagorie ignorante, une illusion trompeuse. Pour eux, la vie dans le monde n'est qu'un prétexte, un moyen, une occasion de réaliser ce Soi transcendant, et le plus vite on se débarrasse de ces chaînes ignorantes, le mieux c'est — car ce monde n'a pas de sens *en lui-même*. C'est la tradition indienne depuis des temps immémoriaux<sup>1</sup>, qui cherche, en fin de compte, la « libération » hors de ce monde. C'est évidemment une solution radicale, le pôle exactement opposé de la négation matérialiste, c'est une sorte de négation spirituelle (ou de suprême affirmation qui embrasse toutes les contradictions en s'élevant loin au-dessus d'elles).

Comme toutes les tentatives humaines, celle-ci renferme une grande vérité — mais pas toute la vérité. De fait, le Divin est bien l'Un, mais il est aussi le multiple, il est statique, mais il est aussi dynamique : il y a ce monde qui est LUI aussi et qui n'est pas tout à fait une illusion, comme le veut le Védanta. Mais pour que ce monde, et nous dans le monde, soyons vraiment l'expression de ce Lui, il faut le transformer, il faut dégager les possibilités divines qui sont latentes en lui. C'est ainsi que, par opposition au Védanta classique, Sri Aurobindo cherche à créer « La Vie divine » (titre de son ouvrage philosophique principal) et à introduire un Yoga nouveau, qu'il appelle le « Yoga intégral », cherchant à réconcilier les deux aspects statique et dynamique du Divin ou de l'expérience spirituelle.

Ceci dit (dit très grossièrement, très rapidement car je ne peux pas vous expliquer en deux pages ce que d'autres ont écrit en plusieurs volumes), je ne veux pas du tout vous décourager du Yoga classique sous sa forme védantique. Et il ne faut pas vous en détourner sous prétexte qu'il n'est pas l'absolue expression de la vérité. Il faut « y aller », au contraire, et tenter de vivre la vérité qu'il représente, tenter de vous ouvrir à l'expérience intérieure particulière qu'il peut vous donner. Car le Védanta est une *première étape* très importante, souvent indispensable (quoique pas toujours) avant d'arriver à d'autres réalisations plus intégrales et plus satisfaisantes car elles réconcilient la multiplicité du monde et l'unité qui le soutient.

Le Centre de Gretz peut certainement vous apporter quelque chose de très important, si vous savez vous *ouvrir* sans préjugé au domaine de conscience qu'il représente. Car, tout ceci dit, ce qui est important est sans doute moins les philosophies que la présence d'un gourou, du Maître spirituel — car le gourou, c'est celui qui a le pouvoir de vous transmettre des états de conscience. Swami Siddeshwarananda qui dirige le centre de Gretz est un homme sérieux qui est parvenu à certaines réalisations et qui est capable de vous faire prendre contact avec la Paix et le Silence intérieurs, indispensables préludes à toute réalisation intérieure.

Quels que soient les Yogas et les Ashrams, il y a une longue (et douloureuse) étape préparatrice pendant laquelle il faut faire le vide intérieur, se débarrasser du passé, des idées, des habitudes anciennes, et même se débarrasser de ce que l'on estime être le meilleur de soi-même ! (un sacré travail). Au bout de cela, il y a la grande expérience du *vide* intérieur, qui

---

1. À l'exception des Védas.

ne ressemble en rien à ce que nous imaginons être le vide, car ce n'est pas un vide intellectuel. Et ce vide est d'une lumineuse légèreté. Cette expérience est si saisissante que les trois quarts des philosophies et spiritualités se sont arrêtées là en disant que le Divin est UN, et UN grand vide. Mais au-delà, il y a une autre étape, celle où le vide *se remplit* — et l'on conçoit alors qu'il fallait vraiment faire le vide pour que l'être puisse se remplir d'une substance *nouvelle* (substance qui n'a rien à voir avec ce que notre conscience normale peut imaginer)... Mais ne brûlons pas les étapes. Il suffit de savoir qu'il y a *quelque chose* au bout de tout cela et d'*aspirer SANS DÉFAILLANCE* à ce « quelque chose ». Le Swami de Gretz peut certainement vous aider à faire de grands progrès. Vous verrez vous-même. L'important est de vous *ouvrir* à la force spirituelle du gourou et de commencer à *déplacer le centre* de votre conscience. En tout cas, le mieux est d'y aller et de tenter sincèrement l'expérience. Surtout pas de découragement !

.....

Amie je vous embrasse très affectueusement. Vous êtes très proche de mon cœur.

B.

Pondichéry, 14 septembre 1955

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux, tu peux dire que tu en fais de « belles »... C'est sans doute le Diable en personne — s'il en est un — qui t'a dicté ta dernière lettre, car depuis que je l'ai reçue, je suis tout sens dessus dessous. D'ailleurs tu savais très bien ce que tu faisais en m'écrivant cette lettre « séductrice », le contraire me surprendrait ? ! Tu serais sans doute ravi de pouvoir me taquiner, ou te moquer de moi plutôt, si je quittais l'Ashram... Je ne sais pas très bien si tu réalises ce que cela signifierait pour moi. Ou plutôt si ! tu réalises très bien mais cela t'amuse dans tes loisirs ( ? ). Alors je ne sais plus si je dois t'engueuler, te dire que je suis touché, t'expliquer que je suis tout bouleversé et que je ne sais plus où j'en suis. Depuis bientôt deux ans dans cet Ashram je vis une grande lutte, une tension de chaque instant pour surmonter ce qu'on appelle la « nature inférieure » et tenter de m'ouvrir à des forces de conscience plus hautes. Et ta lettre arrive comme un coup de tonnerre dans un ciel pur.

Mais je veux être sincère et ne pas t'accuser plus que tu ne le mérites. Le « ciel » intérieur n'était pas aussi « pur » que je le dis et depuis quelques semaines, quelques mois même, je traversais une « crise » que je m'efforçais de vaincre (c'est pourquoi je n'avais pas répondu à ta lettre m'annonçant ton changement d'adresse. Et pour ne pas répondre à une de tes lettres, il fallait vraiment que je sois bien secoué). Ainsi ta dernière lettre est venue cristalliser une quantité de petites révoltes, de petites résistances intérieures et porter à leur point de tension extrême toutes ces petites forces isolées qui me tiraient de tous côtés. Au lieu d'avoir affaire à des petits incendies ici et là, je dois faire face à un grand brasier et tout remettre en question de A à Z, comme si ces deux années d'effort avaient été inutiles, comme si rien ne s'était passé ici, comme si tout était désespérément à recommencer. Alors je doute de tout, je doute de la valeur de l'idéal que je cherche à réaliser, je doute même des expériences d'ordre spirituel que j'ai vécues, je doute des lumières que j'ai pourtant *vues* — comme si tout cela avait été vécu

par un autre « moi » auquel je ne crois plus et que je ne comprends plus très bien. Je me demande si je n'ai pas rêvé, si tout cela n'est pas une illusion et si ce n'est pas toi qui as raison en vivant tout simplement humainement, en cherchant tout uniment un bonheur humain. Oh Bernard, si je pouvais voir clair, savoir ce que je dois faire !... Tu vas peut-être te moquer de moi — mais je voudrais croire, plutôt, que tu me comprendras et que tu auras de l'indulgence pour ma solitude et pour ma quête si désespérée, si sincère, d'un monde dont je ne sais plus s'il est illusoire ou s'il est la seule réalité...

Je parle de solitude... Je veux donc te dire aussi, à côté de mes reproches, que je suis touché par l'amitié que je veux voir dans ton invite. Je veux croire que ton rôle n'est pas seulement de me taquiner mais d'être mon ami, et je suis touché que tu m'invites à partager pour un temps tes plaisirs. Cette marque d'amitié me touche vraiment car je vis dans une grande solitude — j'ai perdu même l'amitié de mon jeune frère, pourtant l'être au monde qui m'était le plus cher avec ma Mère ; depuis un an nous n'avons plus le moindre contact.

Ce n'est pas ton Anglo-Indienne « affriolante », ni tes délices de Capoue qui m'ont remué, je te les abandonne (pas l'Anglo-Indienne car Maneck ne serait peut-être pas contente !). Mais j'ai en moi la tentation de voir s'il est vraiment possible de vivre humainement, heureusement ; la tentation d'expérimenter une dernière fois s'il m'est possible de vivre comme tout le monde, et, si ce n'est vraiment pas possible, d'en finir une fois pour toutes ou de m'enfermer définitivement dans un Ashram quelconque. Comprends-tu ? Alors je suis tenté de te rejoindre pour quelques semaines et de faire cette expérience décisive, même si elle doit me conduire au pire. Bernard, je ne sais plus du tout ce que je dois faire, je me sens infiniment désemparé.

Ton ami B.

B.

5 octobre 1955

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux, je suis *très sensible* à l'amitié que ta lettre me fait sentir, ce signe n'était pas inutile à un moment où les choses sont difficiles.

Même si tu te trompes dans ton jugement sur moi, l'effort même que tu fais pour me comprendre me touche. Il faudrait te donner de longues explications et j'ai perdu l'habitude de me justifier, ou de me discuter moi-même : si je suis un « cas », c'est simplement dans ton esprit. (...)

Non, la difficulté, la mienne, est d'un autre ordre. Et c'est la Mère qui voit clair, lorsqu'elle me disait, il y a quelques jours, à propos de cette crise violente que je traverse : « Il y a un décalage dans ton être entre la partie mentale et la partie vitale.

L'effroyable épreuve que tu as traversée pendant la guerre t'a soudainement ouvert à une compréhension, à une réalisation mentale que tu aurais, sinon, mis peut-être plusieurs existences à obtenir. Mais ton être vital est resté très jeune. Il ne s'est pas ouvert à la même réalisation. Alors il y a en toi un déchirement, un fossé, entre cet enfant agité, contradictoire, violent, affamé d'expériences et de « vie », et ton être mental qui, lui, a compris. »

Et c'est bien pourquoi, sur les routes du Brésil, d'Afrique ou ailleurs, alors que je suis en plein dynamisme, en plein « devenir », il y a toute une partie de moi-même, mentale, qui reste insatisfaite, qui aspire à « être ». Et lorsque je suis à l'Ashram, en plein statisme, tendant à « être », il reste toute une partie de moi-même, vitale, qui rue dans les brancards et aspire à

« devenir », à s'agiter, à expérimenter, à jouir et à posséder, qui a « faim ». Depuis deux ans, l'« être » l'a emporté sur le « devenir », mais depuis trois semaines une grande lame de fond est venue rejeter à la surface tout ce que je croyais enfin soumis et désintégré. Alors c'est la bagarre et d'une heure à l'autre le mental ferme le bec au vital ou le vital flanque des coups de pied dans le derrière du mental ! Et je te câble, selon, que j'arrive ou que je n'arrive plus ou que je pars pour le Japon ou la Patagonie. C'est bien l'un des processus du Yoga qu'il porte toutes les difficultés, tous les défauts, à leur paroxysme, afin de pouvoir les « traiter » consciemment et les éliminer. Cette élimination ne va pas toujours sans cris. Mais il faut bien choisir entre le bistouri ou la fuite. Le seul « drame », pour moi, c'est « ni avec toi, ni sans toi ». Alors où est la solution... sinon à courir sur les routes jusqu'à ce que le conflit s'épuise, jusqu'à ce que le vital vieillisse et finisse par comprendre ?

Contrairement à ce que tu crois, je ne suis pas « déçu » par l'Ashram et dans le moment même où je suis le plus révolté, je *sais* que cette voie est ma *SEULE, UNIQUE raison* d'être, mais hélas ce n'est qu'une « raison » d'être, il manque encore un cœur à cette raison.

Alors tu as raison, sur un seul point, c'est qu'il faudrait que je sache « me donner », sans restriction, corps et âme à cette voie. Je peux me donner par l'esprit, mais le reste ne veut pas suivre, le reste aurait envie de dire zut, de s'allonger sur une natte auprès de la petite lampe, jusqu'à ce que « ça s'use », ou de courir n'importe où pour mettre fin à ce douloureux conflit. Voilà le « cas », Bernard. Vois-tu une solution ?

Je reste donc à la merci d'une petite goutte d'eau qui viendrait faire déborder le vase, et prêt à partir pour le Japon ou le Kamtchatka. Bangalore est plus près, et je me demande si je ne devrais pas tout simplement, sans « plan » ni décision définitive, aller auprès de toi pour changer d'air, pendant une huitaine de jours. (...)

Pour compléter le tableau explicatif, je dois te signaler qu'il y a en ce moment sur l'Ashram tout entier ce que l'on appelle une « attaque des forces hostiles », et je ne suis pas le seul à être secoué.

Vous embrasse tous deux,

B.

6 novembre 1955

à Klari

Amie bien chère, je suis très ennuyé de ne vous avoir pas écrit aussitôt reçu votre lettre de Genève, j'ai le sentiment de vous avoir manqué car cette lettre appelait au moins un signe d'amitié et d'encouragement, vous semblez assez désorientée... Il m'est difficile de répondre, maintenant, à cette lettre qui date d'un mois, car sans doute votre état n'est plus le même et je répondrais à côté.

Je viens de traverser une assez violente tempête intérieure, c'est pourquoi j'étais incapable de vous écrire, voulant vous aider et non vous tirer en bas. Peut-être est-ce une façon de vous aider que de vous dire l'expérience que je viens de traverser. Les choses allaient si mal, il y a un mois, que je décidai de quitter l'Ashram. C'était comme si une lame de fond était venue jeter à la surface de la conscience toutes sortes de formations passées que je croyais avoir désintégréées. Une violente révolte me secouait tout entier et je ne pouvais littéralement plus « respirer » à l'Ashram. Il me semblait que j'étais à côté de la vie, que je

m'enfonçais dans une pure subjectivité et me mutilais moi-même de tout un dynamisme bien vivant. Et même les expériences pourtant si lumineuses que j'avais vécues se trouvaient comme recouvertes d'un voile : il me semblait que tout cela avait été rêvé par un autre. Alors je me retrouvai assez brutalement dépouillé du fondement même de mon existence, privé de cet être intérieur dont je ne sentais plus la présence et revenu à l'angoissante situation de 1949 lorsque je quittai les Indes pour je ne sais où, vers quelque invraisemblable Guyane. Mais cette fois-ci, il ne restait plus rien devant moi, pas même l'espoir de découvrir quelque chose. Il me semblait qu'il n'y avait plus rien à découvrir mais seulement à épuiser cette sorte d'angoisse mouvante, à courir loin et longtemps et encore sur les routes jusqu'à ce que s'apaise l'absurde fièvre d'être. Je décidai de partir pour le Japon. Dans « ces cas-là », le Japon vaut bien le Pôle Sud ou le Turkestan. Il me restait de quoi payer un billet d'entrepont jusque vers le Japon, ou peut-être une escale ou deux avant le Japon. Avant de m'embarquer à Colombo, je décidai de passer quelques jours à Bangalore, pour respirer un peu, chez B. d'Oncieu (qui a quitté Delhi pour s'installer paisiblement dans le Sud, avec sa femme indienne — d'ailleurs très gentille — et ses pipes : il vient de recevoir une petite partie de son héritage, c'est-à-dire un certain nombre de lakhs de roupies). Et c'est alors que j'ai fait une expérience assez saisissante. Je n'avais pas quitté l'Ashram depuis près de deux ans et je me suis tout à coup retrouvé plongé dans ce qu'on appelle « la vie » — cette « vie » que j'appelais de toutes mes forces car il me semblait mourir lentement à l'Ashram, m'effacer dans une vide négativité. Mais au lieu de la vie, c'est un simulacre de vie que je retrouvai partout, chez tous les gens que je rencontrais. Sans que je m'en rende compte, ces deux années à l'Ashram avaient affiné ma sensibilité, m'avaient suffisamment épuré pour me rendre plus réceptif aux choses, aux êtres — c'était un peu comme un premier verre de gin après une longue abstinence, et je me trouvais non pas grisé, mais en état de constante vibration comme un appareil récepteur qui reçoit toutes les ondes émises par les êtres ; il semblait que ma vue elle-même se fût aiguisée et j'avais l'impression de voir à travers les gens, à travers leurs pensées, leurs silences, leurs gestes. Comment vous dire amie la puissante impression, l'expérience irréfutable à mes sens, que je vivais ? Il me semblait vraiment être tombé dans un autre monde, habité par une autre espèce humaine — une espèce sans substance, si *mince* —, un tout petit tourbillon assez douloureux, cahoté et tournoyant d'une petite idée à une autre, d'un désir à un autre, d'une occupation à une autre, d'un regret, d'une faim, d'une soif à une autre. Un mouvement ininterrompu comme celui d'une voile dans le vent. J'avais vraiment le sentiment de me trouver devant des enfants assez douloureux, pas encore formés — et ils ne le seront peut-être jamais —, des enfants qui jouent à la vie mais ne la saisissent jamais, qui s'agitent d'une joie à une peine et puisent dans cette oscillation le sentiment de leur vie, d'une existence qui ne tient qu'à un fil, très mince, au fil de leurs plaisirs, de leurs travaux, de leurs douleurs, qu'il faut sans cesse multiplier et changer, sous peine de voir tout s'effacer soudainement dans un silence et une immobilité, dans un vide intérieur dont ils ont une peur atroce. Vraiment amie, ce n'est pas une image, je sentais tous ces êtres comme une petite croûte très mince plaquée sur du vide, c'étaient comme des corps morts- vivants en dérive sur le courant du temps. Il n'y avait pas de mépris en moi, oh non, mais une intolérable *peine* d'être là, impuissant, devant ces enfants qui se noient inutilement, vainement. Car je n'ai pas vu que des gens « superficiels », j'ai vu aussi des gens sincères, des gens qui cherchent réellement à vivre, mais même pour ceux-là, il me semblait que toute l'architecture de leur foyer, de leurs travaux, de leur amour, reposait sur un vide, ou plutôt ne *reposait pas* ; toutes ces vies étaient sans fondement, sans racine réelle et profonde, un simple mouvement douloureux et spasmodique qui s'agglutine sur des fragments de temps. Car vous comprenez ce que je veux dire : tous ces gens n'étaient *personne*. Ils n'étaient pas encore quelqu'un. C'étaient eux qui vivaient dans la pure subjectivité, car ils n'étaient *rien* en dehors de leur mouvement, rien en dehors de ce qu'ils pensaient d'eux-mêmes, rien en dehors de ce que les autres pensaient d'eux, et rien en dehors des mille liens qu'ils avaient laborieusement tissés autour d'eux. Coupez-les de leur milieu, de leur travail, de

leur amour, il ne restait RIEN *en soi*. Et je vais peut-être vous sembler très prétentieux, mais il faut vous dire l'expérience telle que je l'ai vécue : au milieu de ces êtres sans vraie réalité, je me sentais — ou plutôt je sentais au fond de moi — comme un ROC de réalité puissante, éternelle, par-delà tous ces mouvements et ces êtres, par-delà mon corps lui-même qui se trouvait là, au milieu des autres. Il me semblait être le seul *au cœur* de la vraie réalité du monde. Et comprenez amie qu'il ne s'agissait pas là d'une « impression » ou d'une « idée », ni d'une « réflexion » ; c'était vraiment quelque part au milieu de ma poitrine comme une flamme brûlante, une sorte de chose poignante qui déchire un peu les poumons, comme quand on a trop couru ; c'était un bloc épais, dense, irréfutable qui donnait du poids à mon corps lui-même, une densité presque physique à mon être qui, autrement, me semblait-il, se serait évanoui dans un absurde tourbillon. Il y avait au fond de mon cœur un ÊTRE vivant, presque étranger à moi-même et cependant moi-même, qui me criait son évidence, qui me criait — et je l'entendais plus nettement que toutes ces voix confuses qui racontaient leurs mots — son éternelle réalité, par-delà toutes les formes, tous les mouvements, par-delà la situation physique que j'occupais dans l'espace, par-delà ma propre petite réalité matérielle. Amie, j'ai senti vraiment ce que veut dire « Je suis ». C'est cet ÊTRE qui était né et avait lentement grandi en moi pendant ces deux années de Yoga et qui venait me dire : « Tu vois, je suis là, petit imbécile, j'existe, c'est moi la réalité de ce monde, moi la réalité de ton être, c'est encore moi la réalité de tous ces êtres qui ne m'ont pas encore trouvé, c'est pour moi que tout cela s'agite et souffre, pour venir à moi un jour. » Amie, je n'ai jamais aussi intensément *compris* les êtres, compris le monde, compris le destin de toutes ces vies. Amie, j'ai VU, j'ai entendu, j'ai touché la réalité poignante et cachée. Et j'ai compris enfin le vrai sens de ma vie, de toute vie. C'est cet *être* qu'il faut obtenir en nous, cet être intérieur qui *pose* toutes choses, qui enracine nos vies, qui « inviscère » notre esprit et charge de sens une existence autrement absurde. Alors j'ai compris que le moindre des disciples de l'Ashram vivait vraiment et plus réellement qu'aucun des êtres que je croisais ; j'ai compris où se trouve la vraie vie pour tous ceux qui la veulent vraiment, que ce soit à l'Ashram de Pondichéry, sur les quais de Paris ou à Malir Road ; cette vraie vie, elle est à gagner sur nous-même, en s'enfonçant toujours plus profondément au cœur de soi-même, dans ce qui semble d'abord une pure subjectivité, une vide négativité, mais qui conduit à la vraie réalité et à la suprême plénitude. C'est en avant de soi-même qu'il faut aller, amie, larguant les vieilles amarres du passé qui nous attachent à la surface des choses...

Non, la psychanalyse n'est pas la solution : ce n'est pas par l'inférieur que l'on explique le supérieur. Le monde grouillant des complexes et des petits refoulements ne se trouve qu'à quelques centimètres sous la surface, c'est plus profond et plus haut qu'il faut aller. Ce n'est pas chez le psychanalyste qu'il faut aller, mais à la découverte de notre ÊTRE, qui existe, qui est là, qui nous attend, et seul peut donner son poids à cette vie, son sens à notre solitude.

Je vous embrasse amie et suis anxieux de vos nouvelles. Pardonnez mon long silence — mais je n'ai cessé d'être près de vous.

B.

P.S. Comme vous le voyez, je suis revenu à l'Ashram vite.

Cher vieux, je ne croyais plus beaucoup à ton rêve moghol<sup>1</sup> lorsque ta lettre m'arrive. Vrai, je devine ton ravissement, celui de Maneck et je suis heureux avec vous, pour vous. C'est tellement juste que tout cela vous arrive et qu'un peu d'argent serve à faire de belles choses et à vivre comme on fait une œuvre d'art. Tant de philistins sont pourris d'argent grossier. Bravo ! Je suis ravi.

.....

J'ai repris mes efforts, tranquillement, dans une paix qui s'assure et s'approfondit chaque jour. Je crois que tout est clair en moi maintenant et que je ne puis aller que vers plus de clarté. Je sens bien mon destin, mon ordre. Ces choses n'ont pas besoin d'être précisées, tu sais très bien où je veux aller, les difficultés et les joies de cette route. Je m'efforce donc à une fidélité.

Écris-moi quand ça ne te demandera pas trop d'effort pour me tenir au courant de ta nouvelle installation. Ce doit être une joie, pour Maneck et pour toi, de penser, de préparer puis de réaliser la décoration de ces jardins, de cette demeure. Je ne puis te dire que ma joie de vous savoir comblés.

Affectueusement avec vous,

B.

1956

8 février 56

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux, j'étais déçu de ne pas vous voir ici. J'avais fait préparer la « chambre », c'est-à-dire fait enlever les toiles d'araignées, mis deux nattes par terre et quelques fleurs — ce qui est tout mon luxe. (...)

Dans mon télégramme je te disais que je ne pouvais pas vous accompagner à Hyderabad parce qu'il y a un important travail de traduction que j'ai accepté de mettre au point — il m'était difficile de tout laisser tomber, et le livre est attendu en France pour les premiers jours de mars. J'ai toujours eu du mal à ne pas faire sérieusement ce que je fais. C'est bien embêtant de ne pouvoir vivre que sérieusement ! — et pourtant, Dieu sait si ma vie n'a pas l'air « sérieuse » aux yeux des gens « de bien » !

By the way, j'ai reçu une charmante lettre de Watson<sup>2</sup> qui me dit t'avoir écrit à Delhi à l'occasion de la nouvelle année, il me charge...

---

1. Bernard d'Oncieu venait d'acheter à Hyderabad un ravissant petit palais d'été (ou plutôt trois petits palais à une distance l'un de l'autre) au milieu de merveilleux jardins avec des tamariniers centenaires, une immense citerne de vieilles pierres et des ramiers dans tous les arbres, qui avaient appartenu à la begum du Nizam de Hyderabad — d'où le nom de ce lieu : « Umda Begum Bagh » ( le jardin de la begum Umda).

2. Le millionnaire américain chez qui Satprem avait travaillé au Brésil. Watson avait espéré faire de lui l'héritier de ses affaires... mais Satprem avait vite repris la route.



« *Should you communicate with him, please give him my very best wishes* » [« si jamais vous êtes en contact avec lui, transmettez-lui mes meilleurs vœux »], et il ajoute : « *I am now wondering if he has actually married Manook (sic) and made everything “regular”* » [« je me demande s'il a maintenant épousé Manook (sic) et “regularisé” sa situation »]. Je te laisse le soin de le lui dire. Sinon, il me demande toujours très gentiment si je suis heureux dans ma vie « *of apprentice to the Indian Gods — I gather you have not yet reached the point of having your head shaved but no doubt that too will come in time* » ! [... « votre vie d'apprenti des dieux indiens. Je crois comprendre que vous n'en êtes pas encore arrivé au point de vous raser le crâne, mais je ne doute pas que cela viendra. »] Hem...

Je vous imagine, un peu, dans votre conte des mille et une nuits, Ali Bernard et la begum Manook... J'aimerais vous y rejoindre mais ne sais si, quand et comment ce sera possible. (...)

Affectueusement à vous deux,

B.

*(Cette lettre est écrite le lendemain du 29 février 1956, jour où eut lieu ce que Mère a appelé la « première manifestation supramentale sur la terre. » Rappelons que Sri Aurobindo appelait « Supramental » la puissance qui animera la prochaine espèce sur la terre. Ce jour-là, « comme par hasard », Satprem était en pleine révolution.)*

1<sup>er</sup> mars 1956

à Klari

Amie, je me tourne vers vous dans ma détresse car vous êtes tout ce qui me reste au monde : il y a longtemps que je suis coupé de ma Mère et de mon frère, l'une parce qu'elle a cessé de me comprendre, l'autre parce qu'il a cessé de m'admettre et de m'écrire. Il me semble, en vous seule, sentir encore quelque écho, un peu de chaleur vivante — et je me sens glacé. Si profondément glacé, amie. Amie... je répète ce mot en moi-même, comme je serrerais une main, comme j'appellerais au secours, si je pouvais. Mais vous êtes si loin. J'avais cru que certaines frontières étaient franchies, à jamais, et ne plus revenir à certaines nuits d'autrefois — une longue nuit pendant dix ans traînée ; et je me retrouve dans une obscurité plus grande encore, sans RIEN à quoi m'accrocher. Une partie de moi-même a connu la Vérité, a vu la Lumière, et tout s'est effacé. Une autre partie de moi-même, vitale, ne peut plus suivre le mouvement et se révolte contre ce que l'Esprit lui a imposé depuis deux ans, ici... Une partie aveugle de l'être, et toute-puissante, enracinée dans son désir de vivre et d'être libre, et d'être elle-même envers et contre tout. Depuis près de deux mois, il y a eu un affreux déchirement en moi et une plongée dans une nuit d'autant plus profonde que la lumière avait été éclatante. Amie, ma lutte dans les camps, ma solitude de Guyane et tous les désespoirs que j'ai pu vivre ne sont rien auprès de ce que je vis depuis deux mois. Il semble que ces dix années de solitude viennent tout à coup peser sur ces jours, remontées de je ne sais quel abîme. Tout est nettoyyé, vidé, balayé comme par une grande lame de fond, et la tempête a jeté bas mâture et voile et arraché le gouvernail et je suis comme une carcasse nue, emportée je ne sais où.

Je vais quitter l'Ashram dans peu de temps. Mais pour aller où et que faire ? Quelle vérité chercher ? Il y a quelque chose qui est comme brisé au fond de moi. Qu'aurai-je la force encore de chercher et de vouloir ? Il me semble que j'ai déjà tant cherché, tant erré sur les routes, tout cela est affreusement absurde. Quel sens nouveau donner à ma vie, quelle armature nouvelle lui créer pour la défendre du suicide ou de la lâcheté ? Je ne vois rien-rien. Quand je me retourne sur mon passé pour y chercher en vain quelque fanal qui orienterait encore ma route, je ne vois rien. J'avais tout rejeté pour ne vouloir que cette unique Vérité que je sentais battre en moi, et cette Vérité même m'abandonne. Et ce monde est in-ac-cep-ta-ble. Je ne regrette rien de ce que j'ai rejeté. Mais reste-t-il encore quelque vérité nouvelle à naître en moi — une vérité que j'aurais la force encore de vouloir et de chercher ?

Bernard d'Oncieu à qui j'ai écrit pour lui demander de me trouver un job (car il faut au plus vite que je gagne quelque argent pour entreprendre quoi que ce soit : il me reste 300 roupies) me dit de venir le rejoindre dans la nouvelle propriété qu'il a achetée à Hyderabad et il me suggère d'y rester aussi longtemps que je voudrais pour écrire ce livre que je traîne avec moi et en moi depuis si longtemps.

Bien sûr, je peux écrire ce livre et il aurait la force de ma solitude et de mon désespoir et de ma lutte — mais « être écrivain » me semble *dérisoire*, aussi commode et confortable qu'un petit mariage bourgeois d'administrateur des colonies. Je ne veux pas écrire de la vie, je veux vivre, vivre désespérément et arracher cet impossible secret, ou en crever.

J'attends donc que d'Oncieu me trouve n'importe quel expédient provisoire, six mois de travail quelque part qui me permettraient de prendre un billet d'entrepont vers quelque nouvelle destination. Mais cette route nouvelle est bien noire. Où vais-je, amie ? ? J'imagine, j'espère, que cette route va me conduire vers quelque choc violent qui ouvrira enfin les portes scellées. Car il faudra bien que « cela » éclate un jour, ou que je saute moi-même.

J'ai la nostalgie d'une vie très primitive. Et je me laisse aller à rêver de quelque île perdue dans le Pacifique où je vivrais de ma pêche, sur la mer toute la journée, au soleil, dans une grande onde de force pure et virile... Je ne sais. J'attends, j'ose espérer du Destin un signe, un seul — et si mince soit-il, je le suivrai. Il n'est plus question pour moi de revenir en France.

Voilà. Amie, j'aurais diablement besoin de boire quelques whisky avec vous en disant mille bêtises. Cette solitude est inhumaine. Ma vie est inhumaine, c'est une espèce d'impossibilité. J'ai vraiment du mal à vivre, avouez...

Écrivez-moi quelques lignes d'amitié simplement pour me donner un peu de chaleur et un peu de votre sourire.

Je vous embrasse

B.

P.S. Et si vous me jugez sévèrement — ma désertion de l'Ashram, ou ma vie en général — dites-le moi, c'est peut-être le meilleur service à me rendre. Soyez assurée que je n'ai pas d'indulgence pour moi-même, sauf un peu de fatigue.

Pondichéry, 17 mars 56

à Klari

Amie, je suis touché par votre lettre, votre effort affectueux pour me comprendre et m'aider. Depuis deux mois, je suis passé par tous les chemins de la Révolte, j'ai revécu toutes mes révoltes avant de comprendre enfin qu'il y a une seule Révolte fondamentale en moi qui me dresse irréductible, sauvage, chaque fois que je vois ma liberté menacée, ma vie prendre forme de destin, mon mouvement s'arrêter, mon expérience dynamique des choses sur le point d'être emprisonnée dans une forme, un ordre, une idée. Aussi longtemps que je me voyais à l'Ashram comme à un endroit où l'on passe — même dix ans —, où l'on expérimente pour aller ensuite plus loin, ailleurs, développer sur d'autres plans d'existence, en d'autres formes d'existence, une expérience qui va sans cesse s'élargissant, s'approfondissant ; aussi longtemps que je me voyais ici en passant, tout allait bien, tout en moi coopérait à l'expérience que je faisais. Mais du jour où j'ai compris que l'Ashram exigeait de moi plus qu'un effort de X années, mais ma vie entière, comme il avait exigé la vie de Barbier Saint-Hilaire ( Pavitra) — que vous connaissez je crois, qui est ici depuis trente ans —, alors ça n'a plus été du tout. Tout en moi a commencé à gronder et mille prétextes se sont levés pour me pousser à partir. Je m'imaginai — et m'imagine encore — comme un deuxième Pavitra, secrétaire général de l'Ashram, passant la fin de mes jours à écrire des « lettres » de conseil ou de renseignement à toutes sortes de gens, passant mes journées à traduire de l'anglais les œuvres de Sri Aurobindo, des articles, reprenant années après années mes classes de littérature au Centre Universitaire Sri Aurobindo, corrigeant les épreuves des Bulletins publiés par l'Ashram ou m'occupant des éditions françaises, allemandes ou américaines des œuvres de Sri Aurobindo etc. etc. Et cela me fait froid dans le dos. Non pas que ces activités me semblent inférieures ou méprisables, loin de là, mais j'ai vu tout à coup quarante ou cinquante ans de ma vie s'inscrire dans un seul sillage, sur une seule trace, dans une seule direction, et il m'est apparu qu'aucune Lumière intérieure, aucune expérience intérieure si belle soit-elle, si vaste soit-elle, ne pouvait compenser cette claustration entre les quatre murs d'un Ashram. Bien sûr, ma réaction est peut-être celle de l'ignorance car il est possible que la lumière intérieure et la conquête des espaces intérieurs valent tous les sacrifices. Tous les renoncements. Mais la faible idée, la toute petite expérience que j'ai de cette lumière intérieure ne me permet que difficilement d'imaginer quel peut être le prix ou la grandeur de cette Lumière plus vaste, de cette conscience plus vaste, de cette connaissance plus vaste, que Pavitra et quelques autres ici ont sans doute conquises. Les quelques petites expériences que j'ai pu vivre ici, les petites lueurs que j'ai vues, celles que j'ai devinées, sont venues comme pour me séduire, m'appâter — puis tout s'est arrêté, tout s'est effacé, comme si quelqu'un me soufflait à l'oreille : « Maintenant, tu n'iras pas plus loin, tu n'auras pas d'autre expérience à moins que tu ne renonces à tout et que tu ne donnes ta vie ici. Voilà. Choisis. »

Mais en même temps il me semblait que l'Ashram n'était pas nécessairement la *seule* porte ouverte sur le monde intérieur et que l'expérience intérieure pouvait aussi s'approfondir, s'étendre, s'enrichir, en s'ouvrant aux contacts extérieurs de la vie, en assimilant les chocs du monde extérieur, en transformant les harmoniques et les vibrations extérieures en sa propre substance intérieure, en s'élargissant par le jeu des actions et des réactions. Je pense à la réflexion que faisait l'un des personnages de Malraux : « Transformer en conscience une expérience aussi large que possible. »

Et si vagabonde et dure et solitaire qu'ait été ma vie ces dix dernières années, elle m'est apparue PLEINE de choses, de situations, de visages, d'expériences singulièrement riches — cette richesse ne pouvait être une richesse que, parce que, précisément, je ne m'étais laissé arrêter par aucune de ces expériences, aucune de ces situations, aucun de ces visages. Car qu'eût été une vie qui se fût arrêtée à la forêt guyanaise, encore et toujours la forêt, qui se fût arrêtée chez Watson, encore et toujours de l'argent, qui se fût arrêtée à Isa (dont je vous ai parlé) ? Il me semble que toute la force de cette vie et de mon être tenait à mon mouvement même, à mon refus de me laisser figer dans une seule situation. Il me semblait que je ne me saisisais jamais mieux dans toute l'intensité de

mon être que lorsque je me trouvais seul et dépouillé dans une situation nouvelle où il fallait tout créer, tout inventer, tout imaginer, tout construire, comme au commencement d'un monde, d'une vie nouvelle — et sitôt que cette situation avait pris forme, que quelque chose avait été construit, il me tardait de tout quitter car je sentais que j'allais devenir le prisonnier de ma propre construction, de mes propres formes et que tout allait « s'encroûter », se figer en moi. Et je parlais. Pour m'expliquer moins abstraitement, je peux vous livrer deux réactions, symptomatiques, telles que je les ai vécues. Ces deux histoires sont symboliques d'une certaine attitude presque physiologique chez moi : ma première histoire se passe dans une merveilleuse petite île de la baie de Rio où j'étais allé avec Isa passer les huit derniers jours avant mon départ pour l'Afrique : je devais prendre le bateau du 2 janvier. Dans cette île à peu près vide, nous avions trouvé à nous loger chez une petite tribu d'émigrés autrichiens de la vieille Autriche impériale, vieux types et vieilles filles baroques qui avaient transporté dans cette île tout le baroque XIX<sup>e</sup> siècle de Vienne, statues et glaces à trumeaux y compris ; il y avait deux ou trois vieilles filles qui semblaient passer leur temps entre je ne sais quels « Mémoires » ou romans qu'elles écrivaient pour je ne sais quel éditeur, et toute une ménagerie de chats, de chiens, de perroquets et de singes qui se disputaient le patio et l'immense jardin plein de flamboyants et de lauriers roses en bord de mer ; il y avait aussi un vieux médecin qui passait ses journées dans l'eau jusqu'au nombril, énorme, à pêcher je ne sais quelle friture, et d'autres curieux vieux bonshommes dont je n'ai jamais su démêler les occupations. Le tout vivait heureusement dans cette vieille maison à colonnades style portugais, qu'ils avaient justement appelée « Shangri-La »... Et nous étions les « paying guests » de la tribu, qui s'attendrissait discrètement de nos jeunes amours... Vous voyez, c'est tout à fait « comme dans les romans ». Et nous étions très heureux, passant nos journées sur la plage de Shangri-La — je crois bien que j'aimais Isa, mais, comme vous allez le voir, j'aimais davantage autre chose. Je devais quitter l'île le 2 au matin pour aller prendre le bateau. Le 1<sup>er</sup> janvier au soir, dans ce climat paisible, il se mit à pleuvoir, une violente pluie tropicale qui ruisselait dans le patio et couchait à demi les palmiers. Ce fut rapidement une sorte de tempête, si soudaine et si violente que tout à coup j'ai craint de me trouver coupé du monde dans cette île heureuse, avec Isa, et de ne pouvoir rejoindre Rio faute de « *lanches* » qui voulussent bien traverser la baie par cette mousson inattendue. Je fus pris d'une angoisse insurmontable de me trouver là, pris au piège de ce bonheur, comme dans une trappe, et de manquer le paquebot, ce départ vers l'Afrique où pourtant personne ne m'attendait, où je parlais dans l'entrepont, sans argent sauf de quoi durer quinze jours à Dakar, vers je ne sais quelle improbable aventure. Isa restait silencieuse et je sentais sur moi ses grands yeux qui attendaient, attendaient désespérément, voulant croire au miracle de cette mousson qui allait nous couper du monde et me livrer à elle. Isa était bien là, mais j'avais retrouvé ma solitude, j'étais séparé d'elle par ce grand rideau de pluie et j'écoutais autre chose que le déchaînement des palmes, j'étais tout tendu vers Rio, là-bas, de l'autre côté de la mousson et vers mon départ. Mes valises ont été vite fermées et dans la nuit, sous cette pluie fracassante une calèche nous a conduits au port. Je n'ai été soulagé que quand j'ai eu trouvé une vedette qui voulût bien nous amener à Rio, sur le champ.

Ma deuxième histoire se situe à Almora, il y a deux ans lorsque je vous quittais à Karachi. J'étais donc revenu aux Indes après cinq ans d'absence, cinq années pendant lesquelles la pensée de l'Inde n'avait cessé de me suivre, comme un mirage lointain, dans ma forêt de Guyane, sur les routes du Brésil ou d'Afrique, sur les quais de la Seine. Et voilà, j'arrivais enfin à Almora, il ne restait plus que quatre miles à faire à pied, dans la nuit, pour rejoindre *Snow View* et Brewster. Et pendant que le petit coolie tibétain trottaient devant moi avec ma valise sur la tête et ma boîte de peinture qui bringuebalait ses pinceaux, parmi les grands pins à l'odeur forte, je songeais à toutes ces années où j'avais vécu dans l'attente de ce moment, et je reconnaissais les détours du sentier et j'approchais et tout était immensément paisible dans cette nuit fraîche comme du champagne — alors, pas à pas, une sorte d'angoisse

s'est infiltrée en moi : c'était donc la fin du voyage. J'ai éprouvé une espèce de panique intérieure qui brouillait tout en moi, et à mesure que nous approchions j'aurais voulu reculer l'instant. Il y avait en moi un froid intérieur devant le fait accompli, ce bungalow là-bas, si proche maintenant, où Brewster m'attendait et cette vie inconnue qui n'était déjà plus une promesse ni un avenir mais cet immédiat qui allait se refermer sur moi. Non plus ce *Snow View* futur quelque part au bout d'une longue route, mais ce sentier précis qu'il faudrait grimper au détour de la montagne. J'aurais voulu que le coolie continuât éperdument dans la nuit, sans s'arrêter nulle part, et marcher-marcher là où il n'y aurait pas de but.

Avec ces deux histoires, je vous donne toute la corde qu'il faut pour me pendre ! Mais comprenez bien le sens de ces réactions : ce que vous appellerez peut-être « dérobage » ou « fuite », ce que vous voudriez peut-être expliquer par quelque complexe obscur et bien psychanalytique, va chercher ses racines au-delà de la psychanalyse et du subconscient. S'il est un impératif secret en moi, c'est celui de l'« Esprit », faute d'autre mot, un Esprit qui ne veut se laisser réduire à aucune forme, à aucune situation et dont le seul but, le seul mouvement est de devenir Lui-même, manifestement, ce qu'Il est secrètement. Cet Esprit, je le sens en moi comme un Auteur vis-à-vis de ses personnages, un Auteur qui multiplierait les situations pour jouir du jeu varié de lui-même et s'accomplir, accomplir toutes les faces de son être en ce jeu, sans jamais se laisser pétrifier dans un seul personnage, une seule situation. Et de même que l'auteur soumet ses personnages au choc de situations diverses, de situations extrêmes qui doivent le plus sûrement faire jaillir la vérité de ses personnages — situations-limite qui doivent en quelque sorte *forcer* les personnages à être eux-mêmes, ce qu'ils sont essentiellement et profondément ; de même, il y a quelque chose en moi qui m'entraîne vers les situations-limite où je me trouve contraint de rendre le vrai son, d'être vraiment, totalement, ce moi-même profond, contraint de faire jaillir « cela » qui est en moi profondément et qui est le vrai moi-même. Les seuls moments de ma vie où j'ai senti ce vrai moi-même monter du fond de mon être jusqu'à envahir *tout* mon être, ces moments de « grâce », je les ai vécus à Mauthausen, puis au début de mon expérience guyanaise dans la solitude éprouvante de la forêt, en certains abandons sur les routes du Brésil, à Dakar, sur mon bateau en Bretagne... Je rencontrais récemment un jeune Européen qui avait tout quitté pour se faire « sâdhou<sup>1</sup> », et il était réellement sâdhou,

vivant de mendicité sur les routes de l'Inde, dans sa robe jaune. Il me disait qu'il avait vécu plusieurs semaines en pleine jungle, en Assam. Comme je lui demandais : « Mais les tigres, les serpents ? Ce n'est pas une légende ? », il m'a fait cette réponse très profonde : « Oui, il y a les tigres, mais quand ils sont tout près, à grogner, c'est le moment d'être *sincère*, sinon on se fait manger. » Comprenez-vous ce qu'il entendait par « sincère » ? Être sincère, c'est être le vrai soi-même, et quand on a atteint ce vrai soi-même — j'en ai eu plusieurs fois l'expérience personnelle —, *rien ne peut vous arriver*, on est en état de grâce, invulnérable : invulnérable aux S.S., à la forêt, à la tempête, à la misère — et c'est un *fait*, pas une « impression » subjective. C'est que l'on a atteint Dieu en soi et que Dieu est avec soi, réellement, totalement. Alors le tigre non plus *ne peut pas* vous manger. Comprenez-vous ?

Alors il y a bien quelque chose en moi qui cherche ces situations-limite (qui a « besoin du tigre » ! !), où « cela » doit enfin jaillir, éclater en soi, où Dieu doit enfin se révéler. J'ai aussi vécu à l'Ashram des moments d'« état de grâce », mais je me perds très vite dans cette quotidienneté (et je m'affole quand cette quotidienneté prend le visage de toute ma vie). Il y a quelque chose en moi qui a besoin d'*espace extérieur*, comme on a besoin d'eau et de pain pour vivre. La sensation d'avoir atteint le vrai moi-même s'est toujours liée, pour moi, à une certaine intensité extérieure qui se répercute à l'intérieur, à un certain *mouvement* presque

---

1. En Inde, un saint, souvent un moine errant qui a renoncé au monde.

physique de mon être (« la route » est pour moi plus qu'une image), à un certain espace extérieur : et je crois en définitive que les moments les plus PLEINS de ma vie, je les ai vécus en mer, sur mon bateau. Ma nostalgie du Pacifique n'est pas tant celle de l'île déserte, « loin des autres », que la nostalgie de la mer, de vivre en mer, sur mer. Je situerais aussi bien ma nostalgie dans une petite île bretonne où je vivrais de ma pêche, si je ne savais combien les marins bretons dans leur village sont farouches contre les « étrangers » — et ils n'auraient de cesse qu'ils ne m'aient rendu la vie intenable parmi eux, à moins que je ne dure plus que leur résistance ; et puis il y a aussi le froid de l'hiver.

Ma dernière lettre était absurde, Klari, car elle n'exprimait qu'une réaction émotive et superficielle, l'angoisse, et un peu la peur qui m'a saisi à la pensée de reprendre la route et de quitter la sécurité de l'Ashram où je commençais à être bien installé. Mais au fond de moi, avec ou sans Ashram, je SAIS bien qu'il n'y a qu'une chose et une seule qui importe dans ma vie, c'est de m'approfondir et de réaliser de façon permanente l'état de grâce du vrai-moi.

Le seul problème pour moi est un problème de circonstances, c'est de trouver cet espace extérieur qui peut m'aider à ouvrir les espaces intérieurs, le mouvement extérieur qui m'aidera, par sa cadence, à crever le mur qui nous sépare de l'être intérieur. Les sages disent que c'est par une concentration immobile que « cela » arrive — mais il me semble que ce n'est pas toute la vérité, ni la seule. Il est possible qu'une fois les espaces intérieurs conquis, il n'y ait plus besoin d'espace extérieur — mais en attendant... Il est possible aussi qu'il faille renoncer à tout, même à vouloir quelque chose, à préférer quelque chose, pour atteindre cette réalisation et que la véritable attitude soit celle d'un don de soi intégral, à l'Ashram par exemple, en fermant toutes les autres portes — mais... Vous imaginez tout ce que ce « mais » cache de révolte et comme je réagis de toutes mes forces en appelant de l'espace, de l'espace, du large, j'étouffe ! Je suis hanté par l'idée de bateau, ou, à défaut, l'idée de route...

Dans votre lettre vous essayez de remonter à la « source » de mon « mal » et vous situez le problème au niveau social, si je puis dire, par rapport aux « autres ». (...) Certes, j'ai beaucoup haï et je me suis révolté contre « les autres » mais, depuis deux ans, j'ai dépassé ce stade. J'ai haï et je me suis révolté parce que, pendant quinze ans de ma vie, je ne savais pas ce que je cherchais et ma recherche prenait la forme purement négative d'un rejet de tout ce que je savais n'être pas le but encore caché que je poursuivais. Je savais très bien ce que je ne voulais pas, sans savoir encore ce que je voulais. Mais comprenez bien que ma révolte et mes refus ne provenaient pas de quelque obscur complexe mais d'une obscure affirmation en moi, qui ne savait comment s'affirmer ni ce qu'elle voulait affirmer. Je savais très bien que je ne voulais pas de l'équilibre « bourgeois » et j'étais aveugle dans ma rage à nier les « petits » mariages et les « petits » avancements et les « petites » familles et la religion — mais c'est parce que, au fond de moi, il y avait, et il y a, le pressentiment d'un plus profond équilibre, d'un *autre* équilibre, d'un autre ordre que celui que l'on m'offrait et qui me semblait dérisoire. Il a fallu que je parcoure tous les chemins de la négation jusqu'au mépris avant de découvrir, une fois que tout fût rasé, balayé, ce que je cherchais vraiment, l'Esprit en moi. Vous savez bien qu'il n'y a plus en moi, maintenant, ni mépris, ni négation des autres, ni de leur ordre, ni sentiment d'infériorité ou de supériorité. Je continue à ne pas vouloir de la vie des autres — mais tout simplement, positivement cette fois-ci et non négativement, parce que je sais maintenant que mon ordre intérieur est aussi différent (non pas supérieur) de l'ordre administrateur des colonies par exemple, que l'ordre poisson est différent de l'ordre mammifère. C'est tout. J'ai souffert par les autres, autrefois, beaucoup — mais ne renversons pas les rôles, ce n'est pas cette souffrance qui a déterminé ma position actuelle, c'est l'Esprit qui s'est servi de cette souffrance pour arriver jusqu'à moi. Le tort de la psychanalyse, je vous l'ai dit, c'est d'expliquer le supérieur par l'inférieur, le supra-conscient par le subconscient — et c'est méconnaître que le supraconscient est aussi derrière le subconscient. Certaines choses odieuses de ma toute jeunesse ( je ne vous donne pas de détails non par manque de confiance mais parce que cette lettre finirait en roman) et Mauthausen et la Résistance bafouée, et

Baron et la désaffection de mon frère François m'ont fait du mal ou de la peine — mais si elles m'ont négativement jeté dans une révolte, elles m'ont positivement aidé à DÉ-COUIR ce qui était vraiment essentiel en moi. Donc rassurez-vous, il n'y a pas d'« ombre ». Et si vous aviez fait un tout petit peu de Yoga, vous verriez combien il descend plus profondément que la psychanalyse ; le tout premier mouvement du Yoga, c'est le nettoyage total du subconscient et du soi-disant inconscient, car, comment voulez-vous qu'on établisse une conscience intégrale sur des caves hantées ? ! J'en ai vu de toutes les couleurs, mais c'est clair de ce côté-là, maintenant.

Vous parlez de « responsabilité », d'un refus de responsabilité chez moi. Mais certainement, amie, je ne me sens aucune responsabilité vis-à-vis des autres. La seule responsabilité, impérieuse celle-là, que je ressente, c'est une responsabilité vis-à-vis de cet être intérieur. Ma responsabilité, c'est d'obtenir l'intégralité de mon être, le vrai en moi, la lumière en moi. Quand j'aurai réalisé cela, alors, et alors seulement, commencera ma responsabilité vis-à-vis des « autres » — alors j'aurai peut-être à aider les autres d'une manière ou d'une autre, mais pas avant. À quoi sert de prétendre aider les autres aussi longtemps que l'on n'est pas en possession de la lumière qu'il faut pour aider vraiment, efficacement, en toute *connaissance* ? Être responsable, au plein sens de ce mot, n'est possible que si l'on est maître de la totalité de son être. Un idiot n'est pas responsable, mais les trois quarts de l'humanité qui s'agitent dans une petite surface mentale et vitale, n'est guère plus responsable. La vraie responsabilité commence plus loin, elle va de pair avec la Connaissance et la Lumière.

Il n'y a donc pas de doute pour moi quant au vrai centre de ma vie, ma seule difficulté — et elle est de taille — est de savoir comment atteindre ce centre. Est-il vraiment nécessaire pour cela de finir ses jours à l'Ashram, de faire ce sacrifice ? — il me semble que cela est au-dessus de mes forces. Il doit bien exister d'autres voies plus « ouvertes ». Si l'Esprit ne pouvait se conquérir qu'au seul prix d'un don de soi intégral à l'Ashram, je ne suis pas sûr que je voudrais l'Esprit à ce prix-là... Mais ce genre de « hors de l'Église point de salut » ne me semble pas convaincant.

Pour être complet dans mon tableau — qui a déjà huit pages (ma pauvre amie, si vous vous retrouvez dans ce dédale ! ) — je vous dirai quelle fut l'occasion de ma « crise » il y a deux mois. D'abord ce fut une classe faite par la Mère aux enfants de l'Ashram, au cours de laquelle elle insista sur la nécessité d'un don intégral de soi : « C'est quand on a tout donné que le Divin se donne à vous. » C'est alors que j'ai vu, pour la première fois, la fin de ma vie à l'Ashram — et la crise a commencé.

Un deuxième incident devait jeter de l'huile sur le feu. Vous savez que pendant des années j'ai vécu avec l'idée d'« écrire » ( j'avais écrit à Rio les trois quarts d'un roman qui ne me satisfaisait guère), il me semblait qu'il n'y avait pas de plus haut idéal et « écrire » se confondait en moi avec ma quête intérieure de ce « quelque chose » que je ne savais définir. Mais sans cesse, ce livre me glissait entre les doigts. Or, tout à coup, un soir, j'ai eu la vision très nette de ce livre ; tout à coup les éléments épars de ce livre se sont assemblés, j'ai *senti* mon livre, son *climat*, comme quelque chose qui vivait enfin, quelque chose de réel, de chaud comme une pluie tropicale (et d'ailleurs, il y a une unité de pluie dans ce livre). Voilà, ce livre était devant moi, il n'y avait vraiment plus qu'à l'écrire — ce livre a deux volumes. Vous imaginez que cela m'a remué. Car au moment même où je voyais enfin ce livre, je comprenais qu'on n'écrit pas à l'Ashram, qu'on n'est pas dans un Ashram pour écrire. J'ai parlé de ce problème à la Mère et elle a tout de suite « situé » les choses en me disant : « Écrire, c'est un passe-temps » ; elle entendait par là qu'il y a des choses plus sérieuses à faire et d'abord de réaliser le Divin en soi. Ce n'est pas sans heurts assez violents au fond de moi que j'ai fini par admettre, que ma logique m'a contraint à admettre que la Mère a raison. Je dis « ma logique », car il y a encore en moi des éléments réfractaires qui songent à ce livre — et c'est bien tentant de vouloir « se justifier » matériellement par quelque chose, depuis le temps que ma vie semble injustifiable aux autres et à mon frère notamment. Mais la

Mère a raison, la seule entreprise *sérieuse*, c'est de s'ouvrir aux plans de conscience supra-conscients, tout le reste est du passe-temps. Mais est-ce aussi un autre passe-temps que de courir les routes, même dans le but (ou sous prétexte ?) de découvrir la vérité intérieure ? ? ?

Voilà où se situe mon conflit. Je ne sais encore quelle solution lui trouver. J'ai l'intention de partir à la fin du mois à Hyderabad chez d'Oncieu, passer quelque temps afin de réfléchir et de voir les choses en dehors de l'atmosphère de l'Ashram. Je ne veux donc pas quitter l'Ashram définitivement, ou du moins prendre maintenant cette décision. Je m'en vais sous prétexte de « repos » — ce prétexte ne trompe pas la Mère ( Elle m'a seulement dit que je pouvais faire tout ce que je voulais, mais que je n'échapperais pas au Divin ! ).

Il est probable que si j'étais totalement pur, totalement sincère, si je voulais la réalisation du Divin et rien d'autre, le problème ne se poserait pas. Mais il y a quelque chose en moi qui a besoin d'espace, de liberté — quelque chose qui se satisferait d'un succès littéraire, quelque chose qui se réjouit secrètement de retrouver quelques bonnes pipes d'opium, quelque chose qui aime l'aventure et les rencontres et la difficulté de la route... etc. Mais je pourrai surmonter ces faiblesses, même la faiblesse d'écrire — ce que je surmonterai plus difficilement, c'est de renoncer à l'espace et au mouvement pour finir mes jours à l'Ashram.

Voilà l'histoire. Excusez cette interminable lettre, amie, et si vous le pouvez, envoyez-moi quelques lignes qui m'éclaireront. On fera suivre mon courrier à Hyderabad, si finalement je mets mon projet à exécution. N'oubliez pas, tout de même, de me parler de vous...

Je vous embrasse

B.

P.S. Revenez-vous à Karachi ? Max ?

P.S.2 Vous pourriez répondre à cette lettre en me disant : mais allez jusqu'au bout de l'expérience, réalisez totalement la vérité intérieure, et cela fait vous pourrez quitter l'Ashram. La difficulté est que, quand on a réalisé « cela », on ne quitte plus l'Ashram — les exemples vivants sont là.

Pondichéry, 13 avril 56

à Klari

Amie, vous avez raison en ce qui concerne mon frère François : il ne peut pas endosser deux destinées et il faut qu'il m'oublie, ou qu'il s'oppose à moi — fût-ce dans le silence — pour avoir l'énergie de vivre sa propre vie. C'est bien, j'admets, je comprends et je me tais. Est-il vrai, d'ailleurs, qu'un être puisse jamais endosser une destinée autre que la sienne ? Peut-on, vraiment, échapper à une finale solitude parmi les hommes ? L'amour, peut-être, pour un temps, peut donner l'illusion que l'on brise la paroi des corps et qu'enfin il existe une union avec les autres... Mais chacun sait combien cette union est fugitive et finalement illusoire. Votre amitié et l'amour de ma Mère, peut-être, sont le dernier témoignage qu'il me reste que cette solitude n'est pas absolument absolue — mais en définitive on est tout de même renvoyé à soi-même, on est seul à endosser son propre destin.



C'est une vérité que j'ai mis longtemps à digérer, espérant toujours quelque chose des autres, de l'extérieur. Et il m'a fallu des coups assez durs pour que cette vérité entre en moi, pour qu'elle cesse de me blesser — et les dernières blessures sont encore assez fraîches. Mais j'admets, maintenant. J'admets et je tente de transformer cette vérité solitaire qui pourrait être écrasante et négative, en une Force de Vie. Je sais que mon carnet d'adresses est bientôt vide et qu'il n'y a personne à qui téléphoner en cas de désespoir — et dans cette solitude, je serre les dents et je me ramasse sur moi-même et je tends toutes mes forces parce que je ne *veux pas* d'un inutile désespoir et je fais appel au seul bien qu'il me reste, cette chose sans nom au fond de moi qui brûle et m'opprime et m'assure qu'il reste un espoir, intérieur, quelque chose à vaincre et à obtenir sur soi-même. Et cela, je l'obtiendrai. Je suis prêt à courir tous les risques pour crever ce mur qui me sépare de l'être intérieur — même le risque de la folie. ( D'ailleurs ce n'est pas un grand risque, car quand on devient fou, c'est surtout ennuyeux pour les autres ! ) Et d'ailleurs il n'y a pas d'autre espoir, pas d'autre solution. Ma vie se fait de plus en plus nue, de plus en plus certaine. Et à mesure que s'écartent les choses autour de moi, je sens davantage battre ma force — cette Force qui n'est peut-être pas la mienne. Il faudra bien que cela éclate un jour et que tout soit inondé de lumière et d'amour et que cette absolue solitude se transforme en éternelle Présence.

Cette solitude reconnue et admise, n'ôte rien de mon amour pour vous, amie, ma sœur, et il est bon de pouvoir vous écrire ces lignes, de vous sentir comme un témoin fraternel. Mais je sais que ma lutte est bien à moi.

J'ai donc lutté ces derniers mois et j'ai traversé un cauchemar qui ne le cède en rien à celui de Mauthausen. Il y a comme cela quelques frontières à franchir. J'espère qu'il n'y en aura plus trop. Et j'ai finalement décidé de rester ici — non pour y finir mes jours mais jusqu'au jour où le mur intérieur sera enfin abattu. C'est peut-être ici que l'on trouve le plus de dépouillement et la contrainte la plus grande — celle qui vous oblige à plonger en vous-même. Il faudra, il faudra bien que cela arrive, car enfin toute ma vie repose sur cela et si pour un instant, pour un instant seulement, je cesse de m'appuyer sur cela, tout s'écroule et il ne reste plus RIEN. Je n'ai pas de vérité de rechange. Si je perds un instant la perception de mon être intérieur, je m'effondre. Les autres ont toujours quelque chose pour se raccrocher, une famille, un métier, une routine — mais il n'y a rien pour me raccrocher et il n'y a pas de routine possible dans cette aventure intérieure ; perdre le fil, c'est tout perdre. Il faudra que cela vienne, c'est nécessaire, cela doit être — c'est vraiment une question de vie ou de mort, plus que jamais.

.....

Lorsque j'étais à Pondichéry du temps de Baron, j'avais eu l'intuition que quelque chose d'important m'attendait en Amérique du Sud, alors que rien ne me laissait prévoir que j'irais là-bas — j'avais même noté cette intuition dans mon journal. En même temps que cette intuition j'avais eu aussi, bien que plus vaguement, l'intuition que quelque chose m'attendait en Asie centrale, au Turkestan chinois. Cette vague idée — qui est une tentation sans doute plus qu'une intuition — est venue me retrouver. Je voudrais donc apprendre le chinois, au cas où cette intuition se réaliserait (vous devez croire que je suis déjà en bonne voie vers la folie, mais tant pis). Voudriez-vous donc me rendre un service : acheter pour moi à Paris le ou les livres nécessaires pour apprendre le chinois — le chinois tel qu'on le parle, non celui des mandarins et des lettrés. Mais je crois savoir, sans en être sûr, qu'il y a deux langues chinoises, celle du Nord et celle du Sud. Il faudrait savoir laquelle est la bonne pour l'Asie centrale et...

( la fin de cette lettre

s'est perdue)

Pondichéry, 18 avril 56

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux, ta lettre coïncide avec le dénouement d'une crise très dure et très violente qui a commencé il y a quelque trois mois, lorsque je te disais mon désir de partir, et qui a atteint son paroxysme ce dernier mois pendant que j'attendais ta lettre. Je te l'ai dit, il est très difficile de rester à l'Ashram si l'on ne participe pas totalement et avec son être profond à la vie du Yoga. La « pression » de la Mère est telle qu'il faut « changer » ou partir. Ainsi je suis resté seul en lutte contre cette force et j'ai réellement cru que j'allais devenir fou — je ne plaisante pas, d'ailleurs tu comprendras probablement. Tu n'as aucune idée du violent déséquilibre, inquiétant, qui m'a secoué. J'étais resté obnubilé par l'attente de tes nouvelles et par l'idée que tu allais me trouver un job, c'est pourquoi je n'ai pas essayé de partir à l'aventure — et c'est tant mieux, car dans l'état où j'étais, j'allais droit à une catastrophe. Mais les choses se sont dénouées, viennent de se dénouer, assez soudainement, et je respire à nouveau. Après avoir désespéré de tes nouvelles, je me félicite qu'elles aient tardé, car cette crise était nécessaire pour débayer pas mal de choses qu'il fallait bien débayer. Je reprends donc ma vie « normale » à l'Ashram et je reste... jusqu'à la prochaine crise ! Mais l'expérience a prouvé que les crises auraient tendance à s'espacer, puis à disparaître, souhaitons-le !

.....

Ainsi j'attendrai peut-être que vos jardins soient en fleurs pour vous rendre visite — et peut-être même ne ferai-je qu'en rêver, si tout va bien ici. Écris de temps en temps pour me dire comment s'installe ta maison. Excuse mes dépressions « yogiques » ( ! ) et mes revirements, que tu comprends certainement. Je finirai bien, quand même, un de ces jours, par être débarrassé de moi-même !


Merci à toi et à Maneck de l'accueil que vous vouliez bien me faire. Soyez heureux. Je vais tâcher de l'être, bien que d'une autre façon.

Affectueusement à vous deux

B.

Pondichéry, 15 mai

à Klari

Amie, je ne sais pas encore comment on dit « vous êtes un ange » en chinois, à défaut je vous envoie ce petit signe : , ça veut dire « poireau », on ne dirait pas, mais c'est comme ça, et ça se prononce « kiou », ce qui est plus joli que poireau, avouez — c'est pourquoi je vous l'envoie avec un clin d'œil.

Trêve de chinoiserie, ou plutôt encore, le petit signe en tête de la lettre signifie « paix-calme » — malheureusement, ça se prononce p'ing ! Les Chinois ne sont pas des gens sérieux.

Notez bien que je ne suis pas encore arrivé au calme du poireau, mais ça vient, tranquillement. Quand je serai à point, je vous ferai signe pour que vous me mangiez, grand-mère !

Donc, il n'y a rien de sérieux à vous signaler de mon côté — et pourtant je commence à entrer vraiment dans le sérieux des choses, c'est sans doute pourquoi il vaut mieux ne pas en parler.

Et j'ai reçu une lettre de mon frère, il m'écrivait le jour où vous lui avez téléphoné et devait vous rencontrer. Décidément vous êtes presque un ange. Ainsi vous vous êtes rencontrés ? ? ? Je crois savoir qu'il est en train de traverser un moment très difficile, les moments de grand effondrement, avant que quelque chose de nouveau ne puisse naître. Je suis bien loin pour l'aider... Vous pouvez sûrement lui faire du bien, si vous êtes dans ce « mood » [ humeur]. Il a vraiment besoin de quelqu'un qui le tire du monde impossible dans lequel il s'est enfermé. Il est malheureusement affublé d'un « ami », qui fut mon ami, et qui est l'homme le plus intelligent que j'aie jamais rencontré, mais qui a la manie du suicide et qui est névrosé jusqu'à la moelle ( Jacques, s'il vous en parle). Je crois que c'est son mauvais ange, d'autant plus mauvais qu'il est plus intelligent, séduisant et doué d'une immense force de caractère. Que faire ? ? Si vous pouvez faire quelque chose pour François, il en vaut la peine.

Je ne suis pas d'humeur à vous parler de psychanalyse pour dire comment je vois les choses. Mais si cela vous aide, c'est très bien.

Je vous embrasse amie, chastement sur le front, et je joins à ce baiser quelques pétales de jasmin — ci-joint — pour embaumer votre « solitude ».

B.

4 juillet 1956

à Bernard d'Oncieu

Cher Bernard,

.....

Mon esprit tourne autour d'une petite phrase que tu m'écrivais dans l'une de tes dernières lettres : « Tu sers de support magique. » Peux-tu expliquer ? Tu ajoutais : « C'est très fatigant. » Je note que depuis environ six mois ma santé est assez mauvaise, j'ai pas mal de petits ennuis physiques, sommeils impossibles, « découragements » parfois très pénibles. Peut-être voudras-tu éclairer davantage ma lanterne, après m'avoir dit « *that much* » [autant]. En tout cas je suis physiquement passablement fatigué, sinon moralement<sup>1</sup>.

J'espère que tout va bien pour toi

Tibi

B.

---

1. En fait depuis la « manifestation supramentale » du 29 février 1956 se sont accrues toutes les difficultés corporelles de Mère, comme si toutes les obscurités de la conscience physique jaillissaient sous la pression de la puissance nouvelle. La même constatation s'applique aux disciples autour de Mère — et sans doute au monde en général. Une étrange « accélération obscure » commence à s'emparer du monde. Le 10 août 1956, Mère note : « Seigneur, par moi Tu as lancé un défi au monde et toute les forces adverses se sont levées en protestation. Mais Ta Grâce gagne la victoire. »

à Klari

Amie, vous voilà silencieuse depuis bien longtemps. Ça va bien ? Je crois me souvenir que vous deviez quitter Paris en juillet et je me demande où cette lettre va vous rejoindre... Et si vous étiez devenue Reine des Moluques, entre-temps, prêtresse polynésienne ou feu follet au bord de quelque loch écossais, ou châtelaine dans une profonde forêt de Lithuanie — “ amie comme je partirais vous rejoindre, nous serions un peu fous tous les deux et nous aurions enfin brisé ce monde des apparences, dur, dur et froid comme une pierre, où l'on étouffe, où l'on est seul, prisonnier à battre des murs qui ne veulent pas s'écrouler... Bon, voilà ma petite crise terminée, maintenant je vous dis bonjour, mais j'aurais plutôt envie de vous embrasser et de faire une longue promenade avec vous — tenez, sur une grande lande bretonne bien sauvage, bien désolée, pleine d'œillets et de cris de mouettes, et de vent qui emporterait toutes nos paroles, ce serait septembre au lieu de cet affreux juillet tricolore. Pourquoi êtes-vous si loin, amie ? Les Indes, c'est tellement plus près. L'Europe est gelée, c'est un pays de pierre, et puis c'est loin dans l'épaisseur du monde. Il nous faut un pays léger, léger comme un colibri, transparent comme les criques de Belle-Île où l'on peut lire les profondeurs vertes de si vieilles mémoires. Amie, n'avez-vous jamais senti qu'il fallait se souvenir de quelque chose, d'une chose très importante, mais ce souvenir nous fuit ? Si l'on pouvait retrouver cette ancienne mémoire, crever, crever le mur. Il y a un vrai nous-même qu'il faut retrouver, et en attendant nous sommes tout tronqués, aveugles de cœur, le regard vide comme l'Anubis des sépultures égyptiennes. Bon, ça va mieux. Ce bonjour me semblait si sec, et toute cette encre, j'avais besoin de lui donner un peu de couleur et de remplir tout ce creux qu'il y a sur dix mille kilomètres entre vous et moi. Il m'arrive d'avoir besoin de tendresse et d'appeler comme ça, tout haut, au cas où, miracle ! ça répondrait là-bas. Si j'avais plus de foi, je vous verrais peut-être. Amie, je me sens passablement stupide et j'ai des tas de choses sérieuses que j'aurais besoin de vous dire — vous voyez donc que les choses ne vont pas très bien. Quand est-ce que je serai en paix avec moi-même, confortable dans ma peau comme cela se doit et qu'on n'« en » parle plus... Ce n'est pas une blague que j'ai besoin de vous, s'il n'y avait pas votre petite lumière là-bas, même lointaine, il me semble que je tomberais en poussière, ou fou vraiment. Je me retourne dans tous les sens et je saute comme un poisson sur le sable. Pouvoir respirer vraiment, de tout son corps. Être soi.

Page II, c'est le moment d'essayer de vous dire les choses avec un peu de cohérence, d'ailleurs il y a si peu à dire, sinon que je me sens mince, tendu, ramené à une dimension infiniment fragile, comme une lame de couteau qui voudrait déchirer la nuit. J'ai vécu pendant des années avec l'impression de marcher dans une immensité nue, désertique — il y avait au moins cette étendue de désert. Maintenant je ne sens plus en moi qu'un tout petit point vibrant, si mince que tout cela pourrait se volatiliser dans le vide. Alors je me démène comme un beau diable pour retrouver un peu d'épaisseur, un peu de poids. Et pourtant je sais que si l'on veut passer de l'autre côté, si l'on veut être l'autre vrai que nous sommes, il faut que même ce point s'évanouisse, il faut consentir à sa propre mort — sinon comment renaître... Pas commode à avaler. Et toutes ces lignes sont encore un petit truc pour retrouver quelque reflet à ma vie dans vos yeux, dans votre cœur. Vous êtes cette dernière petite crique ensoleillée, ce petit port de tendresse où vient jouer l'ombre de mon navire — je devrais plutôt dire le petit bout d'épave qui ne veut pas se dissoudre. Je suis au bord du désastre, mais je sais que ce désastre est l'éclatante promesse d'une autre profondeur, d'une autre communion — j'en ai eu des signes. En attendant, c'est difficile de sauter hors de la surface. Cette conscience de surface est une prison sans issue, mais on est tellement attaché à cette bonne épaisseur réconfortante et solide de prison. Je sais que ce que je vis est l'Aventure vraie, mais avoir le courage de la vouloir

jusqu'au bout, sans stylographe et sans ami et sans personne, et sans rien d'autre... c'est une autre paire de manches. On veut bien changer, mais à condition que tout reste comme avant ! On cherche la transmutation mais on voudrait bien retenir son visage avec toutes les rides qu'y a creusé le passé. On veut plus que cette petite frontière du moi, mais on recule devant le pays inconnu. Et pourtant, il y a au fond de soi une sorte de Force, plus grande que notre désir, une *sincérité* inéluctable qui nous précipite vers l'avant — il n'y a pas de retour possible, on ne peut pas tricher avec cela, faire comme si, faire semblant, il faut s'exécuter.

Tel est le poisson, Madame ; c'est même un poison — pire que la strychnine, c'est de la moutarde à cataplasme. J'essaie de me faire rire, mais ça grimace un peu. Avec tout cela, mon chinois n'avance pas beaucoup : cette maudite « sincérité » me montre bien que le dénouement n'est pas au Turkestan, même chinois, mais ici.

J'avais commencé à vous écrire cette lettre pour vous parler de « mon livre » — vous savez, ce mythe... mais ma lettre est allée tout de travers.

Une fois de plus, je suis en crise de livre. Cette crise, en fait, a commencé il y a quelques mois au moment où s'est opérée ma rupture intérieure avec mon frère. Ça m'a donné des difficultés, mais maintenant tout est très bien, j'ai réellement accepté la disparition de mon frère, je n'en ai plus de tristesse ni d'amertume. Me dépouiller de mon frère était nécessaire car il occupait trop de place dans ma vie et ce n'est pas sur lui que devait se fonder ma recherche. Sa présence m'a beaucoup aidé — bien qu'il ait toujours été un ami assez « distrait » —, j'y puisais cette sorte d'illusion que je ne luttais pas seul et je reportais sur lui une victoire que je voulais pour lui. Il est possible que François revienne à moi plus tard, mais maintenant cela m'est égal, je ne me réjouirai que de sa propre victoire sur lui-même. Ainsi a commencé le petit mécanisme des compensations : l'absence de ce frère créait en moi un nouveau besoin d'écrire pour rendre tangible un moi qui devenait de plus en plus fragile, de plus en plus seul. Et à mesure que je m'approchais de cet état de « volatilisation », je sentais le besoin de m'accrocher à quelque chose, de retenir quelque chose de moi — et aussi avec l'illusion que l'histoire de mes luttes pourrait servir à quelques-uns qui naviguent comme moi dans la nuit. J'arrive à ce point où mon choix doit se renouveler, où, si je dois passer de l'autre côté, il faut que ce soit en toute clarté. Ce livre m'aiderait à faire le point, à me re-situer : en même temps que mon personnage je choisirai ce qui doit être ma route future, l'Ashram ou quelque autre voie encore inconnue. Je ne suis pas dupe et sais fort bien que ce livre est encore un moyen de m'accrocher à mon vieux moi, mais pour mieux le quitter.

Je vais, ces jours-ci, soumettre ce problème à la Mère. Et comme je suis pauvre comme Job, je vais prendre mon courage à deux mains pour lui demander un peu d'argent afin d'aller vivre chez Brewster pendant six mois et me délivrer de ce livre. Je me demande ce qu'elle en dira ? ! J'aime mieux ne pas penser à ce qui se passera si la Mère n'est pas d'accord.

Voilà l'histoire. Quand on pense qu'on est un tout petit point dans l'univers, ça fait beaucoup de bruit pour pas grand-chose. Mais il faut, à la fois, se comporter comme si l'on était tout et rien. Car on est tout, et rien.

Vous me disiez que vous écriviez ? ? Que faites- vous ? — Vous savez, il m'importe peu que vous soyez devenue châtelaine en Lithuanie ou prêtresse polynésienne, pourvu que vous soyez Klari, et vous êtes un peu tout cela et beaucoup plus. Bonsoir chère ibis rouge, je vous embrasse.

B.

P.S. La psychanalyse vous a-t-elle apporté quelque dénouement ? délivrée ?

à Klari

Ah non alors ! Je suis absolument outré par votre lettre que je viens de recevoir. Vous avez

un sacré toupet de me dire que j'ai fait à François ce que Baron m'a fait, que je lui ai mis entre les mains des jouets dangereux et que je l'ai planté là, que je l'ai conduit jusqu'aux premiers souterrains sans lui montrer l'ascenseur. Ah zut ! Et pour mieux m'accuser vous rappelez la fille de la Banque de l'Indochine à qui j'expliquais Gide. Vous ouvrez tout à coup un abîme sous mes pieds car j'entrevois que vous n'avez RIEN compris à ma vie, ou, dans tous les cas, que vous êtes très mal informée.

J'ai pourtant dépensé des kilos d'encre à vous écrire et à écrire à François, et je me sens vraiment écoeuré d'avoir été si mal compris, si mal aimé. Alors Klari, je fais ce nouvel effort de mise au point, sans être bien sûr que cela sera mieux compris que le reste. Si j'ai quelque « colère » contre vous, c'est que je vous aime trop, comme j'ai trop aimé mon frère. Si je m'irrite contre vous, si je me tais maintenant devant mon frère, c'est qu'à vous et à lui je donne le meilleur de moi-même — et je suis *effaré* de voir à quelle incompréhension tout cela aboutit. Je pourrais m'accuser moi-même, cédant ainsi à une habitude que j'ai eue trop longtemps, de me faire le complice des autres contre moi-même. Mais cette fois-ci, ce n'est pas moi que j'accuse, c'est vous, c'est François, c'est votre vision *superficielle* des choses que j'accuse.

Adoncques, comme disaient les clercs du Moyen Âge, je commence ma plaidoirie, ou mon accusation, et je m'excuse de mon irritation qui n'est qu'amour déçu.

Je n'ai jamais abandonné François, sauf physiquement, car je ne pouvais pas rester toute ma vie à Paris à lui tenir la main. Depuis dix ans, je n'ai cessé de lui écrire, avec les meilleures forces de mon âme — et j'ai si souvent surmonté ma pudeur, ou mon amitié blessée, pour lui écrire encore et encore, alors que trois lettres sur quatre restaient sans réponse. J'ai été intérieurement tellement « branché » sur François que je pouvais savoir, à distance, ce qu'il sentait, ce qu'il vivait. Et croyez- moi, il m'a fallu beaucoup d'amour pour surmonter toutes les révoltes qu'il a eues contre moi, toutes les trahisons auxquelles il a cédé. Depuis trois ans que je suis aux Indes, j'ai écrit des dizaines de lettres à François pour l'éclairer, l'assurer, mais il s'est tourné vers moi deux ou trois fois seulement. Ce n'est pas moi qui l'ai abandonné, mais lui qui m'a abandonné — et j'en ai tellement souffert dans mon amour pour lui, que je vous en ai parlé et que j'ai finalement pris mon courage à deux mains pour rompre intérieurement avec lui. Quand je dis « rompre », cela ne veut pas dire que j'abandonne François, cela veut dire que j'ai décidé de ne plus le poursuivre *inutilement* de mes lettres et de mes conseils, et d'attendre qu'il revienne vers moi de lui-même, quand il aura vraiment besoin de moi. Je ne manquerai jamais à François, je ne lui ferai jamais défaut, mais j'ai compris qu'il est inutile d'enseigner les gens malgré eux, inutile de forcer leur amitié ou leur amour. Mon aide à François ne sera efficace que dans la mesure où il se tournera vers moi pour la demander. Sinon, c'est comme si je sifflais dans un violon. Voilà trois ans que je siffle dans un violon avec François.

Et comprenez bien, Klari, que si j'ai souffert à cause de François, ce n'est pas seulement de façon égoïste parce que je perdais mon ami, mais aussi et surtout parce que je *savais* qu'en se détournant de moi, il se détournait du meilleur de lui-même, qu'il se trahissait lui-même. Est-il chose plus grave que de se trahir soi-même, par facilité ?

Et j'ajoute une preuve à ma plaidoirie : voici un passage de la *dernière* lettre que m'écrivait François, en avril (depuis je lui ai écrit quatre ou cinq lettres qui sont restées sans réponse) : « J'ai failli m'engloutir dans la vase... c'est pourquoi j'étais silencieux... Je *ne puis*

*être avec toi qu'au meilleur de moi-même.* » Ainsi je crois répondre à ce passage très léger de votre lettre où vous dites : « Vous croyez que vivre aux extrémités de soi est la seule vie valable — ce qui peut être vrai, mais demande un gourou — ce que vous n'avez *pas la patience d'être...* » Eh bien zut ! C'est incroyable ! Que d'encre gaspillée à écrire à François et à vous-même.

Maintenant j'en arrive à la partie la plus grave de ma lettre. Amie, pardonnez mon impatience, je vous aime bien vous savez, mais j'ai réellement de la peine de tant de malentendu.

Donc vous mettez en cause ce qui a été, qui est l'axiome fondamental de ma vie : « Vivre à l'extrémité de soi-même » — c'est cela que vous appelez le « jouet dangereux » que j'ai mis entre les mains de François, et vous ajoutez encore avec une cruauté, ou une inconscience formidable : « On nuit » ( pourquoi n'avez-vous pas eu le courage d'écrire « vous nuisez » ?), « on nuit plus facilement qu'on ne répare les dégâts. » Vous vous rendez compte de la gravité de votre accusation ? Vous me dites ainsi que j'ai semé le dégât dans la vie de ce frère, ce frère que j'ai entouré de tant d'amour, tant d'*attention*, tant de soins, pour qui j'ai voulu le meilleur de lui-même. Mais plus fort encore vous ajoutez ceci : « Heureusement que la vie est plus forte que les *théories inculquées*. » Ainsi ce sont des « théories » que j'ai voulu inculquer. Les bras m'en tombent ! Et alors je me demande si vous n'êtes pas totalement passée à côté de moi depuis dix ans, ne voyant que la surface des choses. Je me demande aussi si François, de même, n'a pas vu que la surface des choses. J'ai vraiment le *vertige* tout d'un coup — ce n'est pas de la blague — de voir qu'il pourrait n'y avoir, chez vous et chez lui, qu'une effarante erreur, un malentendu si énorme.

Mais Amie, où avez-vous vu des théories ? N'y a-t-il pas, partout, à chaque instant de ma vie, une *expérience* ? N'ai-je pas sans cesse pratiqué, vécu, essayé, risqué, payé de ma personne ? Qui a rompu avec sa famille, avec l'École Coloniale, avec la drogue, avec les amours faciles, avec le bonheur que m'offrait Isa, avec la fortune que me donnait Watson ? Qui a rompu avec la facile séduction de l'Aventure et du vagabondage ? Mais qui, aussi, est parti seul et sans recours vers la Guyane, puis vers le Brésil, puis vers l'Afrique ? Ai-je jamais cessé de rompre avec moi-même, avec toutes mes facilités, pour me porter sans cesse en avant de moi-même ? Et jusqu'à maintenant, je me suis même refusé à écrire un livre, parce que c'est *vivre* que je voulais, non faire de la littérature à propos de la vie, c'est expérimenter que je voulais, non imaginer des Théories et fabriquer en chambre les expériences que je n'aurais pas vécues. ( Mais il est temps d'écrire ce livre, une fois pour toutes, pour éclairer un peu vos lanternes, à vous et à François, puisque mes kilos d'encre n'y ont pas suffi.) Amie, où voyez-vous du confort, de la facilité, de la théorie, dans ma vie ? N'ai-je pas sans cesse cherché à crever les plafonds, à quitter les refuges, les étapes atteintes ?

Me suis-je reposé ? Et vous osez me comparer à Baron ! Vraiment... Vraiment. Klari ! ! ? ?

Même si je n'avais pas écrit tant de lettres à François, ne pouvait-il pas lire dans ma vie elle-même ? Baron ne m'a montré que des trompe-l'œil ( je n'oublie pas, quand même, que c'est grâce à lui que j'ai rencontré Sri Aurobindo et la Mère) mais ce que Baron m'a fait, l'ai-je « fait » à François, comme vous le dites ? Et dans ma vie, où François pouvait-il trouver un encouragement à la faiblesse, à l'insincérité, à la lâcheté, à l'abandon, à la facilité ? ? ? Où ? Où ? Où ? ? ?

Alors je me demande tout d'un coup si vous avez jamais compris ce que veut dire « vivre à l'extrémité de soi-même » ? Bien sûr, si tout le souvenir que vous avez de moi se borne aux années de Secrétaire- Particulier de M. Baron, alors cette « extrémité de moi-même » ne va pas bien loin. Vous appelez cela la période « satanique » — mais rien n'est plus faux —, j'appellerais cela plutôt la période gidienne, une période où, précisément, je n'étais pas encore moi-même, *mais* où, derrière toutes mes erreurs et mes excès, je cherchais quand même à être moi-même, le vrai moi-même. À cette époque je croyais notamment qu'aller au

bout de soi-même, c'était d'abord aller au bout de tous ses désirs, je prenais mes désirs pour mon « moi ». Et de fait, j'ai vécu largement tous mes désirs, je les ai vécus violemment — mais n'avez-vous jamais vu le désespoir qu'il y avait derrière cette quête fébrile ? Oui, j'ai passionnément empoigné tout ce qui se présentait à moi, et les femmes, et l'alcool, et la drogue et que sais-je... Mais il fallait bien que je passe par là pour me rendre compte que cette extrémité de moi-même, elle n'était *pas* dans l'accomplissement de mes désirs. Je suis resté sur ma soif. J'ai appris ainsi, au bout du compte, qu'il restait quelque chose en moi qui dépassait tous mes désirs. Alors j'ai rompu avec tout cela. Vous en êtes le témoin. Gide enseignait bien qu'il faut être soi-même, mais ce soi-même n'était qu'une petite croûte superficielle, que j'ai eu vite crevée. Et depuis Pondichéry 1947, toute ma vie n'a-t-elle pas montré que cette « extrémité de moi-même » s'élargissait sans cesse ? Ai-je jamais cessé de TENDRE VERS, de vouloir le meilleur de moi-même, le plus sincère, le plus profond ? Ma vie n'a-t-elle pas montré à François qu'aller à « l'extrémité » de soi-même, ce n'était pas descendre, mais monter durement, dans la solitude et parmi beaucoup de souffrances, beaucoup d'arrachements ? Je m'excuse de chanter « ma gloire », mais c'est sans orgueil, et sans complaisance, parce que je sais que l'extrémité de moi-même est *encore* très loin et qu'à vrai dire cette extrémité ne s'atteint jamais, qu'avec la mort, et encore renaît-on pour poursuivre toujours plus loin l'immense cercle de notre demain intérieur, qui est grand comme l'univers de tous les hommes. Alors je ne vois pas où est le « jouet dangereux » que j'ai mis entre les mains de François. À moins que vous n'appeliez « dangereux » l'exigence vis-à-vis de soi-même. Je ne suis pas né pour chanter le petit « Kiosque à musique » autour duquel les hommes tournent infatigablement dans leur petite province. Enfin, si l'on est lâche, ou faible, tout est prétexte à lâcheté, à faiblesse. Alors votre fille de la Banque de l'Indochine, elle est hors de saison. (Ou plutôt, elle est bien mariée et mère d'une demi-douzaine d'enfants — je ne lui aurai pas fait grand mal ! ) Les êtres finissent toujours par devenir ce qu'ils sont, sans plus. Vous avez de moi de bien maigres souvenirs. Mais même dans ces erreurs, n'avez-vous donc su voir que « satanisme », alors qu'il y avait *quand même* une recherche de moi-même, une volonté de trouver le vrai moi-même ?

Oui, j'ai cherché à être un gourou pour François, bien qu'il ne me soit jamais venu à l'esprit de me parer d'un nom si grand — vous ne savez pas au juste ce qu'est un gourou, ou vous n'en avez qu'une idée intellectuelle. Avec vous, je n'ai jamais cherché à être un gourou, ou quoi que ce soit, mais à vous faire partager mes luttes, mes doutes, mes révoltes, et mes abandons aussi. Avec François, je ne me suis jamais laissé à l'abandon. Mais maintenant *je regrette* d'avoir eu la faiblesse de m'abandonner parfois avec vous et de vous avoir fait partager des doutes et des révoltes que j'aurais dû garder pour moi seul. Car vous pouvez vous autoriser de ces abandons ou de certains de mes découragements, pour douter de la voie que j'ai choisie. Je regrette vivement ma dernière lettre d'il y a trois ou quatre jours où je me laissais aller à vous dire « nous serions devenus un peu fous tous les deux etc. etc. » Quand je suis dans une conscience inférieure, j'aspire à la folie et parfois même je me laisse glisser vers elle. Vous avez cru devenir folle l'année dernière, je sais donc ce que cela veut dire. Je sais que la folie est toujours une fuite, une évasion. Et je sais d'expérience, tant j'ai frôlé cette même folie, qu'il y a un moment où, *lucidement*, on peut *choisir* la folie. Je regrette donc très vivement ces moments d'abandon avec vous, car ils ne vous ont pas aidée, ils vous ont plutôt encouragée dans cette faiblesse. J'aurais dû, avec vous comme avec François, ne dire que le meilleur de moi-même, celui-là que je suis de toutes mes forces, que je m'efforce de devenir de plus en plus, sans repos.

Ainsi vous avez très mal compris le sens de ma présence dans cet Ashram. Car votre lettre, après tant d'injustice, s'achève par une petite phrase qui met le comble à la mesure. Ne dites-vous pas, en effet, avec une effarante *légèreté* : « Vous explorez *un des* sens de la vie. J'explore les autres. » Vous n'avez donc pas compris une seule ligne des lettres pourtant



nombreuses que je vous ai écrites ces dernières années ? Vous vous êtes laissée si facilement tromper par ma présence extérieure dans le cadre extérieur d'un Ashram. Peut-être même avez-vous pensé qu'un Ashram (celui de Sri Aurobindo) est une sorte de couvent exotique. Si votre compréhension de ce qu'est un Ashram ne dépasse pas celle que j'avais moi-même lorsque j'étais à Pondy avec Baron, eh bien ce n'est pas fort. N'avez-vous donc pas compris que j'ai précisément, ces dernières années, exploré tous les soi-disant « sens » de la vie, et justement pour m'apercevoir que tous ces soi-disant « sens » ne sont en fait que les mille formes extérieures, les bouillonnements de surface, les expressions variées, la petite croûte superficielle et changeante et chatoyante, d'un monde intérieur immense qui est le soubassement de toutes ces formes, *le sens* même des mouvements superficiels. Vous ne pouvez pas m'accuser d'avoir effleuré ces soi-disant « sens » de la vie que vous explorez : je les ai avidement parcourus, j'ai marché, cherché, expérimenté. Je ne suis pas resté dans ma chambre à écrire des pages de journal pendant ces dernières années, il me semble. J'ai consciemment multiplié les « expériences ». Et je serais encore facilement tenté de quitter l'Ashram — vous savez quelque chose de mes luttes pour rester ici —, pour filer vers le Turkestan chinois, ou le Pôle Sud, pour chercher de nouveaux amours et de nouvelles drogues et de nouvelles situations bien palpitantes. Mais je sais que le vrai problème n'est pas là, je sais qu'il est plus profondément en soi-même, et je reste, et je lutte pour creuser davantage ce monde intérieur, car il est *le sens* même de l'existence — n'allez-vous pas, vous-même, fouiller un peu dans la frange subconsciente, pour résoudre vos conflits ? Où est-il, *le sens* de la vie, sinon à l'intérieur ? Est-ce dans la rue ou dans vos aventures que vous avez trouvé la clef qui ouvrirait votre prison ? ? Si le sens de la vie est à l'intérieur, cela ne veut pas dire que je condamne « l'extérieur » (et d'ailleurs quand on a trouvé l'être vrai en soi, plus rien n'est « extérieur ») — j'ai trop passionnément vécu ce jeu douloureux et joyeux des formes extérieures pour les rejeter. Je ne rejette rien, je ne veux pas supprimer le chatolement des apparences, mais je veux, d'abord, trouver leur sens, savoir sur quoi elles reposent, pour y revenir ensuite d'un regard clair et invulnérable et avoir quelque maîtrise sur elles, au lieu d'être comme un bouchon qui tourbillonne en tous sens et ne sait même pas pourquoi il souffre, pourquoi il est heureux, d'où il vient, où il va.

Vous en êtes encore à confondre le Yoga avec l'extase immobile et l'anéantissement dans l'Unique. À quoi donc vous ont servi toutes mes lettres ? N'avez-vous donc pas compris que le Yoga — du moins celui de Sri Aurobindo — est une méthode, une discipline puissante pour explorer le domaine intérieur ? Sri Aurobindo a défini ainsi le Yoga : « l'art de la découverte consciente de soi ». Que croyez-vous que je fasse ici ? Que je me borne à faire des classes de français et des travaux de traduction ? Vous n'avez aucune idée (ce n'est pas de votre faute) de la somme de concentration, de discipline, de pratique, d'effort soutenu qu'il faut pour descendre *vraiment* un peu profondément en soi-même. Quand on *sait* vraiment ce que signifie cette discipline et ce qu'il faut payer d'effort méthodique pour descendre un peu en soi — pas avec le cerveau, mais autrement —, on peut dire, alors, sans présomption, que vous êtes encore bien près de la surface, parce qu'il vous est *matériellement* impossible, seule, *sans gourou*, de descendre vraiment en vous-même, car *pour cela il faut quelqu'un qui vous ouvre la porte*. L'initiation n'a pas d'autre sens.

Je suis content que vous ayez entrepris votre traitement psychanalytique, car cela peut vous aider à déblayer un peu de terrain, cela peut vous soulager et vous préparer. Je ne suis pas « contre » la psychanalyse, mais je vous dis tout de suite que de toutes façons cela ne vous conduira pas bien loin. Le psychanalyste est une caricature de gourou. Pour aller plus loin, il faut d'autres *pouvoirs* que n'ont pas vos hommes de science, si sincères soient-ils. Tout mon « travail », avec vous, dans mes lettres de ces dernières années, a été d'essayer de vous orienter vers le Yoga, de vous pousser à vous mettre en quête d'un gourou. Mais dans mes lettres je ne pouvais que rester vague, employer des mots vagues — pour vous — tels que « être intérieur », « lumière intérieure ». Car il n'est pas possible de parler de ces choses à qui

n'a pas *commencé* à faire l'expérience. J'espérais seulement qu'un jour vous vous mettriez en route pour trouver votre gourou. Enfin, vous avez trouvé un psychanalyste, c'est déjà un tout petit commencement et je m'en réjouis. Mais c'est *en connaissance de cause* que je vous dis que le monde intérieur ne s'arrête pas à ce qu'en connaissent les psychanalystes. Et heureusement ! car leur subconscient se limite à une petite zone très trouble, voisine du centre sexuel, où il n'y a rien de bien joli à voir. Les tout premiers pas du Yoga, en fait, commencent par être une psychanalyse de ce « subconscient », car c'est la zone la plus proche de la surface. Mais il y a autre chose ! Je vous le dis parce que je suis allé quand même pas mal plus loin. Mais ce n'est pas un chemin commode.

Amie, comprenez-vous mieux maintenant ce que veut dire « vivre à l'extrémité de soi-même » ?

D'ailleurs je ne disais pas exactement cela, je disais plutôt « aller au bout de soi-même ». Cela ne veut pas dire vivre avec 40° de fièvre, ce n'est pas une question d'intensité — du moins pas seulement —, c'est une question d'*étendue*. Cela veut dire qu'il faut explorer la totalité de son domaine, au lieu de jouer à la surface de cavernes tremblantes. Je ne cherche pas non plus une « extrémité de paix », comme vous dites, la paix ne m'a jamais spécialement attiré, mais elle vient *automatiquement* quand on s'approche des vraies fondations de l'être. Se trouver soi-même, totalement, c'est aussi trouver la Paix. Il n'y a conflit qu'aussi longtemps que l'on vit dans *une partie* de soi-même. Le « fou », c'est celui qui s'est réfugié dans un petit îlot de son être. Mais cette totalité de l'être, c'est une chose qui doit être durement conquise. On ne naît pas d'un seul coup tout soi-même. Il faut lutter pour élargir sa conscience, l'approfondir, l'élever. Et il y a un moment où l'on se rend compte que tout ce qui n'est pas le vrai moi, toutes les petites constructions mentales, vitales, tous les petits automatismes de notre culture, notre atavisme, notre formation, doivent être extirpés, car ils forment un mur qui bouche une ouverture plus profonde. Quand on est mis en présence de cette petite opération qu'il faut faire sur soi-même, on a l'impression qu'extirper tout cela, c'est se tuer soi-même, c'est s'arracher soi-même — parce que l'on confond encore le vrai soi-même avec toutes sortes de faux petits moi bien chers. Alors on crie, on saute comme un poisson sur le sable, on a l'impression qu'on va se volatiliser...

Amie, c'est un long chemin à parcourir, mais avant même d'arriver au « but » (d'ailleurs il n'y a pas de but mais un élargissement constant), on a fort heureusement quelques signes éblouissants de lumière et d'espace, pour vous fortifier sur le chemin, et en grognant on se remet en route. Voilà ce que c'est, aller jusqu'au bout de soi-même.

.....

Amie, je n'ai pas le courage de réécrire cette longue lettre pour en supprimer toutes les marques d'irritation, de colère ou de déception. C'est un trop long travail. J'espère que vous excuserez mes rebuffades. Mais vraiment votre lettre m'a donné le vertige.

Je vous embrasse. Ce soir vous n'êtes pas du tout ibis rouge, mais un vilain moineau pour qui j'ai quand même un peu de tendresse.

B.

P.S. J'ai parlé à la Mère de mon livre. J'ai été surpris qu'elle me dise : « Il y a longtemps que je pense que tu peux écrire quelque chose d'utile. » Elle m'a dit que si je le veux, elle me libèrera pendant six mois ou un an de toutes mes activités pour que je puisse écrire tranquillement chez moi. Je vais donc peut-être me décider à m'y mettre, prochainement. Maintenant j'ai des scrupules inverses, car je sais que tout travail intellectuel est comme un voile sur l'expérience profonde. Enfin je crois que je vais me lancer, pour François et pour vous. Si j'écris, c'est bien à cause de vous — encore un peu plus d'encre. Mais j'ai mis beaucoup de mon cœur dans toute l'encre que je vous ai envoyée depuis dix ans, à vous et à François. Je souhaite que ce livre soit plus clair pour vous que mes lettres.

4 août 1956

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux,

Je pensais à t'écrire lorsque ton petit mot m'est arrivé. J'aurais bien voulu demander à la Mère ce que c'est qu'un « support magique », ainsi que tu me le conseillais. Mais l'occasion de lui parler ne s'est jamais présentée. Le nombre des disciples augmente sans cesse et il devient de plus en plus difficile de parler à la Mère — et je n'avais pas envie de lui soumettre par écrit cette question. Enfin je crois deviner plus ou moins ce dont il s'agit grâce à tes suggestions. Ce n'est pas très « inspirating ». Tu es bien bon de m'avoir donné ces indications. Je calomnierai ou sous-estimerai toujours, semble-t-il, ta connaissance ou ta sagesse. En tout cas, je ne doute plus que tous les chemins mènent à Rome — il y a des chemins plus ou moins longs et c'est tout.

Note bien que je ne veux pas dire par là que je suis sur le court chemin, tandis que tu as pris le long chemin ! Quoi qu'il en soit, mon chemin est passablement agité et je suis toujours entre deux départs. Parfois je suis tellement las et épuisé, physiquement et moralement épuisé, que je me laisse porter comme un automate — mais tu me diras peut-être que c'est là la condition idéale ! Pour l'instant, je suis dans la période d'épuisement, sans ressort, comme après un bon coup de soleil, alors qu'il y a quinze jours je faisais mes « bagages » pour Darjeeling (on peut trouver du travail là-bas paraît-il) ayant en vue le Tibet.

J'aime à te savoir avec tes rosiers, tes arbres et Maneck. Et je ne doute pas une seconde que le « miracle » se produira à nouveau pour toi. D'ailleurs, je pense te l'avoir dit dès nos premières rencontres, je crois à ta chance. J'ai une petite idée à ce sujet.

Fraternellement  
et mon affectueuse pensée à Maneck

B.

21 août 56

à Klari

Amie, encore une lettre dans la nuit. Je ne devrais pas venir ajouter à votre mal mais je suis si loin de la joie, j'ai besoin de m'adresser à un être humain, à Klari de préférence !... Aussitôt que l'on perd le contact avec l'être vrai en soi, quelle chute, quelle nuit, et tout à coup une effrayante solitude — on est tout juste comme un petit paquet de souffrance, perdu, et il semble que c'est une solitude immémoriale comme la nuit qui vous accable, une solitude qui vient crever du fond des âges, lourde comme la terre, comme la souffrance des hommes. Il me semble que je rejoins tous les hommes, et comme mon cœur n'a plus de joie pour eux, c'est leur souffrance qui m'envahit, la mienne qui se mêle à la leur. Je pense à vous en lutte contre votre hallucination, je pense à Jacques enfermé dans son obsession du suicide, je pense à François qui lui aussi a du mal à vivre — tous isolés, comme des petites planètes qui tournent

sur elles-mêmes sans jamais se joindre. Et toutes vos solitudes sont ma solitude, votre mal mon mal. Nous ne nous aimerons jamais, nous ne pouvons pas nous rejoindre. Amie, dans quelles prisons vivons-nous ? Où est l'amour, la joie qui nous réunira aux autres, au monde ? ? Quand briserons-nous ce cercle de fer qui nous isole ? J'ai mal dans tous les hommes. Je suis seul avec eux tous. La seule façon d'alléger ce poids du monde et d'aimer vraiment les autres, ce n'est pas de se crucifier mais de trouver la joie en soi et de la faire rayonner — mais toute joie s'est retirée de moi. Je sais où est la lumière, je sais où est la vérité et l'amour et la joie, je sais, mais je suis impuissant à vouloir cette joie et cette lumière — ce n'est plus une question d'incertitude ou de doute, mais une incapacité, comme une maladie qui me cloue dans la nuit, qui me prend dans sa glu. Il y aurait un héroïsme à *vouloir* cette lumière et à la reconquérir mais toute la nature inférieure dit non, elle veut la nuit, elle veut la souffrance, elle veut l'ignorance. Nous ne sommes pas tout à fait des victimes, mais complices de notre mal, une vieille complicité aussi vieille que le monde, enracinée en nous. Pour sortir de là il faut rejeter de soi des millénaires d'obscurité et d'ignorance, mais tout cela colle à notre âme comme de la glaise, cette glaise d'où nous sommes nés. Quand je dis « le poids du monde », ce n'est pas une image. Il faut réellement traverser toute l'épaisseur des cycles de souffrance humaine, parcourir en quelques années l'atavisme obscur de nos existences passées, l'hérité de la terre, pour avoir le droit d'émerger à nouveau dans la lumière et la vérité. Alors il semble que ce n'est pas seulement sa souffrance, son ignorance, sa solitude qu'il faut vaincre, mais celle de tous les hommes que l'on porte en soi — nous sommes tous les hommes, toute leur solitude, toute leur nuit — c'est de tout cela qu'il faut triompher. Alors, quand on perd le contact avec l'être vrai en soi, c'est tout ce poids du monde que l'on sent, c'est notre fragile victoire sur la nuit qui s'effondre, c'est un retour accablant. Car, chaque fois, tout est à recommencer comme s'il n'y avait rien eu de fait, comme s'il n'y avait jamais eu de victoire. Et il faut recommencer encore et encore jusqu'à ce que la nuit des hommes soit définitivement vaincue dans le fond de son être, et c'est un interminable combat comme si nous ne pouvions être que des hommes, simplement des hommes.

Amie, je sais, je *sais* que seule cette victoire sur sa propre nuit peut aider les autres et alléger le poids du monde, je sais que seule cette victoire donne le droit à l'Amour et à la Joie et à la Communion. Je sais qu'il n'y a pas d'autre issue, qu'il faut aller jusqu'au bout de l'héroïsme, lutter jusqu'au bout. Il n'y a pas de doute en moi, mais il y a une horrible impuissance, une faiblesse. J'ai lutté une fois, dix fois depuis quelques années et j'arrive à un moment de faiblesse, de lassitude d'avoir tout à recommencer, tout à reprendre. J'ai envie de fermer les yeux et de me laisser couler comme un noyé. Voilà pourquoi je vous écris — peut-être pour ne pas devenir cinglé.

Votre dernière lettre disait : « Vous êtes très loin des êtres ordinaires » — ma pauvre amie, vous ne savez pas tout ce qu'il y a de faiblesse en moi et comme je suis à la merci des plus petits obstacles. Ma seule différence avec les autres, c'est que j'ai peut-être été plus révolté qu'eux, c'est que j'ai refusé un peu plus longtemps, que j'ai essayé davantage, mais aux premières difficultés vraies je recule, je n'arrive pas à sauter — sur mon propre plan j'ai moins de courage que les hommes qui chaque jour assument la charge de gagner leur vie et celle de leurs enfants.

Vous comprenez, j'ai parcouru la route jusqu'à un certain point, j'ai lutté et accepté de changer mon être jusqu'à un certain point, je suis parvenu jusqu'à un certain point à changer ma manière de vivre, de penser, de sentir, de réagir — mais jusqu'à un certain point seulement. Après avoir plus ou moins réussi ces remaniements de surface et plus ou moins gratté la croûte extérieure, on arrive à quelque chose de fondamental en soi, quelque chose qui est comme un roc d'obscurité et d'égoïsme, le « *bedrock* » de notre nature humaine — et cela dit NON, cela refuse, cela ne veut pas la lumière, ne veut pas changer, cela est obstinément cramponné à la terre et oppose un Non formidable, c'est tout le poids nocturne du monde en nous qui dit Non et se révolte et refuse de changer. Il y a là un MUR qui semble inébranlable et

tous nos assauts vers la Lumière viennent cogner contre cette muraille impénétrable. On arrive une fois, deux fois, plusieurs fois à crever ce mur, mais chaque fois ces victoires fragiles se défont et chaque fois le mur semble devenir plus épais, plus résistant — chaque fois on descend un peu plus profondément en soi, mais plus on descend plus l'obstacle est difficile, plus la résistance est passionnée... et plus cela devient dangereux car on a éveillé des forces nocturnes qui sont prêtes à lutter chèrement pour défendre leur empire. Et on se rend compte que le Yoga, c'est du feu, de la dynamite. Si on n'arrive pas à vaincre, on est impitoyablement ÉCRASÉ, physiquement écrasé, balayé. Vous comprenez ? Voilà, ma lutte devient plus difficile et je suis à ce tournant crucial où je vais peut-être être balayé — il y a un an que cela dure. Je suis à bout de courage. Je me sens lâche.

Et ce qu'il y a de très étrange, amie, c'est que cette inébranlable muraille de Nuit qui semble si dure, si épaisse, si irréfutable, n'est *en fait* qu'un mirage, très convaincant, mais un mirage quand même. Car il suffit d'un rien parfois, d'un tout petit acquiescement intérieur, d'un faible petit « oui » pour que toute cette Nuit s'évanouisse d'un seul coup, comme un rideau de théâtre. Cette chose si épaisse n'a que l'épaisseur de notre propre négation de la Lumière. Il suffit de dire oui, vraiment oui, pas du bout des lèvres, pour passer de l'autre côté. Mais on refuse de dire oui. Tout cela est effarant d'absurdité. Et dix fois, vingt fois, on fait l'expérience, on passe de l'autre côté, on *voit* que ce mur n'est qu'un mirage, et cependant on retombe dans le piège, dans le mirage, on a *tout oublié* et on croit au mirage, le mirage devient irréfutable, la lumière n'existe plus, elle appartient à une autre planète qui semble inaccessible. MÂYÂ. Et quelque chose en nous *veut* cette Mâyâ, jouit de ce mirage, aime la nuit. Ce n'est pas tout à fait une Mâyâ, cependant, car si l'on croit en elle, elle devient très réelle, elle devient puissante, elle peut vous tuer ou vous rendre fou.

Voilà comment sont « les choses ». Si je n'ai pas le courage de résister à ce nouvel assaut, je quitterai l'Ashram. Mais je n'ai aucune idée de ce que j'irai fabriquer « dans le monde », ni de l'endroit où j'irai échouer. (...)

Oui, bien sûr, je pense à votre Londres l'année prochaine, et cela m'étreint, comme lorsque vous reveniez à Karachi. Je sais ce que cela veut dire pour vous. Amie, comme je voudrais mieux vous aimer pour vous aider et vous apporter la joie qui seule peut aider. Mais mon pauvre cœur simplement humain vous entoure de tendresse.

B.

Jeudi 23 août 1956

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux,

Je crois bien que je vais me remettre en route pour quelque temps. J'ai sans doute besoin de « vieillir » un peu avant d'accepter sincèrement la vie de l'Ashram. Partir ne veut pas dire pour moi que je change de but, mais simplement que je vais « prendre l'air » — car il n'y a pas grand-chose qui m'attire vraiment à l'extérieur. Tu me parlais d'« ambition », je ne m'en sens aucune, sauf de trouver ce quelque chose que je sens en moi et que certains appellent Dieu. Mais je n'ai même plus de hâte ou d'impatiences intempestives : les choses arriveront à leur heure. J'ai été trop pressé.

.....

En tout cas, j'ai l'absolue confiance que tout ira bien. En partant vers la Guyane je ne savais pas non plus où j'allais et cependant les choses se sont quand même arrangées.

À bientôt peut-être ? Amitiés à vous deux,

B.

Mercredi 29 août 1956

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux, peut-être comprendras-tu si je te dis qu'il ne s'agit pas d'une simple « bougeotte », mais de quelque chose de plus grave : depuis quelque six mois, la « pression » est telle<sup>1</sup> que parfois je crains de devenir fou. Ce n'est pas une plaisanterie. Alors « prendre l'air » a un sens très précis.

Ta lettre me réconforte infiniment, savoir que tu m'accueilles, que tu es mon ami, j'ai vraiment besoin de ton amitié. Alors, avant de me remettre en route, si je dois vraiment quitter l'Ashram, il est bon que je puisse trouver auprès de toi une vraie détente. Je suis très fatigué, survolté.

Je ne veux pas quitter l'Inde parce que, malgré tout, je suis comme le papillon qui tourne autour de la flamme — il faudra probablement qu'un jour je me décide à passer dans la flamme. Je sens bien que je n'y échapperai pas.

L'Europe ? Pour rien au monde je ne veux retourner en France, ce n'est pas mon pays intérieur. Quel travail je pourrai trouver dans l'Inde ? Ça m'est bien égal, je laverai aussi bien la vaisselle. Je ne pars pas chercher fortune mais « respirer ». Tout ce que je chercherai, c'est à gagner assez d'argent pour manger et dormir. Et je veux surtout éviter les contacts avec l'élément européen, ambassades et autres cliques.

Delhi n'est pas une direction, ni Almora car je ne veux pas tomber sur le dos de Brewster. On m'a dit qu'il était possible de trouver du travail dans la région de Darjeeling où l'on fait des travaux. C'est pourquoi Calcutta est ma direction, mais je suis prêt à m'arrêter n'importe où en route. J'ai de quoi payer mon billet de chemin de fer jusqu'à Darjeeling — y compris ma ballade chez toi ( merci pour ta gentille proposition) et de quoi, en outre, tenir un mois en vivant à l'indienne, peut-être même deux mois. Alors ça va.

Si je dois partir, je te câblerai de Madras. Mais c'est très difficile de décrocher d'ici car toute une partie de moi est profondément enracinée à cette flamme même qui me brûle.

B

P.S. Oui, grâce au ciel, tu es là !...

25 septembre 56

à Klari

---

1. La pression de cette Puissance nouvelle, supramentale.

Amie bien chère,

Quelques lignes, comme pour vous embrasser, et vous dire que je suis près de vous.  
Soyez assurée amie que vous n'êtes jamais seule, quelles que soient vos difficultés,  
vos déceptions et nos silences.

Affectueusement

B.

Dimanche 7 octobre 1956

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux, chère Maneck, j'ai tardé à vous écrire, tout de suite absorbé par les activités de l'Ashram je n'ai guère eu un instant à moi depuis mon retour — et voilà que m'arrive ta lettre, Bernard, et je suis profondément touché de ton amitié, de ta sollicitude<sup>1</sup>. Comme tu prends soin de moi, comme vous avez été bons et fraternels pour moi. Alors je vais sans doute vous décevoir mais je veux attendre encore un peu pour écrire à Watson. Je veux encore pousser mon expérience ici et je m'accorde jusqu'au mois de janvier, février au plus tard, pour décider une fois pour toutes de mon avenir. Si d'ici janvier rien ne se produit, j'écrirai à W. On ne s'écarte pas si facilement d'une voie où l'on a mis le meilleur de soi-même. Je sais bien qu'après W. et mes poches une fois garnies, je pourrais faire toutes les expériences en toute liberté, mais je sais aussi que chaque année passée en dehors de l'effort spirituel entraîne un durcissement intérieur et il devient après très difficile de faire sauter la carapace. Je veux donc m'accorder encore ces quatre mois d'effort et d'espoir — et puis nous verrons. Je ne pense pas que ces quatre mois fassent une grande différence pour mes chances de réintégration chez W. ; ils peuvent faire une grande différence pour mes chances d'intégration spirituelle.

Je garde soigneusement ta lettre-modèle à W. et ne m'en écarterai que « dans le style », si je dois l'envoyer. Tu dis là beaucoup de choses auxquelles je n'aurais pas exactement pensé mais qui sont — ou devraient être — efficaces. Merci.

Ces quelques semaines près de vous m'ont fait grand bien. Je vous dois de n'avoir pas mis à exécution cet extravagant projet d'Himalaya et de m'être mis devant l'alternative réelle : Ashram ou Brésil.

.....

Je vous écrirai s'il y a de nouvelles sautes de vent, mais j'espère bien me cramponner et « travailler » pendant ces quatre mois, m'effacer enfin pour tout de bon dans le silence des gens heureux ? ! ! ... Sait-on jamais.

---

1. Bernard d'Oncieu avait écrit à Satprem, lui conseillant de demander à Watson de le reprendre dans ses affaires ( il joignait même un modèle de lettre pour Watson ! ). Mère encouragera également Satprem à tenter l'expérience « pour la cause divine ».

Vous remercier est assez dérisoire, mais je vous embrasse bien tous les deux et vous aime de savoir être heureux.

B.

20 octobre 56

à Klari

Bonjour sœur sauvage, j'ai le cœur si embrouillé et la tête si vide que je ne peux pas écrire. Vous laisser plus longtemps dans le silence serait bien méchant, alors je vous envoie ces quelques lignes juste pour vous dire ma tendresse — c'est peut-être l'une des seules choses solides qui restent en moi. Je viens de passer un mois chez d'Oncieu dans sa nouvelle maison d'Hyderabad. Il m'a reçu très gentiment et m'a fait du bien. J'étais si las. Je suis revenu quand même ici. Quel vide affreux en moi. Dans ces cas-là, il vaut mieux se taire et attendre que ça passe, si ça veut passer.

Si vous m'écrivez, parlez-moi de vous, cela me fera du bien de m'occuper d'autre chose que de mes propres difficultés... Je suis très content de votre « faible » pour François, quel qu'il soit — incestueux, amoureux ou que sais-je —, vous pouvez lui faire du bien.

À quand Londres ?

Et votre cure ?

Comme votre dernière lettre était bonne, Amie, mais tout est nuit en moi et quelle nuit ! Que vous existiez simplement me fait du bien ; vous voyez que vous pouvez quelque chose pour moi.

Je vous embrasse avec toute ma tendresse.

B.

Un pétale de rose

Un pétale pour rien.

4 novembre 56

à Klari

Voilà, voilà, je vous embrasse et tente d'apaiser le tumulte sous votre front. Bonjour sœur hors-la-loi, ibis tumultueux qui n'est pas un ange dans « ce domaine » et qui a des problèmes détestés, délectables. Bonjour hibiscus rebelle — les rouges, comme une flamme : il y en a trois qui flambent dans le soleil à côté de moi. Voilà, ça va mieux. Et s'il y a une « communion des saints », il doit bien y avoir une communion des rebelles. Alors je me tourne vers le soleil couchant et je vous fais une grimace, ouvrez votre fenêtre du 6<sup>e</sup>, celle qui donne à l'Est, et vous l'attraperez peut-être au vol — si Monsieur Nasser ne l'intercepte pas.



Maintenant, si ça ne vous suffit pas, faites-vous monter de ma part un peu de vodka, deux doigts de caviar — celui de Petrossian est très bon, rue de Latour-Maubourg —, un aquarium et trois escaliers d'Amazonie, pour vous raconter des histoires. Les escaliers sont indispensables, sinon tout est raté. Et puis, si vous n'êtes pas contente, eh bien appelez l'horloge parlante de l'Observatoire, elle vous tiendra compagnie jusqu'à la fin des temps, mais c'est plus long.

À part cela, il n'y a rien à dire. J'aimerais bien vous revoir, errer dans Paris avec vous, être grave et fou avec vous. Ça va mieux parce qu'un de mes petits murs intérieurs s'est écroulé et parce que j'entre dans une phase nouvelle qui pourrait aussi se traduire par des changements extérieurs. Mais je vous parlerai de ça une autre fois, quand les choses seront plus précises. Amie, comme nous manquons de transparence. Nous sommes comme un filet où viennent se prendre d'innombrables petites pensées étrangères, des quantités de petits désirs qui ne sont même pas les nôtres, toute une faune obscure — rompre les mailles, et que tout coule à travers nous, que tout éclate. Vous voyez, il faut acheter un grand aquarium pour y déverser tous les poissons-chats, escaliers et lémurés qui barbotent sous votre front ; après, vous mettez la clef sous le paillason et vous vous envollez — c'est tout simple.

Pourquoi vous retiendriez-vous de parler de l'Ashram dans votre livre ? Si celui de Pondy vous gêne, placez-le au Tibet. La seule chose essentielle, c'est la sincérité, et, à travers votre héroïne, vous pouvez *construire* un lien occulte très puissant avec les forces de lumière. Votre héroïne vous rendra ce que vous lui aurez donné. Donnez-lui le meilleur de vous-même. Je suis très-très content que vous écriviez et vous embrasse avec une nouvelle grimace. Bonsoir poisson-chat.

B.

9 novembre 1956

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux,

J'ai tardé à t'écrire mais je suis très absorbé ici. Les choses ont changé pourtant. Le 30 octobre j'ai eu une longue conversation avec la Mère, qui a complètement modifié mon opinion au sujet de Watson. Et j'ai écrit le jour même à W. pour lui demander s'il me donnait encore une chance. Ma lettre est restée assez proche, dans le fond, de la lettre que tu m'avais gentiment préparée. Voilà pour le plan extérieur. Pour le plan intérieur, tout s'est miraculeusement débloqué, après une année bien nocturne, et je retrouve enfin ma joie et bien d'autres choses. Tout est bien, tout était toujours très bien.

Il me reste à attendre la réponse de W. Je crois que les choses s'arrangeront ; sinon, eh bien les choses s'arrangeront autrement, maintenant je sais que tout doit nécessairement s'arranger pour le mieux.

Et toi, comment s'arrange ta situation ? L'affaire des gravures s'est-elle faite ? Je me demande pourquoi tu ne fermes pas ta forteresse en renvoyant tes sangsues de serviteurs. Mais sans doute est-ce plus difficile à Hyderabad qu'à Delhi de couper les ponts avec la société ?

Que dis-tu du coup de l'Égypte ? Les Français sont décidément descendus au dernier degré de pourriture morale<sup>1</sup>.

Je te tiendrai au courant dès que j'aurai des nouvelles de Rio.

T'embrasse cher vieux avec Maneck,

23 novembre 1956

à Klari

Amie, mais ils sont excellents, vos poèmes ! je veux dire que vous êtes réellement poète. Quelle surprise ! — voyez comme je suis insolent ! Ils sont frémissants, vos poèmes, sensibles, amers, ironiques ou affreusement tristes, ou farfelus — mais tous, ils *sont* quelque chose, ils ont quelque chose d'indéfinissable qui les consacre poèmes. C'est une révélation ! Quelle délivrance de l'intellectualité et quelle chaleur. Enfin il y a quelque chose qui jaillit de vous — même si ce n'est pas toujours le meilleur de vous-même, car vous épurez vos sources.

Le plus beau de vos poèmes : *Budapest*<sup>2</sup>. Quel ton, amie ! C'est très beau, ça touche profondément. Ce poème-là suffirait à vous consacrer poète. Bon, vous voyez, je vous flanque déjà de la consécration, il ne manque plus que les saintes huiles pour vous enterrer — si je ne savais déjà que vous êtes insaisissable et que les gens de l'autre côté auront beaucoup de mal à vous attraper. *Budapest* est profondément humain. J'en ai eu le souffle coupé. Mais je ne me place pas seulement du point de vue humain, le rythme poétique est en parfait accord avec votre émotion. (...) Diable d'amie ! Je n'ai rien à dire de tous ces poèmes, sauf qu'ils sont authentiquement poèmes.

Maintenant qu'il est bien compris que vous avez en vous la qualité de poète, je voudrais essayer de vous dire quelque chose de très « général » et qui touche votre source d'inspiration ( je pense bien d'ailleurs que tout ce que je pourrais vous dire, vous l'avez déjà pensé vous-même, mais tant pis). Voilà, il me semble que votre source est trop subconsciente. Ce mot est tellement mal défini, et la psychologie d'Occident est si pauvre sur ce plan que je ne sais comment vous faire des distinctions — des distinctions appuyées sur l'expérience — pour distinguer les diverses régions profondes... Vous semblez surtout « pêcher » dans les zones qui furent plus ou moins explorées par les surréalistes\* — c'est une zone très mélangée, pleine d'éclairs et d'ombres profondes, d'images bizarres, séduisantes, de clairs-obscur fascinant, d'indéfinissables où l'on coule, de souvenirs rongés, de lumières décomposées, d'associations étranges — une sorte de forêt vierge pleine d'un frémissement sourd, de fleurs ambiguës ; une zone grouillante, prenante, vertigineuse. Et l'on risque de se laisser séduire par la seule bizarrerie des lieux, par l'équivoque mystérieuse qui règne dans ce monde-là, où les choses ne sont pas encore cristallisées, figées par la vie de surface, et encore fluides, indéfinissables. C'est la pulsion première de la vie, la vie à l'état brut. Alors, bien sûr, il y a là tout un matériel poétique inappréciable, infiniment riche. Mais il y a un danger de s'arrêter là, de se laisser prendre à cette fascination. La poésie, à mon sens, n'est pas seulement expression de l'étrange

---

1. Suite à la nationalisation du Canal de Suez par Nasser, les troupes françaises et britanniques l'ont occupé pour exiger des dommages et intérêts, mais devront se retirer sous la menace soviétique et la pression internationale.

2. Les troupes soviétiques viennent d'occuper Budapest, où elles réprimeront violemment une insurrection populaire ( Klari est hongroise).

---

\* N.B. J'ai le plus grand respect pour les surréalistes. C'est la plus haute tentative faite par l'Occident depuis des siècles. [ Note de Satprem à Klari.]

— elle doit être aussi une porte ouverte sur une plus grande réalité de nous-même. Je vous dis tout cela simplement par acquis de conscience, car je sais que vous savez fort bien ces choses. Je voudrais être sûr seulement que vous *tendez* vers des sources plus profondes que celles-là, ou plus hautes — car l'idéal bien sûr serait de « pêcher » dans les zones supraconscientes. Pour parler moins abstraitement, Sri Aurobindo donnait un jour un exemple de ce qu'est un vers de source supraconsciente, et il citait A. Rimbaud, ces quatre vers du *Bateau Ivre* que je vous rappelle :

*J'ai vu des archipels sidéraux ! et des îles  
Dont les cieux délirants sont ouverts au vogueur :  
— Est-ce en ces nuits sans fond que tu dors et t'exiles,  
Millions d'oiseaux d'or, ô future Vigueur ?*

Le dernier vers est clairement d'origine supraconsciente. Et pourtant, dieu sait que Rimbaud a souvent pêché dans la zone subconsciente qui semble vous être familière. Vous voyez que je ne vous mets pas en mauvaise compagnie !

Savez-vous, amie, qu'avec votre poésie, faite sincèrement, avec toute votre sincérité, vous pouvez faire un immense chemin à l'intérieur de vous-même et même *ouvrir* des régions qui vous étaient autrefois fermées. La poésie peut être un extraordinaire yoga. Et déjà la lecture de vos quelques poèmes m'a révélé l'immense progrès que vous semblez avoir fait en vous-même depuis la période intellectuelle assez stérile des années 46-48. Vous êtes plus pleine, Klari, plus lourde de sens et de chaleur et de vie. Tout cela est fort bien.

Budapest... oui, c'est affreux tout cela et Buchenwald, et la guerre d'Algérie et l'agression française en Égypte. Tout cela est plein de mensonge, de mauvaise foi et de barbarie. Je n'ai pu m'empêcher de rapprocher deux de vos poèmes : *Budapest* et *Priez pour nous*. Et j'éprouve le besoin à nouveau — si c'est vraiment nécessaire — de vous dire pourquoi je suis ici plutôt qu'à Budapest en train de me battre. Je suis ici pour les mêmes raisons qu'autrefois j'aurais été à Budapest, ou en Grèce avec Markos, pour les mêmes raisons que je me suis battu dans la Résistance. Ici et là, la lutte est bien la même, contre les forces de la Nuit ou les forces d'oppression ; ici et là, la résistance est la même, mais sur deux plans différents ; ici et là, les dangers sont grands, bien qu'ils soient de deux ordres différents. Ce n'est pas par souci de me justifier que je vous écris cela, car j'ai passé ce stade, mais je vous écris cela pour vous-même, parce que je voudrais vous faire comprendre que, vous aussi, vous avez passé le stade où votre lutte doit être purement sur le plan physique. Pour vous et pour moi, il serait plus facile et plus simple d'aller se battre physiquement ; mais cela appartient à un stade passé de notre évolution, c'est une tentation à laquelle nous ne devons pas céder. Nous n'avons quitté une lutte physique que pour une lutte plus difficile, plus insaisissable, plus vraie. La lutte des gens de Budapest est vraie, mais ce qu'ils ont à apprendre à travers leur lutte, nous l'avons appris déjà et chèrement payé. Cette lutte est vraie, *pour eux*. À quoi servent en définitive toutes ces luttes sinon à nous rendre plus conscients, à rendre l'humanité plus consciente — et quel est le sens

de l'évolution collective et individuelle sinon de grandir en conscience ? Et plus on grandit en conscience, plus la lutte s'élargit, plus elle devient sévère, même si elle est moins visible. C'est à cette lutte « plus haute » que nous devons nous accrocher ; mourir prématurément dans une guerre physique ne ferait qu'interrompre le travail que nous avons à faire sur nous. Bien sûr, cela ne vaut que pour quelques-uns, pour moi certainement, et je crois pour vous. Et je reviens à ce que je vous ai toujours dit : la seule façon de soulager le poids de souffrance de ce monde, c'est de conquérir plus de conscience et plus de joie. Chaque victoire d'une conscience est une victoire pour toute l'humanité et contre toutes les forces d'oppression, qu'elles soient physiques ou subtiles et occultes. Je crois que nous avons dépassé le stade où nous devons faire des *gestes*, même si ces gestes semblent fraternels et héroïques. Il y a des héroïsmes « plus hauts » — je veux dire des héroïsmes qui correspondent à notre degré d'évolution, à

*l'ordre* auquel nous appartenons. Il ne faut pas mélanger les plans, pas retourner en arrière. Vous me connaissez assez pour savoir que ce n'est pas par commodité que je vous dis cela. Et je me rends compte de plus en plus combien il n'y a pas d'« enseignement » possible. Car cette lettre tombant entre les mains d'un autre prêterait à toutes les erreurs, à tous les mensonges. C'est à vous seule qu'elle s'adresse. Je comprends de plus en plus pourquoi, autrefois, tout restait soumis à des initiations secrètes. Aujourd'hui, la vérité est plus répandue, mais combien travestie — et il faut longtemps pour comprendre que la vérité de l'un n'est pas la vérité de l'autre, et que cependant tous servent la même Vérité... Au début de la guerre d'Algérie, j'ai écrit une lettre assez violente chez moi pour stigmatiser cette guerre. Ma Mère a été peinée et n'a pas compris. Il y a quelques semaines, elle m'écrivait pour me dire que mon frère Pierre venait d'être décoré de je ne sais quelle « médaille de Vermeil » pour la guerre d'Algérie ; et elle me disait que « Pierre a fait cette guerre, comme tu as fait de la Résistance ». Bien sûr, la vérité de mon frère Pierre était de faire cette guerre, et de la faire bravement. Mais si j'avais eu vingt ans en 1956, au lieu de les avoir en 1943, ma vérité à moi eût été encore de la « résistance » et j'aurais déserté — car la vraie résistance en 1956, c'est de la désertion. Mais j'ai 33 ans en 1956 et je suis dans un Ashram — et c'est encore une autre résistance, une autre vérité. Et cependant, c'est toujours la même vérité et mon frère Pierre a aussi grandi en conscience à travers sa guerre d'Algérie.

Oui, Amie, nous pouvons pleurer sur Budapest, sur tant d'inconscience en ce monde. Mais cette inconscience diminue, les hommes commencent à apprendre leur leçon. Les forces nocturnes semblent déchaînées, mais c'est la violence de leurs derniers soubresauts. Dans ce conflit truqué sur terre, nous n'avons qu'un seul devoir, c'est de devenir plus conscient. C'est ce « plus de conscience » qui, en définitive, est le plus *efficace*, si nous voulons aider le monde. Ce plus de conscience *peut* quelque chose, non de rester « Brûlés, rongés, hurlant debout » comme ces hommes de votre poème qui ne savent pas « prier pour eux ».

Pauvre Amie, je vous sais, je vous sens douloureuse et j'aimerais mieux vous aimer, qu'avec des mots... Mais que puis-je ?

En attendant, je peux vous dire qu'il faut continuer votre effort poétique. C'est une source de libération, un instrument de connaissance et de progrès intérieur. Sacrée Klari !

Je vous embrasse chère rebelle

B.

\*\*\*

### *Deux poèmes de Klari<sup>1</sup>*

Budapest

*J'ai eu déjà honte  
De mes mains  
Pour leurs gestes  
Et leurs ombres*

---

1. Plus tard, Klari publiera un recueil de poèmes chez Grassin : *Poésies écarlates*, puis d'autres poèmes aux éditions « À Contre-Silence ».

*J'étais déjà triste  
De mes yeux  
Pour les cieux  
J'ai eu déjà de la peine  
D'être seule*

*Et sombre  
Comme un monde  
Et qui s'éteint.  
J'étais déjà le couple  
Fuyant l'Eden  
Et le criminel  
Devant sa mère  
Puis l'assassin  
Dans sa cellule en verre  
Et la plainte  
D'un nègre qu'on lynche.  
Mais aujourd'hui  
Alors que l'hallali  
Pour votre abois sonne  
Je n'ai honte d'autre  
Que d'être un homme.*

\*

Priez pour nous...

*Contemplation immobile  
Des âmes pleines de sagesse  
Touchant l'essentiel  
De la conscience universelle  
Priez pour nous.  
Paupières calmes et résolues  
Qui se baissent sur l'absolu  
Indifférentes aux apparences  
Sincères dans leur pénitence  
Priez pour nous.  
Quand tout est fait sans geste  
Quand distillé, seul l'amour pur reste  
À travers eux, regarde nous autres  
Brûlés, rongés, hurlant debout  
Et qui ne savons pas prier pour nous.*

18 décembre 1956

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux, après une interminable attente, j'ai enfin reçu des nouvelles de Watson. Il se retire des affaires et quitte le Brésil pour s'installer à New York ou à Paris. Cette nouvelle m'a soulagé car vraiment je n'avais pas envie de cette corvée. « *I shall be interested in learning how you solved your present problem...* » [ « Je serais intéressé de savoir comment vous aurez résolu votre problème actuel. »]

Cela ne manque pas de saveur. Moi aussi, je serais intéressé de le savoir.

À part cela, je suis très content. Je songe à aller dans l'ancien Soudan anglo-égyptien ou dans quelque Somalie. Mais les choses viendront très tranquillement et je t'informerai.

Et toi ? Je pense souvent à vous avec beaucoup d'amitié et d'affection. Vous m'avez fait beaucoup de bien, en m'accueillant, en me taquinant, en supportant patiemment mes humeurs variables

et en étant heureux vous-mêmes. Je commence à perdre l'habitude de vouloir jouer un rôle et de me prendre au tragique — ça va donc mieux.

Tes bougainvilliers poussent-ils ?  
Affectueusement à vous deux,

B.

24 décembre au soir

à Klari

Amie, il me semble que j'ai l'ennui de vous, que vous êtes très loin et peut-être seule. Il y a longtemps que j'ai envie de vous écrire mais j'ai tant de travail — enfin il y a tous ces mots d'encre et de papier qu'il faut surmonter pour dire si mal ce qui réchaufferait un peu votre cœur. Oui, je pensais à une longue réponse à votre dernière lettre, à ce passage de votre lettre où vous dites : « Chez moi, deux conceptions cohabitent, la conscience d'être un tout et la conscience d'être minuscule — et le fait même d'être “minuscule” n'est supportable que sans humilité. » Il me semble que je suis plein de choses qui brûlent et que je saurais vous aider à « dénouer l'inférieur » — et je pense souvent à vous. Mais je m'arrête devant les mots car ce n'est pas d'une vérité intellectuelle, même brûlante, dont vous avez besoin ; c'est d'un MOT, d'un seul, qui traverserait toutes les carapaces et viendrait tout à coup jaillir au cœur de vous-même, levant les sceaux, brisant les murs de cette tombe où votre vraie Personne est endormie, comme les rois d'Égypte dans leurs bandelettes, depuis des âges. Oui, quelque chose, quelqu'UN doit être délivré. Vous n'êtes pas « minuscule », *personne* n'est « minuscule » — ce qui est minuscule, c'est le petit « moi » de surface, tapageur et incohérent, plein de souffrance et de petits plaisirs, aimant ses souffrances et ses petits plaisirs. Mais ce pitoyable pantin n'est pas Vous. Vous, c'est ce qui cherche inlassablement à percer sous tous les masques, sous toutes vos expériences, dans vos joies et vos déceptions. Cet être intérieur ne cesse de vous jeter des signes, de vous appeler, c'est lui que vous cherchez sans le savoir, à travers tous les visages que vous croyez aimer, tous les livres que vous croyez révélateurs. C'est sur lui que vous vous penchez lorsque vous visitez vos aveugles ou vos réfugiés ; c'est encore lui qui cherche à s'affirmer à travers toutes vos négations — car il fallait bien nier toutes les apparences et se nier soi-même, il fallait bien tout saccager avant que Cela ne commence à apparaître dans la nudité d'une nouvelle naissance. C'est cet être intérieur qui obstine votre recherche, qui attise votre inquiétude, qui persiste à espérer je ne sais quoi alors que tout semble désespéré dans la routine des jours et des faiblesses. Ne sentez-vous donc pas ce quelque chose de poignant dans le cœur qui vient trembler jusqu'à la surface de l'être et qui, au milieu même d'une comédie *que l'on sait pitoyable* et minuscule, ne cesse de répéter : « Je suis. JE SUIS, je suis plus grand que toutes mes faiblesses, plus vaste que ma comédie, plus pur que toutes mes petites lâchetés. » Alors, bien sûr, on sent un mélange d'indicible orgueil et d'amer mépris de soi-même. Mais cet orgueil, n'est orgueil que traduit dans les mots du moi de surface ; cet orgueil est une déformation d'une *essentielle Grandeur*. N'avez-vous donc jamais senti ce roc au fond de vous-même, ce roc de certitude qui demeure alors que tout fout le camp à la surface dans une grande dérive ? N'avez-vous jamais senti en vous comme la pureté d'un diamant qui continue d'étinceler alors même qu'on s'est plongé dans les pires

petitesses, les plus bas abandons ? Amie, peut-être n'avez-vous *pas encore assez* d'« orgueil » ?

La difficulté, voyez-vous, c'est qu'on reste prisonnier d'un langage, d'une éducation, d'une culture (vous voyez, vous n'avez pas encore assez nié — nié tout, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que la pureté de cette flamme intérieure, solitaire et nue). Car vous m'écriviez, dans votre dernière lettre : « Si j'avais un peu plus d'humilité vis-à-vis de la Lumière, j'*irais bien la chercher...* » Et vous dites encore : « Si le but de la vie terrestre est d'entrer en contact avec *le Divin...* » Mais laissez donc tous ces noms de baptême qui laissent croire que l'objet de notre quête est extérieur à nous-même, différent de nous-même. Il sera bien temps d'appeler cela « Divin, Absolu, Suprême, Dieu ou je ne sais quoi », lorsque vous aurez plongé en vous-même et trouvé ce que vous cherchez.

Voilà, je voulais vous écrire deux mots pour vous embrasser, et je me suis laissé entraîner à une kyrielle de verbes plus ou moins déformants. Après tout, je ne puis rien pour vous sauf témoigner par ma vie, dans la mesure où cette vie éveille quelque chose en vous et vous provoque. Je ne puis rien, sauf être infiniment attentif, avec toute mon affection. Ce n'est pas ma certitude que je voudrais vous communiquer, mais *votre* certitude.

Au début de cette recherche, tout semble très vague, comme un songe, une « idée » qu'on agite, une vague nostalgie qu'on pare de mots — mais c'est ce songe incertain qu'il faut VOULOIR. Et plus on le veut, plus il se dessine, prend corps, s'affirme, jusqu'à devenir la seule Réalité de cette vie et rayonner partout, sur tout, en tout. La « Voix intérieure », ce n'est pas un mythe — mais elle est tellement couverte par les petits vouloirs de surface, et nous sommes tellement inattentifs. Il faut se fatiguer longtemps l'oreille avant de percevoir sa Présence vivante et chaude. Il me semble que vous avez froid là-bas... ! ?

J'ai changé de maison. J'habite un grand jardin plein de palmiers de toutes sortes et je travaille, et je m'efforce à moi-même, c'est long, difficile, mais c'est la seule chose valable, après tout.

Je vous embrasse

B.

P.S. Bonne année, Amie, qu'elle vous apporte un dénouement.

29 décembre 56

à Klari

Amie, voici la nouvelle année et je veux vous dire toute ma tendresse, comme je vous souhaite beaucoup de poèmes et quelques joies vraies.

De moi, j'ai peu de choses à dire après cette averse d'encre. Je me bagarre, aussi honnêtement que je le puis. J'avais voulu brusquer les choses mais je ne suis pas tout à fait d'accord avec moi-même. Je me bagarre notamment avec le Sin-Kiang que j'avais cru supprimer d'un trait de plume ; il y a des tas de petites bagarres à livrer avec des vieilles choses qui ne veulent pas mourir. J'attends donc un vrai consentement intérieur, et non une révolte, pour partir.

Quelques fleurs de jasmin pour vous donner l'air des Indes, et vous dire ma tendresse.

B.

1957

24 janvier 57

à Maneck d'Oncieu

Chère Maneck,

Votre livre<sup>1</sup> arrive à un curieux moment — je ne crois d'ailleurs pas au hasard, nous sommes entourés de petits signes que nous ne savons pas déchiffrer, ou que nous traduisons mal. Je n'ai pas encore lu votre livre, sauf quelques pages, mais je sais bien que je suis un frère lointain de Rimbaud, et il est probable que s'il avait vécu davantage, il aurait tenté quelque expérience du genre Ashram. Nous ne pouvons pas accepter ce monde, tel qu'il est — vous non plus d'ailleurs qui avez pris refuge derrière les murs de votre forteresse, dans la paix de la petite lampe.

Votre livre arrive à un curieux moment. J'avais tenté, dans une dernière lettre de décembre, de vous dire que j'étais heureux — pour éviter d'inutiles explications, toujours les mêmes d'ailleurs. En fait j'étais arrivé à un tel état de désespérance, enfermé dans une telle situation sans issue qu'il fallait bien que quelque chose arrive. Dans l'impossibilité intérieure de rester davantage à l'Ashram, sans un sou pour partir, fût-ce en Somalie ou à dix kilomètres de Pondichéry, sans personne à qui je puisse emprunter de l'argent, j'étais coincé, pris dans un absurde piège. J'étais tellement désespéré que je me suis mis à écrire. C'est drôle comme j'ai résisté pour écrire. Maintenant ça sort, et il faudra que ça sorte jusqu'au bout si je ne veux pas en crever<sup>2</sup>. Ce n'est pas « un livre » que j'écris, mais tout un passé que je libère, un poids mort qui m'empêchait d'avancer ou qui ne pouvait me conduire que dans quelque Harar<sup>3</sup>, dans quelque absurde Sin-Kiang (mon dernier projet). Ce « livre » peut me sauver ; en un sens ma vie dépend de lui, car si je ne réussis pas, avec lui, à vaincre ma part d'ombre, à exorciser tous ces juges qui me fascinent, il ne me restera plus... je ne sais pas, il ne restera plus rien, qu'à aller s'effacer quelque part aussi discrètement que possible. Il y a aussi une part de lumière en moi, c'est celle-là que je veux tenter d'affirmer — et ce que j'écris est le conflit de ces deux mondes en moi. Rimbaud, Anti-Rimbaud.

Il n'est pas question de faire un livre « publiable », il est simplement question de m'aider à vivre. Cette objectivation m'est salutaire. Pour un temps je me tiens à distance. Alors, en un sens ça va mieux. C'est un temps de rémission. Mais vrai, ce n'est pas commode de vivre. Je n'ai pas votre sagesse, il faut que je me prenne au tragique. J'aime mieux ne pas penser à ce qui se passera quand ce livre sera terminé, mais chaque page me cerne davantage et le miracle est peut-être au bout.

Je vais bientôt parler de Bernard dans ce livre et notamment dire l'épisode Narkanda qui me semble symbolique de beaucoup de choses<sup>1</sup>. Mais j'aimerais savoir quelle fut la base

---

1. *The Time of the Assassins* [Le Temps des Assassins], un livre d'Henry Miller sur Rimbaud.

2. Ce sera *l'Orpailleur*.

3. Le dernier lieu d'exil de Rimbaud (en Éthiopie).



plus ou moins « historique » de cette équipée. B. pourrait-il m'envoyer un petit mot pour me rappeler quelles sont les données historiques ou pseudo-historiques, ou légendaires qui entourent ces trésors que nous cherchions ?

À quelle époque et sous quelle menace les Maharadjas auraient-ils caché ces trésors et pourquoi l'Himalaya ? Si B. pouvait me dire cela, ça me serait utile.

C'est à vous que j'écris mais je pense aussi bien à Bernard. Lui aussi n'est-il pas quand même « poursuivi » par sa famille ou la mauvaise réputation que les bourgeois lui attachent autour du cou, sans réussir à le noyer ? Oui, je sais bien, mon vieux Bernard, que ce n'est pas une « tête » commode à faire lorsqu'il faut recevoir des croquants comme le dernier qui venait de Chine, je ne sais plus son nom. Et l'Éthiopie ?... Je vois bien une même lignée qui peut unir Rimbaud à Bernard et à moi, et à quelques autres *black sheep* [ brebis galeuses ] à travers le monde. Rimbaud a « résolu » le problème par le Harar et Bernard par la sage drogue — peut-être le Yoga est-il ma solution, si j'arrive à l'accepter, c'est-à-dire à m'oublier et toutes mes ombres.

Bien sûr, la vieille, garde toutes mes lettres, elles vaudront une fortune un jour au prix du papier, si les termites ne les mangent pas<sup>1</sup>.

Je vous embrasse tous deux

B.

P.S. Maneck, tu es un ange.

Pondichéry, 1<sup>er</sup> mars 57

à Klari

Amie, je sens votre silence vaguement comme une hostilité — alors je vous embrasse pour conjurer les mauvais esprits et je prononce trois fois la syllabe sacrée « P'ing » en faisant deux tours sur moi-même, ce qui n'est pas commode quand on écrit, croyez-le bien.

Ces rites propitiatoires étant achevés, je me demande si vous vous êtes réellement envolée après avoir suivi ma petite recette de la libération à l'aquarium ? Ou si, au contraire, vous êtes inaccessible, en plein *underworld* ? En ce cas, je vous tenais compagnie ces derniers mois. J'étais dans une situation intérieure tellement impossible que je me suis mis à écrire — et je viens d'achever un livre noir tout à fait illisible. Une centaine de pages où ça crie, ça se révolte, ça dit Non et le reste. Je ne peux pas dire que ça m'ait soulagé car, pour l'instant, je suis dans un état de vide intense, comme anesthésié par trop de mal. Mais dans une semaine ou deux ça ira mieux et je saurai où j'en suis, en quoi ce livre change quelque chose à ma vie.

---

1. Voir tome I, p. 190, également *l'Orpailleur*, p. 132 sqq.

2. Ceci s'adressait à « la vieille » ( garde), Bernard d'Oncieu, qui écrivait à Satprem : « J'ai gardé toutes tes lettres dans l'espoir qu'elles vaudront une fortune à mes petits-enfants ! » Bernard d'Oncieu gardera en effet les lettres de Satprem bien à l'abri des termites, et après son départ en 1975, sa femme Maneck les remettra très gentiment à Satprem.

Reste à taper ce « livre » car je tiens beaucoup à ce que vous et François le lisiez. Je vais essayer de me débrouiller pour emprunter une machine et, si je peux, je vous enverrai mon canard sauvage par avion. Littérairement, ça ne vaut pas une clopinette mais je vois maintenant que je ne pouvais pas écrire ça autrement — et surtout que je ne suis pas fait pour écrire. Ce qui ne me désole pas du tout. Mais je voudrais beaucoup tirer la leçon de ce livre, que ce ne soit pas un effort perdu et que vous me disiez toutes vos réactions aussi impitoyables soient-elles. Que ce livre au moins m'apprenne quelque chose !

Quant à l'avenir, point nul. Pour l'instant, je suis dans un état voisin de la stupéfaction et très fatigué.

Où en êtes-vous Amie rebelle, Amie tête-baissée et prête à défoncer les murs. Encore beaucoup de murs ? Ou réellement prête à faire la voltige ?

Je vous embrasse affectueusement

B.

7 mars 57

à Klari

Klari, nos deux lettres ont dû se croiser. Je regrette que la vôtre ne se soit pas égarée en route car franchement ça « me pèse » d'y répondre. Elle est injuste, votre lettre, et inutile. Je répondrai donc à vos « arguments » — les moins importants d'abord :

- « Pourquoi avez-vous peur de moi à d'autres moments comme si je représentais une tranche de votre vie dont vous ne voulez pas ? » Je n'ai peur de *personne* et je ne renie pas un seul geste de mon passé car j'estime que le présent que je vis a été préparé par le meilleur de mon passé *comme par le pire*. L'opium et C. et L. et la Banque de l'Indochine etc. etc. sont dans l'ordre des choses qui m'ont aidé à être ce que je suis maintenant. *Rien n'est inutile*, rien n'est à renier. Cet argument est stupide. J'ai d'ailleurs été plus aidé par le pire que par le meilleur.

- « Votre adieu de Dame aux Camélias ». C'est regrettable pour ces pauvres jasmins. Il y en a tous les jours sur ma table de travail et je vous en avais déjà envoyé pensant que cette odeur valait bien celle de l'encre. Rassurez-vous, il n'y aura plus de romantique jasmin, qui n'était romantique que pour vous, pas pour moi.

.....

- « Est-ce qu'on a rompu ou non ? » Qui vous a jamais parlé de « rupture » ? Le romantisme n'est pas de mon côté. Je vous écrivais encore il y a quatre jours sans me douter que nous avions rompu, figurez-vous.

- « Vous laissez tomber sur ma tête votre adieu de Dame aux Camélias au pire moment de ma vie, sans tenir compte de moi.. » Encore une fois, je ne vous disais pas adieu, je vous disais simplement que j'allais partir<sup>1</sup>. Partir, « dans ces cas-là », c'est urgent et je n'allais pas attendre que vous soyez au meilleur moment de votre vie pour lever le pied. Quand il s'agit de partir, il n'est plus question de Klari ni de mère, ni de François. Je pars, c'est tout. Et dans ces cas-là, généralement je me fous de tout le monde, personne ne compte. ( Et c'est cela, votre vrai reproche, par derrière tous vos mots). Vous me connaissez donc encore si mal pour ne pas savoir qu'il y a une part de moi-même qui n'appartient à personne, pas même à

vous. Cette part de moi-même n'a besoin de personne — et c'est cela que l'on ne me pardonne pas généralement ( Jacques a essayé de me tuer à cause de ça). Et figurez-vous que cette part de moi-même si révoltante, c'est *la meilleure*.

- « Si au lieu de “débloquer” sans cesse sur votre passé vous parliez — peu — mais avec intelligence du présent, vous n'auriez pas cet écœurement en nous écrivant. » Je trouve votre mot « débloquer » assez insultant. Mais passons. Vous m'avez écrit un jour que de parler de victoire, ou de joie, ou de lumière « n'aide pas les autres ». Et je comprends TRÈS BIEN cela. Alors, quand je ne peux rien dire du meilleur de moi-même, il reste le pire, ce fameux passé. Et je regrette d'avoir tant « débloqué » à ce sujet. Maintenant j'élimine ce passé. Il reste peu de choses — mais je vous aime assez pour vous parler de la pluie et du beau temps... Peut-être n'avez-vous pas compris que si j'ai tant « débloqué » sur le passé, c'est que j'étais fasciné par lui, là, dans mon Ashram immobile. Le Sin-Kiang, c'est bien plus intéressant que le silence, plus facile. Voilà quelques mois que je me bats contre ce Sin-Kiang. Mais désormais je vous épargnerai tous ces débats car après tout si j'étais parti sans explications, ça ne m'aurait pas valu votre lettre.

- « Vous auriez dû manifester un peu de regrets de ne pas être à la hauteur : “ J'ai raté ! ” en mots tout simples et par politesse pour l'amitié que nous avons eue l'un pour l'autre. »

Deux choses à vous dire à cela : d'abord, je suis étonné que vous considériez un départ de l'Ashram comme un ratage — vous qui n'avez jamais admis l'Ashram. Mais peut-être avez-vous changé d'idée ? Ensuite : si je dois quitter l'Ashram un jour, je ne considérerai *jamais* cela comme un échec. Il n'y a pas d'échec. Ici ou en dehors, ma vie intérieure sera la même, ma recherche sera la même, ma ferveur la même, mon but le même. C'est une question de moyens — pas de fin. La fin sera toujours la même pour moi. Qu'est-ce que ça veut dire, « rater » ? Comme si toute ma vie, sous toutes ses formes, n'était pas un perpétuel effort de dépassement. Vous ne savez donc pas qu'il n'y a pas de retour en arrière pour moi ? Et même si je reprends la route, cela ne peut pas être comme autrefois, je ne peux que m'aggraver, pas me rater. Ou me rater dans tous les cas, si vous voulez, après tout.

- « Vous n'avez rien compris à mon état. » Mais c'est de votre faute, amie ! Quand donc m'avez-vous écrit *une ligne* pour me dire ce qui *réellement* se passait ? Toujours du vague. Je regrette.

- « Vous voulez de moi — vous m'écrivez... Vous ne voulez pas de moi — vous me mettez au frigidaire... » Si l'on compte les dizaines de lettres de vingt pages que je vous écris depuis bientôt quatre ans, votre frigidaire doit être encombré de papiers. Vrai ?

Voilà, je suis bien content d'avoir liquidé votre lettre, car elle me faisait mal. Maintenant je peux peut-être vous dire des choses plus sérieuses pour ajouter dans votre frigidaire.

Le vrai de tout cela, c'est que je suis certainement un ami impossible. Impossible dans tous les sens. Impossible quand j'ai besoin de vous. Impossible quand je n'ai besoin de personne.

Et derrière tout cela, surtout, l'impossibilité réelle de communiquer quoi que ce soit. Mes expériences ici sont des expériences sans commentaires — je ne pourrais les traduire (ou plutôt les trahir) que par des mots vagues comme Lumière, Vision- Silence-Paix. Alors ? ? Je ne pourrais parler vraiment de ces expériences et de mes *vraies difficultés* que si vous suiviez la même voie — alors mes mots auraient un sens pour vous. Tandis qu'ils n'en n'ont pas, qu'ils ne vous « aident pas ». C'est pourquoi je disais dans ma dernière lettre à vous et à

---

1. Satprem avait écrit à Klari et François pour annoncer son départ prochain pour le Sin-Kiang (cette lettre a disparu).

François qu'un peu de silence serait utile parce que cela nous donnerait peut-être le temps de nous rejoindre au bout. Tout enseignement dans ce domaine est tellement vain. Comment voulez-vous que je vous parle « peu et de façon intelligente » de choses qui dépassent l'intelligence ? Vous-même me l'avez dit une fois, « ça n'aide pas ».

Quant au reste, il tournera inévitablement autour du passé. Et je veux de moins en moins débloquent à ce sujet. Je viens d'écrire un petit livre qui me délivre de ce côté-là, d'ailleurs.

Vous voyez, on n'en sort pas.

La seule façon d'en sortir, ce serait de *me parler de vous*, au lieu de vous taire obstinément comme vous le faites depuis tant d'années. Si vous me parliez de vous, peut-être saurais-je vous dire quelque chose d'*utile*, et cela *changerait de sujet*. N'est-ce pas ? J'en ai assez de moi.

C'est d'ailleurs le même problème avec François. Depuis quatre ans il ne m'a jamais écrit une ligne pour me parler de lui-même, sauf du vague, toujours du vague, comme vous. Je parle tout seul comme une vieille chouette depuis quatre ans. Enfin est-ce vrai, oui ou non ? ?

Comprenez donc amie qu'il n'y a pas d'« attitude » ni même d'« égoïsme » ni même d'« orgueil » ni de « tour d'ivoire », dans mon désir de silence. Il y a tout simplement que les r<sup>es</sup> doivent changer. Comprenez que plus je vais, plus il m'est impossible de communiquer par lettre ce que je vis. Un contact personnel pourrait apporter quelque chose, mais si mal cette encre. La seule chose que je peux pour vous et pour François, c'est de *témoigner* qu'il y a quelque chose à découvrir, quelque chose d'autre. Mais ce quelque chose d'autre, il est vain de vous l'expliquer, d'abord parce que c'est différent pour chaque être, ensuite parce que mon expérience ne vous dira rien à moins que vous ne soyez vous-même déjà entrée un peu dans ce nouveau monde. Ceci pour le côté positif. Et pour le côté négatif, pour les difficultés, elles sont, de même, d'un autre ordre. Le Sin-Kiang n'est que le symbole extérieur de vraies difficultés que je ne peux pas vous expliquer.

Alors amie, si vous le voulez, tournons la page, vraiment. Je ne pourrai vous communiquer quelque chose de moi-même qu'à travers vos propres difficultés ou vos propres victoires. Comprenez ?

À part ça, tout impossible que je sois, je vous aime quand même à mon impossible façon. Oui, je suis là, à l'Ashram ou sans Ashram, pour vous répéter qu'il y a quelque chose à trouver, autre chose que la vie que vous vivez. Mais rien n'est facile. Le but n'est *jamais atteint*. La victoire du jour est le poids qui vous empêche d'avancer le lendemain. Tout est à conquérir chaque jour, tout est toujours à remettre, et cependant on avance, inéluctablement, ici ou ailleurs. Alors avancez sur votre voie sans vous forcer à un quelconque Ashram. Si vous êtes sincère, la porte pour vous s'ouvrira. C'est sûr.

À part cela, vos poèmes. Tous portent la marque certaine du poète. *L'or, Le Temps, Regrets*. Très bien. Mais j'ai l'impression qu'en chacun il y a un ou deux vers pas au point (ainsi la fin de *La Juive errante*, par ailleurs excellent ; mais c'est peut-être moi qui n'y comprends rien). J'admire. Il faut pousser ça. C'est peut-être ça, votre porte à vous — si vous vous dépassez sans cesse, là aussi.

Quant à mon manuscrit, c'est du vrai déblocage. Et maintenant que c'est écrit, j'ai de moins en moins le courage de le taper. D'ailleurs je n'ai pas encore trouvé de machine. Et puis tout cela m'impatiente, moi y compris.

Je vous embrasse chère rebelle

B.

8 mars 57

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux, voilà, c'est terminé, j'ai mis quarante jours à écrire ça. Absolument pas le livre que j'avais l'intention d'écrire. Je m'étais lancé avec l'idée de faire une sorte de roman. Je faisais partir ça de Cayenne, et puis la première scène écrite a tiré automatiquement toutes les autres et la quasi-totalité de mon « livre » (une centaine de pages) s'est condensé en une seule nuit à Cayenne. Un vrai cauchemar d'écrire des trucs pareils. Ça ne ressemble à pas grand-chose de ce qu'on écrit généralement et c'est illisible. Si je devais donner un titre, je mettrais « NON ! » Maintenant que c'est terminé, je m'aperçois au fond que je n'avais *pas envie d'écrire autre chose que ça*, si illisible que ce soit. Et puis zut. C'est derrière moi maintenant.

Si j'avais une machine, je taperais peut-être ces pages car je serais curieux de savoir quel effet ça peut faire à un autre, mais sincèrement je crois que tu n'arriveras pas au bout.

Je suis dans une espèce de détresse intérieure. Je ne vois rien, RIEN.

L'Arabie... oui. J'irais bien au diable. Mais je crois que même le diable ne voudrait pas de moi... Et puis il faut de l'argent pour partir. Rien à faire à Pondichéry.

Peut-être n'y a-t-il rien à faire du tout, sinon à attendre que tout soit bien usé.

J'attends. Je suis calme au fond — j'ai piqué ma petite crise avec mon livre —, et maintenant il n'y a plus que du vide. Ça ira peut-être mieux dans quelque temps.

.....

Je pense à vous deux affectueusement

B.

Je relis ma lettre et la trouve un peu cafardeuse. Ne t'inquiète pas. Ce n'est rien. Ça va passer — je voulais seulement te dire que j'avais fini ce damné truc.

9 mars 57

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux,

Je t'ai écrit une lettre stupide hier dans un moment de dépression.

L'Arabie, ça m'intéresse. Je suis une espèce de moine inutile qui brûlerait bien sa vieille peau pour être utile. Et je suis assez désespéré pour réussir.

Comment trouver les quelque mille roupies qu'il me faut pour lever l'ancre ? Aide-moi à résoudre ce problème.

Je vais taper mon manuscrit car, après tout, ça vaut peut-être quelque chose. Mais je me moque des résultats car je n'ai pas l'intention de faire carrière d'écrivain.

Je veux *vivre*, nom de Dieu !

B.

P.S. J'écris à Paris pour qu'on m'envoie par avion une méthode arabe-français.

Pondichéry, 1<sup>er</sup> avril 1957

à Klari

Amie, voici plusieurs semaines que je remets de vous écrire — simplement parce que je suis dans une période « lointaine » et un peu difficile. Mais comme ça peut durer, j'attrape mon stylo pour vous embrasser et vous envoyer un brin de jasmin. Sans effusion — parce que j'ai le cœur sec comme un bâton. Je reste affectueux en intention, c'est maigre mais tout ce que j'ai à vous offrir, Madame.

.....

Que je vous explique pourquoi vous ressentez si vivement votre « mésentente » avec la Mère à propos de l'attitude politique de Gilles<sup>1</sup>... Je ne me souviens plus très bien des circonstances politiques de cette époque-là, ni du pourquoi de la mésentente entre Gilles et la Mère ? ?... Je peux essayer d'imaginer ceci : si la Mère s'est mêlée de politique à cette époque, c'est parce que Sri Aurobindo avait un projet très précis : faire de Pondichéry une sorte de ville à part dans le monde qui serait mi-française mi-indienne, et qui jouirait d'une sorte d'autonomie particulière sous un contrôle diplomatique indien et français (ceci pour l'aspect politique du problème, l'aspect extérieur). Or, pour se concilier les Indiens, il ne fallait pas que Pondichéry soit un refuge de communistes. Et Gilles soutenait, je crois, le chef du parti communiste ici. Gilles avait peut-être raison *sur son plan à lui*. Il fallait sans doute qu'il y ait quelqu'un comme lui pour jouer cette partie-là du jeu. Mais à une échelle plus haute, une politique communisante était une gêne, parce qu'elle mettait contre nous les Indiens et peut-être même les Français. Enfin c'était faire passer de la petite politique locale sans grand intérêt avant une politique plus vaste et qui visait loin. Je crois que c'est comme cela qu'il faut voir la chose, d'un peu haut... Et vous laisser hypnotiser par cela quand il s'agit de la Mère, c'est, je crois, aussi, voir les choses par le petit côté. La Mère est un être très extraordinaire — ceci dit objectivement —, et le travail qu'elle fait sur cette Terre a des proportions que l'on ne soupçonne pas parce que ce travail est occulte. Ramener vos relations avec la Mère à cette vieille histoire, c'est vous priver de bien des choses qui peuvent vous venir d'elle. Car des choses *peuvent venir* d'elle si on le veut, si on regarde intérieurement vers elle... Mais pourquoi entrer dans ces détails que vous n'appréciez peut-être pas très bien maintenant. Le tout est de ne *pas vous bloquer* sur cette vieille histoire... D'ailleurs Baron lui-même a fini par trahir le projet de Sri Aurobindo le jour où il a rencontré sa femme actuelle — de ce jour-là, l'Inde française et la bagarre sont passées au deuxième plan et il ne s'est plus occupé que de son histoire d'amour. (Baron avait reçu quelques *pouvoirs* très précis et tenu contre vents et marées, parce que la force occulte de Sri Aurobindo était là derrière lui — mais il a saboté ces pouvoirs pour s'occuper de ses affaires personnelles, dès lors il a été coulé — et le projet aussi.) Je ne sais pas si mes explications vous satisferont, mais j'imagine qu'elles sont assez proches de la vérité.

Ceci dit, réellement, je ne peux rien vous dire de la Mère. C'est un personnage absolument incompréhensible. Au bout de trois ans ici, il y a des choses que je commence à comprendre, parce que j'ai pu jour après jour faire des tas de petits recoupements, voir,

---

1. Le précédent mari de Klari, lorsqu'elle était à Pondichéry en 1946-48. Gilles dirigeait le « Service des Affaires Économiques ».

sentir... Ce sont des choses qui nous dépassent tellement, amie. Et même si je pouvais vous expliquer — je peux —, je ne le ferais pas, parce que cela ne servirait à rien tant qu'on n'a pas fait *soi-même* l'expérience et la preuve. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il y a là quelque chose d'intéressant et de ne pas gâcher cela par ces histoires passées.

Jacques : c'est un être empoisonné. Je ne crois pas que vous aiderez les choses en faisant sa connaissance, parce qu'il restera fixé sur son idée et il verra tout de suite en vous un ennemi. Est ennemi tout ce qui peut se mettre entre lui et François. Je connais Jacques — ses histoires de suicide ou de meurtre, il me les a faites avant de les faire à François —, mais j'ai réagi plus vivement que François. Maintenant que je commence à comprendre ce qui se passe « par derrière », voici ce que je vois dans le cas Jacques : quand un être est appelé à la vie spirituelle, il a généralement le pouvoir de descendre plus profondément que les autres à l'intérieur. Et plus on descend profondément, plus il faut être PUR — au sens très large de ce mot —, pur de toutes formes d'ambitions, de possession... Parce que, en descendant dedans, on commence peu à peu à entrer en contact avec les forces occultes — et ces forces occultes sont noires ou blanches pour simplifier les choses à l'extrême. Ces forces se servent de nous pour leur œuvre de lumière ou de destruction. Jacques s'est mis complètement sous l'emprise des forces de destruction, il est empoisonné et il empoisonnera tout ce qu'il touche. Jacques est une sorte de yogi qui a trahi sa vocation — et il n'est rien de tel que ces êtres-là pour se donner *l'apparence* du déchirement mystique, l'apparence de la crucifixion — ce sont en fait des êtres de PROIE. Et d'autant plus séduisants qu'à l'origine, c'étaient bel et bien de très grandes âmes. Mais tout ce qu'il y a de « grand » en eux s'est mis au service du mal, s'est vicié : le rayonnement est devenu magnétisme, le don de soi est devenu possession, la joie, exaltation, etc. etc. Le mensonge est la caractéristique de ces êtres, et la souffrance et le besoin de dominer, de détruire... Tout ceci est schématique mais absolument vrai. Je *connais* Jacques. Et je l'ai *vu* très clairement depuis que je suis ici. La Mère est intervenue pour protéger François ( inutile de le lui dire) — et c'est peut-être l'une des raisons pour lesquelles il a eu ce sursaut et il a fui de la maison. Mais François peut aussi très bien gâcher cette chance et revenir se prendre dans les mailles de Jacques — on ne peut pas protéger les gens s'ils veulent se pendre : il faut qu'il y ait un minimum de bonne volonté et de réceptivité à l'autre bout de la ligne. Mais si François se laisse aller, cela peut finir par un meurtre — parce que Jacques *tuera*, c'est sûr. Il est *possédé* et il est destiné à la destruction. C'est donc grave. Je ne crois pas que l'on puisse espérer de miracle chez Jacques ; pour cela il faudrait qu'il se mette sous la protection d'un être plus fort que ceux qui le possèdent actuellement. Tout ce que l'on peut espérer, c'est qu'il devienne fou avant de faire de la casse.

Merci tant et tant, amie, d'avoir assisté François et ma Mère. Je suis très content que vous ayez fait la connaissance de ma mère. Je suis sans nouvelles de François — mais c'est normal.

Vous me posez des questions sur le Yoga ( « pourquoi ne peut-on pas dire ses expériences sans les trahir ? » ). Pas le cœur de vous répondre à cela aujourd'hui. Une autre fois peut-être.

Pour l'instant, je me bats *contre* le Yoga, contre la Mère et contre tout. Je n'ai donc rien à dire de moi.

Je vous embrasse et suis touché de la présence que vous avez apportée à François.

B.

P.S. Mon livre me fait suer. Inutile de vous abîmer les yeux à le taper. Merci quand même. Si je change d'avis, je le taperai et vous l'enverrai.

Excusez cette lettre terriblement sèche mais je suis dans un état détestable. Et je me déteste par-dessus tout. Je vous ai écrit quand même parce que mon silence aurait fini par vous sembler inamical. Je vous aime bien quand même. Et vous n'êtes pas la seule à cultiver votre jardin d'épines !

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux,

Je pense que nos deux dernières lettres ont dû se croiser. Tu m'avais mal compris : il ne m'est *jamais* venu à l'esprit de t'emprunter quoi que ce soit, car je sais bien ta situation — et je sais aussi bien que si tu avais de l'argent, tu m'aurais proposé toi-même ce dépannage.

La question reste de me trouver un job de dépannage, quel qu'il soit.

Quant à l'Arabie, j'ai assez d'imagination pour savoir qu'y faire une fois que j'y serai. Le tout est d'y arriver et d'avoir de quoi tenir quelques semaines.

J'achève de taper mon truc — parce que je veux que mon frère le lise, mais je n'y crois pas en tant que publication, car je ne respecte personne et l'atmosphère générale est bien trop *irrespirable* pour les gens « normaux ». Anyway, je suis diablement content d'avoir ça derrière moi.

Il faut que je parte, Bernard. Il faut. C'est urgent. Tu ne peux pas savoir. Je n'ai plus de mots pour dire cela et tu ne comprendrais peut-être pas.

Il sera dit que je t'empoisonnerai jusqu'à la fin de tes jours, ou des miens. Mais si ça te pèse, ou si tu ne peux rien pour m'aider à sortir d'ici, cela ne fait rien. Je sauterai le pas d'une façon ou d'une autre parce que je suis *au bout*. Le tout est que tu me dises franchement si tu vois un moyen, ou non. Ces détails ne changent rien à mon affection — et je comprends tellement que je puisse être insupportable. J'ai peut-être mal choisi. J'aurais dû m'installer d'une façon quelconque dans la drogue, au moins j'aurais une paix que tu connais.

Tibi

B.

Pondichéry, 19 avril 57

à Bernard d'Oncieu

Bernard, cette lettre n'a pas dû te coûter grand mal, mais elle me fait si mal et elle arrive si mal. Je devrais peut-être me taire, mais ça va peut-être m'aider de t'écrire, et si je me taisais, tu mettrais ça sur le dos de mon orgueil, car cela t'échappe sans doute que je puisse être peiné. D'ailleurs tout ce que je dirai avec toi sera pris à contresens. Une dernière fois du moins j'aurai protesté, comme j'ai protesté contre tant d'autres. Mais les autres n'étaient pas des « amis ». Maneck m'a envoyé un livre que tu aurais dû lire : *Le Temps des Assassins* — il y a bien des façons d'assassiner, ta lettre en est certainement une. Elle me fait mal, mal de tout ce qu'elle renferme de non-compréhension, de méchanceté gratuite *qui-te-veut-du-bien*, de négation des valeurs profondes de ma vie. Cette dernière expression te fera rire sans doute, mais note bien que je n'ai *pas* dit « la valeur » profonde de ma vie. Malgré moi-même, et mon ego, ma vie tente de défendre certaines valeurs, et c'est cela que tu nies en moi et traînes dans la boue. Comme ta lettre est un chef-d'œuvre d'assassinat, Bernard, et vilement, inutilement ! Elle me fait mal, ta lettre, mal parce que je suis seul et qu'elle arrive à la dernière page d'une période horrible de trois mois pendant lesquels j'ai écrit ce livre, ce maudit livre, en revivant tous mes cauchemars, toutes mes révoltes, toutes mes solitudes et mon impossible vie. Peut-être dis-tu comprendre Rimbaud mais je suis son frère, son frère maladroit par ma vie, et si j'étouffe, si mon départ est urgent, si j'appelle puérilement cette Arabie, c'est que tout est bien désolé, irrespirable en moi. Rimbaud est peut-être parti aussi parce que tout était bien désolé,



irrespirable en lui — et il s'est peut-être aussi trouvé quelque ami pour le moquer, et mettre son « urgence » sur le compte d'un manque de cigarettes. Et c'est dans l'ordre des choses.

Bien sûr, tout ce que je dis sera pris à contre-sens et maintenant tu auras beau jeu de moquer le petit Rimbaud, le petit Van Gogh ou je ne sais quel « petit ». Et de croire qu'encore je joue un rôle, qu'encore je théâtrifie. Et je voulais me taire. Mais ce silence serait pris pour de l'orgueil. Tu vois, on n'en sort pas. Mais qu'importe. Je te dirai tout cela une dernière fois, parce que ça m'aide à repousser cet affreux marasme que ta lettre a jeté sur moi.

Je ne me prends pas pour une victime. Les victimes me font horreur. Et je suis au-delà de ma révolte contre les autres. J'ai dépassé ça depuis la Guyane. Non. J'en suis plus loin. Les choses se sont dépouillées en moi depuis lors. Et ma pièce actuelle est bien plus nue. Mais je n'avais vraiment pas besoin *maintenant* de cette lettre odieuse. Elle me fait mal. Et tu penseras que c'est à cause des vérités faciles que tu m'y dis — mais ce sont des vérités qui sont à l'image de toi-même, pas à la mienne. Ta lettre est fausse, Bernard. Et ta lettre me fait mal tout simplement parce que je croyais en toi et que puérilement je sentais le besoin d'une présence quelque part dans l'Inde. Mais c'est bien ainsi, les choses arrivent à leur point de rupture, il faut qu'elles en arrivent là parce que cela ne peut plus durer.

Non-non, Bernard, pas de suicide. Je n'ai jamais parlé de suicide. Je vivrai jusqu'au bout cette impossible chose, jusqu'à ce que cet éclair jaillisse en lequel je crois de toutes mes forces, contre tes sarcasmes et contre mes propres faiblesses. Ah ce « chantage au suicide », m'écris-tu. Que tu es horrible, Bernard. Que tu es méchant. Bien sûr tu ne veux pas me croire quand je te dis que je ne comptais pas un instant sur un dépannage financier de ta part. « Tu tournes autour du pot. » Tu es bien dégoûtant, Bernard. J'espérais une aide pour trouver un job, c'est tout. Je savais que tu n'as plus d'argent. Je ne savais pas que tu avais perdu tous tes contacts avec Delhi. Ah comme je regrette d'avoir montré si puérilement quelque détresse. D'habitude je cache ces choses. Mais c'est bien fini, ce genre de laisser-aller. Et cette lettre est bien la dernière que j'écris pour dire mes difficultés, ma difficulté à vivre. (...) Et je n'ai pas besoin d'argent pour mes cigarettes parce que la Mère me donne quinze roupies par mois pour acheter ce qu'il me faut pour fumer.

Ta lettre me fait mal pour tout ce qu'elle dit de mon livre, et de mon attitude devant ce livre. J'ai donc écrit mon truc « bien persuadé en moi-même que c'est un petit chef-d'œuvre », mais « mon orgueil sans pareil me fait redouter un échec chez les éditeurs ». Et je me « couvre d'avance » en écrivant que ce n'est pas publiable. Comme tout cela est horrible de petitesse. Les bras m'en tombent. De quelle mesquinerie est donc fait ce monde. Me justifier est idiot, mais je le fais obstinément comme une fourmi, parce que cela fait partie de ma lutte contre les assassins. Vraiment je dois être un horrible petit personnage dans ta tête.

J'ai écrit, j'ai écrit parce que je ne pouvais pas faire autrement, parce que j'étouffais, parce que j'étais malade de solitude, malade de lutter en vain pour ouvrir des portes qui ne s'ouvrent jamais. J'ai écrit en état de prière, de détresse, j'ai écrit avec tout mon espoir et mon désespoir, ma violence, j'ai écrit comme on fait une incantation pour appeler un miracle. J'ai écrit dans un état d'obsession, comme on pousse sur un roc qui vous écrase. J'ai écrit parce que ça ne pouvait pas être autrement. Et comment pourrais-je aimer ce livre avec lequel je me suis battu comme un forcené. Je hais ce livre et je le rejette loin de moi comme un corps mort. Et je le hais mille fois plus de n'avoir pas enfoncé la porte. Et je me moque — ah tellement ! — d'un éditeur ou d'un lecteur. Je me moque de sa valeur ou de sa non-valeur. Ne comprends-tu pas cela ? Que ce qu'il adviendra de ce livre n'a aucune importance, que l'importance était *dans* cette incantation et en elle seule, et que tout cela est maintenant comme une fusée usée, morte et qui ne m'intéresse pas. Dans ma simplicité — encore un mot pour te faire dire des sarcasmes — j'ai tapé ça (encore quelques pages, je n'en finirai jamais) pour mon frère, parce que, avec tout mon désespoir, j'y disais un espoir tenace, et parce que mon frère a besoin de cet espoir. Et parce que je continue de croire désespérément. Un

éditeur ! Mon dieu ! Mais qu'est-ce que ça me fait, Bernard ! Quand on est à demi mort dans une peau qui ne veut pas éclater, que peuvent bien faire les promesses de funérailles nationales, ou littéraires. Ils peuvent bien l'aimer ce livre ou le mettre au rancart, ça ne change rien pour moi, car je n'attends rien du dehors. J'attends un miracle dedans qui ne veut point venir.

J'aurais dû me taire et écrire ça sans rien dire. Toujours se taire. Mais je vais me taire désormais parce que, avec ce livre, j'aurai été au bout de tous les mots et que je suis guéri, pour toujours, de dire. Et cette lettre est un point final. Maintenant tout va être silencieux. J'ai besoin de toutes mes forces pour lutter contre l'ennemi du dedans. Je n'en ai plus à dépenser pour me défendre et surtout contre mes « amis » dehors. Maintenant ce n'est plus qu'à nous deux. Et tu peux bien rire, dire tous les sarcasmes que tu voudras, je m'en moque, je m'en moque. Tout peut bien crouler autour de moi, je n'ai rien à perdre. Maintenant je suis au fait.

Ce livre ne peut pas valoir quelque chose parce que j'ai compris, en l'écrivant, qu'il faut de l'art pour dire, même une chose poignante et vibrante en soi. Et je n'ai point d'art. Ce n'est pas avec de bons sentiments (ou de mauvais) qu'on fait de la littérature, mais avec de la littérature. Seul le poète échappe à cette horrible littérature. Le livre que j'ai écrit eût été valable, écrit par un poète. Et je ne suis pas poète. Rimbaud sans doute, mais sans son génie. Mais tu ne me croiras pas si je te dis que je suis plus intéressé par la vision qui s'ouvre que par la littérature. J'ai écrit pour ouvrir les yeux, et je reste aveugle. Et que m'importe mon truc.

Maintenant que tout ce bruit s'achève, ce livre, cette lettre, je vais pouvoir passer aux faits. Et de cela je ne parlerai pas. Je vais me débrouiller, sans ton aide. J'étais trop occupé par ce livre. Maintenant je vais vivre, et silencieusement je te le jure. Tu n'auras plus de nouvelles de moi. Il est inutile de m'envoyer des commentaires et de me dire ce que tu penses en bien ou en mal. Je m'en moque. Tu m'as donné une bonne leçon de silence, et d'éccœurement.

Je garde le souvenir de l'amitié que nous avons eue, autrefois, et je te quitte sans malveillance, juste avec de l'éccœurement. Tu me voulais peut-être du bien, sans doute étais-tu sincère en m'écrivant cette lettre — mais cette sincérité est une construction mesquine, horrible. Tu as dépassé toute mesure, et surtout celle de l'amitié.

Adieu Bernard et sans rancune

B.

P.S. Si j'en veux à quelqu'un, ce n'est pas à toi, mais à mon imbécillité. Si tu savais comme je suis content que tout ce bruit avec toi soit fini. Je garde une affectueuse pensée à Maneck à qui je regrette de dire adieu.

3 mai 57

à Klari

Amie bien chère, juste deux lignes pour vous dire que je vous aime et vous glisser un sourire dans cette enveloppe.

Je commence à émerger d'un affreux cauchemar. Et j'achève de réécrire la fin de mon livre. Je vous l'enverrai ce mois-ci.

Êtes-vous bien ? Je suis incapable de vous dire quelque chose de plus maintenant mais ma tendresse est avec vous.

La Mère m'a donné un nouveau nom : SAT- PREM, qui veut dire « Vrai-Amour ».

Je suis avec vous

Affectueusement

Satprem

P.S. Sans nouvelles de François. Je veux espérer de toutes mes forces qu'il sortira de là, mais ce lointain me peine.

6 mai 57

à Maneck et Bernard d'Oncieu

Chère Maneck, cher Bernard,

J'ai tardé à répondre à vos lettres parce que je n'étais guère en état de le faire. Je crois que la lettre de Bernard avait de bonnes intentions, le dommage est qu'elle est mal venue et qu'elle ne m'a pas aidé. J'avais besoin d'autre chose.

Mais je sors de cet affreux cauchemar par je ne sais quel miracle. J'ai bien cru que je n'arriverais jamais à passer cela.

Alors je réécrivis la fin de mon livre pour en faire autre chose.

La Mère m'a donné un nouveau nom : SAT-PREM — qui veut dire « Vrai-Amour ».

Tout est bien et je vous embrasse avec l'espoir que Satprem sera moins impossible que Bernard.

Satprem

12 mai 57

à Klari

Amie, Amie douce, je suis venu si souvent frapper à votre fenêtre alors que j'étais dans la nuit et le mal — mais je viens aujourd'hui avec une petite fête dans le cœur et une sorte d'amour très léger et tout sourire. Comme j'ai été un mauvais ami pendant ces deux dernières années ! Mais je vais être bon maintenant, je vous le jure, et nous allons être heureux. Alors bonjour amie, je vous embrasse, vous m'êtes très chère. Je voudrais vous prendre par la main et vous dire... je ne sais pas... que la vie peut être très douce et lumineuse, que le cœur peut aimer et recevoir de l'amour, que nous sommes de radieux enfants tout au fond... Ah amie, je voudrais passer la main sur votre front et chasser tous les nuages — il y a tant de sourire et de petites joies chantantes derrière ces faux nuages. Amie, notre route a un sens et nous sommes promis à un miracle d'enfance lumineuse — un miracle pas bruyant, très tranquille comme une petite source, mais qui change tout. Voilà, il faut croire.

Ce 11-12 mai est une date pour moi. J'ai mis le point final à mon livre, et je me suis retrouvé... C'est étrange, le jour même où j'ai commencé ce livre, j'ai eu une sorte de « songe » : j'étais emporté par un grand voilier blanc, lumineux et mince et puissant comme les

anciennes goélettes... quel beau navire, si vous l'aviez vu ! Et ce voilier glissait sur une mer immense. Il y avait une voix aussi, une voix infiniment mélodieuse qui dirigeait ce navire et disait les écueils et chantait la route. J'étais assis tout à fait à l'arrière et je tenais un câble, un câble qui filait dans les eaux profondes, et je tirais, tirais ce câble comme pour ramener quelque chose à la surface... Et à la fin de mon livre, c'est une enfance délivrée qui est revenue sourire de très loin et me faire un clin d'œil.

Voilà, j'ai traversé ma nuit, elle était longue et pleine de cris, à ne pas en sortir — mais on sort quand même. Ce livre était un exorcisme, et une incantation. Il m'a beaucoup aidé, il m'a délivré... Voyez-vous, j'avais commencé par lui donner un titre : « NON ! » — qui dit bien ce que ça veut dire ! Puis je lui ai donné un autre titre : « Un homme de nulle part ». Puis des choses ont commencé à émerger en moi et j'ai changé la fin. Maintenant mon livre s'appelle *L'Orpailleur*. C'est bien l'histoire d'un orpailleur traqué en Guyane, mais ce mot est symbolique aussi de l'or intérieur caché sous notre nuit.

J'ai hâte que vous lisiez cela — à qui pensais-je sinon à vous et à François en écrivant cela. Je ne suis pas attaché à ce livre qui m'a plongé dans un tel vieux cauchemar. La seule chose que je voudrais savoir de vous, c'est si ce livre peut AIDER ou non. C'est le seul point qui m'intéresse vraiment. Bien sûr, littérairement je ne sais pas ce que ça vaut car j'ai voulu couper court à toute « littérature ». Alors vous me direz aussi si c'est lisible.

Une chose étrange, c'est que ce matin même j'ai remis mon manuscrit à la Mère. Elle a tenu mon livre, puis elle a « piqué » au hasard quatre ou cinq pages pour le « sentir », sentir ce qui est « derrière ». Et elle m'a dit qu'elle aime mon livre ! Tout de suite elle m'a proposé de le faire imprimer ici, de faire l'avance des fonds d'édition. Son idée, ce serait de trouver un éditeur français à qui l'on pourrait proposer le livre tout imprimé — moins la couverture que l'éditeur ferait lui-même avec le nom de sa propre maison... J'ai objecté à la Mère que ce livre contenait beaucoup de « noir » et de « révolte » — elle m'a répondu que la révolte ne la gênait pas du tout ! que c'était une porte ouverte... Bref je suis assez surpris. Et l'idée d'une publication de ce livre a je ne sais quoi qui me gêne — publier ça... je sens comme une *impudeur*. C'est peut-être un manque de courage, mais même si ce livre était valable, je n'ai pas envie, au fond, qu'il soit publié. Il faudra vraiment que vous me disiez ce que vous en pensez.

En tout cas, la Mère n'a pas « lu » le livre et il faut le juger en critique sévère. Je n'attends pas votre sympathie, amie, mais un jugement très critique. En définitive, c'est votre avis qui m'importe — presque autant que celui de la Mère (qui concernait un autre plan des choses). La Mère a passé mon manuscrit à deux personnes de l'Ashram qui doivent le lire. J'espère que je pourrai vous l'envoyer dans une huitaine par avion.

Mon idée était que vous le lisiez et ne le donniez à François que *si* vous le jugez bon. Je ne veux à aucun prix que ce livre puisse « tirer en bas » — et je ne sais pourquoi le jugement de la Mère n'arrive pas à me rassurer, il y a eu tant de révolte désespérée là-dedans. En somme je vous traite comme un cobaye ! Vous êtes bonne à toutes les sauces, amie !

Mais tout cela, ce sont des détails. Et l'essentiel, je vous l'ai dit au début. Je suis redevenu léger, léger, et j'aime. Je commence à sentir ce que veut dire ce nom : Satprem — Vrai-Amour. Comme j'aimerais vous donner un peu de ça, Amie chère, et vous rassurer, et vous assurer, que notre vie monte, monte et qu'elle peut être joyeuse et aimante, ouverte.

Voilà, j'ai été très méchant depuis deux ans et je ne vous ai pas fait de bien, mais ça va aller mieux. Je vais vous prendre par la main et vous tirer un peu vers la joie, si je le peux... Nous faisons route ensemble, Amie, quelles que soient les différences extérieures de nos voies, nous sommes de la même famille, du même sang, enfants au même sourire profond.

Je vous embrasse avec toute ma tendresse,

Satprem

P.S. Avec tout cela, je ne vous ai pas encore parlé de *Hyades* parce que j'aurais beaucoup de choses à vous dire à ce propos — et je ne sais pas encore comment les dire. J'ai aimé le ton nouveau et certains *très beaux* vers, mais... Après tout, parlons-en.

Donc *Hyades*. Il est absurde de parler de « critique » quand vous avez mis là une très belle aspiration et le meilleur de vous-même. De plus, je ne suis pas qualifié pour critiquer n'ayant qu'une très maigre compréhension du jeu poétique. (...)

Je voudrais essayer de vous dire quelque chose de très général, des choses que vous savez certainement. En écrivant mon bouquin, j'ai découvert ceci, c'est qu'une phrase, une image, un verbe, si beaux soient-ils, si heureux soient-ils, sont nuls et de nul effet si l'on n'a pas mis derrière eux la conscience vraie. Combien de fois dans ce diable de livre j'ai barré des passages « bien trouvés », « bien écrits », des images « frappantes » parce que je découvrais en relisant que je n'avais pas écrit ça avec mon sang, mon âme — alors il ne restait plus que de la littérature, quelque chose qui *ne rentre pas dedans*. On ne « rentre dedans » que dans la mesure où l'on écrit avec le fil le plus absolu de sa conscience, avec la vérité la plus irrésistible de sa conscience, avec la flamme intérieure. (Inutile de vous dire qu'il reste encore beaucoup de littérature dans mon propre livre, bien que j'aie essayé de barrer et de barrer.) Voyez-vous, il y a là une vérité occulte des choses, que je vais essayer de vous traduire par une image : derrière chaque mot que vous écrivez, chaque phrase, il y a comme un petit nuage invisible — ce petit nuage invisible, c'est la conscience avec laquelle vous avez écrit. Il y a ainsi des nuages gris et des nuages lumineux, des nuages bas et des plages très hautes. Eh bien, celui qui vous lit, *c'est ce nuage qu'il attrape* beaucoup plus que les mots qui servent de canal à cette « formation » occulte. Ainsi des phrases peuvent être très simples, des mots très ordinaires et emporter avec eux une force irrésistible, parce qu'il y a derrière cette lumière de conscience. Et si les mots ne sont pas le véhicule absolu de cela, ils *n'entrent pas*... Ici, à l'Ashram, une amie me disait : « Quand je parle à mon chat sans y penser, il ne me comprend pas. Mais si je lui parle avec la conscience vraie, il comprend immédiatement. » Et aucun artifice, aucun génie d'expression ne peut remplacer cela. Voilà toute la difficulté d'écrire, c'est justement de donner une forme sans perdre la conscience. Et si la forme l'emporte sur la conscience, il ne reste plus rien... Ainsi Rimbaud peut littéralement vous *hanter* par certaines phrases très simples de la *Saison en Enfer*... Je pense que quand la Mère a tenu mon manuscrit entre ses mains, c'est cette « formation » occulte qu'elle a dû sentir, le « petit nuage par derrière ». Et comprenez bien que ce « petit nuage » a une vie très concrète, très tenace... Ceci dit, il ne suffit pas de mettre une conscience très forte pour écrire un bon livre ou un bon poème, il faut *encore* avoir un instrument assez entraîné et assez souple.

Ainsi, quand vous avez écrit *Budapest* il y avait là-dedans, amie, une force, une flamme qui m'a littéralement sauté à la figure. Et pourtant votre poème était tout simple. *Hyades* manque un peu de cela, malgré les éclairs qu'il contient — du moins c'est ce que j'ai senti, comme si votre aspiration, votre élan s'était figé dans le verbe. J'ai bien senti quelque chose, ces éclairs, mais le ciment qui les relie coupe le fil profond...

Voilà. Je compte bien sur vous Amie pour me dire, quand vous lirez mon truc, tous les passages où la conscience vraie est insuffisante, ou étouffée par la forme.

Au fond, on ne devrait écrire qu'en état de prière, ou de joie très pure, ou en état de vérité intense — dans tous les cas, à la pointe de soi-même, et c'est diablement difficile de garder cette « pointe » et de la faire entrer dans le creuset des mots sans la perdre.

Tout ce que je vous ai dit là est au fond assez banal, mais c'est tellement vrai. Tout ceci est venu à propos de *Hyades*, mais cela dépasse *Hyades* car il y a de la conscience vraie et haute dans votre poème : il faudrait peut-être tout simplement mieux relier ensemble les beaux éclairs. Pardonnez-moi ce long bavardage.

S.

Jeudi 23 mai 1957

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux, ta lettre a soulevé quelque émotion en moi et je suis touché que mon livre t'ait plu — mais tu exagères peut-être un peu. Je ne sais pas si c'est parce que j'ai plongé là-dedans si profondément, mais il me semblait que ce livre devait être assez irrespirable pour les autres, difficilement lisible. Tu sais, j'ai peiné là-dedans et il n'est pas un mot que je n'aie écrit avec mon sang — il était bien nécessaire que j'écrive cela. (...)

Oui, pour les autres, ça restera quand même des mots écrits, mais j'ai terriblement vécu là-dedans. Enfin c'est inutile d'en reparler, c'est fait et fini. Tu as raison, ça m'a dégagé et en même temps lié à cette partie la meilleure de moi-même qui a tant de mal à résister à tous les autres morceaux dont je suis fait et qui me tirent tantôt vers le Yémen, tantôt vers la drogue, tantôt vers la mer ou je ne sais quelle « crique » bien noire. S'il m'a été si difficile de me faire comprendre avec toi dans mes lettres depuis dix ans bientôt, c'est qu'une lettre n'exprime qu'un seul état de conscience et on est fait d'une multitude d'états de conscience. Dans ce livre j'ai pu mettre bout à bout tous mes morceaux et ils se sont heurtés et m'ont tiré jusqu'au plus noir, là où il fallait bien que quelque chose arrive... Et il s'en est fallu de peu que je ne me termine au Yémen.

Tu dis qu'écrire est ma voie. Ma voie, c'est surtout de vivre, et écrire ne peut être pour moi qu'une expression de cela, ça ne pourra jamais être un passe-temps ou une occupation. Il fallait que je sois au pied du mur pour me lancer dans cet *Orpailleur* et s'il doit y avoir un autre livre, ce sera sous l'effet d'une même nécessité — souhaitons qu'elle soit moins noire, car je suis saturé, fatigué, et je me remets doucement de ces derniers mois, de ces dix dernières années. Enfin je vois un peu plus clair, je devine des choses, j'ai une obstinée confiance quelque part au fond de moi. Je CROIS.

Publier... Il est probable que cela m'attirera plus d'ennuis qu'autre chose, mais si ça peut « éveiller » des gens, comme tu me l'as dit — et ça m'a vivement touché — alors ça vaut la peine, mille fois la peine. Ce serait une réelle satisfaction pour moi de penser que, pour une fois, j'aurai été « bon à quelque chose » ! (...)

Comme tu dis, ce livre a fait « place nette pour du neuf » — et c'est vers ce neuf que je suis tout entier tendu maintenant. Ce livre, c'est le passé.

Bernard, je suis vraiment touché de ta réaction. C'est drôle, je croyais que je n'arriverais jamais à me faire comprendre, et puis ta lettre si gentille et si compréhensive. Ça m'a fait du bien — oh pas sur le plan de la « réussite » ou de la « fierté », mais simplement de savoir qu'on peut *dire* quelque chose et peut-être toucher, briser un peu ce mur qui nous entoure de tous côtés. Tu es bien fraternel pour moi, malgré mon impossible caractère. Mais je vais être meilleur maintenant, enfin je l'espère.

.....

Autre chose, voudrais-tu ajouter une épigraphe à mon manuscrit, c'est une citation de la Mère qui *doit* figurer dans ce livre, j'y tiens. Veux-tu donc ajouter une page blanche au manuscrit, que tu inséreras ou colleras aussitôt après la page de dédicace à Sri Aurobindo, et sur laquelle tu écriras ou taperas ces quelques lignes :

« N'ambitionne rien, surtout ne prétends jamais rien, mais sois à chaque instant le maximum de ce que tu peux être. »

La Mère

Ceci pour bien souligner que, par ce livre, je ne prétends rien. Et puis cette citation s'applique parfaitement au livre. Merci.

Voilà, je t'embrasse fraternellement, je suis très touché que tu m'aies compris.

À vous deux

B.

24 mai 57

à Klari

Amie, je ne sais pourquoi mais je me sens plein de scrupules depuis que je vous ai parlé de *Hyades* — j'ai le sentiment d'avoir été tout à fait inadéquat et de n'avoir pas dit ce qu'il fallait pour vous aider. Mon sentiment est tout à fait sujet à caution. L'important, le plus important au fond c'est que ce poème avait un autre ton, que sa source cherchait à monter plus loin — et ça, c'est très bien. Quand on commence à explorer de nouvelles régions de conscience il est toujours difficile au début de frayer le chemin et on s'accroche en route, mais plus on persévère, plus la liaison s'établit, plus la communication devient claire, plus vite l'on touche à la source vraie. L'important, c'est de persister, de « tirer », ou de « pousser » jusqu'à ce que ça vienne. Et c'est pourquoi je vous ai dit autrefois que votre poésie pouvait être un réel Yoga. Elle *doit* vous ouvrir de nouvelles régions de conscience, elle doit vous tirer vers des sources de plus en plus hautes. Au fond, le meilleur critère, c'est une sorte de pureté intérieure qui fait que l'on met tout de suite le doigt sur ce qui est inférieur, ou facile ou inutile. J'ai la certitude absolue — et ceci en dehors de toute amitié — que vous êtes poète et que vous arriverez à votre expression vraie et intérieure et extérieure. Je suis sûr de vous. Et le meilleur garant de tout cela est que vous ne vous laissez pas facilement satisfaire, vous êtes celle qui cherche à aller toujours plus pur, plus net, sans indulgence. C'est cette qualité-là chez vous qui est la pierre de touche de votre réussite un jour — réussite au sens le plus profond du terme. Et d'ailleurs, le jour où intérieurement vous aurez touché votre être vrai, où vous aurez établi une communication définitive avec « cela », il est nécessaire que votre expression extérieure, poétique, s'en trouvera tout aussitôt illuminée. Donc votre poésie est Yoga. Et *Hyades* est dans la bonne direction. C'était cela au fond qu'il était important de vous dire. (...)

Courage amie, vous êtes bien en route. Je crois en vous, je crois en votre poésie, et je crois que vous vous tirerez l'un l'autre vers le meilleur. Il me reste à m'excuser des choses inadéquates que j'ai pu vous dire la dernière fois.

Avez-vous lu le volume que Sri Aurobindo a consacré à *The Future Poetry* ? C'est très important. Vous pourriez y trouver quantités de suggestions. Si vous ne l'avez pas, dites-le moi aussitôt et je vous enverrai cela par voie maritime recommandé.

Je vous embrasse très affectueusement

B.

P.S. Je me souviens vous avoir dit : « On ne devrait écrire qu'en état de prière, ou de vérité intense », etc. C'est stupide. Écrivez, écrivez dans tous les cas et cela vous aidera à faire naître l'état de prière, ou de vérité si vous n'y êtes pas. Et surtout *n'écoutez que vous-même*, pas vos amis.

à Maneck et Bernard d'Oncieu

Merci Maneck de ta lettre, je suis content que tu aimes mes pages, ce ne doit pourtant pas être un livre très attrayant pour une sensibilité indienne — qui d'instinct se tient au-dessus de tous les « drames » si goûtés par les Occidentaux.

Bernard, je vais te décevoir. Écrire un livre sur les camps est « *out of date* » [dépassé]. Si j'avais écrit quelque chose au lendemain de la guerre, alors oui, on aurait sauté là-dessus. Mais à cette époque j'essayais de vivre — plutôt mal — et non d'écrire. Tu te trompes en croyant qu'un tel livre intéresserait : on a tout dit, publié toutes sortes de livres à ce sujet, des documents photographiques qui sont encore plus impressionnants que n'importe quelle encre. Ce n'est pas pour me « dérober », je suis toujours prêt à m'embarquer dans les pires histoires, mais je crois que ça ne mènera nulle part et que ça n'intéresse plus personne. Enfin ce serait encore remettre sur le tapis un vieux problème allemand qui est largement dépassé<sup>1</sup>. Et puis, que veux-tu que je te dise, je me sens incapable d'écrire quoi que ce soit si je n'y suis pas intérieurement poussé. On ne peut pas forcer ces choses, ça me dépasse, tu comprends — il ne suffit pas de vouloir avec sa tête, il faut que quelque chose à l'intérieur consente et apporte la force de sa vision. Sinon, c'est de la littérature. Et la littérature m'emm... Je voudrais bien t'aider pourtant, je t'assure. Est-il besoin de te dire que je suis toujours prêt à me lancer dans les plus folles aventures, pourvu qu'elles soient bien folles.

.....

Tu m'invites chez toi... Je ne peux pas venir « comme ça ». Il faudrait que je t'explique cela bien clairement parce que c'est important, et mon livre devra t'aider à me comprendre : je ne peux quitter l'Ashram qu'en « état de crise » ou d'« étouffement ». Et alors il faudrait que je puisse partir d'urgence, tout de suite, sans avoir à écrire et avec la certitude que je serai bienvenu. Parce que la crise une fois passée, je suis sur un *autre plan*, branché sur une autre ligne, et je ne me soucie plus de courir les routes. Tu comprends ? Et c'est pourquoi mes départs sont toujours « urgents », parce que j'étouffe littéralement. C'est pourquoi aussi il m'est bon de savoir que tu es là, parce que tu es la transition naturelle vers de nouvelles routes. (...) Ça me fait penser à un ami américain ici : lorsqu'il est en « état de crise », il n'a qu'une obsession, c'est de trouver une bouteille de whisky et de me la faire partager. Mais généralement nos crises ne correspondent pas, et quand il a envie de whisky je n'en ai pas envie, ou bien il est en méditation quand c'est moi qui voudrais prendre une bonne cuite et faire tout sauter. On ne se rencontre jamais ! (...)

Je ne peux donc pas débarquer chez toi pour l'instant parce que — chose extraordinaire — j'ai reçu un petit coup d'oxygène qui me tient à la surface. Mais hélas, je commence à le savoir, je suis toujours entre deux crises... Il y a en moi une attraction persistante vers la ROUTE. J'ai toujours avec moi les quatre pages de l'atlas portugais que trimbailait Job Le Gloahec<sup>2</sup> et je suis toujours en train de calculer de nouvelles routes « pour le cas où »... Pour l'instant, je me sens fortement attiré par la Perse, via Afghanistan. Et si je saute le mur, c'est par là que j'irai. Avec la certitude que les choses s'arrangeront en route et que je trouverai toujours le petit job — nègre ou non — qui m'aidera à me pousser quelques kilomètres en avant ou quelques frontières plus loin. Au fond, je crois qu'il est stupide de ma part de vouloir arranger les choses à l'avance, de « préparer » quoi que ce soit : quand le moment sera venu — s'il vient — tout s'arrangera le plus naturellement du monde sans que j'aie besoin de déranger qui que ce soit. (...)

1. Hélas...

2. Job Le Gloahec est le personnage central de *L'Orpailleur* (voir ce livre p. 116).



En tout cas, si je viens, sois *assuré* que c'est pour peu de temps et que j'ai l'*extrême souci* de ne déranger personne pour la simple raison que j'aime, moi, être LIBRE.

C'est bizarre, ces histoires d'étouffement. Quand tout est bien noir et désespéré, alors il y a une toute petite ouverture et je reçois une goutte de lumière qui me calme. Et puis quand tout commence à aller bien, et que je me dis « enfin... » — clac ! ça se ferme et je coule. Vraiment, j'ai parfois l'impression qu'« on » se fout de moi... Et quand tout est fermé, je n'ai qu'une obsession, c'est de prendre la route, d'avoir un peu d'espace extérieur à défaut d'espace intérieur. La route, c'est aussi un moyen de « provoquer » ces ouvertures... Tu piges ?

Je t'embrasse cher vieux, avec Maneck et suis infiniment touché de vous sentir « ouverts ». Vous me faites du bien, beaucoup de bien.

Peut-être à bientôt — je ne sais pas si je dois le souhaiter.

Affectueusement

B.

23 juin 57

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux,

.....

Je t'ai écrit deux lettres que j'ai successivement déchirées, pour te dire que je levais l'ancre. Et je tiens toujours ici... J'ai d'ailleurs l'impression que ce n'est pas moi qui « tiens », mais que je suis tenu ! Ce Yoga est une fichue affaire et quand on entre là-dedans, on est bien coincé. Ceux qui parlent d'Ashram paisible retiré de la vie du monde sont des ânes.

As-tu quelque « engagement » en juillet qui rendrait inopportune mon éventuelle visite ? (on dirait du langage diplomatique — mais ne t'y fie pas, c'est *moi* que j'essaye de circonvenir !)

On dirait que tu es le seul à avoir *senti* ce que j'ai voulu dire, toi, le matérialiste ! Je ne pense pas à tes compliments mais à certaines petites réflexions de toi qui montrent que tu as senti. (...) J'ai été réellement injuste avec toi et je m'en fais vraiment le reproche. Enfin, ce livre aura au moins servi à une meilleure compréhension entre nous, ce n'était donc pas œuvre tout à fait vaine. Voilà, cher matérialiste. Et je commence aussi à te mieux comprendre et à mieux comprendre certaines choses que tu m'as dites autrefois.

Et toi, où en es-tu ?

Vous embrasse

B.

25 juin 57

à Klari

Amie, votre lettre de ce matin apportait avec elle je ne sais quoi de très bon et je suis content — quelque chose derrière les mots.

Pourquoi n'iriez-vous pas en Écosse ? Il me semble que tout devrait être prétexte au jaillissement poétique, et l'Écosse est paraît-il très belle. C'est un des très rares pays d'Europe où j'aurais envie d'aller, avec l'Espagne. J'aimerais faire un voyage en Écosse avec vous — parfois vous me manquez bien.

J'ai été très touché par *Ma vie, ma vie secrète...* — voilà qui est vous. Je vous sens battre là-dedans, comme dans *Budapest*. Il y a un fil sauvage et très léger d'un bout à l'autre. Je vous embrasse pour ce poème.

.....

En même temps que votre lettre m'est parvenue celle de François, enfin. C'est absurde, mais j'ai eu de la peine — pas exactement : une sorte de découragement douloureux. Et je ne pouvais pas m'empêcher depuis un mois d'aller voir tous les jours s'il y avait un mot pour moi. Ce n'était pas tellement à cause du « livre », ou de son appréciation du livre, — autre chose. Et puis ça m'a donné l'occasion d'essayer de surmonter cela. Enfin sa lettre, qui est bonne. François est souvent distrait, je sais, et comme vous dites il attend une « crête d'âme » pour m'écrire. J'ai si souvent attendu, comme ça, des lettres qui ne venaient pas, notamment au Brésil où j'ai parfois été très seul. C'est étrange, cette relation de mon frère à moi, il me semble qu'il fait partie de moi et je ne peux lui en vouloir de rien, comme si son destin avait une correspondance très subtile avec le mien, comme si ses défaites ou ses victoires étaient miennes. Cela n'a rien à voir avec l'amitié ou la fraternité, c'est un lien tissé en dehors de nous, sur un autre plan, par une force qui n'est pas la nôtre<sup>1</sup>. Naturellement, inutile de lui dire que son long silence m'a peiné.

J'imagine votre discussion avec I. au sujet de l'Ashram. Ah comme vous dites bien : « l'inutilité de l'intelligence ». Que voulez-vous qu'ils y comprennent, eux qui vivent juste sur la croûte extérieure de leur être et qui croient que notre plus haute dimension est mentale. L'intelligence n'est pas à proprement parler inutile, elle correspond à un stade du développement, mais elle doit être assez intelligente, un jour, pour voir qu'il faut aller au-delà des idées, en d'autres dimensions plus profondes. J'ai mis longtemps à comprendre que l'intelligence n'est pas un instrument de connaissance, mais simplement un instrument pour organiser la connaissance, pour la recevoir — comme un poste de T.S.F. Le tout est de s'entraîner pour se mettre en contact avec des ondes de plus en plus subtiles, pour remonter jusqu'aux sources les plus pures, les plus lumineuses. Mais la plupart du temps, ils ont leur boîte pleine du vacarme collectif. Et puis « l'Ashram », ça ne veut rien dire, c'est la Mère, le Maître, le gourou. Comment voulez-vous qu'ils comprennent que la présence du Maître est indispensable ? Et quand ils viennent ici, ils sont tout surpris de voir que le Maître ouvre rarement la bouche, au lieu de faire des cours sur le Yoga ! Ce qu'ils ne savent pas, ne peuvent pas savoir, c'est que, quand on entre dans l'atmosphère de la Mère, on entre dans une étendue de Lumière qui est aussi concrète que leur soleil physique. Ils ne savent pas que, quand on s'aventure au-delà de la dimension mentale-physique, on s'expose à des dangers bien plus graves que les accidents de voiture ou les diphtéries, et qu'il faut réellement quelqu'un pour vous protéger, vous redresser, vous guider — car là, les accidents sont de vrais accidents, et c'est la folie, la possession, toutes sortes de déraillements ( Jacques). On peut brancher sa T.S.F. sur n'importe quoi, et il vaut mieux ne pas la brancher sur n'importe quoi tant qu'on n'est pas armé.

Ah ils ne savent pas comme ils sont les instruments de forces qui les dépassent, comme ils sont agis, agis tout le temps. Alors, bien sûr, que peuvent-ils y comprendre ! La discussion n'a de valeur que dans la mesure où l'on s'adresse à un être *intérieurement* éveillé, alors les mots

---

1. Quelques années plus tard, après qu'elle ait vu Satprem et son frère François ensemble, Mère dira à Satprem que son frère était comme une « émanation » de lui-même.

vont droit au but, avec leur vibration, et ils aident à tirer vers le dehors ce qui était déjà dedans. Mais s'il n'y a encore rien dedans, si l'être n'est pas prêt, c'est gaspiller ses forces et son temps — pire, c'est émuïsser sa force intérieure, évaporer sa propre expérience, en faire une toute petite construction mentale. *L'Orpailleur* m'a aidé à comprendre qu'une odeur, un bruit de pluie peuvent transmettre plus vraiment une autre dimension que toutes les idées du monde. J'aurais dû naître poète, ou *musicien* plutôt.

Cet *Orpailleur*, je suis content que vous l'aimiez, du moins certaines choses de lui, car il y aussi des choses bonnes qui ont passé là-dedans, je le sens. Mais vrai, j'ai terriblement vécu là-dedans et il m'en est venu des tempes grises... (...) Enfin, je dois avouer que je n'ai jamais eu le courage de relire mon livre d'un bout à l'autre. J'ai tellement peiné là-dedans. Et ce n'est pas de gaieté de cœur que je me remettrai à y toucher. Mais s'il doit être publié, il faut sans doute le rendre digestible ! Enfin signalez-moi les points qui doivent être *aérés* d'une façon ou d'une autre.

La Mère veut que ce livre soit publié. Je ne sais pas ce qu'elle y a vu, mais elle se l'est fait lire d'un bout à l'autre depuis que nous en avons parlé pour la première fois. (...) Si le livre doit être publié, il est inévitable que les circonstances s'arrangent ou que des choses surgissent, le tout est que vous et François y *pensiez* et saisissiez les occasions. Je ne sais pourquoi mais j'ai le sentiment que quelque chose doit surgir autour de François, s'il n'est pas distrait.

Voici longuement parlé de détails livresques, j'aurais pourtant bien des choses à vous dire pour moi. Je suis dans une période grave, encore, mais non plus désespérée — non, je suis loin de tout désespoïr maintenant.

Nous en parlerons une autre fois, si les circonstances ne se précipitent pas. Pourquoi donc mes lettres sont-elles toujours si interminables ?... Et je n'ai pas relevé l'essentiel de votre lettre qui m'a tout de suite touché, quand vous dites votre solitude parmi les êtres, votre « étendue » et ce « je ne suis qu'au début de quelque chose... » Allons, vous brûlez. Je vous embrasse très affectueusement,

B.

28 juin 57

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux, bravo pour le trésor de Begum Bagh ! Comme j'aime cela, et qu'il est bon de savoir que des types de ton espèce existent encore dans notre monde, c'est réconfortant, je suis ravi. Mais peut-être n'as-tu pas descéllé la bonne pierre dans tes puits — le trésor est là peut-être, vraiment ? Allons, il faut croire au Père Noël, c'est la seule façon de vivre sur notre planète d'abrutis et de notaires... Et moi, je reste toujours avec l'impression que nous l'aurions peut-être trouvé, ce trésor, à Narkanda, si au lieu d'un kriss népalais j'avais eu une bonne petite pelle toute simple pour creuser dans le nid d'aigle. Enfin, il reste toujours des trésors à découvrir. L'important, c'est d'y croire — car c'est comme cela qu'ils arrivent. On a toujours le destin auquel on croit. Bref, je suis enchanté de savoir que tu es encore bien fou, j'en suis un autre, et je suppose que Maneck doit bien être un peu paranoïaque, aussi !

.....

À propos de liberté, j'ai eu une intuition soudaine — et je crois beaucoup à mes intuitions. Comme une fois de plus je retournais dans ma tête un nouvel itinéraire qui n'est pas celui de Paris à Jérusalem, mais au diable-que-veux-tu, j'ai tout à coup été frappé par cette pensée : « Ce n'est pas ça, pas de la route dont tu as besoin, mais de la mer. Embarque- toi donc comme matelot à bord d'un cargo quelconque. » Alors voilà, c'est décidé, je m'embarque

comme matelot de pont à bord du navire qui voudra bien de moi. Je suis persuadé que ce sera une source nouvelle d'expérience et d'inspiration. Et puis, pour tout dire, j'ai envie d'être en mer, EN MER, tu comprends. Et le travail de nègre, ça ne me déplaît pas, ça laisse le cœur libre et ça ne salit pas. Tous les autres métiers salissent. Alors j'ai envie de gratter les ponts et d'entendre le bruit de la mer tout autour de moi et d'être parmi des gens simples. Donc tu vas m'aider, si tu le peux. As-tu une relation, ou amitié quelconque parmi les agents de Compagnies maritimes (de préférence non françaises, car la compagnie des Français ne m'enthousiasme pas du tout). Car, bien entendu, dans notre bon monde libre, ce n'est pas commode du tout, même d'être simple nègre, et pour s'embarquer il faut avoir quelque chose comme un « *seaman's book* », ou un livret d'enrôlement, je ne sais pas exactement comment cela s'appelle. Les agents de Compagnies peuvent arranger ça. Et ce serait plus facile si je suis « introduit » — car qui croira vraiment que j'ai envie d'être matelot de pont pour le plaisir de la mer ! ? Il faudrait leur faire comprendre que je ne cherche pas un embarquement pour filer en douce et à l'œil vers l'Europe. Je n'ai aucune envie de retourner en Europe. Voilà, connais-tu quelqu'un dans ce secteur ? Sinon, j'irai à Madras et chercherai par mes propres moyens... Je suis ravi de mon idée, c'est *exactement* ça que j'ai envie de faire.

À part cela, j'ai enfin reçu des nouvelles de mon frère, pour mon livre. Il était pris par ses examens de médecine. Mon livre l'a enthousiasmé. Une autre lettre de Klari ; elle aussi est vraiment enthousiaste. Ils pensent qu'il faut vraiment publier, mais ne voient aucune façon pratique de procéder. Je laisse les choses se faire, persuadé que le destin arrangera tout pour le mieux, et d'ailleurs je me fous d'être publié, j'ai envie de prendre la mer.

Vous embrasse tous deux,

B.

10 juillet 57

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux, j'ai tardé un peu à te répondre, mais je suis débordé de travail. Ce n'est pas faute pourtant de penser à toi, à vous, et de m'inquiéter du ton découragé de ta dernière lettre. Mais tu as toujours vécu de miracles — alors l'essentiel, c'est de continuer de croire au miracle, car ainsi tu appelles le miracle. Si tu perds confiance, ça c'est grave. J'aimerais t'aider autrement que par des mots !

J'ai bien failli lever l'ancre il y a quelques jours, avec un bateau suédois à destination du Japon. Il était en rade à Cuddalore<sup>1</sup>, je suis allé là-bas proposer mes services et il s'en est fallu d'un cheveu que ça marche, parce qu'un homme de l'équipage était malade, débarqué à l'hôpital — mais ils vont le reprendre... *Too bad* !! ?

Bien sûr, la solution boutre arabe est infiniment plus séduisante... peut-être romantisons-nous ? Mais j'y pense sérieusement.

.....

Si ta situation devenait critique, dis-le moi, je ne voudrais pas tomber chez toi et être un surcroît de charges. Mais j'espère — pour vous — que tu n'en es pas là !... Et si nous filions

---

1. À une vingtaine de kilomètres au sud de Pondichéry.

tous vers la Mer Rouge pêcher des perles, ou je ne sais ? Ce serait formidable ! Maneck doit être de taille à ça ?

Vous embrasse

B.

25 juillet 57

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux,

J'ai tardé à te répondre car une fois de plus j'étais aux prises avec moi-même, mais dans un sens contraire à l'habitude. J'ai pris une grave décision que je tiendrai *right or wrong*, celle de rester à l'Ashram jusqu'à ce que j'aie obtenu certains résultats très précis — et je suis prêt à attendre un an, cinq ans, sept ans, le temps qu'il faut, mais je ne bougerai plus tant que la chose ne sera pas là tout entière. J'adore l'aventure et pour moi la vie reste l'Aventure, mais j'ai mes idées ou mes intuitions derrière la tête et pour courir une vraie aventure dans le monde il faut avoir la conscience vraie et un vrai pouvoir — sinon c'est de la ballade pittoresque. Et je n'ai aucune envie de faire carrière de romancier d'aventure. Quant à l'aventure future, après l'Ashram, je ne sais quelle elle sera — il faut être devenu quelqu'un pour le savoir —, et je n'ai aucune ambition personnelle. J'ai le sentiment qu'un jour j'agirai et je veux être prêt pour cette action. Voilà.

Ton invitation avait tout ce qu'il faut pour me séduire — et en même temps je recevais une lettre de Kaboul m'informant qu'il y avait une place de surveillant européen pour les fouilles de Kandahar, exactement ce qu'il me fallait pour reprendre la route. On dirait que le destin s'amuse à me jouer des bons tours, comme ça, histoire de voir. Enfin j'ai viré un cap et cours sur un autre bord. Ça me prive de vous voir, et je le regrette vraiment. D'autant plus que tes lettres ont un petit air démoralisé qui m'inquiète. Et que puis-je faire ?

.....

De Paris j'ai reçu des nouvelles, il paraît que certains passages de mon livre sont dignes de... enfin des choses dithyrambiques. Je crois aussi maintenant que ça finira par se publier. Je me demande comment ils prendront ça.

Voilà donc. Je regrette bien de ne pas sauter chez vous pour humer votre jardin, tes steaks tartares et une bonne pipe — mais ce n'est plus temps. Tout cela n'est pas commode, mais je tiens mon cap.

Vous embrasse très affectueusement tous deux,

B.

29 juillet 57

à Klari

Amie, merci pour votre *Chanson de la carène* que j'ai aimée. Il y a quelque chose de très « dansant » dans ce poème — ça sent bon la liberté.

.....

Pour moi, je viens de passer un tournant important. (...) J'ai pris la décision irrévocable de rester à l'Ashram jusqu'à ce que j'aie pleinement atteint les résultats que je m'étais fixés en venant dans l'Inde. J'ai la conviction absolue que j'ai quelque chose à faire dans le monde extérieur — je ne sais pas quoi exactement, pour le savoir il faudrait que je sois réellement totalement moi-même, le vrai moi dedans — mais pour que l'action soit efficace, pour qu'elle sorte du cadre de l'aventure personnelle ou de la ballade pittoresque, il faut avoir une autre conscience, un autre pouvoir — et il faut que cette action soit voulue par quelqu'un d'autre que le moi dehors petit et borné. Donc je reste ici, contre vents et marées, jusqu'au jour où les choses seront prêtes. Voilà. Cette décision m'a apporté un curieux allègement et a dénoué beaucoup de petits nœuds.

Vous ne me dites rien de vous. Je ne vous « sens » pas beaucoup depuis quelque temps. Peut-être êtes-vous dans cet état où « vous ne vous sentez bien que seule » — alors très bien, c'est excellent. Qu'est-ce que cette seconde longue nouvelle — je n'ai jamais vu la première ? ?

Vous embrasse

B.

19 août 57

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux,

.....

Je suis assez à plat physiquement. Ce livre aura été pour moi une épreuve, j'en aurai vécu chaque ligne, sans tricher. Si ça sort, alors tout est bien.

Fraternellement,

B.

Mais le miracle était bien au bout.

20 août 57

à Klari

Amie douce. Voilà, mon truc est enfin terminé et j'ai hâte que vous le lisiez. Ça fait une deuxième partie à *l'Orpailleur* — environ soixante pages. Il était bon que je fasse éclater la vérité de cet orpailleur, sans ambiguïté ni devinette — et j'ai essayé de faire cela avec le meilleur de mon âme. Mais c'est tellement plus facile de dire la nuit que la lumière. Il faudra me dire très sincèrement vos réactions immédiates. Je ne tiens pas à ce que j'ai écrit : je tiens à la lumière et je tiens à ce que cette lumière touche. La première partie était centrée sur la

révolte contre les autres. Cette deuxième partie marque la révolte contre soi-même et tous les vieux moi qui s'accrochent. J'ai dit des choses qui semblent attaquer la psychanalyse — mais sans penser à vous un seul instant. Je voulais surtout atteindre ceux qui croient que le subconscient est toute la clef du problème. D'ailleurs vous comprendrez.

Le rêve que je dépeins dans cette deuxième partie n'a pas été fabriqué — rien n'a été fabriqué. Ni ce que je raconte sur le São Luiz. Seulement c'est à rebours que je comprends vraiment ce qui m'est arrivé dans le passé. Et ce que je dis de Gregory est vrai aussi — sauf ces dialogues que j'ai arrangés. L'histoire de Gregory est étrange et je n'ai pas pu la raconter tout entière parce que les gens n'auraient pas cru, mais un jour je vous raconterai ça.

Ah Amie, je fais l'expérience saisissante en ce moment, avec ce livre, et autrement, que la Connaissance vient sans la pensée, par d'autres voies. Vous comprenez... Tout d'un coup il vient des choses que l'on ne connaissait pas avant, des choses très claires intellectuellement, et sans avoir lu un livre, sans avoir fait fonctionner la tête — au contraire. Dans le silence... Il se passe en moi des choses bouleversantes et simples comme bonjour. Il y a parfois des heures où je comprends le monde si totalement. Je comprends. Pas d'une façon fumeuse et vague. Mais avec une clarté royale. Amie, Amie, il y a tant de choses à découvrir. C'est merveilleux.

Bon. *Quand revenez-vous en France* pour que je vous envoie mon truc ? Ou dois-je envoyer ça à Londres ? (...)

Et vous, et vous ? Vous dites qu'il faut passer parfois par des « étapes bien quelconques pour arriver à mieux ». Mais non, Amie. Il n'y a pas d'étapes quelconques. Tout est essentiel, tout est important. Et vous savez que ce sont des étapes. Mais en fait, Amie, il n'y a jamais que des étapes et le mieux reste toujours devant. On n'en a jamais fini de découvrir, d'avancer, de grandir. Et c'est cela, le splendide de l'histoire — cette croissance, cette renaissance perpétuelle. Nous ne sommes pas de ceux qui s'endormiront nulle part. Nous sommes ceux qui marchent et l'exploration est sans fin. Quelle aventure ! Ah le secret de tout ça — une petite flamme de sincérité tout au creux de l'être.

J'espère que mes lettres ne ressemblent pas à des sermons de pasteur protestant ? C'est tellement difficile de dire les choses que l'on sent, de les dire simplement, sans avoir l'air de faire un prêche !

Dites à Max mon amitié. Je n'écris pas, mais sincèrement j'ai de l'affection pour Max. Il a été très bon, très compréhensif pour moi.

Et après votre psychanalyse ? La clef sous le paillason... ?

Je vous embrasse, Amie très douce et très rebelle.

Votre

Satprem

5 septembre 57

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux,

.....

Je comprends parfaitement tes critiques de ma deuxième partie. Et je sens très bien son imperfection, son insuffisance — mais cela correspond à la vérité de Job, à l'étape de son évolution. Maintenant Job est mort pour moi, c'est-à-dire que je suis au-delà, et si je dois écrire autre chose plus tard, eh bien ce sera autre chose, et le « message » — si je puis dire — sera d'un cran plus élevé. Il n'y a donc pas à « réserver » cette deuxième partie pour plus tard, car plus tard j'écrirai sans doute différemment. Pas exactement différemment, car l'essentiel est dans *l'Orpailleur* — mais avec une vision plus large et une expérience plus profonde. Donc pas question de faire des confitures d'*Orpailleur*.

Tu me dis que cette deuxième partie va sans doute « bloquer » beaucoup de gens. Je le crois aussi. Mais elle « débloquera » quelques-uns, et c'est cela qui m'importe. Les lucarnes sont là, à défaut de grand « rayon », et ceux qui sont mûrs comprendront. Je ne tiens pas spécialement à tirer à vingt ou trente mille exemplaires... Je crois que ma première partie était insuffisante, elle n'indiquait pas assez de direction. Et quant à être rangé dans la catégorie théosophe — A. Besant, Blavatski —, c'est une erreur que ne commettront pas ceux qui savent lire ; j'ai assez dit sur tous les tons dans ce livre que c'est la « transformation de la vie » qui m'intéresse, pas les spéculations mystico-philosophiques, ni les évasions idéalistes, ni les ballades occultes. C'est donc clair pour ceux qui ne sont pas bouchés. Et puis, si je devais être classé parmi les théosophes, eh bien la compagnie de A. Besant m'est plus agréable que celle de F. Sagan. Et de toute façon, ils me « classeront » bien quelque part — quand ils ont collé leur petite étiquette, ils sont contents : l'explosif n'explosera plus, il est apprivoisé, il a un nom. C'est comme cela, d'habitude.

.....

Affectueusement à vous deux,

B.

17 septembre 57

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux,

.....

Ton « tout est cassé » m'a ému. Je ne te croyais pas si découragé, ou si pessimiste. Il me semble que rien n'est jamais cassé, sauf si l'on en décide ainsi... Enfin, je souhaite que tu trouves une solution satisfaisante à tes difficultés, sans « casser » davantage, si je puis dire.

Ta piscine ! je ne savais pas qu'elle était prête. Ça doit être ravissant, ce jardin, et comme j'aimerais y faire un tour si je n'étais pas tant absorbé ici.

Allons, sois heureux, je te tiendrai au courant des aléas de mon bouquin.

Affectueusement

B.

P.S. Bien sûr, tu auras un exemplaire dédicacé, andouille ! Sauf vot'respect, M'sieur le Comte. Dedicacé en trois langues, si tu veux, avec une strophe en grec ancien de Pindare et un couplet de la Marseillaise.



29 octobre 57

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux, je reçois ta lettre à l'instant et je suis très, très content de ta réaction. Je trouve que tout cela est excellent, et même si tu ne retrouves pas l'Atlantide, cela va te mettre de la jeunesse dans le cœur, un bon renouveau. Je t'avoue même que j'espérais cela pour toi, depuis longtemps. Et sans vouloir te flatter, je trouve épatant que tu sois encore capable de pareilles réactions — chapeau !

Et pourtant, égoïstement, je suis tout ennuyé de te voir filer. Tu ne peux pas savoir comme ta présence dans l'Inde était pour moi réconfortante — savoir que si les choses allaient trop mal, je pouvais toujours sauter chez toi et me détendre.

Et les choses vont mal. Après une période assez brillante je suis retombé dans d'effroyables crises d'étouffement — on dirait que plus ça va, plus les crises sont douloureuses, oui, littéralement, concrètement, douloureuses. Enfin, je serre les dents. Je m'accroche de toutes mes forces — et si ça casse, eh bien tant mieux, dans un sens ou dans l'autre. C'est étrange, la façon dont tout cela fonctionne : on vous ouvre un peu la porte, juste pour vous éblouir, et puis vlan ! on vous refout dans le noir comme un malpropre. Réflexion faite, je crois que le Suprême est un petit plaisantin. Mais son jeu n'est pas drôle du tout, du tout.

Inutile de m'appesantir là-dessus. Pour l'instant je tiens encore. Si tu démarres pour l'Éthiopie, tiens-moi au courant. J'irai peut-être te rejoindre à bout d'étouffement — et je te jure que tu auras un compagnon sans peur et prêt à n'importe quoi. Ça me plairait assez, l'aventure avec toi.

Il paraît que mon livre a « emballé » un type de l'Unesco ( je ne sais pas comment mon livre lui est tombé entre les mains) et celui-ci va le présenter à la N.R.F. Mais franchement je me fous de mon livre, j'ai bien assez de mal à vivre comme ça.

Tiens-moi au courant. Et encore une fois je suis très content et très fier d'être ton ami.  
Affectueusement à vous deux,

B.

P.S. Bon sang ! tu as bien du courage de quitter ce paradis...

P.S. J'ai 34 ans demain.

2 novembre 57

à Klari

Amie, voilà bientôt un mois que votre lettre traîne dans mon tiroir, mais je n'avais guère de goût à écrire, je trouvais votre lettre plutôt décourageante. Il faut bien vous répondre cependant, sinon vous allez me croire perdu en quelque « nirvâna », — ce qui est fort loin de la réalité.

Après m'avoir parlé de Max, dans votre lettre : ce « saint homme » qui... etc., vous me dites : « Je n'ai pas de goût pour ce qui n'est pas humain... » Puis vous ajoutez : « Par moment vous semblez très loin des pas qui nous sont nécessaires. » Puis vous parlez des « sens » et

vous dites que vous ne voulez pas « les faire dépérir ». Enfin, votre « je n'ai pas la nostalgie d'un "plus" ».

Que voulez-vous que je comprenne de tout cela sinon que ma vie vous semble en effet très loin, très peu humaine. Je me demande quels cris il aurait fallu prêter à mon *Orpailleur* pour que vous entendiez sa litanie obsédante, désespérée, obstinée, son appel comme une plainte de la chair même pour une vie plus large et plus vraiment humaine. Ah ne dit-il pas à chaque instant VIVRE, VIVRE, VIVRE — vivre encore, et totalement ? Vous n'avez pas entendu cela ? Et des hommes, ne veut-il pas qu'ils soient vraiment hommes, hommes unis et qui aiment — pas ces petites planètes séparées, ces choses toutes étroites et impuissantes ? Que faut-il donc que je dise pour que vous compreniez ? Est-ce du surhumain que je veux, ou de l'homme accompli ? Est-ce une vie mutilée et frustrée de ses sens que je veux ou une vie plus totale ? Est-ce une existence très loin que je veux ou une existence humaine, vraiment humaine, ici, sur cette terre ?... Mes pas sont très loin des vôtres, dites-vous, alors que puis-je faire ou dire ? Vous m'atteignez au vif et vous me rejetez en effet très loin.

Ah vous ne savez pas comme ma vie est humaine, terriblement humaine, et comme elle porte le poids des autres et leur souffrance et leur étouffement. Si je ne portais pas ça douloureusement en moi, si douloureusement que j'en étouffe à certaines heures — qui sont parfois des semaines et des semaines —, croyez-vous que j'essaierais d'en sortir ? C'est parce que cette humanité telle qu'elle est m'opprime, m'écrase par son étroitesse, son impuissance, son manque de joie et de bonheur, son manque d'amour, que je cherche si désespérément, si obstinément à trouver la porte d'une humanité plus pleine, plus heureuse, plus accomplie. Ah je vous jure que je porte tout ça, et si ma conscience s'est un peu élargie, c'est pour mieux sentir la souffrance et l'étroitesse de l'homme — et si rarement, si rarement, la vraie joie par derrière. Vous ne savez pas tout ce que je traverse. Je vous jure que si j'étais né nègre j'aurais été un bon nègre, tellement mieux nègre que ce blanc civilisé qui crève dans sa prison.

Vous n'avez pas la nostalgie d'un « plus ». Que voulez-vous que je vous dise, si cette vie telle qu'elle est vous satisfait ? Je n'ai rien à dire. N'est-ce pas vous, pourtant, qui me disiez il y a quelques années : « J'ai horreur de tout ce qui plafonne, en haut ou en bas. » Vous préférez le plafond du milieu ? ?

Mais je n'ai rien à prêcher. Mon *Orpailleur* ne voulait rien prêcher, il voulait seulement crier, exorciser son mal et dire son espoir en quelque chose de meilleur, forcer cet espoir à naître. Ah non, rien à prêcher. Si vous trouvez que tout est bien, c'est très bien et tant mieux pour vous —

ça vous évitera sans doute bien des difficultés et des épreuves —, mais de grâce, comprenez assez, comprenez assez pour sentir que ma vie, mes pas, ne sont pas loin des vôtres. Ils sont tout collés à votre glaise, et ils frappent et frappent pour décoller de cette m..., parce que ce n'est pas ça être homme, pas ça du tout. Ou si être homme n'est que cela, que cette chose si peu heureuse, si peu accomplie, alors la vie ne m'intéresse pas — et je vous reconnais le droit de dire que je suis très loin de vous par mon aspiration.

Alors vous croyez que moi aussi je veux être un saint homme. Vous n'y comprenez rien, vous ne savez rien du tout. Ce n'est pas la sainteté qui m'intéresse, ni la vertu, mais la conscience. Et je crois vous avoir déjà dit une fois que mes défauts m'ont plus aidé que mes qualités. Parce que mes défauts, ou mes « fautes », me font chaque fois sentir davantage la nécessité de sortir de cette étroitesse. Ah j'ai mes heures, et mes jours noirs, comme un vrai coolie — mais ces chutes ne salissent rien en moi et je ne vise pas à la sainteté. Je me rends compte seulement que le seul moyen d'en sortir, ce n'est pas de la vertu mais une autre conscience, une autre conscience qui purifie tout, transfigure tout. Une vieille tradition ésotérique dit : « N'essayez pas de laver une à une les taches de la robe, mais la robe tout entière. » Oui, toute la conscience à changer, pas de la vertu. C'est cela que je cherche, et que m'importent mes heures nègres. Et cette autre conscience n'est pas dépérissement des sens, mais élargissement. Bon dieu, vous ne trouvez donc pas que l'on ne voit rien avec nos yeux,

que l'on ne peut rien avec nos mains, que l'on peut si peu de plaisir avec notre sexe, que tout cela est horriblement petit, petit, petit. Non, je n'ai pas de goût pour la sainteté, mais pour l'homme vraiment lui-même. Je n'ai pas de goût pour votre vie telle qu'elle est — et si elle vous satisfait, alors encore une fois je n'ai rien à dire et vous avez raison : je suis très loin de vous.

Ma vie humaine, très humaine. Vous ne savez pas ce que je vis. Et si quelques rares fois la porte s'ouvre comme pour me rafraîchir, me donner un peu d'oxygène pour vivre, un peu de sourire pour aimer encore, je reste la plupart du temps dans le noir comme un malpropre et je cogne, je cogne désespérément. Parce que je ne veux pas de cette vie mesquine en bandelettes. Je n'en veux pas... Ou tout simplement je *ne peux pas*. Ce n'est même pas une question d'idéal et de grands mots (vous ai-je jamais parlé de Dieu ou de Sri Aurobindo, ou de l'Ashram ou de philosophie ? — non, de la vie toujours), pas une question de grands mots mais simplement un *besoin* en moi, quelque chose qui a soif, faim, quelque chose qui étouffe dans le corps et qui crie vers plus d'espoir — quelque chose de tellement humain. Je ne suis pas né pour ça, pas né pour cette prison humaine, c'est tout, c'est cela qui se répète en moi comme une litanie, c'est cela comme une faim du corps, une soif du cœur. Je ne peux pas faire autrement, c'est tout. Et flûte pour les « idées de Dieu ».

Vous avez peut-être raison, après tout. Je suis loin de vous, tellement loin parfois et tellement las de cogner à ma porte, que je suis proche de tout plaquer et de partir tout seul où doit me conduire ma destinée. Qu'ai-je à dire pour vous et pour François, quoi d'autre ? Croyez-vous que j'ai trouvé beaucoup de réponses chez vous ? Alors autant être vraiment loin, une fois pour toutes, et tout seul. C'est peut-être ça qui va se passer si les choses continuent comme elles sont actuellement, je n'en peux plus de mon humanité, j'en crève, vous entendez !

Alors ne me demandez pas non plus si j'ai de nouveaux « sujets » de livre. Tout ce que je pourrais faire serait sans doute trop loin de vous — et moi je ne veux pas écrire, mais VIVRE, vivre, bon dieu ! Ah un peu d'espace pour vivre.

Et puis quoi ? Allons, il est inutile d'ajouter quoi que ce soit, il y a trop de choses que l'on ne peut pas dire, que l'on peut vivre tout simplement, douloureusement, et très seul.

Je *vous aime bien*, je vous reproche seulement de dire que je suis loin de votre humanité.

B.

7 novembre 57

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux Bernard, tu es une andouille, je n'ai jamais pensé que tu étais devenu « gâteux » — mais je te croyais bel et bien « retiré ». D'ailleurs, en de nombreuses lettres tu m'as dit et répété qu'il n'y avait plus rien à faire dans ce monde pourri etc. etc. Et c'est pourquoi j'ai été si heureux, et un peu surpris, de te voir à nouveau avec de grands projets. Comme tous mes souhaits sont avec toi.

Pas question de faire un saut chez toi pour quelques jours, il y a mon travail ici et le fait non négligeable que j'ai une dizaine de roupies devant moi. Et puis si je quitte cet Ashram ce sera pour de bon.

C'est étrange, tu me parles de février en Éthiopie, et justement j'avais pris intérieurement la décision de tenir ici coûte que coûte jusqu'à février au moins, date limite. Il y a des heures où je me demande comment je pourrai tenir l'heure suivante, mais je veux vraiment faire preuve de bonne volonté et tenir jusqu'à l'impossible — donc février. Si rien ne se produit d'ici là, je lève l'ancre. J'avais l'intention de filer vers le Congo et de me faire coupeur de bois, mais ton aventure éthiopienne, si peu que tu m'en dises, m'excite beaucoup. Et si l'aventure est belle, sois sûr que je saurai trouver le grand stylo. Ce n'est pas difficile

22 novembre 57

à Klari

Amie, vous aviez écrit que vous n'aviez pas la nostalgie d'un « plus ». Et c'est très littéralement que je vous ai répondu : « Tant mieux pour vous, ça vous évitera bien des difficultés et des épreuves. » Et je répète : tant mieux pour vous, sans la moindre intention de vous « insulter ». Car je ne pense pas que l'état d'épreuves et de difficultés soit un état bien admirable. Il s'en faut.

Je n'ai pas cru non plus que la « sainteté » de Max soit une allusion personnelle. Mais je ne pouvais pas m'empêcher d'y voir une association de sentiments puisque toute la suite de votre lettre tournait autour de ma vie très peu humaine : « Je n'ai pas de goût pour ce qui n'est pas humain... Je n'ai pas la nostalgie d'un plus... Vous me semblez très loin... Je ne veux pas faire dépérir mes sens, etc. » Tout cela est clair comme de l'eau de roche. Et c'est cela que j'appelle un « manque de réponse ». Car votre vie peut être ce qu'elle veut, vos idéaux ce que vous voulez et je ne suis pas là pour en juger (et de *quel droit* ?). Je comprends toutes ces choses parfaitement, mieux que vous ne le croyez — mais je regimbe violemment quand vous dites que *ma* vie n'est pas humaine. Vous pouvez dire que vous ne l'aimez pas, ou que vous ne la comprenez pas — et vive la différence, car si tout le monde ressemblait à l'Orpailleur, ce serait irrespirable —, mais je ne reconnais à personne le droit de dire que ma vie n'est pas humaine. C'est vraiment, je le répète, n'y avoir rien compris. Et c'est encore plus d'incompréhension que d'écrire, comme vous le faites dans votre dernière lettre : « Vous vivez votre vie, votre vocation ou vos élans, persuadé que vous êtes dans le vrai *et que c'est la seule voie* ». Eh bien, mes félicitations ! me voilà devenu frère prêcheur, propagateur d'une nouvelle Église exclusive et excommuniante. Je ne vous répondrai pas sur ce point, car c'est bien inutile.

Et votre lettre se termine sur un bon conseil :

« Il faut que votre Orpailleur cesse d'accuser les autres, des douaniers et des barbelés qu'il porte en lui-même. » Vraiment, vous avez bien mal lu ce truc — bien que vous ayez eu l'amitié et la patience de le lire trois ou quatre fois — car je ne vois pas que la deuxième partie de mon *Orpailleur* accuse qui que ce soit, au contraire, c'est lui-même que l'orpailleur accuse dans cette deuxième partie, pas les autres. Si la première partie disait la révolte contre les autres, la deuxième va un pas plus loin, et je vous rappelle : « Quand on s'est bien révolté contre tout, il reste encore une révolte, la plus belle, la révolte contre soi-même et ses vieilles peaux de bique. » Est-ce clair ? Quant au « douanier » qui apparaît vers la fin, je vous ferai remarquer que l'Orpailleur le trouve « *comique* » car il a bien passé le stade où il se révoltait contre ces choses. Alors je ne comprends pas votre remarque.

Et pour finir j'avais été passablement agacé par votre question si j'ai d'autres « sujets » en vue. *Vous*, me demander cela...

Maintenant, pour faire la part égale, je vais vous dire ce que vous savez sans doute déjà, c'est que je suis un ami impossible et que même les bonnes raisons ne dispensent pas de la gentillesse. Et je ne me sens pas du tout du tout gentil, parce que c'est un travers de mon caractère d'aimer les êtres avec autre chose que de la gentillesse, ou d'une autre façon.

Si vous me parliez de vous, j'aurais peut-être eu l'occasion de vous montrer que je vous comprends ou que je vous aime telle que vous êtes, avec toutes vos différences, mais vous ne parlez pas de vous ni de votre vie, jamais.

Maintenant je dois reconnaître que j'ai toujours beaucoup trop parlé de moi. Et c'est là le mal de nos relations, amie. J'ai beaucoup trop parlé. Et je vous ai mis devant toutes sortes de contradictions, ce en quoi j'ai eu tort. Vous y perdez sans doute votre latin, ou votre hongrois, puisque vous m'écrivez que vous finissez par douter de la « conscience que j'ai pu acquérir ». Bien sûr ! J'ai manqué beaucoup d'occasions de me taire et aujourd'hui encore probablement.

Pour tenter de m'excuser de mes écarts de langage, de mes contradictions, de mes manques de gentillesse etc., de mes « menaces » aussi, comme vous dites, je vous dirai simplement que je vis un *passage*. Un passage d'un état à un autre. Parfois je franchis la ligne et je tente de vous dire des choses, mais elles sont trop lointaines, faites de « mots très beaux et généraux : amour, humanité, conscience, etc. » (sic). Donc je ne devrais rien dire, c'est mon tort de dire des choses quand je suis dans cet état- là. Mais la plupart du temps, je suis en deçà de la ligne, ni d'un côté, ni de l'autre, en plein dans un monde intermédiaire que vous comprenez peut-être avec votre tête, mais ça, ce n'est pas vraiment comprendre. Il faut être là-dedans pour sentir ce que c'est. Et là-dedans, les choses sont diablement tendues, comprimées, douloureuses. Là-dedans, on est tout séparé, tout loin et on enrage quand on s'entend dire que votre vie n'est pas humaine. Alors je ne devrais rien dire non plus de cet état-là, parce qu'il vous fait douter de la conscience acquise de l'autre côté. La vérité, c'est que je devrais me taire, non parce que je vous « laisse tomber », mais parce que je *ne vous fais pas de bien* et que je suis voué aux contradictions, aux raz-de-marée et aux « insultes » quand je suis là-dedans. Voilà, alors je ferais mieux une fois pour toutes d'attendre la fin de ce « passage » — s'il doit y avoir une fin. Mais dans tous les cas, je suis voué au silence, parce que ce que je vous dirai dans mon état le meilleur, sera « trop loin ». Si vous saviez comme je me sens détestable, odieux et impossible. Et comme cette « humanité » dont vous parlez est quelque chose qui doit vraiment se dépasser, pour s'accomplir.

Ceci dit, je me fais le serment, oui le serment, de ne plus jamais vous offrir le spectacle de mes heurts intérieurs — ça, c'était une vraie faiblesse en moi. Je n'avais qu'à me digérer sans théâtre. Le « être enfin seul » fait partie de ce théâtre. Ce sont des choses qu'on peut penser mais qu'on ne devrait pas dire. Mes excuses. En tout cas je suis une brute.

Quant à François, j'ai été un peu amer, ou déçu ou peiné d'avoir tant attendu un mot pour savoir ce qu'il pensait de ce maudit bouquin — pas au point de vue littéraire. Mais maintenant, ça m'est indifférent. C'est cela que j'appelle « pas de réponse ». Avec lui aussi j'ai eu le tort de trop parler.

Alors en définitive vous avez raison, je suis très loin de vous, dans votre pensée. De toute façon je suis très loin — et pourtant tellement proche, tellement proche. Quoi que je devienne, je serai toujours loin, pour vous. Notre humanité est une humanité de transition et quelques-uns, dont je suis, sentent tout le poids de cette transition, la vivent comme des chauve-souris qui se cognent un peu partout.

Il est vain de dire ces heurts et vain de dire qu'il y a « autre chose ». Chacun vit son destin comme il peut, et chacun a raison, et on aimera toujours mal.

Votre brute d'ami,

B.

P.S. Naturellement, malgré mes vitupérations, je ne vous ferai pas le reproche de me dire les choses comme vous les pensez.

15 décembre 57

à Klari

Amie, j'ai voulu mettre en relief l'aspect idéal de notre divergence comme si nos rapports n'étaient qu'intellectuels, et j'ai négligé au fond ce qui était le vrai point sensible chez vous, la vraie raison de notre querelle. C'est cette petite phrase de vous : « il y a un moment que je suis consciente de mon rôle de lest », à laquelle je pense et qui depuis quelques semaines gigote dans un coin de mon être comme une petite grenouille malheureuse — elle n'est pas contente, votre phrase, et hop ! elle saute dans ma tête et ressaute. Il faut que je lui coupe le sifflet. Eh bien non, Madame, vous n'êtes pas un lest et je suis bien stupide d'avoir pu créer en vous cette absurde impression. Et si vous y tenez vraiment à votre « lest », je dirai que vous êtes ma flibuste du lac Balaton, et que je vous emporte avec moi un peu partout dans mes cales, irritant trésor qui donne du poids à ma course. Ça, je ne sais pas très bien par quel bout vous prendre, il faut bien le dire, et vous êtes une peste de trésor. Mais enfin, on s'y habitue. Je crois même que ma vieille baille a tant pris l'habitude de vous qu'elle se trouverait toute drôle de vous perdre. Et ce n'est pas tout à fait de ma faute si je vous emmène là où vous n'avez pas envie d'aller — ma Prétontaine est un peu loufoque. Mais elle touchera peut-être un jour quelque port fabuleux — alors je vous vendrai au cours des cacahuètes, bon prix, et je me ferai douanier pour confisquer tous les voiliers clandestins.

Voilà, aimable cargaison — notez que j'ai dit aimable.

B.

25 décembre 57

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux,

Je suis ravi de savoir que tes affaires s'arrangent, bien qu'en un sens je regrette de ne pas te voir sur la route de la Belle Aventure. Enfin ce sera peut-être pour plus tard.

Pour moi, il y a de l'inattendu. Mon père offre à ma Mère un voyage aller-retour avion aux Indes. Ma Mère est anxieuse de me voir, mais ce voyage lui semble loin et difficile car elle n'est plus si jeune. Mais puisque « les crédits sont votés » elle m'offre, me demande instamment de prendre ce ticket aller-retour à sa place et de venir la voir. Pas question que

j'aille en Europe. Ce pays me rend malade. Et j'ai une autre aventure à courir qui ne me laisse pas de temps pour les « détentés » — que je redoute. Après, c'est toute une histoire pour se remettre en route. J'ai donc écrit à ma Mère pour lui dire qu'il fallait qu'elle vienne, elle, ici, un ou deux mois. Après, nous quitterons ensemble l'Ashram et je la conduirai à Colombo où elle s'embarquera, et moi j'irai où Dieu me poussera, Dieu sait où ! Les choses en sont là. J'attends la réponse de ma Mère. Si elle vient, ce sera dans le courant de janvier. Cela remettrait donc mon départ à fin février.

Pas question d'attendre le verdict de Gallimard. Cela prend des mois chez eux, une décision. Et je crois que mon truc leur paraîtra trop loufoque. Je m'en fous. Je taille la route. Ils verront toujours de la Littérature, quoi qu'on écrive — après tout, ils ont bien raison, ce ne sont pas des épinards. Mais... Oh et puis zut.

Donc si j'accompagne ma Mère à Ceylan il ne peut être question que je passe chez toi. Je le regrette. Mais tout est peut-être bien ainsi car cette petite lampe m'est délicieuse, trop délicieuse, et j'ai besoin d'avoir toute mes énergies bandées. Je te tiendrai au courant.

Tous mes vœux pour Maneck et toi. Je vous embrasse fraternellement.

B.

1958

4 janvier 58

à Bernard d'Oncieu

Mon vieux Bernard, la vérité c'est que je suis affreusement dégoûté de tout et de moi-même. Je ne regrette rien du passé mais je regrette tout ce que j'ai espéré et qui n'est pas venu, tous ces songes vains, cet Amour sans emploi, cette vie inepte, inepte. Il n'y a rien à faire, c'est ça le plus affreux. S'il suffisait de parcourir dix millions de kilomètres et qu'au bout se trouve la joie, comme je partirais ! Je saurais qu'enfin, au bout des dix millions de kilomètres, il y aura quelque chose. Mais je ne vois rien, et sans doute n'y a-t-il rien.

Comme tu as été sage, Bernard, et comme tu as dû amicalement te moquer de mes grands espoirs. Ah je voudrais bien me rayer de la carte, si je savais que cela avançait à quelque chose. La seule chose que je désire à l'heure actuelle, c'est fumer, fumer et une épaule amie, quelqu'un qui ne poserait pas de questions et qui comprendrait et qui aimerait malgré tout.

Et dans cette impossible situation où je suis à peine vivable pour moi-même, j'attends la visite de ma Mère ! Mon dieu, quelle force me faudra-t-il pour jouer la comédie.

Y a-t-il donc eu quelque chose de faux, radicalement, dans ma vie, que je suis cet être martelé, déchiré, sans bonheur ?

Il est absurde de t'écrire ces choses, car que peux-tu répondre ? On est toujours seul. Et c'est le camp de concentration qui continue.

Je t'embrasse en te souhaitant une bonne et heureuse année,

B.

Au fond, il me reste peut-être une chose à faire, c'est à ruiner méthodiquement cette vie que je maudis. Si tu savais comme je suis BLESSÉ.

à Klari

Amie, d'abord je vous embrasse, et puis je vous embrasse encore pour faire un compte rond, bien que l'affection ne soit pas mon fort pour le moment. Mais ne savez-vous pas, Amie, que précisément notre relation se situe au-delà de toutes ces choses qui sont susceptibles d'un terme négatif. Affection et désaffection. Désaccord et communion. Près de vous et loin de vous. On est ensemble et on se quitte... vous êtes là dans ma vie, élément inévitable comme l'eau ou l'espace ou la route, et je n'y peux rien, vous non plus sans doute. Alors ne nous laissons pas prendre au piège des mots, ils viennent comme des nuages sur la mer, ou des petits rayons de soleil, mais n'affectent pas la mer qui est elle-même, nous-même, cet élément secret qui nous joint, qui est vous-moi, nous, au-delà de toutes nos petites tempêtes et même de nos meilleurs accords. Alors on pousse ensemble, c'est tout.

Il faudrait que j'essaie de m'expliquer un peu clairement pour que vous ne teniez pas réellement compte de mes coups de boutoir quand ils viennent, pour que vous sachiez une fois pour toutes que je ne peux pas vous retrancher de ma vie, pas plus que je ne peux retrancher la mienne de moi-même. « J'avais l'impression, écrivez-vous, que vous en aviez assez des témoins de votre vie ancienne » — cette expression est déjà venue plusieurs fois dans vos lettres, comme si vous aviez été le témoin gênant d'une vie que je désapprouve ! Mais amie, rien ne me gêne de ce passé, il fait partie intégrante de ce que je suis maintenant, le pire m'a été aussi nécessaire que le meilleur pour grandir. Tout m'est bon. Il me semble absurde de penser qu'il y a un mal et un bien, un vrai et un faux, un mauvais et un bon... Je vois partout une Vérité unique, un Bien unique qui a reçu mille travestissements, des perversions innombrables, des déformations, mais qui pourtant s'efforce de percer au jour à travers ses masques. Rien n'est mal absolu, rien n'est erreur absolue, rien n'est faux absolu... Souvenez-vous de *l'Orpailleur* : « Ma vérité s'avance masquée et je danse dans la nuit comme au midi tranquille. » Alors il n'y a pas une nuit ancienne que vous avez partagée avec moi et une vie nouvelle d'où je vous rejette — il y a un même courant qui par mille méandres s'efforce inévitablement vers sa mer. Nous faisons route ensemble, n'est-ce pas ? Nous sommes ce courant, cette eau qui veut sa mer. Alors qu'importent les voies !

Ceci pour l'absolu. Mais nous vivons dans le relatif, avec des tas de petits mots d'encre qui tachent les choses plus qu'ils ne les éclairent, parce que nous ne savons pas encore comment communiquer autrement, consciemment. Alors il faut que je m'explique.

Ce n'est pas de vous que j'ai assez, mais de moi. Je n'en finis pas de m'arracher de moi-même. Je suis odieux, intenable, invivable. Comme une bête à l'agonie qui n'en finit pas de crever. Et je me colle aux épaules, je me pèse, j'en ai plein les bottes de moi-même. Il y a bien quelques minutes vraies par-ci par-là, et tout le reste est un cauchemar. Quand je suis dans le cauchemar je dis flûte à tout le monde, et tout le monde me pèse comme je me pèse à moi-même. Et il n'y a pas d'exception, je vous envoie au bain, et j'envoie François ou ma Mère au bain. Quand je pense qu'elle va peut-être venir me rendre visite à l'Ashram... je me demande comment j'aurai la force de mettre un masque de bon fils. Dans ces heures-là, ces jours-là, ces mois, ces mois, je ne suis fils de personne, ami de personne, je suis à vomir — un bloc de nuit vibrante, compacte qui crie Non à tout et à tous. Quand les bêtes meurent, elles veulent être seules, elles veulent se rouler en boule sous un lit — c'est ça. Avec le Yoga, il y a une sorte de Force intérieure qui se développe, une dynamo qui secrète un courant continu. Et l'intensité de ce courant augmente, augmente, ça grandit, ça se comprime de plus en plus, on est comme une batterie surchargée, plein, plein à crever, et ça ne crève pas, ça n'en finit pas de crever. Il y a des heures où je suis assis par terre, immobile, sans oser faire un geste, sans pouvoir dire un mot,



ça me serre tellement que je crois que tout va claquer, c'est pire qu'un étau, c'est une camisole de force. Ah ! on a mal partout, partout. Et ce n'est pas une image. Il paraît que ça doit aller comme cela de pire en pire jusqu'au jour où ça éclate vraiment — alors on passe de l'autre côté. Dans cet état-là, la moindre chose est un poids étouffant — et on est insupportable. Et ce n'est pas la Force qu'il faut accuser. C'est la résistance opiniâtre, désespérée, de tout le vieux, de tout l'obscur qui est enraciné et qui dit non, non. On est là impuissant, et ça se bat dedans, une lutte à mort. C'est la vie impossible, impossible. Ceux qui peuvent prier, obéir, se soumettre, croire, ceux-là passent la ligne sans trop de difficultés — et pour les autres c'est l'enfer. Voilà, je suis dans l'enfer depuis deux ans. De temps en temps il y a de grandes déchirures, et puis patatras ! on tombe dans le trou — et le trou est exactement à la mesure du sommet atteint. C'est-à-dire qu'on se casse la gueule vraiment. Alors on est capable de n'importe quoi. Parfois on fait n'importe quoi et on le fait avec une force de mal insoupçonnée. Je n'ai jamais été aussi mauvais de ma vie, à certaines heures. Il faut réellement qu'il y ait une force protectrice dans ces moments- là, car tout est possible — et avec la puissance que n'ont pas les gens de la vie ordinaire. Le Yoga, c'est du feu.

Et comme je suis à bout de ressources, bloqué de tous les côtés, je veux prendre la seule route qui me reste ouverte : la route physique, et user. Je ne sais pas ce que je vais faire. Je voudrais tout foutre en l'air. Prendre la robe jaune des mendiants et partir dans le soleil.

Quand je serai re-né, alors je serai peut-être un ami possible. Mais avant cela, il faut me pardonner et me prendre en patience. J'attends de savoir si ma Mère vient oui ou non à Pondichéry. Si elle vient, j'attendrai son départ pour me remettre en route, sinon, je partirai prochainement — j'irai à Ceylan. Après, je ne sais pas.

Mais quoi qu'il arrive, il n'y a rien de dramatique ni de tragique, c'est simplement une étape à franchir, comme on pousse ses dents. Après, ça ira mieux. Et il n'est pas question de vous « quitter », nous sommes ensemble de toute manière, avec ou sans lettres, d'accord ou pas d'accord.

Et puis, il y a ce sentiment poignant d'être faux, totalement faux. Chaque parole prononcée, chaque mot écrit est comme un plomb qui vous tire davantage vers le bas, dans plus de fausseté. J'ai l'impression d'être faux à crier, une fausse note insupportable. C'est ce « je » qui est odieux, pesant — il faudrait arracher ça, qu'il n'y ait plus qu'une grande lumière d'amour qui embrasse tout et qui ne soit pas moi, surtout pas moi. Et tout ce qui vient souligner ce « je » est perçu comme un mensonge, un mensonge hurlant, flagrant — et en même temps, je suis tout cramponné à mon « je »... Amie, c'est un état impossible et dans ces conditions comment voulez-vous que mes relations avec les autres soient « possibles » ? Alors la tentation, c'est justement de tout couper, tous les liens, brûler les passeports, arracher son identité, son nom, ses vêtements, partir sans rien — ah couper toute mémoire, qu'il n'y ait plus rien que des mains mendiante et une ombre qui s'efface dans l'écrasement du soleil sur les routes poussiéreuses. Mais cela aussi, n'est-ce pas monter son « je » en comédie ? Toute vie est drame. Tout acte est drame. Et il faudrait le non-drame, la transparence de la source qui ne s'interroge pas, qui ne se sait pas elle-même, qui coule, qui coule pour la soif de tout le monde. Et tout ce que j'écris là est puant de littérature. Il faudrait se taire absolument. Ne plus bouger. Effacer. Éclater ce nœud-moi. Ah que tout soit naturel... Amie, je bute partout, je me cogne partout, de tous les côtés c'est un mur. Alors ce sont des heures interminables d'immobilité à attendre je ne sais quoi qui ne vient pas, à pousser sur la carapace, à être là comme une bête malade, à crier oui-non, à aimer et haïr d'un seul souffle, à... Il faudrait prier, s'abandonner, dire oui même à cette nuit, mais c'est la révolte absolue, le sentiment de vivre une injustice monstrueuse... On est écartelé de tous côtés, on peut se prendre par n'importe quel bout, c'est le mensonge total — et le terrible, c'est qu'il n'y a pas un seul point sûr, pas un refuge, pas un petit coin de l'être où l'on puisse s'abriter, tout est horriblement faux, les pièges sont partout, les pensées nous traquenardent dans tous les sens,

les actes nous tendent partout leurs embûches — ah il faut vraiment une autre vie, une autre conscience.

Bon, vous allez croire que je suis en bonne voie pour la folie, mais je suis parfaitement sain d'esprit, hélas. Il faut que les hommes s'ignorent eux-mêmes totalement pour pouvoir se supporter eux-mêmes et vivre comme tous les jours. Je n'ai plus d'espoir que dans une autre vie, une autre conscience, une autre nature — quelque chose de radicalement différent de cette nature humaine dont je crève. Il n'y a pas de retour en arrière possible, on ne défait pas sa conscience, il faut que les choses s'aggravent tant qu'elles finissent par se transmuier. C'est cela que j'attends, que je ne sais pas comment attendre. Voilà. Alors il faut me pardonner mon incohérence, mes humeurs impossibles, mon cœur de pierre. Mais ça viendra, un jour la source se descellera, alors je pourrai aimer, écrire, vivre.

Une lettre de ma Mère, à l'instant : elle refuse de faire ce voyage dans l'Inde que mon père lui offrait. En un sens, j'en suis soulagé malgré la vénération et l'amour que je porte à ma Mère. Et je me retrouve devant un départ possible. Ceylan ? Je me demande si partir n'est pas encore dramatiser.

Mon livre. Vous êtes bien bonne de prendre tant de soin de lui. Il est tellement imparfait et il m'est tellement nécessaire, je veux dire que c'est un jalon indispensable et que, s'il n'est pas publié, je ne pourrai rien publier d'autre. Pour l'instant, c'est le cadet de mes soucis mais si un jour autre chose doit venir, il faudra que celui-ci soit sorti d'abord. Et je ne peux pas réécrire *l'Orpailleur*.

.....

Je vous embrasse Amie très affectueusement

B.

14 janvier 58

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux Bernard, j'ai tardé à répondre à ta première lettre car j'attendais des nouvelles de ma mère. Elle renonce à ce voyage et voudrait que je profite de son billet pour venir la voir. Tu as

été bien chic de « nous » inviter ainsi, sans même connaître ma mère, cela m'a beaucoup touché, beaucoup. Naturellement, il n'est pas question que j'aille en France — peut-être plus tard, quand j'aurai trouvé ma paix, ma vérité, bref quand je serai débarrassé de moi.

Les choses vont mieux depuis ma dernière lettre, j'étais très déprimé. Ma décision de partir a provoqué une détente, et le fait que la Mère reconnaisse ce départ. Je pars donc, mais mon but reste le même, si les voies sont différentes. On ne revient pas en arrière, ce n'est pas possible même si je le voulais. D'ailleurs, j'ai l'impression de « vouloir les choses », mais en fait les choses se font en dehors de nous et l'on ne fait qu'obéir à une nécessité profonde, quitte à la justifier *après* par toutes sortes d'idées, de théories et d'excuses. Donc je m'exécute.

J'avais l'intention de partir pour Ceylan et puis, tout à fait « par hasard », quelqu'un est venu à parler de la jungle d'Assam. Aussi j'ai senti au fond de moi ce petit déclic intérieur qui est comme une reconnaissance de la situation. J'ai eu le même effet lorsque j'ai reçu ta lettre me parlant de la Guyane alors que je m'apprêtais à partir pour la Mer Rouge. Donc je vais faire mon tour de jungle pour le temps qu'il faudra. Sur place, à Shillong, je trouverai les moyens. Il suffit d'aller voir et les choses s'arrangent. (...)

Ce n'est pas le désir qui me manque de vous voir. Je suis un peu incertain. Enfin on verra comment les choses s'arrangent. Je vais être sans doute très pressé, comme d'habitude ! Mais ce serait bien bon de bavarder près de la petite lampe avant d'aller goûter les moustiques

là-haut. Et tes touristes ? ? Tu es vraiment bien généreux de me proposer un ticket pour venir chez toi ! ! Il n'y a décidément que les gens fauchés pour donner. Pas question.

Je vous embrasse tous deux, mes bons amis. C'est bien rassurant de vous sentir là, ouverts et compréhensifs. Je t'écrirai dès que j'aurai mon visa... Allons, je suis tout ragaillard.

B.

26 janvier 58

à Bernard d'Oncieu

Mon vieux Bernard,

Tu me dis que, passé trente ans, ma vie de globe-trotter ne sera plus prise en sympathie par tout le monde extérieur qu'il soit indien, hindou, bouddhiste ou autre. La vérité, c'est que je n'attends aucune sympathie de qui que ce soit — d'ailleurs les gens n'ont vraiment de sympathie que pour

ce qui leur ressemble, et je ressemble de moins en moins à ceux qu'il est convenu d'appeler « semblables ». De toute façon je serai donc regardé « de travers ». Et je ne m'en réjouis pas, je constate simplement. J'ai toujours été sensible, depuis très longtemps, à cette sorte de retranchement des gens qui tracent autour de leur vie le cercle maléfique de leur pensée trop étroite, de leur cœur trop étroit. Ah ce manque de sympathie partout, ce manque d'amour, de compréhension. Mais je sais cela maintenant et j'ai pris l'habitude. Leur jugement ne me touche donc pas et ce n'est pas pour leur plaire que je vis, mais pour quelque chose d'infiniment plus important. Et tu te trompes si tu crois que mes vagabondages n'ont pas de « but précis ». En fait, rien n'a été plus déterminé, plus délibéré que ma putain de vie.

J'ai en réserve un autre projet, plus radical que l'Assam, mais il est encore trop tôt pour en parler. Et j'attends ce foutu visa d'un an. Décidément, je serai toujours hanté par ces gardeurs de frontières, ces sales petits inquisiteurs embusqués qui veulent faire entrer notre raison de vivre dans leur paragraphe n°7 forme B série M et nous nient d'un trait de plume. Bref, il faut que j'attende un mois peut-être ce visa, s'ils me font grâce. Donc pas de départ avant fin février.

Tu as la gentillesse de me donner une vraie raison de venir chez toi : t'aider à mettre *tes* idées au clair. Je voudrais bien t'aider, et quelquefois on voit mieux pour les autres que pour soi-même. Ce sera bon je crois de discuter ensemble, bon surtout un peu d'amitié dans ce désert.

T'écrirai quand les choses seront relativement fixées.

Affectueusement

B.

12 février 58

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux,

Tu m'excuseras d'avoir tant tardé à répondre à tes deux dernières lettres, mais j'étais dans une grande incertitude quant à ma destinée immédiate et dans une crise d'où j'émerge. Les choses se reclassent et tout est bien.

Après bien des débats, j'ai décidé de ne pas aller dans cette jungle d'Assam, pourtant tentante, car ce ne serait après tout qu'une réédition de mon aventure guyanaise et il est inutile de refaire deux fois les mêmes expériences. J'ai pris le parti de la solution plus radicale — je crois déjà y avoir fait allusion dans une de mes dernières lettres : je pars pour Ceylan à la fin de la semaine prochaine, le 22 selon toutes probabilités (si mon visa arrive à temps, il peut y avoir du retard), et je me fais Sannyasin — au moins pour quelque temps. Je vais rejoindre là-bas, dans l'extrême Sud de Ceylan, un Sannyasin tantrique que j'ai rencontré à l'Ashram il y a quelques mois — un homme très remarquable. Bref, il y a eu un « contact » entre nous lorsque nous nous sommes rencontrés, et je vais le rejoindre. Je pars avec le plein assentiment de la Mère — ceci pour t'éclairer les choses sur le plan occulte. Il est très probable que je reviendrai à l'Ashram, d'ailleurs, qui est mon centre, une fois pour toutes. Mais je crois qu'il est bon pour moi de faire cette expérience et de partir les mains vides et les pieds nus avec cette robe jaune qui autrefois, dans notre Moyen Âge, était celle des fous et des pestiférés — en tout cas cela m'aidera à dépouiller définitivement le vieil homme. Car j'en ai assez de ma peau occidentale. Ce n'est d'ailleurs pas l'Occident que je renie, mais de très vieilles choses en moi qui n'en finissent pas de mourir et qui sont liées à tout un comportement extérieur... Cette nouvelle a peut-être un caractère théâtral que je n'aime pas, mais il fallait bien te dire les choses, et je pars très tranquillement, assuré d'ailleurs que ce n'est qu'une phase — peut-être très courte — de mon destin, mais nécessaire.

Dans ces conditions, il m'est difficile de remonter jusque chez toi. D'abord parce que je pars sans argent. La Mère m'a dit que, puisque je pars sur cette voie, elle me donnerait le strict minimum nécessaire pour me transporter de Pondy à Ceylan — ce qui est parfaitement juste. Je me souviens de ton offre généreuse, mais même si j'avais l'argent pour remonter jusque chez toi j'hésiterais vraiment à le faire pour des raisons de fatigue et de temps, car je suis attendu à Ceylan début mars environ. Voilà, je suis désolé. Cela recule sans doute très loin notre rencontre, mais qu'y faire. En tout cas tu peux être sûr que mon amitié ne te quittera pas, où que je sois.

.....

Je compatis cher vieux, je comprends bien que ce n'est pas drôle du tout et que Maneck est aussi bien courageuse. Vraiment, que ta famille riche à crever te laisse ainsi vendre cette petite merveille est inconcevable.

Affectueusement à vous deux,

B.

27 février 58

à Klari

Amie, je m'embarque dans quelques heures pour Ceylan. Je vais rejoindre là-bas un Sannyasin qui vit dans un petit village de la jungle à l'extrême Sud de Ceylan. Je l'avais rencontré ici il y a quelques mois, un homme remarquable. Il doit m'initier et me donner la robe jaune. Sans doute resterai-je à Ceylan environ deux mois, puis je reviendrai avec lui dans l'Inde où nous irons sur les routes. L'Ashram reste mon centre : il y a des endroits que l'on ne peut pas vraiment quitter. Simplement j'ai besoin de faire vraiment l'expérience des mains vides et des pieds nus, cela m'aidera peut-être à quitter ma vieille dépouille.

Coïncidence, je reçois ce matin la nouvelle que Gallimard refuse mon livre. Allons, je vous l'avoue, cela me fait quelque chose que cet *Orpailleur* ne soit pas valable. N'en parlons plus, c'est tout<sup>1</sup>.

Sans nouvelles de François depuis novembre dernier. Mes deux dernières lettres, comme d'habitude, sont restées sans réponse. Si vous lui écrivez, dites-lui mon changement extérieur, et que je l'aime bien.

De ma mère non plus, d'ailleurs, je n'ai pas de nouvelles. Je crois qu'elle est fâchée de ce que je n'aie pas accepté son billet-avion pour revenir en France. Bien sûr, je comprends bien qu'elle ne comprenne pas.

Je n'ai plus qu'une volonté enracinée dans le cœur, comme mon souffle même, et c'est toute ma raison de vivre : naître un autre homme, car cet homme-ci n'est pas valable.

Je vous embrasse, amie très douce, vous êtes dans mon cœur, vous êtes ma sœur et je vous aime.

Satprem

*(Cette lettre s'adressait à Sujata, qui deviendra l'inséparable compagne de Satprem. À cette époque, Sujata, que l'on appelait aussi « Didi », du nom bengali, travaillait dans le laboratoire de Mère et dans le Bureau de Pavitra où Satprem la rencontrait quotidiennement. Elle était venue à l'Ashram de Sri Aurobindo à l'âge de neuf ans, en 1935, après avoir vécu ses premières années dans l'Ashram du grand poète bengali, Rabindranath Tagore, près de Calcutta. « Sujata » signifie « bien-née ».)*

*Exp. : Dhoumrapa<sup>1</sup>*

*Exp. : c/o Ganapati,*

*Exp. : les singes et les tourterelles*

*Exp. : en la jungle de Kataragama*

Kataragama, 8 mars 58

Parfaitement Mademoiselle, vous êtes une peste, un ouistiti à lunettes, un ornithorynque à deux pattes, vous êtes même un archéoptéryx dactylopède et insupportable. Voilà. Et j'en oublie. Non, Mademoiselle, vous n'êtes pas empotée, vous êtes archipotée. On n'a pas idée ! Pendant trois jours au moins j'ai été tourmenté par votre « adieu ». Puis j'ai compris qu'à mon retour vous seriez tellement supra- extra-ultra-mentalisée, que vous ne

1. *L'Orpailleur* sera finalement accepté par les Éditions du Seuil.

2. « Dhoumrapa », nom sanscrit que Sujata donnait à Satprem et qui signifie « celui qui fume » (!) Comme quoi il est rassurant de pouvoir fumer en sanscrit.

seriez plus visible pour de grossiers mortels comme moi. Et maintenant que je suis Sannyasin, je vois que tout cela est un jeu de *Mâyâ* et que Didi, après tout, est à peine didi et pourrait être aussi bien un cynocéphale chantant ou la Reine des pingouins. Alors je mets mes tourments dans ma poche et je vous tire la langue. *Neti, neti*<sup>1</sup>, Amen, Zim boum boum — tel est le nouveau Mantra de mon infernal Yoga.

À part cela, j'ai de la cendre blanche sur le front et la marque rouge. J'ai aussi une fleur derrière l'oreille, je marche pieds nus ( pas encore sur la tête) et je couche par terre avec les vaches et les taureaux du temple. Je mange avec mes doigts et je respire avec mon nez, quand même, et je suis en train de vous écrire à plat ventre par terre en signe de respect, bien sûr, pour votre sainteté. J'oubliais de vous dire que j'ai un petit pot en cuivre que je polis soigneusement au bord de la rivière — la rivière qui sert à tout : à laver, à se baigner, à boire et à se rincer les dents... La seule chose qui n'ait pas changé, c'est mon humaine stupidité.

Mais votre lettre<sup>2</sup> a été tout de même un petit rayon de soleil — disons plutôt un rayon de lune, parce qu'il fait trop chaud. Les singes sont en train de courir au-dessus de ma tête sur les toits du temple, en faisant un vacarme infernal, quelques tourterelles roucoulent dans un coin, voilà la cloche du deuxième puja<sup>3</sup> de Ganapati — et ma pensée vient vagabonder quelque part autour de vous à Pondichéry. Je serais bien triste, Didi, si je ne vous retrouvais plus, car vous êtes ma précieuse amie.

Satprem

P.S. Vous êtes quand même une peste, Mademoiselle, et je vous dis au revoir.

\*\*\*

*(Satprem avait envoyé ce « mot » à Sujata  
en quittant l'Inde pour Ceylan.)*

*Satprem*

*c/o Le ciel et les étoiles.*

Mandapam, 28 février 58

Au revoir

Dhounrapa

\*\*\*

---

1. Ni ceci, ni cela (Oupanishad ).

2. Ci-après, une lettre de Sujata du 3 mars.

3. Puja (ou poudja) est un rituel adressé aux dieux ; « Ganapati », aussi appelé « Ganesh », très populaire en Inde, est le dieu à la tête d'éléphant, agrémenté d'un énorme ventre. C'est le dieu des « masses », également celui qui donne les réalisations.

( Réponse de Sujata )

Pondichéry, le 3 mars 1958

Dhoulrapa,

C'est seulement ce matin que j'ai trouvé votre « lettre ». Dites-moi pourquoi « c/o le ciel et les étoiles » ? et non pas c/o la forêt ou surtout c/o la mer ? Ce qui me fait rappeler d'un récent rêve bien amusant et très beau où figuraient un éléphant qui dansait, un cheval, un dinde ( ? *deer* ) [Sujata voulait dire « un daim »], de drôles de poissons qui se changeaient en jolies coquilles quand on les enlevait hors de l'eau, une peinture vivante de mer, des couleurs magnifiques et derrière tout cela et toujours l'immense océan. Je ne vous dirai pas davantage car, comme vous le savez bien, il est très mauvais pour un sannyasin d'avoir de la curiosité.

Mère a donné deux choses pour vous qui ont été expédiées ce matin. Ce vendredi matin, quand je lui ai remis le *Dhammapada*<sup>1</sup> tapé, elle m'a rendu votre exemplaire (corrigé) en me demandant de le garder « pour quand il reviendra ».

Mais je pense encore que j'ai eu raison. Parce que, premièrement, personne ne peut garantir que je continuerai à exister dans ce corps physique ; et deuxièmement, je change. Donc, même si vous me retrouvez, ce sera une personne complètement changée et non la Sujata que vous avez connue (au moins pas aussi stupide, j'espère). Je crois donc qu'elle a eu bien raison d'avoir dit :

Adieu,

La Peste

Pondichéry, le 16 mars 1958

( Deuxième lettre de Sujata )

Exactement. Vous n'avez pas idée. Aucune. Quoique les tourments n'aient pas été causés avec intention, je pense que vous les avez bien mérités. Me donner un si dur coup sur la tête et s'enfuir avant que je puisse rendre la pareille ! Quelle idée... *serves you absolutely right* [c'est bien fait pour vous, absolument].

J'ai eu un grand plaisir d'apprendre que vous vous trouvez parmi *your natural kindred* [vos congénères naturels], Monsieur Hanouman [ le dieu-singe ]. Vous pouvez donc sûrement me tirer la langue. Mais moi, étant déjà un être mentalisé — quoique pas encore supra, etc. — je me trouve sinon tout à fait au-dessus de tels désirs, au moins capable de les maîtriser. Je vous donc souris.

À plat ventre par terre est une position bien confortable pour écrire. Et avec un oreiller sous les bras, c'est parfait.

Votre rivière me fait rappeler la puits située dans la cour de notre maison à Shantiniketan [ l'Ashram de Tagore près de Calcutta ]. Elle aussi servait à tout. Et Sannyasin, n'est-ce pas pratiquer de l'ascétisme que de prendre le bain en plein air, de bonne heure du matin, corps presque nu, à l'hiver de Bihar ( pas de Pondichéry, vous comprenez ? ). J'y puisais moi-même de l'eau avec un seau tout petit, car je n'avais pas beaucoup plus de sept ans.

Voilà que je viens de faire un gros effort pour exprimer en français tout ce qui me vient dans la tête. Donc ne vous fâchez pas trop contre la peste qui est venue encore vous déranger.

---

1. Dhammapada, le texte bouddhique sacré, auquel Satprem avait ajouté les commentaires de Mère.

Namasté Sadhuji [Salutation au moine].

Mes amitiés à Dhoumrapa.

Sujata

*(Cette lettre de Satprem à sa mère fut recopiée par son frère François, à qui elle l'avait envoyée. Seule cette copie a survécu.)*

Kataragama, 22 mars 58

Bien chère petite mère, reçu ta lettre avec joie.

Il ne faut pas te faire de souci pour moi : je suis heureux comme je l'ai rarement été dans ma vie, sans doute parce que je suis réduit à ma plus simple expression, comme un enfant. Il n'y a rien pour m'encombrer, et ce qui reste de moi est quelquefois si transparent que je sens Dieu au fond de moi comme un frère, un ami. Je commence à comprendre ce que veulent dire les Indiens lorsqu'ils disent : « Tu es Cela ». Nous sommes Dieu tout au fond qui se découvre lui-même à lui-même, et tout ce monde est le jeu innombrable de Dieu qui se cache à lui-même pour la joie de se découvrir lui-même en chaque être.

« Tout est Cela. » Je retrouve d'anciennes joies que j'avais au fond de mon petit *Baghera* et je sais maintenant, après avoir connu l'enfer, que le paradis aussi est sur cette terre, que tout est proche, tout est là, il suffit d'ouvrir les yeux dans la paix comme certains soirs à la croisée de *Ker Lise* quand la baie est si belle. Ah petite Mère comme nous sommes encombrés dans la vie par trop de livres, trop de dogmes et comme tout est simple. Tout est là.

Pour l'instant, je vis dans un temple Shivaïte entouré de jungle et les singes gambadent sur les toits. Rassure-toi, je ne suis pas devenu adorateur de Shiva, il n'y a pas besoin de profession de foi ici ; on sait que Dieu est dans tous les Dieux des hommes et que seul il importe d'aimer Dieu. Et que la nature est belle ici ! Des oiseaux, des milliers d'oiseaux de toutes sortes, de toutes les couleurs, de toutes clameurs. La jungle est pleine de tourterelles et de ramiers, et de singes fort impertinents avec un museau tout noir et un collier de barbe blanche. Je connais un petit sentier, le soir, dans la jungle inondée, où je vais écouter les oiseaux quand le ciel devient orange et tout bourdonne, chante, caquette ; de grands hérons se posent en bande et règlent leurs affaires de famille et des échassiers gracieux comme s'ils venaient d'une peinture chinoise et partout, partout, le roucoulement des tourterelles entrecoupé parfois du grincement de dents des singes batailleurs.

Alors, les lotus commencent à s'ouvrir et toutes les fleurs sauvages à rendre leur parfum de nuit.

Je quitte Kataragama ces jours-ci avec mon Sannyasin. Nous allons remonter vers le Nord, vers Jaffna, en allant d'un temple à l'autre chez ceux qui voudront bien nous accueillir. Je serai

là-haut vers le 20 avril et tu pourras, si tu veux, m'écrire à l'adresse ci-dessous. Et nous irons ensuite dans l'Inde, sur les routes.

Un « Sannyasin » est une sorte de mendiant itinérant qui fait le Yoga. Je continue donc mon Yoga sous une autre forme, et reviendrai vers l'Ashram quand cette expérience nouvelle aura porté tous ses fruits. Ah je ne me lasserai jamais d'expérimenter ce monde prodigieux et passionnant.

.....



Tout est bien, tout est toujours bien — seulement nous ne le savons qu'après.  
Je t'embrasse très tendrement,

ton fils B.

B.

Kataragama, 24 mars 58

à Klari

Amie, il est si bon de savoir que vous existez.

Je suis si reconnaissant de votre amitié. J'ai été mauvais et égoïste mais maintenant je vais vous servir et vous aimer. Pendant quatre années, je vous ai donné le spectacle de mes luttes, mais c'était surtout mon égoïsme qui résistait, le chemin n'était difficile que par ma stupidité. Mon changement d'existence comme je l'espérais, et au-delà, m'a très ébranlé ; j'ai été secoué dans toutes les parties de mon être et quelque chose s'est ouvert, bien ouvert cette fois-ci. Je suis heureux, presque enfant, mais un enfant qui sait — qui commence à savoir. Et ce bonheur n'est point personnel, c'est la joie de découvrir l'harmonie secrète des choses et de sentir sa place vraie dans les choses — enfin ma vraie route commence. Ce n'est pas encore l'expérience décisive, le grand tournant, mais le premier mur est tombé, tout est bien, tout est grâce. Amie, comme j'aimerais vous prendre par la main, avec mon frère, et vous faire toucher cette lumière qui est partout comme une joie qui pétille, comme un sourire retenu, et cet immense amour derrière les choses. Ah nous sommes Cela et la vie n'a pas d'autre sens. Tout est Cela, et quand on commence à voir, juste un peu, c'est déjà une félicité merveilleuse, une magie qui transfigure tout. La vie n'a pas d'autre sens et nos souffrances sont mille fois récompensées.

Je suis hébergé dans un temple Shivaïte tout entouré de jungle — une jungle pleine de ramiers et de tourterelles qui roucoulent partout et d'oiseaux par milliers. Des singes gambadent sur les toits du temple et je vous écris accroupi par terre près du sanctuaire dressé à Devayani — c'est là que je couche. Rassurez-vous, je ne suis pas devenu spécialement adorateur de Shiva, mais Shiva est grand, qui danse sur nos ruines pour nous forcer à une création plus parfaite. Ils croient que les Indiens sont idolâtres, mais je vis avec eux, comme le plus humble d'entre eux, et je vois que les idoles ne sont pas toujours celles qu'on croit. Amie, tout est nécessaire. Il n'est pas une chose, pas un être qui ne soit indispensable à la totale harmonie ; chacun, nous avons quelque chose à exprimer qui est irremplaçable — ah découvrir ce que nous sommes vraiment, derrière ce que nous pensons ou imaginons que nous sommes, c'est le secret de la parfaite expression, c'est la vie vraie. On ne sait pas assez que la suprême subjectivité est la suprême objectivité, et que les choses vont du dedans vers le dehors : réaliser dedans, c'est le secret de la réalisation dehors. Et pas une seconde je ne perds de vue cette réalisation dehors : c'est une action *dans la vie* que je cherche — j'attends mon heure, mais elle viendra, c'est inéluctable, il n'est que de grandir en conscience.

.....

C'est une grâce d'être parti de Pondichéry avec la nouvelle que Gallimard refusait mon *Orpailleur*. Ce dernier coup m'a aidé à faire mon décrochage.

J'ai vécu quelques semaines dans une sorte de néant, arraché à moi-même, et puis tout m'a souri. Ils ne veulent pas de mon *Orpailleur*, mais j'écrirai infiniment mieux qu'un *Orpailleur* — j'ai un autre livre presque formé dans un coin de mon cœur<sup>1</sup>. Et s'ils prennent celui-là, j'exigerai que mon *Orpailleur* soit d'abord publié, avec tous ses défauts, tel qu'il est, car il est nécessaire. Et s'ils ne veulent pas de mon deuxième livre, je continuerai quand même, parce que c'est ma loi, et un jour ils finiront par comprendre.

Je vous avais demandé de m'envoyer, il y a longtemps, vos poèmes de concours, vous n'en avez rien fait, c'est très mal Madame. Vous me feriez une joie en m'envoyant *tout ce que vous écrivez*, seriez-vous timide avec moi ? Je sais ce que vous valez, Amie, je sais parce vous êtes sincère et votre poésie aura de plus en plus cette qualité. Parlez-moi *de vous*, je voudrais savoir, vous suivre mieux que pendant ces dernières années, vous aimer mieux, vous servir enfin.

Je vous embrasse Amie, ma sœur très proche.

Satprem

Kataragama, 16 avril 58

à Maneck et Bernard d'Oncieu

Cher vieux, chère Maneck, mes pensées sont souvent près de vous, malgré mon silence. Je suis dans un temple Shivaïte et vis le plus simplement du monde, dans la pure tradition hindoue. J'ai appris beaucoup de choses, et surtout les choses se sont enfin dénouées en moi. Tout va bien, très bien. Je préfère ne pas donner de détails car cela ne peut que troubler et déformer ce qui est en train de se clarifier. D'ailleurs, avec nos mots, nous ne savons encore que rétrécir les choses. Il faut décidément que je me mette à la poésie — si elle veut venir — car c'est la seule façon de dire un peu vrai.

Mon compagnon Sannyasin est un pur Kshatria<sup>2</sup> du Bengale. Il est sans peur, ose tout, mais dans la lumière. Tout son être respire la noblesse. Il te plairait beaucoup. Peut-être verras-tu, un jour, deux mendiants frapper à ta poterne ? ! Je ne sais, car cette expérience a déjà porté la plupart de ses fruits et le temps va bientôt venir où ma place sera à l'Ashram de nouveau, plutôt que sur les routes. Je suis en plein dans le travail profond et je ne voudrais pas céder au pittoresque du mendiant itinérant — il y a plus sérieux peut-être ? Après bien des retards sur nos plans, nous quittons Kataragama pour remonter dans le Nord de Ceylan, à Jaffna, où tu pourras m'écrire, puis nous retournerons dans l'Inde : le temple de Rameswaram<sup>3</sup> sera notre première étape. Après...

Il me tarde d'avoir de tes nouvelles, de savoir comment tu t'en sors et si ta foi dans le miracle est toujours bien allumée.

.....

Affectueusement

B.

1. Ce sera, bien des années plus tard, *Par le Corps de la Terre ou le Sannyasin*.

2. Membre de la caste guerrière en Inde.

3. Presqu'île dans le Sud de l'Inde, en face de Ceylan, où se trouve un immense et très vieux temple Shivaïte. C'est là que Satprem recevra son initiation de Sannyasin.

Kataragama, 17 avril 1958

à Sujata

Bonjour Reine des hippocampes, je voulais m'assurer que vous êtes toujours dans un corps physique, cher être mentalisé, mais méfiez-vous, avec vos rêves sous-marins vous pourriez renaître dans une peau de poisson salé — et comme je renaîtrai mouette, je ferai un délicieux déjeuner avec vous.

Et pourquoi ce billet de la main gauche ? Parce que la main droite doit ignorer ce que fait la main gauche ? Enfin, c'est heureux que vous n'ayez pas une troisième main ignorée des deux autres ou que vous n'écriviez pas chinois avec vos doigts de pied, Mademoiselle lunatique. Moi, je vous écris toujours respectueusement à plat ventre et de la main droite en me souvenant que vous êtes une peste — mais la peste me manque, voyez comme le mental humain est pervers !

Mes cheveux poussent sans coiffeur et je vais bientôt ressembler à Jeanne d'Arc, ou à Ganpatram (sans ventre) ou même à Shanti ! Vous vous rendez compte ! Bref, je suis presque un saint.

Didi, j'ai décidé d'apprendre le bengali — car, comme vous le savez, c'est le langage des dieux et des surhommes, en tout cas de la race élue —, il faut donc qu'à mon retour vous me donniez des leçons. Je compte sur vous, “ surfemme.

Mon retour... Oui, j'ai besoin de Mère, mais il y a un petit malicieux vagabond et très indépendant en moi qui stupidement persiste à aimer la grand-route. Alors ? ?

Que faites-vous ?

Que faites-vous ? Amitiés

Dhounrapa

Pondichéry, le 26 avril 58

de Sujata à Satprem

Monsieur Jeanne d'Arc,

Un peu moins de respect me conviendra beaucoup mieux. Car je soupçonne que quand vous vous mettez à plat ventre, vous trouvez cela tellement commode que vous vous endormez, et comme Rip van Winkle vous ne vous réveillez qu'après un mois. Alors est-il surprenant que vous ayez de longs cheveux ? Et la barbe ? Je ne doute pas que vous paraissiez très vénérable, “ Swâmi Satpremânanda”.

Vous vous trompez. C'est le sanscrit qui est connu comme « *devbhâsâ* » ( langage des dieux). Mais vous avez raison de dire que le bengali est le langage de la race élue ( puisque c'est le mien ! ). Permettez-moi de vous corriger sur un autre point, Dhounrapa : dans le monde supramental il n'y a ni homme ni femme, tous sont des *êtres* supramentaux<sup>1</sup>. Je suis sûre que vous apprendrez le bengali beaucoup mieux que je n'ai appris le français.

---

1. C'est ainsi que Sri Aurobindo appelait les êtres de la prochaine espèce.

En ce qui me concerne, je me sens un peu déprimée. Voici la saison de natation et me voilà hors de concours ( bellement enrhumée comme d'habitude, donc pas permis de participer). Fâcheux ! n'est-ce pas ? Mais j'ai eu le plaisir de pratiquer.

Vous savez, l'autre jour quand je nageais, quelqu'un m'a dit : « *you look like a nymph, Sujatadi...* » [vous avez l'air d'une nymphe] ( je n'en ai jamais vu une et comme je ne peux pas me voir moi-même, je reste aussi ignorante qu'auparavant). Ceci sera plus agréable que « le poisson salé ». Et puis pensez, quand la mouette aura faim encore une fois, alors ? Mais peut-être serai-je Lakshmi, la fille de l'Océan, qu'en dites- vous ? Or, considérant tout, j'aime mieux rester ce que je suis : l'enfant de Mère. Qui sait ? Probablement vous aussi vous ne serez pas une mouette mais le « *great winged wanderer paraclate*<sup>1</sup> » qui trouvera sa grand-route en Mère, comme nous retrouvons en Elle tout ce que nous aimons.

Mes bonnes pensées sont avec vous  
et mes amitiés.

Sujata

Rameswaram, 8 mai 58

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux,

.....

Je quitte Rameswaram ces jours prochains pour Madourai<sup>1</sup>, puis ce sera Pondy sans doute.

Ah mon vieux, tu ne peux pas savoir comme je suis tout allégé !

Affectueusement

Satprem

P.S. Lors de la cérémonie d'initiation j'ai reçu un troisième nom : Sat-prem-*Ananda*.

Pondy, 5 juin 58

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux,

Quelques lignes à la hâte pour te dire que je me remets en route demain matin avec mon Sannyasin. Nous partons pour les sources du Gange, Kedarnath, via Calcutta et Bénarès. Puis, en redescendant de l'Himalaya, nous devons séjourner au Bengale où je recevrai l'initiation tantrique. C'est l'initiation védantique que j'ai reçue à Rameswaram. Ma vie est toute changée et ces choses ne peuvent s'écrire.

---

1. « Paraclet, le vagabond aux grandes ailes » (d'un poème de Sri Aurobindo).

2. Un temple du Sud de l'Inde.

Je ne vis plus comme avant, je ne sens plus comme avant, c'est un renversement inouï

La lettre que tu m'as écrite à Jaffna a dû s'égarer avec les grèves là-bas.

Je n'ai pas d'adresse à te donner et il est probable que, pour une nouvelle période assez longue, je serai silencieux, mais dès que cela sera possible je t'enverrai un mot. Non, bien sûr, je ne t'oublie pas. J'aimerais te voir, mais quand ? ?

.....

Je pense à toi, à votre jardin et suis avec vous affectueusement,

Satprem

Brindaban, 7 août 58

à Sujata

Didi,

Malgré le silence je pense à vous, souvent, je vous ai même vue dans un rêve très clairement. Nous venons de parcourir plus de trois cent kilomètres à pied dans l'Himalaya, et du royaume de Shiva nous sommes descendus dans les prairies de Krishna. La petite cité tout entière vibre de « *bhajan*<sup>1</sup> » du matin au soir et une partie de la nuit — on dit qu'il y a quatre mille cinq cent temples ici, en fait chaque maison est un temple et les ruelles sont pleines d'un même nom, sur toutes les lèvres : *Radhashyam* ! c'est une très belle atmosphère. J'ai trouvé aussi une très bonne atmosphère à Nabadwip, près de Calcutta, l'endroit où est né Chaitanya — le royaume de Shiva semble bien froid et vide à côté de cette « *Bhakti*<sup>2</sup> » contagieuse. Je suis allé aussi à Dakshineswar<sup>3</sup> où j'ai senti formidablement la force de Mère. Bientôt nous quittons Brindaban pour Bénarès puis nous passerons à Gaya ( *Vishnupada*) et retournerons à Calcutta. J'espère être à Pondy vers le 10 ou le 15 septembre. J'ai hâte de retrouver Mère et je suis un peu triste d'être sans nouvelles. Va-t-elle bien ? ? Si vous êtes gentille, voulez-vous me donner de ses nouvelles ? (à l'adresse de Calcutta) — et des vôtres, bien sûr ? J'ai besoin de retrouver Mère, terriblement besoin, et de calme et de silence (mais cela me fera bien plaisir de bavarder un peu avec vous si vous n'êtes pas complètement absorbée par votre maudite gymnastique ? ! )

Au revoir chère peste,

Affectueusement

Dhoomrapa

---

1. Bhajan : musique et chants de l'Amour divin, particulièrement adressés à Sri Krishna.

2. Bhakti : le yoga de l'Amour divin.

3. Le lieu où a vécu Ramakrishna.

P.S. Voulez-vous faire mes amitiés à Pavitrada et lui dire que je m'inquiète du travail qui s'accumule là-bas, mais je mettrai les bouchées doubles quand je reviendrai — j'ai hâte de travailler pour Mère. Ah Didi, Mère est la seule Réalité, la seule Réalité, tout le reste est mensonge.

*( Une deuxième lettre de Satprem à sa mère, recopiée par son frère François. Toutes les autres lettres de Satprem à sa mère ont disparu.)*

Brindaban, 8 août 58

Bien chère petite mère,

Je viens de parcourir de longs kilomètres à pied dans l'Himalaya avec mon bâton et ma besace, d'un caravansérail à l'autre, le crâne rasé et vêtu d'une robe orange comme les mendiants, et j'ai suivi le Gange jusqu'aux glaciers, traversé chaîne après chaîne, des paysages d'un autre monde pleins de roses sauvages et de fleurs étranges. J'ai escaladé des rochers sauvages perdus dans une brume éblouissante qui rayonnait pour moi seul, et j'ai vu toutes sortes de mystiques étranges, toutes sortes de pèlerins qui n'avaient soif que de Dieu et dont le regard brillait d'une joie irrésistible, j'ai dormi dans des monastères aux idoles millénaires, dormi avec les caravanes mendiantes, et senti Dieu partout comme un ami, un sourire, un frère de lumière, si proche.

Je me suis baigné dans des eaux glacées et en chaque temple j'ai célébré les rites dans les sanctuaires hindous. Ah nous appartenons à plusieurs mondes en même temps, et j'ai lentement tissé le fil qui conduit aux régions secrètes, là où tout est Amour, joie tranquille et connaissance infaillible. Je ne suis plus le révolté, le tourmenté que tu as connu et il me semble que maintenant je peux tout aimer, tout comprendre, tout admettre, parce que les visages de Dieu sont innombrables, parce que tout est Dieu qui joue à se découvrir lui-même en chaque forme, en chaque être. Comme nous aimons mal, comme tout devient transparent et radieux quand on s'approche du centre de soi-même, ah petite Mère il n'y a rien à excommunier de la vie, tout à comprendre, comprendre !

Je suis maintenant redescendu dans les plaines avec la mousson, une petite cité que remplit le cri éploré des paons et le jacassement infatigable des perruches au bord de la rivière Yamouna, où jouait Krishna enfant, et les ruelles tortueuses au milieu des ruines de l'empire moghol retentissent des chants religieux, de cymbales et de tambours aux sons graves pour chanter la gloire de Krishna. Tous les rites consistent à chanter et chanter, danser : Dieu est joie. Dans quelques jours je vais me remettre en route pour Bénarès, la ville sainte où je compte être le 15 août. Très souvent je te rencontre dans mes rêves et nous voyageons ensemble en d'autres mondes — le lien subtil entre nous est bien solide, le sens-tu ? Je t'imagine à la fenêtre de *Ker Lise* et je me sens tout proche de toi, très proche, le sens-tu ? Donne-moi des nouvelles de François, et de tous. Que devient mon frère ? ? est-il heureux ? ? Et comment est la France depuis de Gaulle ? Je suis sans nouvelles du monde extérieur. Tu peux m'écrire à Calcutta où je dois passer vers fin août.

.....

Dis au père mon affectueuse pensée. Je t'embrasse, petite Mère, très tendrement.

B.

à Klari

Amie bien chère, votre lettre du 18 juin m'arrive maintenant seulement après avoir parcouru tout un circuit à travers l'Inde, de poste en poste. Comme je regrette de n'avoir pu vous réconforter au moins d'un mot pendant cette période difficile — mais j'ai souvent pensé à vous, peut-être l'avez-vous senti, et je crois que, d'une certaine manière, je peux vous protéger, cela dépend de vous : chaque fois que vous pensez à moi, je suis là, sinon je ne suis nulle part.

Vous voilà seule à nouveau, je sens bien que tout cela est douloureux<sup>1</sup>. (...) Écrivez-moi en détail comment pratiquement s'arrange votre vie, je voudrais savoir, vous suivre mieux. Mais j'ai toujours senti un absolu en vous et me suis parfois étonné que vous puissiez mettre cet absolu dans un homme, ces choses sont si décevantes, si légères. Qu'est-ce donc qui est si profondément « touché » en vous ?

« Croire en soi-même », c'est précisément atteindre un centre inébranlable, invulnérable, un roc tout plein.

Et ne croyez pas que ce centre intérieur soit un centre d'indifférence et de froideur, quelque chose de solitaire et d'Olympien — c'est au contraire très chaud, mais tranquille, tranquille comme une eau, et c'est dans cette tranquillité que les vraies choses peuvent commencer à émerger. Amie, ma chanson est monotone, mais ne sentez-vous pas qu'il faut vraiment parvenir à une autre conscience, une vraie conscience, une autre vie, une vraie vie, sinon cette mascarade humaine n'en vaut guère la peine, on y meurt d'étroitesse, et surtout on ne peut pas aimer, c'est cela le plus terrible, ce manque d'amour vrai dans la vie ordinaire des hommes.

Ne croyez pas que je sois installé une fois pour toutes dans la joie sans ombre. Il semble que les victoires ne soient jamais définitives et que chaque fois on se trouve devant une étendue plus vaste à conquérir, les victoires sont toujours à recommencer. Mais je m'accroche de toutes mes forces à quelques expériences bouleversantes qui brillent comme un phare dans mes heures d'obscurité et qui sont la promesse irréfutable qu'une autre vie est possible, une autre vie vraie.

Je vous écris accroupi par terre dans un vieux garage plein de moustiques où depuis huit jours j'ai trouvé refuge contre la mousson. Je mendie ma nourriture dans les temples. C'est la ville de Krishna, au bord de la Yamouna, et il y a quelque quatre mille cinq cent temples ! C'est vous dire que je ne meurs pas de faim ! Cette vie mendicante, le crâne rasé et vêtu de la robe orange des Sannyasins, un bâton, une besace, a été pleine d'expériences. Je crois que, maintenant, je pourrais passer n'importe où, je suis blindé, cuirassé comme un vieil ichtyosaure. J'ai dormi un peu partout, sur le quai des gares, dans d'étranges monastères aux idoles inquiétantes, j'ai célébré les rites dans les sanctuaires les plus fermés, et inlassablement j'ai promené ma soif — c'est cette soif qu'il faut entretenir, Amie. Pitoyables sont les rassasiés. Dans quelques jours, je prends le train pour Bénarès (c'est ça le plus pénible, ces trains de l'Inde, où l'on est interminablement accroupi les uns sur les autres dans la crasse et la chaleur). Ah amie, de toute mon âme, avec toute la force de vie qui est en moi, je crois, je CROIS.

Je ne pense plus du tout à écrire, comme si j'étais passé un stade au-delà. Je suis plein d'autre chose qui me brûle. Écrire n'a guère de sens (maintenant, pour moi) que si cela aide les autres, et il semble bien que les autres ne goûtent guère ma littérature, alors je ferme boutique jusqu'à nouvel ordre. Et vous ? ? Avez-vous récupéré mon *Orpailleur* de chez Gallimard ? Je souhaiterais beaucoup que ces choses ne traînent pas n'importe où.

---

1. Klari vient de quitter son mari, Max.

Avez-vous des nouvelles de François ? Je pense tant à lui. Il ne m'a jamais annoncé ses fiançailles, et depuis c'est le silence.

Fin août je compte passer à Calcutta, si Dieu veut. Vous pouvez m'écrire là, à mon nom indien. Après, je compte retourner à Pondichéry, en septembre sans doute, pour récupérer et mettre de l'ordre en moi.

Écrivez vite, Amie, il me tarde de savoir où vous en êtes. Je ne vous quitte pas. Je suis avec vous de toute ma tendresse.

Satprem

Sri Aurobindo Ashram

Pondichéry, le 12 août 1958  
de Sujata à Satprem

Dhoumrapa,

Votre lettre du 7 courant, inattendue et inespérée, m'est parvenue hier. Je l'ai lue à Petite Mère ce matin. Dès que je lui ai dit que j'ai reçu une lettre de Satprem, elle a dit : « Qu'est-ce qu'il dit ? il ne m'a pas écrit. » Et elle a tout écouté très attentivement et tout de suite — après le Balcon<sup>1</sup>, avant son déjeuner. Après elle m'a demandé si je vous écrivais. J'ai dit « oui, mais après le *Darshan*<sup>2</sup> ». Elle a dit qu'il valait mieux écrire immédiatement et qu'elle donnerait un petit mot pour vous le transmettre.

Comme vous me demandiez de ses nouvelles : « va-t-elle bien ? ? », je lui ai demandé ce que je devais répondre. Elle a commencé par me gronder. Et puis elle a dit de vous écrire que « tout va bien ». Je vous dis donc que tout va très bien. Et quand elle m'a remis sa lettre, elle m'a dit de vous informer que j'ai lu votre lettre à Mère et voici sa réponse.

Il est l'heure. Je me sauve, ou manquerai le courrier.

À bientôt donc.

Sujata

P.S. En fait je n'ai pas lu *toute* la lettre à Mère. Si j'étais plus méchante je l'aurais fait. C'est ce que vous avez mis à la fin à propos de cette gymnastique « maudite » — *indeed* !  
[vraiment !]

Pondichéry, 18 août 58

de Sujata à Satprem

---

1. Tous les matins vers 6<sup>h</sup>, Mère apparaissait à son balcon devant la foule des disciples.

2. Le 15 août, jour de naissance de Sri Aurobindo, tous les disciples passaient un à un devant Mère (et Sri Aurobindo autrefois). C'est ce que l'on appelle « Darshan ».



Sri Swâmi Satpremânandaji,  
Namasté [salutations].

Bien sûr je ne puis plus venir causer avec vous. Ce ne sera pas à cause de la gymnastique, mais tout simplement parce que j'aurai peur de m'approcher de vous. Je pense que vous êtes devenu un grand sannyasin, et les grands sannyasins ont une très mauvaise habitude. C'est qu'à la moindre excuse, ils réduisent les gens en cendres. Je n'ai encore pas envie d'appartenir au cosmos en forme de poussière, j'aime mieux garder la grosse forme que j'ai ( je commence à devenir aussi grosse que Mridoudi, vous ne me reconnaîtrez plus, je crains).

Le Darshan s'est bien passé en dépit de la grande foule. On pouvait à peine bouger pendant toute la durée du Darshan.

Tout ce programme tellement chargé a laissé Mère un peu fatiguée. Mais pas trop.

Vous savez peut-être qu'elle est en train de traduire « *Thoughts & Aphorisms* »

[ *Pensées et Aphorismes*, de Sri Aurobindo].

Elle veut le prendre pour la classe du vendredi dès que le Dhammapada sera terminé. Elle disait que si quelqu'un lisait et comprenait ce livre, elle lui donnerait un certificat d'intelligence. Les sports sont maintenant presque finis. Il ne reste plus que les relais et les luttes à la corde.

Nous serons tous très contents de vous revoir.

Ma prière vous accompagne toujours.

Mes amitiés

Sujata

P.S. Excusez toutes ces ratures, j'ai été interrompue au moins cent fois.

Pondichéry, 1<sup>er</sup> septembre 58

à Klari

(*Satprem est de retour*)

Amie, j'ai aimé le ton de votre dernière lettre : il y avait quelque chose de détendu et de paisible — du moins c'est ce que j'ai cru sentir derrière vos mots.

Bien sûr, il faut suivre le fleuve souterrain et *dans une certaine mesure* ne pas trop forcer les choses : ce travail intérieur n'a rien à voir avec notre compréhension de la tête, et notre tête est trop petite pour nous conduire en ces profondes régions — allez donc suivant votre fleuve poétique, aussi sincèrement que vous le pouvez, c'est votre Yoga, je vous l'ai déjà dit. Mais tout de même, ne soyez pas trop « têtue », car vient un moment où il est vraiment trop tard — vous savez, la fameuse sagesse des impuissants ! !

Je suis revenu à la hâte à Pondy pour diverses raisons. Il est trop tôt pour vous parler des expériences innombrables que j'ai vécues, d'ailleurs je crois bien que ces choses ne valent que pour moi.

.....

La raison pour laquelle « je ferme boutique » n'est pas tout à fait celle que vous pensez. Ce n'est pas exactement parce que l'on ne goûte pas ma littérature, mais parce que quelque chose d'autre me brûle. Oui, me brûle. Et écrire me semble, pour l'instant, une activité tout à fait secondaire. Cela reviendra peut-être par la suite mais ce ne sera plus comme avant — je suis un stade au-delà et n'écrirai qu'en obéissance à un impératif supérieur à ma petite caboche. Voilà pour l'instant.

Allons amie, je vous embrasse très affectueusement. Bon courage. Et envoyez-moi vos poèmes s.v.p.

Satprem

Pondichéry, 10 septembre 58

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux, me voilà enfin de retour à Pondy après un long périple. Ce fut une rude épreuve, sur tous les plans. Il y aurait tant à dire que je préfère être sobre : peut-être en écrirai-je plus tard dans un livre lorsque la chose sera digérée.

Je suis donc allé dans tous les sanctuaires traditionnels du Nord, ou presque, avec mon Swami instructeur. Géographiquement je peux t'énumérer Hardwar, Rishikesh, Kedarnath, Badrinath, Brindaban, Bénarès, Gaya et divers endroits au Bengale. Je suis vraiment entré au cœur de l'Inde, dans les sanctuaires les plus fermés de l'Himalaya, et j'ai *sent* beaucoup de choses, mais tu comprendras qu'il est impossible d'en parler dans une simple lettre. Ce que je sais maintenant d'expérience, c'est que cette tradition indienne est puissante (c'est quand même la plus vieille du monde ! ) et infiniment vivante, présente. L'Inde est décidément mon pays : depuis Rameswaram j'ai *renoué le fil* avec une existence très ancienne, très réelle — puisque c'est l'existence vraie — et il me semble que celui qu'on appelait Bernard quelque chose, est un étranger, même plus un frère lointain ; ce que j'étais avant, était si peu moi, si mal, et maintenant j'ai longtemps vécu ici, j'ai de très vieilles racines et je commence un peu à savoir ce que je veux dire. Quelle route, bon sang ! ! Tout est apaisé... Il paraît que j'ai même changé physiquement tant le renversement intérieur a été profond — pas exactement « renversement », plutôt « ouverture ».

En ce qui concerne l'initiation tantrique, j'ai à peine mis le premier pas sur ce chemin. Le temps était trop court : il faudra des années — cinq ans environ, car il y a divers stades. Je suis donc appelé à revoir mon Swami-gourou de temps à autre. Il est ici pour l'instant mais va sans doute se remettre bientôt sur les routes, toujours seul.

Je me suis mis à l'étude du sanscrit.

Voilà mon cher vieux, ce petit signe d'amitié.

J'ai souvent pensé à toi malgré le silence ; je crois d'ailleurs que notre relation commence à se situer au-delà des mots et des mois ou des années. Tout de même, j'aimerais bien savoir où tu en es matériellement ? Quelle nouvelle aventure ? ou quoi ? Écris s'il te plaît.

À vous deux mon amitié affectueuse

Satprem

P.S. Ma place ici, à l'Ashram, commence aussi à avoir son sens vrai<sup>1</sup>.

Pondichéry, 8 octobre 58

à Bernard d'Oncieu

Mon cher vieux, j'ai bien tardé à t'écrire, à te remercier du petit portefeuille que tu as eu la gentillesse de me renvoyer et surtout à te dire comme je suis content que tu comprennes si bien — en fait, tu es bien le seul dans le monde extérieur qui comprennes vraiment quelque chose à ce que je fais et deviens, je veux dire qui comprennes l'aspect occulte et profond de ma vie. Et certes, il serait bien bon de parler avec toi maintenant que je suis « dénoué », je t'entendrais mieux, bien que mon ordre soit différent du tien. C'est curieux d'ailleurs comment, à certaine profondeur, on peut tout comprendre, saisir partout les vrais fils... Mais impossible d'aller à Hyderabad. J'ai du travail jusqu'au cou, ce qui t'explique mon retard à t'écrire. Plus tard, peut-être, si je reprends la route du Nord pour cette initiation tantrique... Il s'écoulera encore du temps d'ici là.

Je n'ai été qu'à moitié surpris par cette grave décision de tout rompre avec ta famille et de changer de nom. Mais vrai, qu'as-tu de commun avec tous ces gens ? La seule bonne chose que tu aies reçu d'eux, c'est ta noblesse, qui n'est pas seulement de ton nom, et c'est précisément ce qu'ils ont perdu, eux. Et je crois que pour toute action vraie sur l'Europe, le courant vient d'ici, de l'Inde. Mais là, nos ordres sont différents et je ne sais pas très bien où tu en es, ou plus exactement où tu es. Je me réjouis pour toi, en tout cas, que tu aies retrouvé une ouverture sur ton « sentier » et une raison de continuer. (...)

À part cela, je travaille, travaille sur tous les plans. Je me garde d'écrire quoi que ce soit. J'attends que quelque chose vienne de plus haut et cela ne dépend plus de ma volonté. D'ailleurs, mon destin maintenant ne dépend plus de la petite volonté égoïste. Je vois bien que je pourrais faire carrière d'écrivain, mais tout cela me paraît puéril et vraiment je vois quelque chose de beaucoup mieux — je suis patient maintenant que je sais.

Je vous embrasse tous deux bien affectueusement,

Satprem

Pondichéry, 12 novembre 58

à Klari

J'ai tardé à vous dire que vos deux poèmes sont beaux. Je les ai aimés. Il me semble que des images plus profondes, plus pleines, viennent maintenant. Je pense notamment à *Je porte en moi...* qui contient quelques très belles images et certains mots tout frémissants. Je suis très heureux.

---

1. Il s'agit du travail particulier de Satprem auprès de Mère. Ce travail commençait à prendre forme.

Une petite critique de vieux marin incorrigible : certains termes de la *Barque à voile* me semblent impropres — du moins pour un marin ! mais c'est égal, ou ça pourrait être aisément arrangé, en tout cas c'est bien.

À propos de marin, vous me demandez si j'ai des nouvelles de François — rien depuis un an exactement. Comment vous dire ? mes relations avec « les autres » ont beaucoup changé, elles ont, je crois, perdu de leur égoïsme, et si je regrette quelque chose, c'est de voir rester « en arrière » ceux que je pensais pouvoir plus ou moins « éclairer ». C'est tout. J'ai perdu la sentimentalité peut-être, mais certainement pas l'amour profond et je retrouverai François quand il le voudra, quand il sera prêt ; qu'il fasse son chemin ! D'ailleurs, comment pourriez-vous, même avec la plus profonde amitié, suivre vraiment ce que je fais ici ? Il suffit que je me replace moi-même dans une pensée d'il y a cinq ans seulement, pour voir que je suis incompréhensible sauf pour ceux qui ont une ouverture sur les autres plans de conscience. Et mon regret, c'est de n'avoir pu faire partager mon exploration. Tout est bien, il vaut mieux ne pas parler, ce sera pour plus tard. J'ai encore beaucoup de chemin à faire.

Je pense à vous, beaucoup, et surtout depuis ce début novembre où vous avez dû commencer votre travail de vendeuse-démonstratrice. Ce doit être éprouvant. Mais je suis sûr, amie, que fait d'une certaine manière, avec une certaine attitude intérieure (sans crispation, sans raideur : je veux dire, la « raideur » du « je suis capable de... »), cette nouvelle expérience *doit* vous apporter quelque chose.

Et vous dites : « Je suis pleine de gémissements et de lassitude, toujours instable — dans une minute cela pourrait être juste le contraire... » Ah je sais bien ! je comprends bien ! C'est peut-être la chose la plus difficile de *vouloir* passer au-delà, parce que l'on croit tarir la vie en passant au-delà de cette alternance de cris et de joie, de gémissements et d'exaltation. Oui, le plus difficile, c'est de se détacher de son attachement à la souffrance — parce que, sans elle, la vie peut bien paraître sans goût. Et pourtant, si vous saviez... Mais ça, il faut apprendre tout seul, c'est tout un travail intérieur, et cela ne se fait pas avec la tête. Mais tant que l'on est dans cet état-là, rien de vrai ne peut se produire, sauf de tout petits éclairs, pour vous donner le goût, ou la nostalgie, d'un « autre chose ». Il y a quelques jours je suis tombé sur un aphorisme de Sri Aurobindo que je veux vous citer :

*« If mankind only caught a glimpse of what infinite enjoyments, what perfect forces, what luminous reaches of spontaneous knowledge, what wide calms of our being lie waiting for us in the tracts which our animal evolution has not yet conquered, they would leave all and never rest till they had gained these treasures. But the way is narrow, the doors are hard to force, and fear, distrust and scepticism are there, sentinels of Nature to forbid the turning away of our feet from her ordinary pastures<sup>1</sup>. »*

Je crains toujours d'avoir l'air d'un frère-prêcher ! Si seulement je pouvais faire comprendre que cet « autre chose » n'est pas une évasion, pas une négation de la vie, mais son accomplissement, sa plénitude — vous comprenez, nous sommes tous plus ou moins murés dans notre Puteaux ou notre Bécon-les-Bruyères, et il y a des Far-West prodigieux à découvrir, des mers éblouissantes, il y a toute cette vie qui n'est pas encore vraie, cette vie tronquée, maladroite, qu'il faut rendre pleine et toute large. L'ennui, c'est qu'il faut réellement travailler pour ça. Mais vite on s'aperçoit qu'il n'y a vraiment *rien d'autre* à faire dans la vie, avec ou sans Ashram.

---

1. « Si seulement les hommes entrevoyaient les jouissances infinies, les forces parfaites, les horizons lumineux de connaissance spontanée, les calmes étendues de notre être qui nous attendent sur les pistes que notre évolution animale n'a pas encore conquises, ils quitteraient tout et n'auraient de cesse qu'ils aient gagné ces trésors. Mais le chemin est étroit, les portes sont difficiles à forcer, et la peur, le doute, le scepticisme sont là, sentinelles de la Nature pour nous interdire de détourner nos pas de ses pâtures ordinaires. »...

Bien sûr, amie, je sais bien que chacun s'efforce à sa manière — je parle de ceux qui sont sincères, et je sais que vous ou François ne restez pas réellement « en arrière ». Mais je suis très exigeant. C'est tout.

.....

Je vous embrasse Amie, bon courage, je ne vous quitte pas.

Satprem

Pondichéry, 14 novembre 58

à Bernard d'Oncieu

Mon cher vieux,

La roue tourne, tourne, tourne — tu connais la chanson. Tout cela était trop beau, trop heureux, et je suis de nouveau dans d'affreuses choses. Mais tu ne peux pas savoir... comme si cela devenait de plus en plus grave et douloureux. Qui peut comprendre tout ce que j'aurai vu de noir dans cette putain d'existence ? Toi peut-être ? Tu comprends, j'ai mal partout, partout — et tout ça, sec, sans une larme, une sorte de dévastation.

Je ne t'écris pas pour me faire plaindre, d'ailleurs les plaintes sont vaines et je vois assez clair — hélas — pour comprendre qu'il y a certaines choses qui doivent être usées, c'est tout. J'ai un projet dont j'aimerais te parler.

En tout cas, je ne voudrais rien faire de sérieux sans bavarder un peu avec toi. Crois-tu qu'il soit possible de passer chez toi ? Dis-le moi tout simplement, je ne tiens pas à déranger qui que ce soit.

C'est drôle, il semble que c'est l'Ashram qui me porte cette terrible poisse ! Non, ce n'est pas exact — simplement « la force » est ici très forte et ça fait sortir tout le mauvais jus, je suppose.

Tout cela n'est pas dramatique, ne te fais pas de bile pour moi, je suis solide comme un vieux pirate breton — mais il faut que je « bouge » une fois de plus.

Affectueusement

B.

Pondichéry, 23 novembre 58

à Bernard d'Oncieu

Mon cher vieux, comme ta lettre m'a ému. Tu m'ouvres ta maison si fraternellement — et une maison ouverte pour un type comme moi, c'est quelque chose, je t'assure. Tu es vraiment le dernier lien avec le monde dehors, enfin l'ami. Autrement il n'y a plus rien pour

moi, plus d'amis, plus de frère, plus de pays. Je ne regrette pas d'ailleurs — et y pouvais-je quelque chose ?

Oui, la Mère a fini par me faire certaines révélations. Cela explique mon destin maudit. Et ce Destin, il se referme de plus en plus sur moi, d'une façon inexorable. Tu ne peux pas savoir l'ingéniosité diabolique de toute cette histoire. Peu à peu, on est enfermé dans la trappe, au point nul, où l'on recommence les vieux gestes des vies antérieures — indéfiniment on recommence. Et le diabolique de tout cela est qu'extérieurement il semble que nous soyons nous-même responsable, que c'est nous-même qui avons machiné notre propre étranglement — toutes les preuves sont là à l'appui contre nous. Mais ce sont « eux » qui font tout. Nous, on s'exécute, et on porte la faute. Et on a mal. Quel est le triste menteur qui a inventé : « C'est ma faute, ma faute, ma très grande faute » ? Comme si le propre de l'homme, ce n'était pas une superbe innocence, une innocence à hurler. J'écrirais bien tout un livre là-dessus si je ne sentais pas la vanité de tout, de tout. Un livre à la façon des tragédies grecques, avec des chœurs noirs comme un tam- tam pour rythmer notre impitoyable sacrifice.

Ah oui, sacrifié ! C'est peut-être cela, notre dignité d'homme, de le savoir. Et puis quoi ? Se taire ? Partir dans la forêt, dans un quelconque Congo belge ou aztèque — il faut bien un Congo de toute façon, chacun son Congo. Vivre ce destin lucidement, en notant les progrès de la petite affaire qui ne rate jamais — la seule qui ne rate pas !

Sentir son innocence, c'est la voie de l'orgueil. Et Dieu nous veut vaincu.

En somme, il faudrait accepter la Faute. Se trahir soi-même pour avoir droit aux portes lumineuses. C'est cela, toute la difficulté.

L'erreur commence peut-être quand on dit « soi-même », se trahir soi-même. Parce que, en fait, il n'y a personne, il n'y a que les figurants d'un drame qui s'est joué ailleurs, en d'autres temps, d'autres mondes. Nous ne sommes ici que les représentants, en représentation. Le mal commence quand le figurant commence à dire « je ».

Tu te rends compte, M. Tartempion de la Comédie Française, dans le rôle d'Oreste, qui commencerait à dire : « Mais c'est pas vrai, je n'ai pas tué Pyrrhus, et je me fous de cette garce d'Hermione ! » — mais que les Érinyes viendraient tout de même prendre par les cheveux, et pas pour de rire ! Voilà tout le truc.

Voilà quinze ans que je lutte contre mon Destin, ou plutôt que je m'y enferme tout en luttant. J'ai envie de dormir. Fermer les yeux et dire oui. Le Yoga, c'est « non » au Destin, c'est tenter de jaillir dans un plan de conscience supérieur où tous les déterminismes inférieurs sont abolis — mais c'est que l'animal ne lâche pas sa proie aisément. Alors je suis secoué, secoué — tu comprends maintenant ce que je veux dire par « dormir ».

Excuse cette longue digression. Je voudrais bien aller à Hyderabad. Je ne sais pas comment. Je comptais demander à la Mère l'argent qu'il faut pour accomplir mon projet de départ. Mais je suis à peu près sûr maintenant qu'elle me refusera cet argent. Tout cela ressemble assez bien à une histoire de bête traquée. Parce que tu comprends bien que je ne peux pas simplement venir chez toi, sans un rond pour partir après « ailleurs ». Mendier ne me gêne pas : je suis maintenant un mendiant officiel avec ma robe orange, mais ça va très bien dans l'Inde, on ne mendie pas un ticket de pont pour Dar es-Salaam. J'ai pensé à écrire un livre aussi, pour me délivrer, me déposséder de ce Destin, cracher tout ça — mais pour cela aussi, il faut de la « phynance ». Alors je ne sais pas. Peut-être faut-il s'en remettre quand même à la grâce et partir le nez au vent. Au fond je ne crois plus qu'en la grâce. Elle seule peut tout sauver.

J'arriverai donc peut-être tout d'un coup, si je trouve quelques roupies pour partir, ou même sans roupies du tout, si je jette tout mon lot comme ça dans un n'importe quoi que j'espère toujours plein de miracles.

Tu vois, l'étrange, c'est qu'il y a une foi profonde en moi, une foi *absolue* dans le miracle. Je crois, j'ai toujours cru aux miracles. Il me semble même que le sens de ma vie, c'est d'appeler ce Miracle contre le Destin. Alors, quand tout sera bien perdu, mon frère de

lumière surgira, mon archange d'or, et nous partirons ensemble pour le Pays nouveau — mon pays enfin.

T'embrasse très affectueusement avec Maneck,

( Je ne sais plus comment signer, je ne suis plus Satprem, et je ne suis plus Bernard — en suspens n'importe où.)

*(Au tout début de décembre, Satprem s'est de nouveau rendu à Hyderabad, avec l'intention de préparer son départ pour l'Afrique. Mais au moment de passer aux actes, il a compris qu'il lui était impossible de quitter l'Inde, et il a renoncé à son projet.*

*Désemparé, il s'est alors rendu à Rameswaram, sur le conseil de Mère, y retrouver le Swami avec qui il avait parcouru Ceylan et le Nord de l'Inde.*

*Au même moment, depuis le 9 décembre, Mère traversait une grave épreuve qui a menacé son existence physique, et qui allait marquer le début de son « yoga des cellules ».)*

Hyderabad, 4 décembre 58

à Sujata

Didi,

Me voici depuis deux jours à Hyderabad et souvent ma pensée, mon affection va vers vous. Je ne sais pas pourquoi mais j'ai besoin de vous — vous êtes si bonne pour moi. Pourtant je ne mérite pas grand-chose.

Depuis que j'ai quitté Pondichéry, la violence de mes « typhons » intérieurs s'est calmée, mais je ne suis pas heureux, je ne vois rien, rien, je ne sais pas ce que je vais faire. Bien sûr, il y a la solution d'aller en Afrique mais je n'arrive pas à prendre vraiment cette décision : il semble que ma vie et mon âme soient attachées à l'Inde et je ne peux pas vivre sans mon âme. Alors, que faire, puisque je n'arrive pas à vivre non plus à l'Ashram ? Il faudrait un miracle qui change tout. La vie est mal faite, Didi, si nous nous étions rencontrés en dehors de l'Ashram... Enfin les choses sont comme elles sont et je n'attends pas que vous me donniez la solution de mes problèmes, mais si vous me donnez un peu de votre amitié en m'écrivant de temps en temps, vous serez une bonne Didi.

Voilà. Soyez heureuse, regardez pour moi la mer et faites beaucoup de maudite gymnastique !

Mon affection ne vous quitte pas.

Dhounrapa

Hyderabad, Dimanche 7 décembre

à Sujata

Amie Sujata,

Quelques lignes pour vous dire que j'ai définitivement renoncé à partir pour l'Afrique. Je quitte Hyderabad ce soir pour Rameswaram où je vais rejoindre le Swami. Vous voyez, je suis définitivement attaché à ce pays, je ne peux même plus le quitter.

Je commence à sortir un peu de ma tempête et j'espère que les choses finiront de s'arranger à Rameswaram. Alors je reviendrai à Pondichéry, quand je serai assez fort pour résister aux typhons qui m'attendent là-bas.

Didi, vous ne pouvez pas savoir comme votre présence amicale m'est précieuse. Il ne faut pas m'oublier. J'ai besoin de votre amitié et de votre sagesse.

Avez-vous reçu ma dernière lettre ?

Affectueusement

Dhoumrapa

Pondichéry, 7 décembre 58

de Sujata à Satprem

Dhoumrapa,

J'ai donné à Mère de vos nouvelles. Elle a demandé si vous étiez avec des amis. Elle trouve bien que vous restiez là [ à Rameswaram] jusqu'à ce que vous trouviez la vraie solution.

Moi aussi je suis contente que vous ne preniez pas la décision d'aller en Afrique. Car tant que vous ne quittez pas l'Inde, je garde l'espoir de vous revoir dans un avenir qui n'est pas très lointain.

C'est curieux, Dhoumrapa, mais je sens que je connais la solution. La clé se trouve dans quelque chose que vous m'aviez dit ce dernier jour devant la mer. Mais je n'arrive pas à la trouver. Sûrement elle se présentera bientôt et puis... et puis se produira le miracle tellement attendu.

Dhoumrapa, vous savez ce qui se serait passé si nous nous étions rencontrés en dehors de l'Ashram ? Très probablement vous auriez trouvé une Sujata comme ça [ *petit dessin* ]. Très gros personnage entourée d'une vingtaine (ou trentaine) d'enfants, et qui par-dessus le marché aurait été une snob ( parce que je vous aurais trouvé parfaitement insupportable ! ).

Non, mais sérieusement, vous ne vous rendez pas compte que l'enfant qui s'est trouvé un jour devant vous, simple, sans voile, ne pouvait exister qu'auprès de Mère, que pour Mère ? La vie n'est peut-être pas si mal faite, après tout.

Dommage que vous ne soyez pas ici en ce moment. Pas de gymnastique jusqu'au 15. Mais je n'ose pas regarder longtemps la mer ; le vent souffle fort et Didi, comme d'habitude, est enrhumée.



Vous savez, n'est-ce pas, que vous avez toute mon amitié.

Sujata

8.12.58 P.S. Mère ne se porte pas bien. Pas de tennis hier et pas de Balcon ce matin. Dès que j'aurai quelques nouvelles, je vous écrirai.

Rames waram, 12 décembre 58

à Bernard d'Oncieu

Mon cher vieux, chère Maneck,

Quelques lignes pour vous dire que je suis à bon port. Le Swami est en train de faire de son mieux pour sauver ma vie. Tu ne peux pas savoir quel enfer je viens de traverser. Enfin, peut-être cela va aller mieux, mais je suis encore très ébranlé. Avec la nouvelle lune, quand j'étais tout au fond de mon cauchemar, le Swami m'a donné la première initiation tantrique.

Bernard, Maneck, j'ai été un bien mauvais compagnon pendant mon court séjour chez vous, et vous avez été vraiment comme des frères pour supporter tout cela. Un jour viendra peut-être où j'irai chez vous en état de non-crise, alors ce sera plus agréable pour vous et nous pourrons parler utilement. Il faut me pardonner d'être aussi insupportable.

.....

Merci pour tout à vous deux, vous êtes bien fraternels dans mes détresses. Ah quelle vie !

Je vous embrasse

S.

Sri Aurobindo Ashram

Le 23 décembre 1958  
de Sujata à Satprem

Dhoumraba,

Il y a vraiment longtemps que je n'ai pas eu de vos nouvelles. En fait rien depuis que vous avez quitté Hyderabad. Qu'est-ce que vous faites ? Tout va bien ?

Mère se remet peu à peu. Elle a encore certaines nuits de douleur ; mais chaque fois la douleur perd en intensité et en durée. Et Elle mange presque normalement.

Nous aurons peut-être la musique le 1<sup>er</sup> au matin mais Elle n'ira pas à la « Prospérité » l'après-midi.

Nos tournois de jeux ont commencé. Mais cela ne nous empêche pas de faire beaucoup de gymnastique.

*Votre mer* est très belle ces jours-ci. D'un bleu argenté au fond, elle a l'air calme et tranquille. Mais devant, les vagues déferlent constamment sur la côte, produisant un accompagnement de musique, et les écumes blanches lui forment une couronne d'argent. Comme une prêtresse levant vers le ciel un chant grave et profond et souriant. Comme si elle chantait un Nom adoré. Un Nom qui est presque saisissable mais qui nous échappe pourtant parce que nous ne savons pas encore écouter avec notre cœur. Quand l'apprendrons-nous ?

Assez de bavardage pour aujourd'hui. J'attends de vos nouvelles.

Mes bonnes pensées et une très bonne année.

Avec mes amitiés

Sujata

24.12 P.S. Je viens de relire la lettre avant de la poster. Elle me paraît excellente. Ai-je 10/10 Monsieur l'Écrivain ?

Rames waram, 25 décembre 58

à Sujata

Amie,

Je crois me souvenir que votre fête est quelque part en décembre, mais je ne sais plus quand — j'avais marqué cela sur un bout de papier et naturellement je ne sais plus où est le bout de papier. Mais comme je pense à vous tous les jours, c'est un peu comme si c'était tout le temps votre fête, alors j'espère que Didi n'est pas fâchée ? Bonne fête pour toutes les années à venir et pour toutes les naissances à venir quand nous parlerons encore au bord de la mer sans savoir que nous nous connaissions depuis toujours — vous voilà fêtée pour de bon, j'espère.

Vous avez raison, si nous nous étions rencontrés en dehors de l'Ashram, je vous aurais mal aimée, tandis qu'ainsi les choses sont plus vraies. Mais suis-je vraiment aussi insupportable que vous le dites ? ? Il est vrai que j'ai souvent de la peine à me supporter moi-même, alors je comprends.

Je me suis remis au travail et peu à peu je me rapproche de ma vérité intérieure, mais j'ai traversé de bien mauvais jours, Didi. Ouf, quelles tempêtes ! Enfin ça va mieux, je tiens bon et j'avance.

Quand je reviendrai à l'Ashram, il ne faudra pas que je reste aussi seul, je crois que ce n'est pas très bon, surtout quand il y a des difficultés. J'espère que vous ne me laisserez pas tomber, même si je suis insupportable, et que vous viendrez me tirer par les cheveux (enfin ce qu'il en reste — j'en garderai à cet usage).

Est-ce que Mère a repris ses activités ? Comment va-t-elle ? J'ai reçu ses lettres et lui écris régulièrement, mais elle ne me dit pas grand-chose sur sa santé. Et vous ? À part les rhumes, que faites-vous ?

Voilà, chère peste, c'est tout pour aujourd'hui.

Dhoulrapa

Donnez-moi aussi des nouvelles de l'Ashram.  
Et bonne année !

**1959**

Rameswaram, 1<sup>er</sup> janvier 59

à Sujata

9/10 Mademoiselle  
9/10 et une bonne année

Dhoulrapa

Pondichéry, le 1<sup>er</sup> janvier 1959

de Sujata à Satprem

Bonne année Dhoulrapa.

Mère va beaucoup mieux. Hier elle a joué de l'harmonium pendant une vingtaine de minutes. Exactement à 10 h 30 elle a commencé par lire les messages ( français et puis anglais) et ensuite elle a joué. Elle est encore bien faible quoique depuis une semaine elle n'a pas eu de douleur.

Elle reste dans sa chambre d'en haut où Nolinida et Amritada vont avec le courrier vers 10 h 30. Vers 3 heures elle descend prendre son bain. Après le bain elle reste quelque temps dans sa chambre et c'est à ce moment-là qu'elle voit Pavitrada. Nous la voyons quand elle traverse le couloir.

Vous savez bien que je ne vous trouve pas insupportable.

Étant donné la nature transitoire des choses, quel droit avez-vous à croire que j'existerai encore pour vous tirer de vos tempêtes ? Vous avez encore beaucoup à progresser Dhoulrapa ! Non, mais je souhaite que quand vous reviendrez vous n'aurez plus à subir ces « typhons ».

Merci pour les vœux. N'ayez pas peur, je ne me suis point fâchée, car je n'attendais même pas que vous vous souveniez autant. Et puis j'aurais mieux aimé oublier ce jour cette année. Car je n'ai pas pu avoir la bénédiction de Mère.

Au revoir et bonne année.

Sujata

4.1 P.S. Je viens de recevoir votre mot du 1<sup>er</sup>, Monsieur l'adorateur de Ramchandra. Que voulez-vous dire par 9/10 Mademoiselle ? S'il vous reste encore des cheveux, je vous assure qu'il ne restera plus rien quand vous reviendrez.

Voilà, je crois que vous vous trouvez dans une compagnie admirable. Avec vos vrais proches.

*Peste*

Rameswaram, 1<sup>er</sup> janvier 59

3

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux,

.....

À part cela, je suis en meilleure voie. L'initiation tantrique commence à porter ses fruits. Mais vrai, quel enfer j'ai traversé. Je n'ai rien à envier à Dante.

Donc bonne année, mon cher vieux, à toi et à Maneck. Soyez heureux dans votre petit paradis. Et encore laisse-moi te dire combien j'apprécie ton amitié si compréhensive, si fraternelle. Un jour nous nous reverrons où je ne serai plus l'homme hanté que tu connais, mais un enfant radieux. J'ai cette foi. Alors je donnerai quelque chose.

Affectueusement à vous deux.

Satprem

Pondichéry, le 15 janvier 1959

de Sujata à Satprem

Dhoumrapa,

Beaucoup de nouvelles, et des bonnes nouvelles.

Ce matin Douce Mère est venue au balcon. Robe dorée et un châle bleu foncé. Elle est restée là longtemps, au moins une dizaine de minutes. Elle est encore trop maigre à mon avis.

Mère a corrigé « l'Expérience du 5 novembre » qui paraîtra dans le prochain numéro du Bulletin. Elle vient de me donner le « Karma » pour retaper. Cela aussi, elle a pas mal corrigé.

.....

Hier nuit je rêvais d'une maison blanche au bord de la mer. Une petite véranda que la marée montante submergeait. Nous sommes entrés à l'intérieur par une porte à droite. Il y avait une porte à gauche aussi, je crois me souvenir. Sur le mur de la véranda se trouvaient

trois groupes de figures en marbre blanc, statues de dieux et de déesses. Parmi le groupe à l'extrême gauche, il y avait une statue de Veenapani (Saraswati), qui a attiré mon attention. Qu'elle était belle et douce ! Enfin c'était toute une aventure. J'ai fini par vous rencontrer. Et selon coutume vous étiez trop occupé, trop pressé pour pouvoir parler avec moi. Satprem n'a pas eu de temps pour Sujata. Je suis donc partie. Ce qui est une excellente idée.

Au revoir.

Sujata

Rameswaram, 18 janvier 59

à Sujata

Amie bien née, vous voyez que Satprem trouve encore le temps de parler à Sujata, mais que lui dira-t-il ? Satprem n'existe pas encore et Bernard existe à peine, il y a tout juste une sorte d'ombre douloureuse qui croit avoir enfin saisi la lumière, ouvert la porte, qui croit un instant être sortie de sa prison, mais pour retomber dans plus d'obscurité et de solitude. Je suis une sorte de chose entre deux mondes, une chose pas née et qui désespère de naître, qui lutte et se heurte à tous les murs comme une bête prisonnière. Que dira Satprem ?

Satprem-Bernard est las, il est fatigué de cette vie qui n'en finit pas, ou plutôt qui ne commence jamais. Les années passent, des années et des années où j'ai cherché, lutté — en vain. Je n'en sors pas. Il semble que plus je m'efforce vers la lumière, plus je descends dans la nuit. Que dira Satprem ? Satprem n'est pas né, rien n'est né.

Je ne sais pas si je reviendrai jamais à l'Ashram. Je voudrais partir, partir n'importe où et loin pour en finir, vivre une vie simplement païenne, heureuse peut-être, comme l'est une vie nègre qui ne cherche pas. Mais je n'ai pas d'argent pour partir. Voilà. Alors je reste suspendu dans le vide et je compte des jours qui ne veulent rien dire. Je suis fatigué, Sujata. Surtout je suis mal né.

Mais n'est-ce pas, vous qui êtes sage, vous savez que tout est transitoire, alors quelle importance peut avoir la souffrance d'une ombre ? ! Regardez la mer. Elle berce des millions de vies qui ne veulent rien dire et qui passent et qui recommencent encore et encore. Alors quelle importance tout cela, ce mauvais rêve dans le sommeil paisible des dieux qui s'en moquent.

Vôtre

B.

J'espère que vous aurez assez d'amitié pour ne pas donner ces nouvelles à Mère — ces « nouvelles » sont vieilles comme le monde.

Pondichéry, 21 janvier 59

de Sujata à Satprem

(traduit de l'anglais)

Dhoumrapa,

Satprem n'a peut-être rien à dire à Sujata, mais Sujata a beaucoup à dire à S-B. En fait s'il me fallait écrire tout ce que j'ai à dire, je finirais par devenir écrivain, ce qui serait fort triste car tous les écrivains que je connais sont bien tristes. Je suis très heureuse de n'être rien du tout.

Donc je me contenterai d'un seul mot, un seul souhait : puisse celui qui m'écrivait un jour « Mère est la seule Réalité » exister toujours pour vous.

Je suis heureuse d'apprendre que vous êtes sans le sou. Puissiez-vous toujours le rester ! Amen.

Vous n'avez pas à craindre que je dise quoi que ce soit à Mère. Nous ne l'apercevons plus que brièvement, sauf lorsqu'elle nous appelle pour quelque travail particulier.

En espérant avoir de vos nouvelles bientôt, lorsque vous aurez beaucoup à me dire,  
Sujata

Rames waram, 21 janvier 59

à Sujata

Didi,

Juste quelques lignes pour vous dire de ne pas faire attention à ma *stupid*e dernière lettre.

Oui, tout est transitoire et les choses changent.

Mais je suis sûr que mon amitié pour vous vous poursuivra à travers toutes vos naissances, alors les choses ne sont pas si transitoires, quand elles sont vraies.

Satprem-Dhoumrapa

P.S. J'espère revenir pour le Darshan de février, si tout va bien.  
Tenez-moi au courant du nouveau programme de Mère.

Rames waram, 5 février 59

à Klari

Amie,

Quelques lignes pour vous dire que je pense à vous. Je vous ai même vue plusieurs fois en rêve. Avez-vous reçu la dernière lettre que je vous ai envoyée en novembre ou octobre, au moment où vous deviez prendre quelque travail de vendeuse ? Que s'est-il passé ? Que faites-vous ? Êtes-vous bien ?

Ces trois derniers mois ont été les plus terribles de ma vie. Mais par la grâce divine, j'en sors et une grande étape a été franchie. J'avais quitté l'Ashram début décembre et repris la route. Ceci m'a conduit à Rameswaram où j'ai rencontré enfin celui qui était destiné à m'aider, mon « maître » immédiat. Il a chassé définitivement certains vieux fantômes tenaces qui m'habitaient et mis en moi une graine nouvelle. Tout est bien. Je retourne prochainement à l'Ashram où vous pourrez m'écrire si vous en avez envie. Il faut avoir confiance en la Grâce, Amie. Elle est là, toujours, quand on est tant soit peu sincère, honnête.

Et votre poésie ?

Dans l'un de mes rêves, il semblait que les choses n'allaient pas bien pour vous, et je voulais vous écrire, mais j'étais moi-même dans un tel trou...

Je vous embrasse avec toute ma vieille affection,

Satprem  
Rameswaram, 5 février 59

à Sujata

Chère peste,

Le *black sheep* [ la brebis noire ] revient donc après avoir couru l'école buissonnière. Il revient le 11, la veille de Saraswati puja et aura le plaisir de vous tirer les cheveux à la première occasion. Dhoumrapa sera aussi content de vous voir et de parler avec vous. J'espère que Bernard ne reviendra pas avec ses typhons et que Satprem ne sera pas perdu dans quelque Brahmalo<sup>1</sup>. Voilà, toute la famille est là, avec quelques changements dans les proportions.

À bientôt et avec toute mon amitié,

Dhoumrapa

Hélas oui, les écrivains sont tristes — mais vous me paierez ça, Mademoiselle Nahar.

Pondichéry, 19 février 59

à Bernard d'Oncieu

Mon cher vieux,

Je ne peux pas te faire davantage attendre, mais ce n'est pas de la négligence de ma part. Depuis huit jours je suis à Pondy et débordé de travail parce qu'à mes occupations habituelles déjà lourdes s'ajoutent 6 heures par jour de « pratiques<sup>2</sup> ». ( Je me lève avant 4 h du matin.)

---

1. Paradis de Brahma.

2. Il s'agit de pratiques tantriques, surtout le *japa*, ou répétition d'un mantra. Quant à ses « occupations », Satprem non seulement révisait avec Mère la traduction française des œuvres de Sri Aurobindo, préparait le « Bulletin » trimestriel de l'Ashram et écrivait ses propres livres, mais de plus en plus, et très régulièrement à partir de 1960, il recueillait l'expérience de Mère dans ce périlleux yoga des cellules qui recèle l'avenir de l'espèce — c'est ce qui allait devenir *l'Agenda de Mère* et emplir quelque six mille pages, jusqu'en 1973.

De Rameswaram je n'ai pu t'écrire. Tu ne peux pas savoir ce que j'ai traversé. J'ai bien failli, cette fois, y laisser la raison et ma peau. Maintenant encore il m'est très difficile de t'expliquer parce que le Swami a joué un rôle là-dedans qui n'est pas le bon. Tu vas être déçu. Pour comprendre, il faudrait que je remonte loin en arrière, dans l'Himalaya, et que je t'explique certains « travers » du Swami qui, peu à peu, se sont accusés. Il y avait depuis le début quelque chose de « noir » en lui que je n'acceptais pas ( je veux dire que *mon être profond* se rebellait devant certaines choses, une certaine avidité du Pouvoir, une certaine façon de dire « je » et de récolter des disciples et d'exhiber ma peau blanche et d'affirmer son autorité selon des voies qui ne sont pas celles de l'Amour ni de la Vérité. Tout cela est trop subtil pour être écrit en hâte — tu devineras peut-être —, et d'autant plus que les choses sont très mélangées : il y a aussi du bon chez le Swami (rien dans cette nature humaine n'est tout d'une pièce). Bref, ce malaise devant le Swami a grandi, il y avait quelque chose qui « trichait » quelque part et dans ce domaine, tu sais combien c'est grave. D'autant plus grave que je ne l'accusais pas, lui, mais que je m'accusais moi d'orgueil, de ceci, de cela. Les choses avaient pris une tournure si désespérée (tout cela se passait en dedans, sans un mot) que j'avais arrêté de manger. Je me disais : à quoi bon continuer ? C'est drôle, je n'avais même pas faim tellement j'étais à bout de tout.

Alors comme toujours, c'est au fond du trou que jaillit la lumière. Le gourou, le vrai, celui que je devais rencontrer, s'est présenté. Je le connaissais et quelque chose s'était déjà passé entre nous à Rameswaram lors de mon premier voyage, mais il se cachait et je ne comprenais pas bien. Enfin je devais obéissance au Swami. Tout ce que je pouvais deviner, c'est que cet homme devait être le gourou de mon Swami, mais ce n'était pas clair parce qu'il n'est pas Sannyasin (extérieurement il est père de famille et Grand Prêtre du temple de Rameswaram). Bref, j'étais sur ma natte à compter les punaises et à me demander si je ne devrais pas filer hors de la ville pour claquer tranquillement sans faire un corps encombrant pour le Swami, quand cet homme est venu. Il m'a simplement dit : « J'ai reçu le Message. Pendant cinq jours va te baigner à l'*Agni- Tirtha*<sup>1</sup>, et le jour de la pleine lune je te donnerai l'initiation. » La vraie, cette fois. Du coup j'ai avalé la moitié d'un régime de bananes et je me suis remis à vivre. Voilà.

Quant au Swami, il était vert (ou plutôt gris- cadavre comme le sont les Indiens parfois) parce que je lui échappais. Il a révélé ce qu'il était, en quête de pouvoir plus que de Lumière, et à la recherche de disciples et d'argent plus que de vérités. Mais j'hésite à dire ces choses, parce que les choses sont complexes, mélangées, et il y a un élément vrai dans le Swami, mais *je crois bien* qu'il est en train de perdre sa bataille et de passer du mauvais côté. Tu comprends ? Enfin, nul ne peut vraiment juger. Son gourou le tient à l'œil et a coupé les pouvoirs jusqu'à nouvel ordre.

Mes relations avec le Swami sont restées apparemment polies et respectueuses, mais il sait bien que c'est fini. Je ne veux plus le voir. Il doit venir à Pondichéry avec mon Gourou vers le 15 mars et ce sera la dernière fois, je l'espère, que nous nous verrons. Après Pondichéry, il remontera sans doute vers le Nord. J'hésite à lui dire d'aller chez toi, ou plutôt à lui dire de ne pas aller chez toi ( parce que tu l'intéresses et il veut te rencontrer, mais je ne suis plus du tout sûr de la pureté de ses intentions ; c'est un homme qui peut être dangereux et s'il ne reçoit plus de pouvoirs de son gourou, il lui reste ceux qu'il avait reçus de lui tout d'abord, ce qui n'est pas mince, et s'il tourne mal... on ne sait pas comment il peut s'en servir). (...)

---

1. *Tirtha* est la source ou l'étang sacré qui se trouve généralement devant les temples. En l'occurrence, il s'agit de l'étang du Feu ( Agni ).



Ah ! je ne sais pas, mon vieux Bernard, les hommes sont si retors, si complexes, et je crains toujours d'être injuste. J'hésite seulement à cause de ses pouvoirs et je ne voudrais pas que tu sois empêtré. Tu me diras si je dois ou non le décourager d'aller chez toi.

Enfin, cet enfer valait bien d'être vécu jusqu'au bout, puisque j'ai trouvé. En fait, tout était prévu, arrangé dans tous les détails par la Grâce divine. Comme nous sommes aveugles ! Et comme nous avons peu de foi dans l'immense Sagesse qui nous conduit. Quel homme, Bernard ! Quel homme ! quelle lumière en lui et quelle douceur. Mais tout cela est caché, bien caché. C'est un grand Maître tantrique. Inutile d'en dire plus. Maintenant je suis sauvé, enfin sur la voie.

La Mère s'est remise et je travaille pour Elle. Elle est au-delà de tous les gourous et ma relation avec Pandit N.J. (mon gourou) ne gêne en rien ma relation avec Elle. Comme Dieu m'a conduit et protégé.

Je t'embrasse à la hâte avec Maneck

Satprem

P.S. En définitive, pour le Swami, je crois que je suis « trop bon » dans mes jugements.

Excuse-moi si mes lettres sont rares, mais je suis littéralement débordé. Je pense à toi. Tu es mon ami.

Pondichéry, 23 février 59

à Klari

Amie, j'avais bien senti que ça n'allait pas bien. Plusieurs fois, ce qui est rare, j'avais eu des mauvais rêves de vous et je voulais vous écrire mais... Bref, vous n'allez pas recommencer ni en claquer, Madame, ce serait vraiment trop bête de céder aux forces de destruction quand il y a des choses si importantes à faire. Et précisément, quand on est né avec quelque chose à faire, ces forces obscures ne s'acharnent jamais tant. Il ne faut pas céder à cela, il faut surtout avoir la foi que vous avez mieux à faire. C'est cela l'essentiel. Avez-vous cette foi ?

Je ne sais pas pourquoi, Amie, j'ai envie de vous chercher noise autour d'une phrase toute innocente de votre lettre, quand vous dites : « Je n'aime pas oublier le monde des actifs... J'étais heureuse d'être en contact avec les êtres noyés dans la vie matérielle... » Je sens derrière cela toutes sortes de choses embusquées — et des choses fausses. Pardonnez-moi Amie ma brutalité, mais je sens en vous une résistance obscure sur ce point apparemment très innocent, comme un mauvais prétexte pour ne pas faire la chose essentielle.

Il me semble que vous prenez les choses *par le mauvais bout*. Allons, vraiment, il y a des moyens plus réels de ne pas perdre le contact. Ce n'est pas en vous tuant 8 heures par jour dans un Prisunic, ou en vous noyant dans la foule ouvrière, que vous garderez le contact. Le contact ne s'établit pas à ce niveau. À ce niveau on reçoit des piqûres vitaminées quand on exagère et on *englue sa conscience*, cette conscience que précisément il faut élargir parce que c'est le seul moyen d'établir un contact vrai avec tous les êtres, avec tous les problèmes, avec toutes les réalités. Je le répète, il me semble que vous prenez les choses par le mauvais bout. Et n'allez pas me dire comme une enfant obstinée : « Ce sont tous les moyens dont je

dispose, c'est mon bout » — parce que ce n'est pas vrai. Il me semble que vous avez peur de quelque chose.

Naturellement je sais bien que vous avez été contrainte à ce travail, par nécessité, et je sais que vous êtes courageuse, mais il y a mieux à se démontrer à soi-même, et ce que je critique, c'est la pensée que vous mettez autour de tout cela.

Et je ne sais pourquoi je m'attriste aussi de cet homme dont vous parlez, avec ses enfants, cet homme qui a été « très bon pour vous quand vous êtes revenue de Londres maigrie et assez misérable ». Je ne sais pas. Je sens. Je vous ai vue tout d'un coup. Votre lettre est triste à mourir, elle est comme cassée par le milieu. Alors, ma Klari, où es-tu ? Là aussi tu prends les choses par le mauvais bout. Je voudrais te prendre par la main et te tirer, te tirer. Mais chacun sait que tu as une fichue caboche ( je finis par reconnaître que les Hongrois valent bien les Bretons, ou peu s'en faut). Et tes poèmes aussi, tout tristes, tout « écartelés ». Allons, tu as mieux à faire que tout cela, non ? ? Qu'est-ce donc qui ne veut pas comprendre en toi ? Je sens tout autour de toi le destin tout gris des Y., des C., elles sont bonnes et je les aime bien, mais pourquoi aimes-tu ce gris ? J'ai l'impression que tu es descendue un bon coup, que tu t'es fait engluer salement. Non mais, ne sais-tu pas que la vie a un sens radieux et qu'il faut *trouver le vrai terrain pour se battre* ? Car il y a à se battre, mais pas sur ce niveau tout misérable. Il faut prendre les choses de plus haut, en soi. Oh je ne sais pas que te dire. Je t'aime et je souffre pour toi, chère *buse*.

À part cela, figurez-vous que les Éditions du Seuil veulent publier. Ils m'ont en même temps demandé un livre sur Sri Aurobindo dans leur collection à grande diffusion « Les Maîtres Spirituels », et ils veulent la suite de *l'Orpailleur*. Figurez-vous aussi que R.C., en passant mon manuscrit au type des Éditions du Seuil, a dit : « C'est le livre que Rimbaud aurait écrit en Abyssinie » !! Pauvre Rimbaud, tu ne serais peut-être pas flatté ! Il faut donc que je révise et corrige largement cet *Orpailleur* pour ne pas publier des choses inutiles, les longueurs, les répétitions — le premier livre est important, il faut « porter ». (...)

Voilà, ma lettre est toute mal venue quand tu as surtout besoin de tendresse et de réconfort, pauvre Amie, mais je ne veux pas t'aplatir par la pitié tendre, je voudrais te tirer vers le haut, c'est la meilleure amitié que je puisse te donner.

Avec toi,

Satprem

Pondichéry, 9 avril 59

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux,

Je ne t'oublie pas. Je t'écris en hâte pour te donner quelques nouvelles.

Dans ta dernière lettre, tu parlais de mes « démêlés » avec le Swami. C'est plus grave que cela, enfin *c'était* grave. Il a essayé de me ruiner spirituellement, puis de me tuer. Ce serait une trop longue histoire et surtout trop subtile à raconter — mais très intéressante, pour un tiers. Bref, les choses ont très mal tourné quand il a vu qu'il ne pouvait plus compter sur moi (son plan était de se servir de moi pour se faire des disciples *riches* à l'Ashram).

Heureusement je commence à être un peu « éveillé » et j'ai été averti de ses agissements occultes contre moi par des « rêves » symboliques. Dans le dernier de ces « rêves », il me condamnait à mort et me livrait aux bourreaux, et le lendemain j'avais une effroyable névralgie dans le dos qui a duré quinze jours. Inutile de te dire que j'ai aussitôt averti mon gourou et la Mère. Je suis bien protégé et cela lui retombe sur le nez en ce sens qu'il est coupé de la Tradition, et lui-même ruiné spirituellement. Mais vrai, j'ai vécu de drôles de jours — tu ne sauras jamais quel enfer j'ai traversé à Rameswaram quand j'étais seul aux prises avec lui, et quand je doutais de moi par-dessus le marché. Un jour, je te donnerai des détails, c'est très intéressant, le déroulement occulte de toute cette histoire.

Bien sûr, je n'approuverais pas beaucoup que tu le reçoives. Mais je ne veux pas placer la chose sur un plan personnel. J'ai simplement une remarque à faire et tu en feras ce que tu voudras : il me semble bien imprudent de vouloir se servir d'un élément aussi impur, c'est partir sur des bases fausses. Tu peux dire que c'est un instrument provisoire, mais je commence à connaître un peu les choses occultes et je *sais* que l'on ne se sert pas impunément du mensonge, c'est une chose qui gangrène.

.....

C'est tout pour ce chapitre. Tu feras ce que tu voudras. Je pense à toi surtout, car pour moi cet individu est sorti de ma vie, non sans mal.

Voilà pour l'instant. Écris et excuse mes longs silences. Mais le cœur ne vous quitte pas.

Affectueusement

Satprem

P.S. Le Swami a quitté Pondichéry il y a une dizaine de jours pour redescendre dans le Sud. Je ne lui ai pas parlé de toi. Il reste donc avec ton invitation et s'en servira peut-être. Nos relations sont courtoises et il me faisait des sourires pendant qu'il me tirait dans le dos.

Pondichéry, 9 avril 59

à Klari

Amie,

J'ai tardé à vous écrire, mais je suis effroyablement occupé. *L'Orpailleur* semble assez compromis, parce que je n'ai pas le temps de faire ce qu'il faut. Vous verrez les deux lettres de l'Éditeur ci-joint. (...) Il aurait fallu que j'agisse tout de suite, mais ma vie actuelle ne me permet pas de me laisser absorber par les choses extérieures. Ainsi je me trouve un peu tiraillé entre les nécessités de ma discipline présente qui voudraient que je laisse tout tomber jusqu'à nouvel ordre, et cette vieille orientation de ma vie où « écrire » semblait la chose capitale. Alors je dis « tant pis » et je fais acte de foi — parce que je crois qu'un jour, quand le moment sera venu, je serai capable de dire des choses vraies et efficaces et remuantes. Pour l'instant, je rengaine mon besoin d'écrire. Je vais cependant tâcher de faire quelques corrections à *l'Orpailleur* et surtout je vais faire l'impossible pour écrire ce « Sri Aurobindo » car c'est plus important que mes propres élucubrations.

Vous me demandiez mes « projets ». Vous voilà renseignée pour le « cher Maître ». L'irritant, c'est de sentir que l'on peut dire des choses, c'est d'avoir besoin de dire, et de se taire. Enfin, sur la route il y a des « épreuves », des « tests » de sincérité, et je reste convaincu qu'un jour, plus tard, j'arriverai à réconcilier l'extérieur et l'intérieur dans une vie où *tout* trouvera intégralement son expression. L'essentiel, maintenant, est de gagner en conscience, et de ne travailler qu'à cela.

Mais je vous écrivais surtout pour avoir de vos nouvelles. Cette place à l'Unesco ? Ces difficultés matérielles ? (...) Quant à vivre avec C., depuis longtemps je vous avais dit que je n'aimais pas cela, parce que c'est de la grisaille — enfin je me comprends (et ça ne m'empêche pas d'avoir de l'estime pour C.), mais bien sûr je sais que les logements sont hors de prix à Paris.

J'aurais voulu vous écrire tout de suite, surtout à cause d'une phrase de votre lettre, celle où vous parlez de l'activité débordante de C. et dont *vous ne pouvez faire fi*. Je vois ça d'ici. Mais surtout il ne faut pas avoir mauvaise conscience. Ces agités d'Occident sont des andouilles ; quand ils ont torché le nez des pauvres, cotisé à la soupe populaire, visité la concierge qui a une phlébite et couru une douzaine d'orphelinats, sans compter les tricots du soldat d'Algérie, la réhabilitation des filles-mères du XV<sup>e</sup> et la ligue pour la défense tibétaine, ils s'imaginent avoir *fait* quelque chose. Ils ont fait du bruit, et surtout travaillé à leur propre contentement. Il ne faut pas céder à ce genre de chantage. Bien sûr, à un certain niveau du développement intérieur, il est parfait de torcher les pauvres, cela peut aider, un peu (quand c'est fait sincèrement) à élargir la conscience. Mais ce n'est pas sur ce plan- là que l'on *fait* vraiment. Et je *sais*\* qu'un homme assis dans sa chambre et qui médite dans le silence absolu, qui a vaincu ses propres ombres, fait plus pour les destinées du monde que tous les parlements réunis. Ce que l'on ne sait pas en Occident, tellement ignorant, tellement ignorant ! c'est que le côté où l'on tire les ficelles n'est pas celui qu'ils imaginent. C'est peut-être une platitude à dire, mais combien d'années sont nécessaires pour préparer dans sa conscience *un seul acte utile* ? On met toujours la charrue avant les bœufs, et on commence par vouloir changer l'extérieur et les autres, et même le monde perdu ! avant d'être capable de se changer soi-même, que dis-je, avant même de se connaître soi-même — et pas une connaissance littéraire de soi, je vous prie, une vraie connaissance qui vous a fait culbuter dans de sales trous, qui vous a cogné et recogné le nez, qui vous a arraché des angoisses et des épouvantes, une connaissance parfois toute légère comme une mouette et qui vole et qui a vaincu l'emprisonnement dans un corps. Alors, Amie, rempochez votre mauvaise conscience, restez bien tranquillement dans votre chambre, si vous pouvez, et pondez votre *Tour d'ivoire sur rue*, si c'est cela qui, maintenant, vous aide à la vraie connaissance de vous-même. Laissez C. s'agiter, et râler si les poubelles sont en retard et si c'est elle qui « fait tout le travail ». Je suis sûr qu'elle adore faire tout le travail — ça lui donne bonne conscience.

Mais vrai, pauvre Amie, ce n'est pas gai.  
Je suis avec vous, bon courage,

Satprem

---

\* Je ne parle pas de moi, bien sûr, je n'ai pas cette fatuité : j'en suis encore à me battre avec mes ombres — il y a quand même quelques trouées de lumière, de temps en temps, pour garder le courage de continuer.

Pondichéry, 26 mai 59

à Bernard d'Oncieu

Mon cher vieux,

.....

Pour parler plus sérieusement de choses sérieuses, ou pas sérieuses, je pars samedi ou dimanche pour Rameswaram, passer 24 heures, car j'ai un message de la Mère pour mon gourou. (...)

Je reviendrai donc à Pondy attendre le départ, ce qui ne m'enchant pas, mais que faire, je suis trop pauvre pour aller ailleurs. Je tâcherai peut-être de revoir mon *Orpailleur* comme ils me le demandent, car j'aimerais malgré tout laisser quelque chose derrière moi. Mais je ne sais pourquoi je répugne à retoucher ces vieilles choses et surtout dans cette atmosphère de Pondichéry-Ashram. Et puis tout cela au fond n'a pas grande importance.

J'ai jeté mon dévolu sur la Nouvelle-Calédonie. Là ou ailleurs... Le Larousse dit qu'il y a des forêts là-bas, du nickel et du chrome. Alors je chercherai peut-être du nickel à défaut d'or rare, et les forêts sont très fraternelles pour moi.

Je ne parlerai pas des raisons de mon départ, tout cela est trop attristant. Je suis las mais paradoxalement prêt à tout recommencer, comme un bon nègre, jusqu'à la fin des temps. J'ai le cœur affreusement vide, mais aussi, paradoxalement, tout rempli d'un tenace espoir. Bref je continue à user la machine, parce qu'elle est faite pour ça. J'écrirai sûrement encore *un livre\**, parce que j'ai quelque chose de très lourd sur le cœur. Après, j'aurai fait ce que j'ai pu et je larguerai les écouteles dans le vent de Dieu ou du Diable, pour qui voudra de moi.

.....

Voilà mon cher vieux. Tu es un bon ami. Je tiens à le dire et je t'embrasse avec Maneck,

Satprem

Rameswaram, 11 juin 59

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux,

Je me souviens d'une petite phrase de mon *Orpailleur*, une petite phrase qui m'était venue « comme ça », et que j'avais supprimée parce que décidément c'était un peu trop bizarre. Et voilà maintenant que cette petite phrase se charge d'un sens lumineux, comme une libération. Job marchait seul sous la pluie et il monologuait, et à la fin de son monologue, il a dit : « On me donnera des vêtements blancs, ce sera une fête à pleurer de joie... »

J'ai beaucoup de choses à te dire, puisque ton amitié m'a suivi à travers toutes ces années.

---

\* Si j'en ai la possibilité matérielle. Et je te jure que celui-là les bouleversera.

Je ne suis donc pas sur la route de la Nouvelle Calédonie ( je devais m'embarquer le 16 juillet à Cochin, à bord de la « Godavari », pour Nouméa), parce que, à la dernière minute, alors que j'étais dans un affreux désespoir, mon gourou m'a fait une série de révélations sur mes vies passées et sur mon futur, qui bouleversent tout, expliquent tout. Ah enfin, je vais toucher au port tranquille.

Depuis le temps que tu m'as vu errer en pleine crise, tu dois bien te douter qu'il y « avait » quelque chose de pas normal dans mon existence. Il y avait en effet une terrible malédiction, j'étais poursuivi par un affreux titan. Tout le travail de ce personnage était de me pousser à tout abandonner, à tourner le dos à toutes les possibilités de bonheur ou de réussite qui se présentaient à moi, et à prendre la route pour un jour me suicider seul dans mon coin. J'ai assez vécu cette malédiction pour la comprendre. Il y avait une autre malédiction, c'est que je sentais une sorte d'interdit peser sur toutes les possibilités d'amour qui se présentaient à moi. Chaque fois que je rencontrais l'amour, quelque chose me contraignait à m'enfuir (tu sais comme je me suis enfui du Brésil, et de France, et comme je m'apprêtais à m'enfuir de l'Inde parce que, enfin, j'avais trouvé un admirable Amour à l'Ashram).

Je ne peux pas te donner tous les détails que mon gourou m'a donnés, mais l'origine de cet affreux karma et du lien qui m'attachait au vilain personnage, remonte à trois existences antérieures. Pendant trois existences je me suis suicidé, la première par le feu, la seconde par la pendaison et la troisième en me jetant dans le vide. Pendant la première de ces trois dernières existences j'étais marié à une femme « très bonne, très belle » (c'était dans l'Inde bien entendu ; mon gourou m'a dit qu'il me dirait même dans quelle ville je vivais et comment je m'appelais alors). Mais pour je ne sais quelle raison j'ai quitté ma maison et je me suis mis à errer ici et là en quête de « quelque chose ». Puis je suis tombé sous l'influence d'un « moine » (un Sannyasin) mais un moine « immoral » (selon le mot de mon gourou), qui voulait faire de moi son disciple ( peut-être étais-je riche et occupais-je une fonction importante). Mais je restais entre les deux mondes, ni avec le moine, ni chez moi, à errer. Dans cet état, ma femme est venue me trouver pour me supplier de la reprendre parce qu'une femme abandonnée et seule a une vie misérable, surtout dans l'Inde. Je l'ai envoyée promener. Alors elle s'est jetée dans le feu, et moi frappé de stupeur ou par la révélation soudaine de ce qu'elle était, je l'ai suivie et me suis jeté dans le feu. Dès lors le lien avec le sale personnage était établi et l'histoire allait macabrement se répéter pendant deux autres existences.

Pendant la deuxième de ces trois dernières existences je me suis trouvé marié à la même femme, je suis parti, le même moine m'a détourné de la vraie voie, elle est venue me chercher, mais je n'arrivais pas à accepter, ni le moine, ni ma femme. Elle s'est pendue, et frappé de stupeur aussi je me suis pendu à mon tour.

Pendant ma dernière existence, le moine immoral a réussi son coup et il a fait de moi un Sannyasin, et quand ma femme est venue à ma recherche, je lui ai dit : « *Trop tard, maintenant je suis un Sannyasin.* » Elle s'est jetée dans le vide, et j'ai fait de même, parce que soudain, devant cette affreuse chose, j'ai eu la révélation de ce qu'elle était et du drame que nous vivions à répétition.

Tu te souviens peut-être que je t'ai montré lors de mon dernier séjour chez toi, cet enregistrement sur magnétophone de la Mère, où elle me raconte la vision qu'elle a eue de ma dernière existence : j'étais vêtu de la robe de Sannyasin, *acculé* à la porte d'un temple et le visage terriblement dur, comme frappé d'une révolte profonde devant une injustice<sup>1</sup>.

Et cette quatrième et dernière existence a bien failli répéter la même histoire, le moine immoral est encore venu frapper à ma porte et tu sais tout le reste de ma vie maudite depuis les camps.

---

1. Voir *l'Agenda de Mère*, tome I, des 20 et 22 novembre 1958.

Mon gourou m'a dit beaucoup de choses que je n'ai pas le droit de te dire sur mon destin futur. Sur le plan extérieur, voici ce qu'il m'a dit : « *I have received ORDER to deliver you. Very soon you will leave the garb. I shall give you a white cloth with my own hand. You are going to be married with Sujata* (c'est le nom de celle que j'aime et qui a vécu ces vies maudites avec moi) *and both of you, you will go on on the tantric line*<sup>2</sup>. »

Voilà. Tout cela m'apparaît encore comme un rêve, parce que je ne vois pas comment pratiquement tout cela est possible. Mais mon gourou voit et sait. J'ai confiance. J'ai du mal à croire que, enfin, je vais être heureux et je me demande s'il n'y a pas encore quelque mauvais coup caché derrière cette promesse de bonheur. Cela me semble tellement inespéré. Tu comprends, Bernard, j'ai été tellement malheureux dans ma vie. Enfin, de toutes mes forces, je m'accroche à cette lueur d'espoir. Je travaille avec mon gourou, et en août tout doit se régler à Pondichéry où il doit aller et voir Sujata.

De Sujata je ne peux rien dire, sinon que c'est une grande âme. Elle est depuis vingt et un ans à l'Ashram, où elle est arrivée conduite par son père quand elle avait douze ans. Elle est bengalie. Nous nous connaissons depuis cinq ans sans avoir jamais osé penser que nous nous aimions, et il a fallu ma dernière crise et mon départ pour que les choses se révèlent en elle comme en moi.

.....

Après m'avoir fait toutes ces révélations, mon gourou m'a posé des questions sur ma famille. Et il m'a dit : « *You must go and see your mother. You will go to France by plane in August and come back beginning of September.* » [« Tu dois aller voir ta mère. Tu iras en France par avion en août, et reviendras au début de septembre. »] J'ai fait remarquer à mon gourou que j'étais pauvre et qu'un voyage de ce genre coûtait quelque 3000 roupies aller et retour par avion. Il m'a répondu : « *The gods are favourable. I shall give you myself the money.* » [« Les dieux sont favorables. Je te donnerai l'argent moi-même. »] Tout cela est plutôt renversant pour moi, sachant que mon gourou est pauvre comme job et qu'il a 45 roupies par mois pour vivre avec toute sa famille. Mais puisqu'il a dit, je crois. C'est un homme qui a de grands pouvoirs et qui sait. Je m'appête donc à partir pour la France en août (sans savoir comment !)

Gourouji m'a fait d'autres révélations, personnelles cette fois-ci, mais si seulement ma vie pouvait enfin être heureuse avec Sujata, je serais comblé. Tout cela me semble fantastique, je n'arrive pas à croire à tout ce bonheur pour moi.

En tout cas, cher vieux, tu auras été un bon compagnon dans mon malheur, toi et Maneck, et cela je n'oublierai jamais.

Vous embrasse tous deux très affectueusement,

Satprem

À partir de 1965 ce sera le commencement d'un nouvel âge, une nouvelle conscience va se développer dans les êtres humains. De grandes choses vont se passer. C'est tout ce que je puis dire.

---

1. « J'ai reçu l'Ordre de te délivrer. Très bientôt tu quitteras la robe [de Sannyasin]. Je te donnerai de mes propres mains des vêtements blancs. Tu vas épouser Sujata, et ensemble vous suivrez la voie tantrique. »

Pondichéry, jeudi 2 juillet

à Bernard d'Oncieu

Mon cher vieux,

.....

J'ai donc reçu 3 600 roupies de mon gourou ! ! prix d'un aller-retour. Ma place est retenue sur l'avion qui quitte Bombay le 18 (Air India International). Bien que ce ne soit pas très facile, je fais l'impossible pour passer à Hyderabad. Je me rembarque pour l'Inde le 20 septembre. Donc deux mois là-bas.

Quant à moi, c'est toujours le noir et la foi absolue dans mon gourou. Lui seul peut dénouer pareille situation. (...) Il m'a simplement dit que, dans dix mois, tout serait arrangé, donc mai de l'année prochaine. Quelle vie !

.....

Ah Bernard, si Dieu veut que tout cela soit dénoué, un jour j'écrirai un livre bouleversant, un livre qui pèse en moi comme du plomb fondu et qui porte toute la souffrance de mes existences maudites. Dieu veuille qu'il y ait un hymne à la joie aussi pour terminer, et qu'après il n'y ait plus que poésie pure et qui coule de source.

Voilà pour le moment. Ce sera vraiment une joie de vous revoir tous deux, et peut-être cette fois-ci serai-je moins hanté.

Affectueusement

Satprem

Pondichéry, 5 juillet 59

à Klari

Alors amie, était-ce la traite des blanches ou les folies pas bergères ou vraiment la haute couture sur femme de style ? ? D'ailleurs il faudra que vous me racontiez vos aventures de vive voix car j'arrive en France pour deux mois. Oui, je débarque par avion le 19 au matin et je me rembarque le 20 septembre. Il y a bien six ans que je ne vous ai pas vue et ce sera une joie de me disputer un peu avec vous. C'est la Mère qui m'offre cet aller et retour et mon Maître de Rameswaram où je viens de passer ce dernier mois. La raison, c'est qu'il est grand temps pour moi d'aller embrasser ma Mère car nous risquons de ne plus nous revoir du tout si je tarde trop.

.....

J'ai aussi besoin de repos ; cette dernière année je suis passé par toutes sortes d'épreuves qui m'ont vieilli de dix ans — peut-être vous raconterai-je tout ce cauchemar, s'il est possible d'expliquer ces choses. J'arrive à un grand tournant de ma vie.

Mon frère est en Algérie et je voudrais bien le revoir aussi, mais je ne sais si ce sera possible.

.....

À bientôt

Satprem



à Sujata

### Prière du Rhinocéros

Madame,

Il faut vous dire la prière du rhinocéros, ce pauvre gros pattu, il m'a instamment requis d'être son avocat près de votre très gracieux tribunal. Ainsi, au nom du Père, du Fils et du Saint sans esprit — car les rhinocéros n'ont point d'esprit — et sur la bible pachydermique, je jure en cette triste affaire de dire toute la vérité, rien que la vérité, ainsi soit-il.

Or donc, mon ami Bernardyosaure, car tel est son nom, eut la triste infortune de naître au bord d'un fleuve barbare qu'on appelle Seine, loin de ses frères plus graciles qui baignent dans les rivières asiatiques, si douces qu'on pourrait croire un ciel liquide où d'aventure se prennent les dieux. Et comme il est dit dans les manuels savants, en ce sombre pays de Gaule, il fait grand froid, et c'est ainsi que mon ami rhinocéros se vit affligé d'une peau, une peau formidable — de la corne, Madame, qui a bien trois pieds d'épaisseur, je vous l'assure. Il était très triste mon ami rhinocéros, car dedans c'était un bon rhinocéros, mais dehors il n'entendait rien, il ne sentait rien, il était tout calfeutré contre le froid du monde et contre la bonté du monde. Alors il soufflait tout seul dans ses eaux glacées : « Br Tch Tch Br » ( poème rhinocérique intraduisible où s'exprime la malédiction d'être mal né et l'angoisse métaphysique et pachydermique d'un cœur sans amour).

Or le Seigneur suprême entendit sa prière, car le Seigneur est aussi linguiste, père des nations, des hommes, des grenouilles et des périssodactyles du type rhinocéros — comme il est dit au verset 33 de la Rhino-oupanishad —, et mon ami Bernardyosaure se vit transporté, après bien des détours, auprès de ses frères supérieurs en évolution qui ont perdu le dur épiderme (mais pas tout à fait la corne cependant, qui sert parfois à orner la tour des temples, à appeler les dieux en certains sanctuaires, ou à jouer au basket-ball). Cinq années, jour après jour, six ans presque, il vécut, mon ami pachyderme, auprès d'une adorable petite supra-rhinoïde (car tel est le nom de ces sœurs supérieures) qui, dieu lui pardonne, se mit à aimer ce gros balourd d'étranger.

Et c'est là, Madame, que mon triste ami commit un crime affreux pour lequel je viens demander votre grâce, en son nom. Ah Madame, que votre cœur s'ouvre pour entendre l'infortune de mon pauvre rhinocéros, et que votre grande bonté lui pardonne : il n'a rien compris, rien entendu, rien senti pendant cinq ans, mon idiot d'ami rhinocéros. Il était là tous les jours à répéter « Br Tch Tch Br » sur des tons variés, et il n'entendait rien que son propre clapotement et il ne voyait rien, le cher imbécile, parce qu'il n'avait pas l'ouïe assez fine pour entendre le murmure de son amie suprarhinoïde, aussi doux que la mer sous la caresse des vents alizés, parce qu'il avait la peau épaisse — trois pieds d'épaisseur, Madame, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, ce qui suffisait à le rendre sourd, même aux commandements mélodieux de Pranaboss, premier ministre des suprathlètes rhinopédants. Et il cherchait, mon rhinocéros, il grognait — et comme il n'y avait plus d'hiver ni de glaces, sa peau lui tenait chaud naturellement ; ça lui donnait la fièvre — il insultait les dieux et il les priaît avec des larmes de rhinocéros : et chacun sait qu'une larme de rhinocéros pouvait à elle seule remplir la piscine de la tribu suprarhinomentale (on avait failli d'ailleurs l'assigner à ce travail, à la place d'une pompe) mais il partit sur les routes, il se teignit en jaune, en orange pâle, en rouge sannyasesque, toujours en gémissant « Aum Tchoum Br Br », mantra infaillible qui lui avait été donné par un sorcier de la tribu voisine.

Et voici qu'une fois encore le Seigneur entendit sa prière, car le Seigneur est bon pour les imbéciles, il lui flanqua un tel coup sur le crâne qu'enfin mon ami rhinocéros entendit jusqu'au fond de son cœur la douce voix de son ange rhinoïde, et il en resta ébloui.

Vous croiriez peut-être, Madame, qu'ici finit l'histoire de mon ami rhinocéros, et qu'ils se marièrent, qu'ils eurent beaucoup d'enfants ; hélas non Madame, ici ne finit point la plainte de mon ami rhinocéros. Voici les faits :

L'ange rhinoïde, qui a eu le bonheur d'être bien née et qui a la peau aussi douce que le duvet des mouettes à l'équinoxe, ne sait point qu'un pachyderme des marais occidentaux est un gros lourdaud qui ignore le langage subtil, les silences indiens, les lenteurs douces comme un envol d'aigrettes sur les rizières ; il ne sait rien de ces choses délicates et silencieuses. Il a besoin d'entendre sous sa peau épaisse, d'entendre encore et encore qu'on l'aime — au besoin qu'on le lui crie. Il a peur qu'on l'oublie. Il a besoin de gestes extérieurs pour être rassuré, pour comprendre. Il est enfantin comme un barbare.

Et voici Madame, pour terminer la plainte de mon ami, que j'apprends une autre triste nouvelle. On m'a dit — mais ce n'est pas sûr, il court tant de bruits en pays supra-rhinomental — on m'a dit que l'ange rhinoïde, fatiguée d'avoir attendu cinq années son gros stupide de rhinocéros étranger, s'était mise elle aussi à se laisser pousser une grosse peau bien épaisse pour se défendre du chagrin, et qu'elle était devenue presque aussi insensible que mon rhinocéros de la Seine.

Alors Madame, que faire dites-moi, si mon rhinocéros étouffe sous sa carapace quand son ange est légère comme une mouette, et si l'ange se couvre à son tour d'une carapace quand mon rhinocéros perd la sienne ? ? Ne se rejoindront-ils jamais ?

Telle est la prière du rhinocéros, Madame, et nous sommes tous deux, bien bêtes, à vos pieds.

S.

Saint-Pierre, 28 juillet 59

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux, chère Maneck, j'ai bien tardé à vous écrire ma lettre de château mais ce retour en France a été affreux. À la minute où mon avion a décollé de Bombay, il s'est produit une sorte de révolution dans mon corps, comme si tout mon être se retirait de moi et refusait de quitter l'Inde, alors j'ai pris une fièvre de cheval avec des migraines à me casser la tête, grelottements, et je suis arrivé à Paris pour me mettre au lit. (...)

Je n'ai rien à te dire de la France. Il y a une atmosphère à couper au couteau et je vis en me bourrant de Saridon et d'aspirine. J'ai vu quelques « amis », gentils et qui « cherchent », mais leur vie est tellement harcelée par les problèmes matériels que tout cela est *hopeless* [sans espoir]. J'ai l'impression qu'ils sont enfermés dans une prison et il ne faudra rien moins qu'une révolution pour faire sauter leurs murs — peut-être. Bref, je compte les jours qui me séparent de mon retour. Je suis littéralement malade ici ; si pour une raison quelconque je devais être empêché de retourner dans l'Inde, j'en mourrais.

Vous embrasse tous deux. Ces quarante-huit heures chez vous ont été une bénédiction et m'ont aidé à encaisser le choc. Je me rembarque le 20 septembre.

Satprem

Saint-Pierre, 23 août 59

à Klari

Amie, j'ai reçu votre carte d'Espagne. Je reviendrai à Paris vers le 15 ou le 16 septembre pour m'embarquer le 20 et j'espère bien vous revoir. J'ai repris mes forces physiques, je me rends compte maintenant que j'étais très fatigué.

Vu François quelques jours, qui a fait un saut ici pour m'embrasser. Il est mieux, beaucoup mieux mais encore très faible. (...)

Je passe mon temps ici entre ma chambre et le bateau. Je suis heureux, *très heureux*. Je viens encore de virer un cap difficile mais cette fois-ci, je crois bien, pour entrer définitivement dans les eaux calmes et transparentes de la vraie vie. Tout est bien. Et vous ?

Je vous embrasse,

Je vous embrasse, à bientôt

Satprem

Nous parlerons de vos écrits. Moi, je ne fais rien.

Pondichéry

Samedi 26 septembre 59

à Bernard d'Oncieu

Mon cher vieux, chère Maneck, pardonnez-moi si mes lettres ont été rares mais ce n'était pas parce que les choses allaient bien, c'était parce que j'étais dans une grande confusion intérieure et les seuls rares bons moments, je les ai passés sur mon bateau (ça, c'était une vraie joie). Jusque là-bas, la bagarre a continué avec toutes sortes de forces qui se sont littéralement levées devant moi comme un mur noir pour m'empêcher de revenir ici. J'ai eu « peur » jusqu'à la minute où l'avion a décollé de Paris. Tu comprends ?

.....

Oui, la veille de mon départ, je suis passé aux Éditions du Seuil. J'ai été surpris de leur accueil chaleureux. Après tout, ils sentaient leurs compliments. Bon, il faut écrire. Ils en veulent encore et il va falloir que je me secoue. La Mère ici voudrait aussi que j'écrive (mes livres et celui sur Sri Aurobindo), alors je vais peut-être avoir du temps.

En France, l'atmosphère est à couper au couteau. C'est irrespirable, sauf dans un bateau, ou sur une île bien cachée en Bretagne. Comment peux-tu songer à vendre Umda Begum Bagh — tu es complètement fou, dingo ? J'espère bien que tu ne vas pas tomber dans ce panneau, vrai j'en aurais de la peine. Et tu sais bien qu'il y a toujours des miracles pour toi, même si ce sont de petits miracles.

Voilà. T'embrasse avec Maneck,

très affectueusement,

Satprem

Pondichéry, 1<sup>er</sup> octobre 59

à Sujata

Petite rivière gentille, rivière que j'aime, je viens me pencher un peu sur votre eau pour y lire la vérité, qui est profonde et calme, la vérité tranquille comme votre voix. Et j'ai vu passer un vilain oiseau sauvage, un oiseau de feu qui rêvait de vous boire tout entière si grande était sa soif et de vous emporter loin, très loin dans sa migration brûlante. Petite rivière que j'aime, je ne sais pas vous boire et je ne sais plus où voler sans vous. Gentille rivière, je suis là, aux bords de vous et je ne sais plus partir, mais je sais mal rester aussi.

Et j'ai vu qu'il me fallait changer en eau calme pour être avec vous, toujours. Alors mon oiseau sauvage bat des ailes, il essaie, il sait mal faire, et puis c'est douloureux de changer si complètement sa nature. Petite rivière très douce, il ne faut pas m'en vouloir si parfois je souffre un peu dans cette transmutation, puisqu'il me faut mourir pour être eau, eau profonde et calme comme vous. Il ne faut pas m'en vouloir si parfois je retourne à ma sauvagerie, si j'ai mal. Mais je vous aime tant, petite rivière, que cet impossible miracle se fera peut-être, et qu'un jour je plongerai tout en vous pour être goutte de votre eau, petit galet blanc au fond de votre cœur — et vous m'emporterez avec vous, vous m'emporterez loin, très loin, où vous voudrez. Petite rivière, je vais essayer, pardonnez-moi si je fais mal. Je vais essayer avec tout mon cœur et mon amour, de ne plus rien vouloir, plus rien demander et accepter tout de vous. Alors peut-être un jour vous me prendrez en vous, et il n'y aura plus de soif, plus rien qui manque, plus rien qui sépare, et vous m'emporterez comme le murmure tranquille de votre eau dans la grande Migration qui est sans fin.

Petite rivière aimée, j'ai vu passer sur vous un vilain oiseau sauvage, mais vous l'avez pris dans votre lumière et il ne sera heureux que noyé en vous, eau tranquille de votre eau.

Dhounrapa

Pondichéry, 11 octobre 59

à Klari

Amie, c'était bien de la malchance de vous manquer à Paris, enfin sans doute était-ce le signe qu'il n'était pas nécessaire que nous nous rencontrions.

Je reviens ici reposé, j'en avais besoin. Demain je me mets en route pour Rameswaram voir mon Maître. Et j'ai quitté les vêtements de Sannyasin pour des vêtements blancs, ce qui ne correspond pas seulement à un changement extérieur. En fait, c'est une lourde étape de franchie — ce qui ne veut pas dire que tout est fait de roses maintenant.

La veille de mon départ, je me suis décidé à aller voir l'Éditeur ( le Seuil ). J'ai eu raison : les choses ont été raccrochées pour le *Sri Aurobindo* et ils viennent de m'envoyer un contrat. Cela devrait paraître en 1961<sup>1</sup>.

---

1. Il s'agit d'un premier essai de Satprem, *Sri Aurobindo ou la transformation du monde*, qui finalement sera refusé par le Seuil. Satprem écrira alors *Sri Aurobindo ou l'Aventure de la Conscience*.

Et j'ai reçu un accueil très chaleureux, ils ont l'air de compter sur moi. À mon retour de Rameswaram ( bientôt), je vais donc corriger *l'Orpailleur* et écrire, si Dieu veut, *le Sannyasin*. Puis je me mettrai au *Sri Aurobindo*.

.....

J'ai lu votre nouvelle sur *l'Iniquité*, que je trouve bien écrite, mais je n'ai pas « senti » vraiment quelque chose en la lisant, cela me semblait un peu froid. J'avais le sentiment que cela venait seulement de votre tête ? Quant aux poèmes, j'en connaissais beaucoup déjà et j'ai eu de la joie à lire certains d'entre eux. Il me semble que vous êtes plus poète que « romancière », mais j'ai trop peu lu de prose de vous pour juger. En tout cas, vos poèmes dépassent le monde de la tête, et cela déjà, *pour moi*, est un grand point. (...)

Écrivez-moi pour me dire comment s'arrange votre situation avec Max. Londres ou Paris ? ? Voilà, je t'embrasse ma Klari. C'est bien bête de nous être manqués.

Satprem

Pondichéry, 20 octobre 59

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux, reçu ce matin ton manuscrit que j'ai lu aussitôt — deux fois. Je suis assez épaté car c'est réellement bien ! ( Bon, voilà que je t'insulte maintenant, mais je ne m'attendais guère à te voir des talents de dramaturge ! ) J'attends donc la suite avec impatience et anxiété, car je devine bien que ce III<sup>e</sup> acte surtout ne sera pas facile, si l'on veut garder le mouvement dramatique. Et je me demande aussi, amicalement cette fois, ce que va être ce « Message ».

Mes réactions immédiates, les voici : c'est du bon théâtre, vivant, bien présenté. Ce 1<sup>er</sup> acte est généralement un écueil, mais tu mets le lecteur, ou le public, dans le bain sans faire traîner et sans que l'on ait l'impression d'une « explication ». C'est donc *très réussi, sans réserve*. Tes personnages sont bien campés, on est accroché. Et ce thème de l'Inde soulèvera tout de suite un intérêt. (...)

Te voilà devant une tâche difficile mais très passionnante. Je suis très content pour toi, à tous points de vue. Il serait satisfaisant que ta pièce ait du succès, ne serait-ce que pour te justifier enfin auprès de ce monde qui t'a ou renié ou mal compris. Bref, mon cœur est pour ton succès. Bon courage.

Je t'embrasse très affectueusement,

Satprem

Pondichéry, 14 novembre 59

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux,

Et ce III<sup>e</sup> acte ? J'espère vivement que tu n'as pas pris ma dernière lettre comme un signe décourageant, mais je préférerais attendre la suite avant de discuter certains points.

.....

Mon père est en train de mourir d'un cancer, au milieu de grandes souffrances. Je suis frappé, malgré tout ce qui me séparait de lui. Et surtout un peu angoissé pour ma mère.

Voilà. Si tu es en pleine éruption dramatique, n'écris pas. Mais envoie-moi ce III<sup>e</sup> acte dès que tu l'auras terminé.

Affectueusement à vous deux,

S.

Pondichéry, 3 décembre 59

à Klari

Amie, j'ai un peu honte d'avoir tant tardé à vous écrire. Mais je suis vraiment débordé par mon travail plus la révision de cet *Orpailleur*, plus ma discipline intérieure.

Je suis très content que vous fassiez cet effort de quelques minutes de silence, chaque jour. Vous verrez que, peu à peu, vous y puiserez une force étonnante, et une joie, et la compréhension non- intellectuelle de beaucoup de choses. Ce silence-là a le pouvoir de dissoudre les « problèmes », en vous ouvrant à une vision plus haute où chaque chose est à sa place, comme dans la joie qu'éprouvait cette petite fille — vous — lorsqu'elle avait réussi sa construction. Et vous verrez que votre poésie même y gagnera. C'est inévitable, car la vraie source de la poésie est évidemment supra-intellectuelle. Il faut persister, même si c'est difficile, même si ça coûte. C'est très important pour vous, Klari (ce serait d'ailleurs très important pour tout le monde). Vous verrez que vous finirez par y trouver une telle joie que vous attendrez impatiemment la minute de votre méditation, et qu'elle se prolongera, et qu'elle finira par envahir toutes vos journées, comme une vibration de paix et de joie et de lumière derrière chacun de vos gestes, chacune de vos activités. Alors ce sera le commencement de la vraie vie.

.....

Votre sensation, par le cœur, de n'être jamais à la hauteur dans vos actes. Mais on n'en finit jamais d'être « à la hauteur » ! Nous sommes Dieu en dedans, et on n'en finit jamais de pousser le dehors à la hauteur du dedans. Mais ce n'est pas parce qu'on n'est pas à la hauteur, dehors, qu'il faut douter du dedans. Il faut travailler, c'est tout. Klari, si seulement vous pouviez passer un peu au-dessus, dans le silence de vos méditations, vous verriez peu à peu toute votre perspective des choses changer, et toutes les contradictions perdre leur antagonisme. Alors on ne « triche » plus — on EST. Bah ! tout cela ne vaut rien d'être dit.

Je suis content que vos poèmes soient lus. Je bouleverse mon *Orpailleur*, taille dedans à coups de machette, écris des scènes nouvelles, bref, j'essaie d'en faire quelque chose. Je coupe le cou à la plupart des choses qui venaient seulement de la tête. Ce sera peut-être fini dans un mois. Je vous tiendrai au courant.

Voilà Amie, je vous embrasse très affectueusement.

Satprem

P.S. Mon père est en train de mourir d'un cancer, et il souffre.

Pondichéry, 22 décembre 59

à Bernard d'Oncieu

Mon cher vieux, j'ai tardé à te répondre, mais je suis tellement débordé. C'est une réelle épreuve de mener de front un bouquin, le travail quotidien et la discipline personnelle. Mais ce diable d'*Orpailleur* touche à sa fin. Ce fut aussi une épreuve de redescendre dans ces enfers. On ne peut pas faire semblant...

Ce que tu me dis d'*Arcanes Solaires* m'intrigue et je souhaiterais le lire, bien que ma recherche tende plutôt vers une connaissance qui dépasse les connaissances — je veux dire l'expérience intérieure qui est perception immédiate. Mais je me réjouis avec toi de tout ce qui peut faire progresser la conscience humaine.

.....

Comme je regrette, pas seulement égoïstement, de t'entendre parler de quitter l'Inde. Cela me fera réellement de la peine le jour où tu partiras.

Parce que je t'aime bien.

Affectueusement à toi et à Maneck,

Satprem

P.S. Si cela t'intéresse, une très importante lettre que j'écrivais à mon gourou a été volée par la Censure de Pondichéry. Tu vois que tu n'es pas le seul !

**1960**

Pondichéry, 5 février 60

à Klari

Amie, quoi ? Que se passe t-il ? Je suis un peu inquiet de votre silence, et je ne sais même pas où vous êtes. Êtes-vous bien ?

J'aurais voulu venir vous secouer plus tôt mais j'étais tout absorbé dans la révision de mon maudit *Orpailleur* — enfin c'est fini ! Je voudrais pouvoir dire que c'est bien fini, mais hélas ce ne serait pas vrai, car tout cela est bien décevant. J'ai voulu dire, au fond, des choses qui ne se disent pas. Je suis en train de taper et vais envoyer à l'Éditeur vers début mars. Vous verrez quand ce sera imprimé, et je serai curieux de votre réaction, car j'ai beaucoup chamboulé de choses.

Et vous ? Je vous embrasse très affectueusement et très fidèlement,

Satprem

dimanche 21 ? février

Pondichéry,

à Bernard d'Oncieu

Mon bon cher vieux, pardonne-moi ce silence. Mais je travaille comme un forcené. Il faut que j'en sorte, et vite, de ce maudit passé et que je plonge dans l'avenir comme un nourrisson doré ! Ah quel poids je traîne dans cet *Orpailleur*, on ne saura jamais ça, mais il faut que tout soit craché, jusqu'au dernier pépin, alors je respirerai tranquille — peut-être.

Je vous embrasse tous deux très affectueusement,

Satprem

Pondichéry, 5 mars 60

à Maneck d'Oncieu

Chère Maneck,

.....

Un travail imprévu avec la Mère me retient ici jusque vers le 20 ou même le 25. Puis mon gourou m'appelle à Rameswaram. Je pense donc venir à Hyderabad pour une huitaine ou dizaine de jours maximum et de là aller directement à Rameswaram. Je vous câblerai dès que les choses seront organisées.

Mon livre est parti à Paris. J'attends le verdict. Je crois qu'ils veulent publier tout de suite, pour Pâques, à moins qu'ils ne veuillent plus de mon texte à cause de tout ce que j'y ai ajouté — on ne sait jamais ! C'est bourré de dynamite, cet *Orpailleur* — je veux dire que ça brûle en dedans, mais je ne sais pas s'ils sont sensibles à ce genre de feu. Maintenant reste le deuxième livre à écrire, puis le troisième, puis ce sera tout. Car, au fond, je sens une sorte de trilogie : *l'Orpailleur*, c'était la nuit, mais il y a encore le livre du demi-jour, puis le livre de la lumière. Mais écrire me tue, ça me vide — après tout, c'est un devoir.

T'embrasse avec mon vieux Bernard dans la joie de vous retrouver bientôt.

Satprem

Sujata va bien. Nous avons trouvé un équilibre et je commence à comprendre certaines choses de l'Amour qui m'avaient échappé. Nous nous voyons une heure tous les soirs.

Pondichéry, 23 mars 60

à Bernard d'Oncieu



Cher vieux,

(...) De Madras je prends le train appelé « DeLuxe » où il n'y a que des troisièmes (on ne peut pas s'allonger mais on est climatisé), ce qui me fera faire une économie car je voudrais bien acheter une paire de sandales pour Sujata.

J'ai hâte de discuter avec toi les divers projets. Bien sûr, ce tour du monde en voilier... mais mon travail, mon gourou ?

Embrasse Maneck,

Embrasse Maneck, affectueusement

Satprem

vendredi 22 avril 60

Rameswaram,

à Bernard d'Oncieu

Mes bons amis,

.....

Je suis bien inquiet de vous voir partir pour l'Europe, mais je crois absolument en la Grâce divine et en la pureté qui protège. Et de plus, je suis certain maintenant que vous allez sur votre voie — donc à la grâce de Dieu ! En tout cas, rappelez-vous 1965 — le commencement d'un nouveau monde ! Nous sommes nés très précisément pour faire notre part du travail, et ces quelques années sont capitales. Vous ne pouvez pas savoir comme je me réjouis de vous voir prendre une décision si courageuse qui donne un sens vrai à votre vie. Jusqu'à ce dernier voyage chez vous, je ne savais pas que nos vies étaient si proches et si fraternelles, chacune dans son rythme.

Dans le train, j'ai lu votre livre sur l'Égypte. Cet homme a certainement une connaissance et j'ai trouvé l'ouvrage intéressant. Mais il parle surtout du tantrisme tibétain, qui est un tantrisme très « noir ». Le vrai cœur du tantrisme n'est pas tibétain du tout, mais indien, au Bengale surtout — un tantrisme bien caché. Enfin peu importe, l'essentiel est que l'Europe commence à comprendre, et ce livre sur l'Égypte est une bonne ouverture, il parle très bien de la Shakti. Au fond, c'est fantastique ce que le mental humain a progressé en l'espace de quelques années<sup>1</sup>. Un livre comme celui sur l'Égypte eût été impensable il y a seulement dix ans ! De grandes choses se préparent, un bouleversement de conscience comme on n'en a jamais vu depuis l'apparition de l'homme-animal. Oui, chacun sa part du travail — et malheur aux endormis !

Excusez mon écriture zigzagante mais je vous écris à plat ventre par terre, ce qui n'est pas très confortable.

---

1. Cet élargissement indéniable des tristes horizons d'un matérialisme en décomposition, n'a malheureusement pas été accompagné de la sincérité qui aurait permis à une vraie connaissance d'être reconnue. Le champ a vite été envahi, submergé, par un fatras de révélations, un fourmillement de pseudo-gourous, chacun créant sa secte ou sa petite église — finalement, une demi-connaissance, fragmentée et obscurcie, qui a contribué à brouiller les consciences plutôt qu'à les libérer. En « Économie Politique » telle qu'on l'enseignait à la Faculté de Paris, il y avait un vieil adage : « La mauvaise monnaie chasse la bonne. »

Au fond, nous sommes des privilégiés fantastiques, d'entrer *consciemment* dans ces années formidables, et d'être un peu préparés, de comprendre, de savoir l'enjeu. Quel privilège!

.....

Je garde une petite nostalgie pour Umda Begum Bagh, il y avait là quelque chose, une belle réalisation de goût et de qualité et de beauté. Et Bernard a raison, nous sommes confrontés par toutes sortes de possibilités, comme si toutes sortes de voies s'ébauchaient devant nous, et finalement les choses semblent tomber à l'eau et on « choisit » la voie que l'on n'avait pas prévue. Mais quelquefois aussi, ces possibilités évincées, qui semblent n'être pas venues à l'heure, reviennent plus tard, sous une autre forme, plus complète, plus intégrale, plus riche, et l'on s'aperçoit que U.B.B. ou telle autre possibilité écartée, n'était qu'un présage, le signe d'une réalisation à venir — comme si l'Artiste avait donné un petit coup de pinceau ici et là qui nous laissait croire que déjà l'œuvre était complète, mais il fallait beaucoup d'étranges coïncidences, beaucoup de touches superposées, d'ici, de là, avant que l'Œuvre ne fût prête dans sa splendeur. U.B.B. était peut-être le prélude d'une belle Cité divine, mais l'heure n'était pas encore venue. La Mère m'avait expliqué cela un jour, en me disant que le Destin n'est pas linéaire, mais circulaire ou global : nous n'avancons pas suivant *une* ligne, mais comme avancerait un globe qui touche à la fois mille points devant que dire ? En définitive, on peut seulement dire : « peut-être est-il nécessaire que vous fassiez ces expériences », et c'est tout. Êtes-vous heureuse ? C'est la seule question utile, au fond.

Avez-vous toujours 18/20 en composition, avec F., ou vous êtes-vous fait honteusement recaler ? — je suis sûr que les mathématiques vous ont joué un sale tour... se méfier des maths, c'est traître au possible avec ses petits airs rigoureux ; en moins de deux on se fait coincer dans un triangle parfaitement isocèle et ridicule, qui vous assomme de toute sa hauteur et on n'a plus qu'à s'avouer vaincu. Ah M'sieur Euclide m'a donné bien des ennuis.

Et la poésie ?

Rien à dire de moi. Je travaille sur tous les plans. Dans deux ou trois ans, ça ira mieux. Je commence à me préparer au *Sri Aurobindo* que j'ai promis pour l'année prochaine. Pas envie d'écrire de moi — c'est de moins en moins intéressant, il y a Autre Chose, mais c'est du boulot, je vous assure. *L'Orpailleur* sort en septembre ( j'ai reçu des lettres bien touchantes de l'Éditeur ! )

Je vous embrasse Amie, avec toute ma fidèle tendresse,

Satprem

Pondichéry, 17 mai 60

à Maneck et Bernard d'Oncieu

Mes bons amis, j'ai bien tardé à vous écrire ; j'aurais surtout voulu dire à Maneck comme sa lettre m'a touché — je n'y ai pas vu de sentimentalité du tout, j'ai senti quelque chose de très bon, de très chaleureux. Et puis mon gourou était ici, jusqu'à hier, et j'étais débordé par toutes sortes de travaux. J'ai devant moi au moins pour deux ans de travail sans désespérer ! Et la chaleur ici est étouffante. Enfin, deux ans encore, trois au maximum, et, sur tous les plans je

l'espère, le gros du travail sera déblayé. La vraie vie commencera peut-être à montrer le bout de son nez.

Rien de neuf pour moi. C'est plutôt de toi et de Maneck que j'attends des nouvelles. Je n'ose rien dire. Je mesure si bien toutes les difficultés. Tout ce que je peux, dans mon cœur, c'est prier pour que vous passiez l'épreuve.

Fraternellement avec vous,

Satprem

*(Cette lettre de François, le frère de Satprem, à Bernard d'Oncieu exprime ce que François ne savait dire à son frère.)*

Paris, le 25 juin 60

Mon cher Bernard,

Je viens d'acheter *Dante Alchimiste* — merci de votre suggestion — et plus encore de votre lettre qui est un « pont » dont j'ai besoin. Depuis plusieurs années déjà, les livres me tombent des mains et j'ai désespéré d'y trouver ce que je cherche — les êtres me sont d'un plus grand secours ; ils ne veulent rien expliquer mais leur Destin est un témoignage que je déchiffre avidement et pour peu que je sente l'amitié, comme dans votre lettre, je « démarre ».

Oui, nous nous verrons en août à Paris. Vous me faites souhaiter la vente de ce palais des mille et une nuits, mais je sais que vous le quitterez à regret. Son nom résonne comme ces mots de passe secrets que s'inventent les enfants pour ouvrir les portes du rêve et votre visage devient un peu mongol dans mon souvenir. Il ne faut pas m'en vouloir si je traite si mal la réalité, mais c'est de famille, et l'important est d'aimer la Vérité qui est bien autre chose.

J'aimerai beaucoup parler de Bernard avec vous. Quand je l'ai vu, en août dernier, j'ai eu, comme vous, l'impression qu'il avait passé un cap, et son regard m'a bouleversé comme une évidence. Je ne peux en dire davantage. Je l'attendais là où il est maintenant depuis si longtemps, comprenez-vous. Il est de ces êtres dont l'existence seule est une aide pour moi, et de plus j'ai la grâce de pouvoir l'aimer puisqu'il le veut bien — alors je suis fort.

Je viens d'avoir une petite fille qui s'appelle Véronique — elle est belle et sans défaut, et quand j'ai vu beaucoup de malades et de misères dans la journée<sup>1</sup>, j'ai hâte de plonger mes yeux dans les siens (elle a un regard extraordinairement « tranquille »). Voilà. J'ai souvent pensé à vous depuis que nous nous sommes connus, mais c'était un souvenir ; maintenant ce sera une attente. Merci de m'avoir fait signe, rien ne se fait par hasard et vous tombiez bien, croyez-moi — et à mon amitié.

François E.

---

1. François est médecin.

Pondichéry, 2 juillet 60

à Klari

Amie,

Vous ai-je fâchée, déçue, blessée ? je ne sais pas. Il me semble que vous êtes loin, très loin. Je suis souvent très bête, c'est vrai, mais mon affection pour vous ne varie pas.

Ce n'est pas la rareté de vos lettres, mais quelque chose d'autre. Avec tout ce soleil ici, peut-être que je déraile, évidemment, mais je déraile avec tendresse pour vous.

Vôtre, toujours, en toutes circonstances,

Satprem

Pondichéry, 19 juillet 60

à Bernard d'Oncieu

Mon cher vieux Bernard,

J'ai tardé à te répondre mais je traverse une période de grande fatigue, comme si ce corps en avait assez, et le reste aussi peut-être. Parfois j'aimerais bien lever l'ancre et partir sans laisser de traces. Enfin, peut-être est-il trop tôt encore.

Et c'est toi qui lèves l'ancre. J'en ai bien de l'ennui, égoïstement sans doute, car tu es le seul qui comprends quelque chose à ma vie, vraiment, et qui aies fait preuve d'une amitié indéfectible. Mais c'est bon que tu ailles. Toute crise est bonne. Je vais vous suivre tous deux par le cœur.

Tu as écrit à mon frère, et il t'a même répondu. Très bien. Peut-être se méfiera-t-il moins de J. B. [un écrivain occultiste] que de moi. Et s'il trouve là quelque vérité qui l'aide je m'en réjouis. (...)

Enfin, on s'emmêle avec toutes sortes de choses du passé. Il est vrai que j'aurais voulu être pour lui ce que personne n'a été pour moi, quand j'étais seul sur les routes — une sorte de frère, quoi. Mais je soupçonne que cela est égoïste aussi, ou l'était, et je lui souhaite bon vent dans les eaux qu'il voudra. Si J. B. lui est une aide, j'en serais heureux. Pour moi, maintenant que cet *Orpailleur* va sortir, j'ai fini une lourde part de mon devoir, j'ai fini mon passé, mais je n'ai pas fini de naître encore, c'est cela qui est difficile.

Tenez-moi au courant. Bonne route.

Satprem

Pondichéry, 5 août 60

à Maneck et Bernard d'Oncieu

Mes bons amis,

Je me fais un peu de souci pour vous car la date approche. Vous devez sûrement être fatigués et dégoûtés de toutes les besognes matérielles du déménagement, mais si vous le pouvez, envoyez- moi juste deux lignes pour me dire quand vous partez exactement. Et votre parc enchanté ? Vendu ?

Pour moi, le travail continue. Au fond, dans ce domaine, on n'ose pas parler de progrès, car deux minutes après on se casse le nez joliment. « *Going on* » [on continue] — c'est tout ce que l'on peut avouer. Et puis la foi bien chevillée au corps que c'est le sens de la vie, cet effort intérieur, et qu'un jour l'extérieur sera remodelé par l'intérieur. L'essentiel est cet effort, quel que soit son revêtement superficiel et de quelque cause qu'on se plaise à l'envelopper. Je me réjouis donc de votre effort. Et j'ai toute confiance.

Je suis avec vous, très fraternellement et très affectueusement,

Satprem

Puis-je quelque chose pour vous ?

Pondichéry, 9 août 1960

à Klari

Amie, ce n'était pas de votre silence matériel dont je me plaignais, mais de vous sentir très loin — je veux dire loin de vous-même. Je sentais très bien cela, d'une façon plus nette depuis un an, et votre dernière lettre de S<sup>t</sup> Brévin est venue me faire une démonstration assez saisissante de cet éloignement. Vous me demandez un peu de la clarté de ma lampe, elle n'est pas toujours fameuse mais je vais essayer, parce que je vous aime bien et parce que je vois que vous êtes en train de vous fourvoyer — ou plutôt, de vous oublier. Votre poésie a « tari », dites-vous, ou elle vous apparaît « quelconque ». Mais ce n'est pas surprenant. Vous savez aussi bien que moi que la poésie ne se nourrit pas de la « vie comme tout le monde », ni du ragoût dominical et familial, mais de la vérité de l'être. Et vous êtes loin, très loin de vous-même. La vérité de l'être est rare, elle est exigeante.

Vous êtes exigeante, Klari, je le sais bien, mais curieusement vous agrippez cette exigence à la surface de votre être. Vous voulez beaucoup pour ce qui est secondaire et accessoirement vous-même. Vous croyez qu'une auto-critique sévère, pénétrante, raffinée — qui se saisit dans ses moindres duplicités, ses moindres petites fourberies —, est suffisante. Mais vous appliquez cette sévérité à la peau de votre être, à vos petites réactions coutumières vis-à-vis des êtres et des choses — et ce sont toujours les mêmes réactions, toujours les mêmes petits trucs depuis plus de dix ans. Vous voudriez changer le grain de votre peau, mais ce n'est pas comme cela que vous serez plus belle ! On peut tourner en rond longtemps comme cela, pendant des existences, sans que cela fasse une différence. Vous serez devenue très habile à vous mordre la queue, au bout de quelques générations. Et déjà vous vous sentez « éloignée » d'André<sup>1</sup> « grâce à votre caractère».

---

1. Le nouveau mari de Klari.

Est-ce bien surprenant ? Vous savez aussi bien que moi que ce n'est pas en changeant d'homme que les choses changeront, mais en vous changeant vous-même — ce qui est plus difficile. On dirait presque que ces changements d'état civil vous ont dispensée du reste. Mais bien sûr Klari, je sais que vous savez. Je sais que vous êtes très perspicace et que vous avez vu tout cela vous-même. Et sans cesse vous entretenez votre vérité intérieure par un *subterfuge*, par une fausse mauvaise conscience, un faux malaise, un mécontentement mal placé, une perspicacité mal placée. Je dis faux, parce qu'on ne fait pas vivre sa vérité intérieure sous le fouet ou le piquant d'une mauvaise conscience — car cette mauvaise conscience-là, c'est la toute petite conscience. Bien sûr, « un rien me noie », dites-vous ! ! Bien sûr, vous avez l'impression d'avoir « usé votre substance ». Mais ce n'est pas cela, la substance ! pas cela du tout. Ce que vous appelez votre substance, c'est la peau des choses, c'est la grimace extérieure. Il ne s'agit pas de vous épier dans un miroir — tout le monde sait que les miroirs n'ont pas de profondeur — mais de descendre en vous-même. Vous n'avez pas « usé votre substance » — vous n'y avez pas touché. Car je vous assure, dès qu'on y touche vraiment, elle est inépuisable, elle est infinie, elle est inaltérablement pleine et vivante et chaude. Allons Klari !

Vous n'en sortirez pas, Klari, tant que vous n'aurez pas saisi — profondément saisi — que la chose à découvrir, la chose à obtenir, est radicalement A U T R E . Autre, et pourtant soi-même absolument, un soi-même qui est unique dans la multitude des êtres et en même temps un avec eux tous, universel. Alors, vous dirigez mal votre effort, vous le perdez à mal vouloir. Vous vous obstinez à vouloir corriger votre image, à rafistoler ceci, cela, à vous coincer dans les coins et les recoins, à psychanalyser votre rouge à lèvres (excusez-moi, Klari ; je vous aime vraiment, vous savez, et j'ai beaucoup d'estime pour vous, mais pour le vrai vous que j'ai deviné avant vous et que vous ne connaissez pas encore). Vous croyez que la chose à découvrir, la chose à obtenir est une sorte de super-Klari, revue et corrigée, qui aurait — enfin ! — l'approbation de Klari ! Mais c'est un mythe, cette Klari-là. Ce n'est pas une Klari meilleure, pas une Klari moins tous ses petits défauts, moins son « caractère », plus ceci qu'elle n'a pas et plus cela qui devrait être très bien. Non, ce n'est pas une combinaison mieux réussie, plus satisfaisante — c'est quelqu'un d'A U T R E . Alors, tant que vous vous obstinez à redresser la queue du chien et à faire le compte de vos défauts ou de vos manques, vous n'avancerez pas d'une semelle. Nous en sommes tous là, avec nos défauts et nos manques ! Nous en sommes bourrés ! Mais ce n'est pas avec la force de l'ego que vous corrigerez l'ego — autant dire tout de suite que vous voulez corriger la bêtise par la bêtise ( fût-ce une bêtise très éclairée et très supérieure). Ce n'est pas le chemin, Klari. Il faut changer de conscience. Il faut retrouver une foi très enfantine, très balbutiante : voilà, j'ai foi qu'il y a en moi, tout au fond, bien au fond, quelque chose d'autre, quelqu'un d'autre qui est merveilleux et plein et vaste, qui est tout ce que j'ai appelé Beauté, Harmonie, Splendeur, ici et là dans les choses, sans l'avoir jamais trouvé. J'ai foi que c'est là tout au fond, et que ça vit, et que ça m'entend. Je prie cette chose tout au fond, pour qu'elle vienne me montrer le chemin parce que je ne sais rien, je ne vois rien. Mais j'ai foi, j'ai tellement foi en Toi qui es au fond et qui m'attends depuis des vies et des vies. — Alors *ça répond*, Klari. Ça répond toujours. Et ça aide. Seulement, il faut persister. Et il faut vraiment vouloir sortir de la ronde mécanique à la surface. Se dire : « Après tout, peu importe ce que je pense, ce que je sens, peu importe ce que je suis ou ne suis pas. C'est quelque chose d'autre, de radicalement autre que je dois trouver. » Et appeler, appeler dans le silence de son cœur. Appeler avec une foi d'enfant, une foi inébranlable. Et ça vient. Ça vient petit à petit, tout doucement, tout tranquillement. Et peu à peu les choses s'éclairent. Peu à peu un chemin se dessine au milieu de la confusion. Et quand on commence à tenir le fil, alors il ne faut plus le lâcher, il faut aller jusqu'au bout, quelles que soient les difficultés. L'essentiel, c'est d'arriver à ce moment de la vie où l'on commence à tenir le fil. Il faut prier dans son cœur. Il faut appeler beaucoup. Mais

ça vient, c'est inévitable — parce que c'est le sens même de la vie, c'est la raison, *la seule*, pour laquelle vous êtes née. Tout le reste, c'est du verbiage plus ou moins littéraire. Alors vous verrez comme votre poésie jaillira. Et comme tout jaillira autour de vous, comme tout sera transparent, léger, ouvert. Alors c'est la vraie vie qui commence.

Je vous embrasse fraternellement,

Satprem

Excusez ma brutalité, mais j'ai mis tout mon cœur aussi.

Rameswaram, 11 septembre 60

à Klari

Amie, je vous donne le droit de m'insulter, de me faire des grimaces et de dire que je suis un malappris, mais pas de vous fâcher vraiment avec moi à cause de ma dernière lettre. D'abord parce que je vous aime. Je suis une brute passablement grossière, c'est vrai, mais j'avais bien senti que ce n'était pas brillant là-bas, et je me disais qu'il serait bon de faire un peu de scandale (et peu importe que mes mots aient été justes ou injustes) simplement pour provoquer une réaction profonde. Si je ne vous aimais pas il me serait tout à fait indifférent que vous deveniez Madame Truc Boulevard Barbès, c'est tout.

Klari, il y a malgré tout des choses que je *vois*, des choses merveilleusement nouvelles qui sont là à la disposition des hommes, et je vois que nous arrivons à un tournant extraordinaire de la destinée humaine, je vois que nous *pouvons*, si nous le voulons, construire en nous une autre humanité plus vraie, plus large, plus belle, plus aimante. Pas une quintessence de ce que nous étions, mais quelque chose d'absolument neuf. Et je m'attriste parfois ou je m'impatiente de sentir qu'on ne répond pas, qu'on n'entend pas. Voilà près de dix ans que je cherche et que j'expérimente, et, par exemple, François ou même vous ne m'avez jamais posé une vraie question — tout reste à la surface intellectuelle plus ou moins teintée d'émotion, mais pas le vrai plongeon, le vrai *besoin* qui fait qu'on casse toutes les vieilles façons d'être ou de penser ou de sentir — pas un vrai goût du neuf. C'est cela simplement que je veux dire et c'est pour cela que je cogne aux portes. Comprenez, Amie, que je ne veux rien pour moi, pas même votre amitié pour moi, pas même un frère pour moi — je suis plein ! Et c'est chaque jour comme un commencement. C'est pour vous que je voudrais, pour François, parce que je sais que cela est à la disposition de tous ceux qui sont un peu sincères et un peu las des vieilles rengaines. Ce n'est donc pas une question « personnelle ». Je ne suis plus Bernard, je suis Satprem, ce qui est différent.

Excusez ce griffonnage qui voulait seulement vous dire que je suis avec vous malgré toutes les apparences et tous les mots. Je me trompe peut-être dans les mots, mais je sais bien ce qui est vrai. Je griffonne ceci à plat ventre par terre dans un caravansérail. Je rentre à Pondichéry vers la fin septembre.

Le petit chameau d'ivoire que vous m'aviez donné à Karachi, sur le terrain d'aviation, il y a sept ans, quand je revenais définitivement en Inde, s'est cassé. Il s'est cassé le 22 août

exactement. Je le gardais toujours au même endroit et par mégarde il est tombé (une patte cassée) — j'ai tout de suite pensé que ce n'était pas un hasard et j'ai prié pour vous. Vous vous souvenez, sur cet aérodrome de Karachi vous m'aviez dit, quand nous nous sommes quittés : « Vous êtes mon ballon d'essai » — il y avait un ballon météorologique qui s'envolait à ce moment-là sur le terrain.

Alors ?

Je vous embrasse

Satprem

P.S. Je pense que cet *Orpailleur* doit être sorti maintenant. L'avez-vous lu ? Quand j'aurai un exemplaire, je vous l'enverrai.

Pondichéry, 28 septembre 60

à Bernard d'Oncieu

Mon bien cher vieux, enfin ! Je ne sais pas si je dois commencer par une bordée d'injures que tu mériterais bien, ou si je dois te dire comme je suis content et soulagé d'avoir de vos nouvelles. Je vous croyais en France ! et je m'inquiétais.

Bon, je comprends *parfaitement* les « expériences » que vous faites et votre dégoût. (...) Mais pourquoi veux-tu toujours tout mettre sur le paletot de ces pauvres forces adverses — si cela continue je vais prendre leur défense ! Les pauvres mignonnes, elles ont du sale travail à faire pour le Seigneur, et tout le monde les vilipende. Donc je crois bien qu'une obstination de « malchances » peut être aussi un signe, non pas qu'il faille renoncer, mais qu'il faut prendre d'autres moyens ou une autre voie. Après tout, le Seigneur n'est pas toujours si vilain avec ses moineaux et il les aide, même quand il leur donne la trique. Non ? C'est si joli de dire cela justement quand on est dans une période entre deux coups de trique et qu'on fait un peu la pause ! on a alors tendance à la suavité... Pauvres chers amis, je me nargue parce que je respire un peu, comme cela ne m'était pas arrivé depuis... quelques générations ( je rentre d'un séjour à Rameswaram) — mais je comprends bien que ce n'est pas drôle pour vous. Je t'avais vu plusieurs fois en rêve ces derniers mois (d'ailleurs je te vois fréquemment et ce sont des rencontres toujours très, comment dire... quand je me réveille j'ai toujours le sentiment de quelque chose d'agréable ou de fraternel et de proche — généralement tu me fais visiter des endroits, ou tu me donnes à manger ! Tu as certainement un être vital très développé, et quand tu seras avec ton Maître, ce sera bien intéressant). Mais je te voyais sans pouvoir localiser si c'était la France ou l'Inde — ce n'étaient jamais des endroits « actuels ». Maneck aussi était très souvent là, avec toi. Es-tu conscient, toi, de ces rencontres ? Parce que, naturellement, ce ne sont pas des « rêves ». Ah mon vieux, si seulement on était un peu conscient, vraiment conscient, la vie deviendrait miraculeuse, mais il faut s'écorcher et suer et pâtir pour arracher un petit bout de lumière. Quel boulot !

Mon livre. Oui, il est sorti comme prévu début septembre. Une lettre déjà ancienne du Directeur me disait que les premières critiques étaient « bonnes ». J'ai reçu il y a quelques jours les exemplaires dits d'auteur et je vous en envoie un, dès demain matin. En fait, je voudrais bien que mon truc parvienne à Henry Miller pour qui j'ai la plus haute estime. Que



Maneck ne se croie pas obligée cependant ! (...) Si vous avez le temps de lire, je serais bien content de savoir ce que vous pensez de cette deuxième mouture — j'ai rajouté notamment *un* passage de vingt lignes qui, pour moi, est le plus important.

À part cela, travail. Mon livre sur Sri Aurobindo n'avance pas — ma discipline tantrique me prend maintenant près de 7 heures par jour, tu te rends compte ! en plus du travail « habituel » — alors ne t'attends plus à des lettres de cinq pages comme aujourd'hui ! Mais de grâce, tenez-moi au courant, je me fais un peu de bile pour vous deux, parce que je vous aime bien, vous le savez — mais bien sûr, si les aiguilles de l'horloge sont arrêtées et que vous êtes en dehors du temps, je ne peux pas vous en vouloir !

Affectueusement à vous deux  
et Maneck que j'embrasse

Satprem

P.S. Sujata va bien. Nous nous voyons toujours aussi peu, mais sa présence est une aide très douce.

P. S. 2 Voici ce que je veux mettre dans ma dédicace à Miller :

« à Henry Miller,  
qui a vengé Rimbaud d'un siècle  
d'incompréhension.  
En témoignage de profonde reconnaissance  
pour ses pages rédemptrices  
du *Temps des Assassins*. »

Je taperai ça sur une feuille que je glisserai dans le livre.

Pondichéry, 7 octobre 60

à Klari

Amie, vous avez une si gentille façon de me raconter votre entrée chez *Gibert* pour acheter ce livre. Je suis touché, malgré tout ! Vous m'avez fait sentir et toucher mon livre, car, quand j'ai reçu l'exemplaire de sortie, je n'ai eu qu'une brève émotion où dominait surtout le « tiens, enfin, la chose est faite », et je m'en suis débarrassé tout de suite, me refusant à d'autres commentaires intérieurs, en le remettant à la Mère. Oui, c'est surtout cela : le travail est fini. Parce que cette chose représente une maudite étape de mon existence où j'ai souffert vraiment ; mais vous le savez, c'était déjà comme cela au Caire et ça a duré un peu plus de dix ans — douze exactement. Et c'est pourquoi les pages de joie dans ce livre sont, comment dire... elles viennent de loin. C'est pourquoi aussi je « crois », d'une certaine façon, en mon livre, je crois qu'il peut enfoncer des portes, parce qu'il a en lui le pouvoir de vérité — je sais bien d'où viennent certaines pages.

Et je me disais aussi : tiens, ça va peut-être remuer François. Mais silence. Pas un mot. Enfin ça viendra, un jour. Si je devais avoir de la peine à cause de François, il y a longtemps que je serais mort ! Heureusement, maintenant, je suis solidement ailleurs. ( Je crois

bien que « la famille » doit avoir un peu honte de moi — ils se taisent ; ou peut-être, tout simplement, n'ont-ils pas le temps... les gens sont tellement occupés.)

Amie, « vous croyez en ce que je porte » en moi — mais ce n'est pas ma spécialité ! C'est cela que je m'échauffe à répéter aux gens : c'est en vous, en vous tous, à votre disposition. Au fond, c'est cela que comprend mal François, il se méfie de moi car il s'imagine que je porte une vérité à ma mesure et que mes voies ne sont pas les siennes. Peut-être même croit-il ou craint-il que j'empiète sur sa « personnalité » ! mais ma vérité est universelle, voilà qui est le vrai ! Ce n'est pas du Satprem, c'est de l'absolument humain. Seulement, par une grâce particulière, il m'a été donné de recevoir quelques bons coups sur le nez, ou sur la carapace plutôt, qui m'ont aidé à voir un peu plus loin, et à vraiment vouloir ce que j'ai vu. Au diable les « personnalités » ! elles sont tellement petites, nos personnalités, tellement démodées, racornies, rabâcheuses. Et au surplus, elles sont menteuses. Au fond, le gros travail, ce n'est pas d'apprendre les choses nouvelles, c'est de se désapprendre. Et quant à la « personnalité », on la retrouve, à la fin du circuit, quand on a quitté la petite radoteuse — alors c'est vraiment une personnalité, vraiment une individualité, et c'est l'accomplissement. Je n'en suis pas là, mais je devine. Si vous saviez comme *la vie* recèle des secrets bouleversants, si seulement on avait un peu le courage, ou même la curiosité, d'aller un peu à l'aventure de soi, au lieu de répéter sans cesse les mêmes sornettes. Alors vraiment, je ne suis pas une pièce rare, un peu exotique et mystique — je suis absolument humain.

Vous comprenez, c'est cela qui me bouleverse parfois ou qui me peine ou qui m'irrite, parce que j'ai vraiment mis la main sur le secret de la vie, sur la vraie science de vivre ( pas de la mystique, mais de l'accomplissement *hic et nunc* — tout ce que nous rêvions, et mieux encore). J'ai des secrets plein les mains, c'est fabuleux, mais on ne peut pas *dire* les choses aux gens, d'ailleurs ça ne sert à rien — il faut qu'ils tentent *eux-mêmes*, qu'ils se mettent en route et tournent le dos une fois pour toutes à leurs petites histoires. On ne peut pas marcher pour eux. Même si on leur jetait des miracles à la figure — ce qui serait bien vain —, ils ne croiraient pas. Et c'est parfait d'ailleurs, la loi du monde est bien faite, il faut que chacun touche par lui-même. Alors tout ce que je puis faire, ce n'est pas de « dire », mais c'est de pousser les gens à sauter le pas et à se mettre en route — sortir du « filet » (oui Amie, j'aime bien que vous disiez : « J'ai la conscience claire d'un filet auquel je suis prise... »)

Et j'aime aussi votre sincérité quand vous parlez de cette « grosse corde primitive de l'émotion » et de « cette peur que votre plénitude secrète n'exige de vous une autre morale dont votre paresse physique ne saura être à la hauteur, ni votre vie émotionnelle et extrême. » C'est déjà beaucoup que d'avoir cette clarté.

Mais une chose importante à vous dire : si vous laissez faire votre être intérieur, c'est *lui* qui vous débarrassera de toutes ces grossièretés extérieures. On ne vous demande pas de le faire vous-même, car personne ne peut le faire vraiment sauf quelques rares athlètes de la morale (et encore leur victoire est-elle bien précaire) — on vous demande de *laisser faire*. C'est l'être intérieur qui a le vrai pouvoir et il fait très bien son travail. Mais si d'avance vous dites : « je ne peux pas », vous dressez une barrière dans votre conscience et vous fermez la porte. Il ne faut pas se concentrer sur ses défauts ou ses incapacités — car nous en sommes pleins —, mais sur le merveilleux qui est en nous, et lui a toutes les capacités. Il faut vivre toujours avec le sentiment que *tout* est possible. Sinon, on s'enferme. Et je vous assure que les soi-disant charmes des émotions extérieures, tombent *d'eux-mêmes* quand on commence à entrer en contact avec son être vrai. Et tout devient prodigieusement intéressant, plein d'un charme suprême. Alors on se dit qu'on a perdu beaucoup de temps.

Je vous embrasse avec toute ma tendresse.

Satprem

P. S. Oui, j'ai beaucoup écouté I. Elle est partie de chez moi avec une très bonne impression d'elle-même.

Pondichéry, 10 octobre 60

à Maneck d'Oncieu

Ma petite Maneck,

Ta lettre à l'instant, à laquelle je ne m'attendais pas. Elle est si gentille, ta lettre, si chaleureuse, que j'en suis ému. Personne ne m'a jamais écrit comme cela ! Mais tu dois être bien partielle dans ton amitié, et Bernard aussi, sinon je finirais vraiment par me prendre pour un écrivain ! — ce qui serait désastreux car chacun sait que les écrivains sont insupportables de vanité. D'ailleurs je n'ai pas la sensation d'avoir « écrit », mais plutôt crié, tempêté, appelé — appelé surtout, comme pour forcer à être ce qui n'était pas tout à fait. Et c'est pourquoi, dans la version révisée, les choses *sont* plus. Et puis, à dire vrai, ce qui est bon dans ce livre, ne vient pas de moi. Chaque fois que moi s'en mêle, c'est du travail douteux. Si seulement les gens comprenaient ce très simple secret que la perfection et la beauté et la puissance viennent de l'âme, ils écriraient beaucoup mieux, ils travailleraient beaucoup mieux, ils vivraient mieux. C'est fantastique ce que nous sommes bouchés ! — enfin, je n'ai rien à dire, car j'ai trimballé longtemps une fameuse couche !

Bernard me disait que j'ai bien de la chance de pouvoir exprimer la poésie que j'ai en moi — et que faites-vous de Umda Begum Bagh ? n'est-ce pas de la poésie vivante ? Dieu soit loué, il n'y a pas que les livres pour exprimer la poésie !

Écoute, puisque tu as aimé ce livre, je vais te faire une confession, pour toi seule ( toi seule, c'est Bernard aussi, naturellement, je ne vous sépare pas dans mon cœur ! ) — il y a *un* passage là- dedans que j'ai écrit avec le fond de mon âme et qui vient tout droit de Satprem : regarde p. 68-69.

Enfin, on tâchera de faire mieux la prochaine fois ! Mais il y a beaucoup plus important qu'écrire.

U.B.B. aux enchères ! Te dire que cela m'attriste n'est pas assez. Enfin, c'est sans doute nécessaire. J'ai beaucoup de respect pour votre décision. Et si Bernard est trop occupé, je compte bien sur toi pour me dire comment ça se passe là-bas, parce que je vais suivre avec beaucoup d'anxiété fraternelle votre périple — va, nous sommes bien sur la même route, et tout ce qui vous arrivera, va m'arriver un peu.

Voilà, tu es un ange de Maneck et une brave sœur.

Je t'embrasse avec toute ma tendresse,

Satprem

P.S. Je comprends bien ce que dit Bernard pour les mots inusités [dans *l'Orpailleur*]. Mais que faire ? ! — un « urubu » est un urubu, pas un aigle ! J'appelle les choses par leur nom.

Oui, la « propagande » pour les Indes, peut-être ! Mais je dis tout de même bien qu'il n'y a pas de catéchisme du vrai et que chacun trouve sa réponse, la sienne. Je n'invite pas les gens à faire un voyage aux Indes, mais en eux-mêmes. Non ?

Mon frère ne m'a même pas écrit un mot. C'est une vraie buse ! ( Voilà encore un mot pour ravir Bernard.) Et une buse, ce n'est pas un urubu ni un pigeon.

S.

Pondichéry, 6 décembre 60

à Bernard d'Oncieu

Mon bon cher vieux,  
Je t'envoie cet article que je viens de recevoir, pour compléter la série<sup>1</sup>.

Plus je vais et plus je comprends que la seule force vraie en ce monde est l'amour.

Tibi Satprem  
Satprem

Pondichéry, 21 décembre 60

à Klari

Amie, excusez mon long silence, un travail fou et diverses difficultés intérieures. Mais je voulais vous demander s'il ne vous est pas possible de m'envoyer une copie de ce *Moïse* ? Et vous parlez d'un *Joseph* que je n'ai jamais vu non plus ? Je comprends très bien que le cadre moderne, actuel, est très dénué d'ampleur — en fait, je crois bien que le monde n'a jamais été aussi pauvre en poésie, en aventure, en merveilleux, bref tout ce qui fait que la vie est un peu vraie. Leurs histoires de fesse, plus ou moins sublimes, sont lassantes et leurs raffinements psychologiques sont à mettre sur le même rayon que leurs crèmes de beauté. Bon, passons. Ou plutôt, ajoutons ceci : il semble vraiment, en fait d' « idéal », que l'homme moderne à son apogée soit constitué d'un petit ensemble si comme il faut, si confortable, si fin, comprenant une belle petite bibliothèque et de bons disques, un gentil petit intérieur si plein de goût (avec Madame et un beau bébé qu'on fera si intelligent) et une villa d'été avec une petite inquiétude métaphysique. Flûte ! Et même quand ladite inquiétude est grande, on ne conçoit rien de mieux que d'en faire un beau livre ou quelque occupation altruiste pour calmer la conscience. Rien qui ne dépasse le super-raffinement de l'humain actuel. Vraiment, les gens ne sont pas dégoûtés. On plafonne bas. Mais il ne faut pas s'énerver : ils en sont encore là, ils ont encore besoin de cela pour grandir — ça viendra, un jour !

---

1. Une critique de *l'Orpailleur* qui n'y avait trouvé qu'un « embarrassant cabotinage, truffé d'affirmations gratuites, d'abstractions fumeuses, de contradictions, d'infantile vanité... »

Je suis peut-être en pleine chimère, mais du moins j'ai la certitude d'être en plein dans la vérité future — même si je rate, même si je me casse le nez. D'ailleurs, « rater » n'a pas de sens : il n'y a que des expériences qui conduisent inéluctablement plus haut.

Oui, « la jalousie », je comprends votre sentiment, c'est une façon de se cramponner aux choses, aux êtres, pour posséder rien qu'à soi... On a chacun sa difficulté, mais c'est en fait *la même* sous différents masques. C'est l'ego qui s'accroche comme il peut. Il faut pouvoir tout posséder sans jamais rien posséder — pas si facile ! Il est plus commode de tout couper, tout renoncer pour vivre dans l'isolement (mais ce n'est qu'une possession à l'envers, plus insidieuse que l'autre).

Je serais content d'avoir votre *critique* de *l'Orpailleur*, si vous avez lu la version nouvelle. J'ai *besoin* de critique. François ne m'a pas donné de nouvelles depuis huit mois ( je *comprends*). Ma mère m'a écrit hier, voici ce qu'elle dit : « Pour nous, c'est ta vie, ta souffrance, ton drame. Pour le lecteur, c'est un fil trop emmêlé, un débat trop débattu. Plus courtement exprimé, ce drame eût été plus intense, plus dépouillé, plus touchant pour le lecteur, car un livre édité s'adresse aux autres hommes et pour communiquer le fond de son cœur, il faut concrétiser et clarifier... Beaucoup de désespoir avec quelques lumières... Mais tu es loin de ce chaos douloureux... » Qu'en dites-vous ? Je crois bien qu'elle a raison pour le manque de dépouillement. Si j'avais vécu cela avec moins d'intensité, j'aurais eu plus d'art.

Mais à aucun moment, en écrivant cette chose, je n'ai senti le « désespoir ». En fait il y a eu toutes sortes de choses dans ma vie, et surtout de la révolte, mais jamais de désespoir. *Quid*, “ lectrice ! ?

Vous embrasse très affectueusement,

Satprem

P.S. Si j'écris à nouveau, ce sera vraiment que je ne puis pas faire autrement. Parce qu'on est tellement en dessous, terriblement en dessous de ce que l'on voit, de ce que l'on sent. Et je ne suis pas du tout sûr qu'un livre puisse aider les autres. ( Je l'ai cru ; je ne le crois plus.) Je crois qu'il n'y a que notre âme qui nous aide.

Et n'oubliez pas, si possible, d'envoyer votre prose. Merci. Vous me dites que F. a lu mon truc — quelles sont les réactions des *jeunes* ?

1961

Pondichéry, 17 janvier 61

à Maneck d'Oncieu

Chère petite Maneck, c'est si gentil de m'avoir écrit, d'avoir pensé que je me faisais du souci pour toi, pour vous deux. (...) Je crains encore un peu les quelques mois à venir, parce que l'on est longtemps un peu meurtri par la barbarie tout autour, comme si l'on était assiégé

par le bruit du monde, sa grossièreté, son tapage vulgaire, et surtout la grisaille — une terrible grisaille. Merci petite sœur de ta lettre, je m'attendais à être très longtemps sans nouvelles.

Dans mon petit coin de jardin, les bougainvillées que j'ai plantées sont tout en fleurs, violettes, et toutes sortes de lianes couvrent « mes » murs. La mousson est finie. Il fait presque frais. Je suis toujours « entre deux crises » — chaque fois, je me dis « Ah, maintenant, je tiens le bon bout ! » et cinq minutes après je tombe sur le nez, inlassablement, depuis... depuis tant d'années qu'il vaut mieux n'en pas parler. Mais peut-être un jour en sortirai-je. Je suis une sorte d'hybride mal composé entre le moine, le clochard et le conquérant — avec pour toute arme un stylographe et pour seul domaine trois mètres carrés de peau trop étroite. C'est te dire que je ne suis pas à mon aise. Enfin... Peut-être faudra-t-il que j'écrive un autre machin pour me purger ! Quelle vie !

Bon, si tu as un peu de temps, donne-moi tes premières réactions de Parisienne, je serais curieux de les connaître. Et puis, surtout, dis-moi ce que tu auras senti auprès de J.B., si ce n'est pas indiscret. Je voudrais tellement pour vous que ce soit ça.

Dors-tu ? c'est le meilleur remède pour virer les caps difficiles — la conscience va tout au fond et récupère ( tout au fond ou ailleurs ! ). Mais je sais que c'est parfois difficile. Enfin dis-moi tout ce qui te passe par la tête — si c'est quelque folle araignée, sache qu'elle sera en très bonne compagnie avec moi.

Je t'embrasse avec mon vieux cher Bernard et vous souhaite tout ce que le cœur peut souhaiter.

Satprem

Pondichéry, 31 mars 61

à Bernard d'Oncieu

Mon bon cher vieux, c'était une joie d'avoir enfin ta lettre après cette longue interruption, encore que tes nouvelles et celles de Maneck ne soient pas si réjouissantes ( j'ai bien tardé à t'écrire, pas faute de penser à vous, et beaucoup, mais je suis accablé de travail ). Je comprends et sais si bien ce qu'est l'état moral de la désintoxication ; on souffre longtemps. Et pour Maneck surtout, je sens comme si j'étais avec elle dans ce vacarme de philistins. La seule chose à faire, et il n'y en a pas d'autre, c'est de faire votre yoga, de travailler en profondeur — parce que là, on finit par trouver quelque chose qui n'est plus ébranlé par rien. Et au lieu d'avoir une paix précaire derrière des remparts, on a *la* Paix, parce qu'on a renversé les remparts et qu'on est situé ailleurs, si formidablement ailleurs que rien ne peut plus vous aliéner cette royauté. Il n'y a pas d'autre solution. C'est bien pourquoi je m'inquiète encore de votre contact avec J. B. — ce que tu me dis est trop incertain. En tout cas, c'est sûr, il faut *tenir*, on ne revient pas en arrière dans des coups pareils (et peu importe que ce soit J.B. ou un autre, mais il faut garder l'élan pris — c'est une très grosse chose que vous avez faite, un pas considérable, même si, pour l'instant, vous n'en voyez que le côté douloureux et négatif ; c'est un gain à ne pas perdre). Que puis-je pour Maneck ? J'aimerais lui envoyer un peu de son Inde, qui est mon pays aussi, mais pour l'instant je risquerais de lui envoyer de la chaleur, aussi je me contente de ce bout de fleur qui vient de mon jardin — elle reconnaîtra. Pour moi, il faudrait vraiment que je reçoive un *ordre* absolu pour revenir en Europe. Sans cela je finirais très bien ma vie

sans y remettre le bout de mes semelles. (Ce n'est pas que je rejette ce pays — la Nature y est parfois merveilleusement belle — mais j'y étouffe ! ). Enfin dis-moi si cette maison dans la montagne, au-dessus de Menton, se construit. Il faut au moins que vous vous rattrapiez sur la beauté naturelle, à défaut de l'humaine.

.....

Mais quoi qu'il arrive, Bernard, quoi qu'il arrive, quels que soient les boires et les déboires, il ne faut pas flancher. Du moment que vous avez mis le pas sur le chemin, il faut aller jusqu'au bout, sans retour, que ce soit avec J. B. ou autrement ( tout cela, ce sont des *instruments*). Votre sincérité, précisément, *doit* susciter l'aide voulue.

Alors je vous serre tous deux contre mon cœur, avec tout ce que j'ai d'affection, de confiance et d'estime. Écris. Écrivez !

Satprem

Pondichéry, 9 avril 61

à Klari

Amie,

Votre pensée m'était arrivée avant votre lettre. Depuis une dizaine de jours je me sentais tiré par vous et me disais que je devrais vous écrire, mais rien ne me provoquait *vraiment*, dans le fond, alors je restais coi. C'est pour cela que je suis resté silencieux. Mais que vous êtes bête ! comme si je pouvais être fâché, blessé, que sais-je ! J'ai quitté il y a pas mal de temps (enfin pas si longtemps) ce genre de psychologie ; les êtres ont pour moi un autre sens que ces petites histoires de « je sens, tu sens, il sent, et je ressens... » enfin, bref, je vois mieux ce qui se passe (ou ne se passe pas trop) derrière, et je sens un autre sens à leur vie. Mais ce qui se passe dans leur vie ne trouve une résonance en moi, ou ne me « tire » que dans la mesure où c'est un mouvement de vérité, un effort de vérité, quelque chose qui cherche à sortir du magma habituel. Sinon que puis-je ? Je garde mon amitié silencieuse et toujours attentive ; ça ne varie pas ; et j'attends. Vous êtes toujours là, dans mon amitié, rien ne peut changer cela.

Et il faut dire aussi que j'étais ( je suis toujours) débordé de travail. J'ai tout Sri Aurobindo à relire et je dois livrer mon manuscrit fin octobre. Sans compter le travail pour l'Ashram ou mes « trucs » personnels.

Alors amie, soyez assez amie pour croire que pas un instant je ne vous « juge » ou ne vous « quitte » pour je ne sais quelles régions éthérées — je crois que je n'ai jamais été aussi profondément au cœur de la vie que depuis que j'essaye de la changer, je vois bien toutes les difficultés, rien ne m'est étranger, rien ne m'est inaccessible, rien n'est inférieur — bah ! si vous saviez...

Votre dernière lettre contenait quelques poèmes (notamment *Les joies abondent, Mais l'éternité, C'est la fin du monde...*). Il m'a semblé qu'ils n'avaient pas la qualité de certains autres, qu'ils venaient seulement de la surface ( intelligence ± sentiments), pas de la vraie vie, pas de la vraie force — pas ce quelque chose de profond et d'irrésistible qui est comme la coulée de l'être. Le jour où vous consentirez *vraiment* à descendre au-dedans de vous ( pas quelques centimètres sous la surface, mais au-delà des « sentiments » et, bien sûr, de l'intelligence), vous commencerez à faire de la vraie poésie, parce que vous *serez* vous-même. Sinon, on peut toujours ramasser des lambeaux de poésie, qui sont toujours là à traîner

dans le Mental universel, mais ce n'est pas la vraie chose, pas la force de soi, pas le jaillissement ; sûrement vous voyez bien la différence qu'il y a entre « avoir des sentiments » et « être » — un état *plein, en soi*, où les « sentiments » et les idées ne sont pas nécessaires mais où *tous* les sentiments et *toutes* les idées sont là, dans le silence, prêts à revêtir cet état essentiel (si on désire le revêtir de quelque chose). Alors ce ne sont plus des « sentiments » ou des « idées », mais des expériences, quelque chose qui coule de l'être, tout *plein, fort, vrai* — et NATURELLEMENT poétique. J'ai l'air de vous faire la leçon, ma pauvre amie ! mais je vois bien comment les choses se passent — c'est très concret pour moi ; la conscience est devenue pour moi une *substance* très vivante — et c'est pourquoi aussi je sens mieux ce qui se passe dans les autres ( parce que cette « substance », évidemment, n'est pas une petite propriété personnelle, séparée — c'est la même substance partout, c'est aussi votre substance — et votre poésie me fait bien sentir où vous êtes). Alors j'espère que vous travaillez. Plus vous travaillerez sur vous-même, plus votre poésie sera vraie et plus elle sera poétique.

Reçu une longue lettre de François, après un an de silence. Il se réveille ! Une belle lettre pleine d'insultes et de boue et d'amour et de révolte — enfin toutes sortes de choses qui s'agitent ; et le désir, la poussée intérieure derrière tout cela, pour faire craquer le masque de mensonge. J'ai confiance. Mais ce Jacques lui a fait beaucoup de mal — il est très marqué. Il a été « peiné, accablé, révolté par cet *Orpailleur* : restes d'un romantisme sanglotant et démodé et d'une esthétique gidienne vague et sans direction » ( je ne sais plus exactement les mots), enfin toutes sortes de bouillonnements. Mais je crois qu'il se remet en route. J'ai essayé de l'aider — mais en fait on ne peut pas aider les autres, à moins qu'ils ne s'aident eux-mêmes. Cela ne sert pas à grand-chose d'échanger quelques mots, qui peuvent donner une petite excitation ou stimulant mental passager — il faut s'ouvrir à une autre force au-dedans de soi, c'est celle-là seule qui peut faire tous les changements nécessaires.

Amie, je suis débordé mais ne vous oublie pas. Écrivez quand vous en sentez le besoin, mon affection ne vous fera jamais défaut.

Satprem

P.S. Je me doute un peu que vos lettres ne reflètent pas toujours les vrais moments de vous-même, et qu'il y a mieux en vous que ce que vous me communiquez ( heureusement ! ), mais il semble que vous n'arriviez pas à faire le décrochage d'avec le petit drame habituel — peut-être, après tout, est-ce une question d'obstination, une sorte de volonté, ou d'aspiration, pour briser cette mécanique sentimentale qui ressert toujours le même disque. Et s'accrocher aux moments vrais que vous avez connus, ou à leur souvenir, en se répétant comme un *mantra* : « C'est cela, la seule réalité, la vraie réalité, tout le reste est mensonge. » Patiemment rejeter les vieux mouvements lorsqu'ils viennent. Je ne sais pas, Klari... Bon courage.

Bizes.

S.

Pondichéry, 5 juin 61

à Klari

Amie,

J'ai souvent pensé à vous depuis ma dernière lettre, pour me dire que je suis un ami impossible et d'une rigidité presque aussi intolérante que celle de mes amis catholiques. Il faut me pardonner. Je suis dans un état de bataille, non de réalisation, et plus la bataille s'avance,



plus elle devient impitoyable et cruelle — on est secoué, battu, martelé jusqu'au fond de l'être, et on en voit toutes sortes de chandelles. Vous comprenez, ça résiste jusqu'au bout — la lumière fait mal. Mais ce n'est évidemment pas une raison pour vouloir que les autres livrent la même bataille, ni pour croire que la voie est nécessairement ardue (tout le monde n'est pas aussi coriace que moi), ni pour reprocher aux autres, directement ou indirectement, de ne pas suivre la même voie. Dans mon état de bataille, j'oublie un peu ces choses tout à fait élémentaires. Il est évident que chacun fait comme il peut avec les matériaux qu'il a et que chacun est destiné à son unique accomplissement. J'ai donc très mauvaise conscience. Il me semble vous avoir traitée un peu mal, du haut de mon « sublime effort ». C'est proprement ridicule. Excusez-moi, amie. Je vaudrais mieux que mes élucubrations. Il vaudrait mieux que je me taise, mais je ne veux pas le faire vraiment, car ce serait choisir la facilité et vous donner l'impression d'un abandon, ce qui n'est pas vrai — vous êtes mon amie.

Je ne peux donc guère vous faire partager que des dents serrées et une agressivité qui est l'expression de mon impatience vis-à-vis de moi-même et de mes épaisseurs, mes lenteurs, mes défaillances. Mais un jour viendra où, peut-être, ces luttes dépassées, je saurai mieux vous aider, ou, tout simplement, mieux vous aimer.

En attendant je vous fais une grosse bize pour me faire pardonner.

Satprem

Pondichéry, 16 juin 61

à Maneck et Bernard d'Oncieu

Mes bons amis, enfin de vos nouvelles ce matin. Je ne peux pas dire que ta lettre me rassure beaucoup — Tanger ! et Maneck qui devient maigre, maigre comme un coucou, tout cela ne me fait pas bonne impression. Tu entends, Maneck, il ne faut pas te laisser faire, si tu tiens absolument à ta ligne, il faut t'en servir pour aller à la pêche et te faire de bons petits currys de poisson, sauce malabar. Je ne suis pas content du tout de ta *tapasya* [ascèse], zéro de conduite. À vrai dire, j'ai pensé plusieurs fois qu'il serait bon d'avoir un peu d'argent pour t'envoyer des petits paquets, comme aux prisonniers de guerre, mais je suis tellement fauché, c'est bien bête. Savez-vous que votre pensée me vient très souvent, comme s'il y avait quelque chose qui me « tirait » ; souvent aussi je vois Bernard en rêve et il est toujours en train de m'expliquer des choses, mais quand je me réveille, je n'arrive pas à comprendre, c'est très confus ou je ne me rappelle pas.

Je suis très content que tu penses à m'envoyer *La voix solaire*, cela m'éclairera peut-être un peu. Figure-toi, je suis plongé en ce moment dans les études védiques et il y est constamment question du mythe solaire ( j'étudie cela pour le livre que je dois sortir sur Sri Aurobindo, car tu sais peut-être qu'il a donné une nouvelle interprétation des Védas). Le Vêda parle constamment du monde solaire, de la naissance solaire en nous, de franchir les portes solaires (*Sourya-dvârena*), tout cela est fort intéressant. Ce qui m'inquiète un peu, c'est la mise en pratique, parce que je ne doute pas que J. B. et quelques autres en Occident soient capables d'avoir des intuitions ou même des révélations, même des expériences très authentiques, mais je me demande s'ils ont la capacité de tirer de leur expérience une discipline pratique *pour d'autres*. Il y a un monde entre avoir une réalisation et connaître le processus de réalisation — malgré tout, les Indiens ont des millénaires d'expérience derrière eux. Mais je ne devrais peut-être pas te dire mon impression (ce n'est qu'une impression) parce que cela ne fait qu'ajouter à votre perplexité sans apporter quelque chose de positif. Au fond, Bernard,

Maneck, il n'y a qu'une chose à faire quand vous êtes en difficulté ou en doute, c'est de faire taire son mental, et d'écouter au-dedans, très tranquillement, sans véhémence — APPELER . Il y a toujours quelque chose qui répond. Parce qu'il y a quelque chose qui ressemble à une âme, dedans, et quand on met le problème ou la difficulté en face de l'âme, très paisiblement, très silencieusement, elle fait signe — ses « Non » sont très paisibles, ses « Oui » aussi : c'est quelque chose qui ne s'excite pas, mais qui SAIT. Et en définitive c'est la seule Connaissance ; passant par là, tous les mondes solaires sont ouverts, toutes les voix solaires entendues. Sans l'ombre d'un doute. Alors tous ces « hauts-lieux » d'ici ou de là ne me disent pas tant qui vaille. Je ne connais qu'un Haut-Lieu, et il est dedans.

Mes bons chers amis, je ne sais que faire pour vous et je crains que mes paroles soient déplacées. Je suis partagé entre le désir de vous dire fraternellement ce que je sens et la crainte de déranger votre « travail ». Au fond, la seule chose qui importe, c'est la SINCÉRITÉ ; il n'y a pas d'autre sauvegarde dans les périodes obscures. Encore dans les Védas, je suis tombé sur ceci : « La Nuit et le Jour, l'un et l'autre, allaitent l'Enfant divin. »

Je continue, moi aussi, d'avoir mes nuits périodiques, des grandes fatigues parfois ( physiques), et la seule chose que je puisse dire, c'est « *going on* ». Je dois remettre mon manuscrit sur Sri Aurobindo en octobre ! un travail écrasant. Il fait chaud à crever mais je ne changerais pas mon bain-marie pour tous les délices de Capoue — je suis cruel de vous dire cela, à vous. Je sais bien comme l'Inde doit laisser un trou vide dans votre cœur. Les gens sont bons ici, un « bon » substantiel, que ne rachètent pas toutes nos dorures d'Occident.

J'ai hâte que vous m'écriviez de Tanger pour me dire à quoi ressemble votre nouvelle vie — Tanger ! En tout cas, il faut que Maneck se remplume, il faut qu'elle fasse sa *tapasya* à rebours, parce que si le corps se détraque, tout se détraque — et prendre les épreuves positivement, je veux dire comme une occasion de grandir, et non négativement en disant : « Ce n'est pas ceci, pas cela, pas tout à fait ceci, pas exactement cela » — parce que, dehors, ce n'est jamais tout à fait « cela », ni aux Indes ni à Paris ni nulle part ; il n'y a que dedans où c'est « cela », absolument. Est-il un autre but ?

Je vous embrasse mes très bons amis avec une tendresse spéciale à ma petite Maneck.

Satprem

Pondichéry, 24 décembre 61

à Maneck et Bernard d'Oncieu

Mes bons amis, et d'abord ma petite Maneck que j'embrasse tout spécialement et à qui je voudrais envoyer un peu de la douceur de l'Inde pour apaiser son cœur, mais je n'ai qu'une fleur de ce laurier, dans mon jardin, et je te l'envoie avec ma tendresse de frère indien. J'ai pensé souvent à vous et je m'inquiétais (...). Des courriers ont dû s'égarer. Ce n'est pas tellement pour les choses à dire — je trouve qu'il y a de moins en moins à dire — que pour ce lien du cœur, malgré tout. C'est curieux, j'ai perdu peu à peu tout contact avec les gens que je connaissais en Occident, ou même ailleurs ; je les ai tous vus, un à un, s'engloutir dans une horrible vie. Je ne connais plus personne qui n'ait trahi ses rêves d'enfance, personne, personne, à croire que le monde est fait pour procréer, devenir respectable et assurer l'avenir

de la petite famille. En Inde, il y a toujours quelque chose d'autre, un « quelque chose » qui sauve tout.

Depuis dix mois il ne s'est guère passé d'événements pour moi. J'ai écrit un livre sur Sri Aurobindo<sup>1</sup> où j'avais mis beaucoup, mais l'Éditeur a été horrifié — il m'a écrit quatre pages de lettre au nom de la « conscience religieuse occidentale », comme si mon livre l'avait giflé. Tous ces gens sont petits, tout petits, des nabots bien-pensants. Bref, Sri Aurobindo n'est pas conforme à une « Collection de Maîtres spirituels » ! C'est inouï. (...)

Voilà les nouvelles. Je crois que cette année va être difficile, mais je pense à vous surtout, car c'est étrange comme en Inde le difficile s'atténue et comme tout se fond dans une sorte de sourire éternel. La vie est plus large ici, elle n'est pas harcelée. De temps en temps, donnez des nouvelles, juste un mot, pour que je ne m'inquiète pas.

Encore une fois j'embrasse tout particulièrement ma petite Maneck dans son chagrin — allons, petite sœur, bon courage.

Affectueusement à vous deux,

Satprem

Mon père est mort cet été en tenant son livre de messe et une dernière lettre de moi. Quelle drôle de vie.

1962

Pondichéry, 5 mars 62

à Maneck et Bernard d'Oncieu

Mon cher vieux, ma petite Maneck, j'ai tardé à vous répondre mais j'attendais des nouvelles de Paris qui ne sont pas venues (à propos de mon manuscrit sur Sri Aurobindo). (...) Je suis une fois de plus en présence de cette « bonne foi » catholique avec ses airs de sainte nitouche, qui ne rate pas une occasion d'être de mauvaise foi quand ça la gêne. Passons. Plus je connais l'Occident et les Occidentaux, plus j'apprécie l'Inde.

(...) Il me semble bien que J. B. n'a pas fait grand-chose pour vous, si j'en juge d'après tes lettres ? J'ai un peu l'impression que les gens là-bas ne sont pas encore capables de dépasser le plan mental, et que même quand ils parlent d'« expérience » et de mondes subtils, ils en parlent encore d'un point de vue mental. Ils en sont encore aux bavardages. Je n'ai évidemment pas une expérience universelle, mais jusqu'à présent je n'ai rencontré que deux sources de spiritualité *vivante* et de connaissance véritable, c'est l'Inde et le Soufisme (et encore ce dernier dérive-t-il sa connaissance de l'Inde). J'attends que tu me donnes la preuve du contraire, et je serais enchanté. Tu parles d'« harmonie des spiritualités », que Dieu t'entende, mais je ne vois pas que le christianisme en soit encore là, à moins, en somme, qu'il ne coupe la tête de son pape et qu'il ne passe sur le ventre de pas mal de dogmes comminatoires. Je regrette de le dire, mais je manque de confiance.

---

1. *Sri Aurobindo ou la transformation du monde*. Ce livre ne sera jamais publié.

Je n'ai pas grand-chose à dire de moi. Je continue, méthodiquement, obstinément. J'ai ajouté certains procédés de Hatha-yoga à ma discipline tantrique. Je ne sais pas où je vais, mais je suis comme toi, j'ai foi dans le miracle. Nous préparons un monde nouveau et le *no man's land* du milieu n'est pas charmant.

Je vous aime bien et vous embrasse affectueusement,

Satprem

Pondichéry, 14 mars 62

à Maneck et Bernard d'Oncieu

Mes bons amis, nos deux lettres se sont croisées et je regrette de vous avoir fait attendre ma réponse. Je suis ravi de vous voir pris par cette belle idée. Figure-toi que quand j'avais seize ans, ou quinze, mon idée était d'étudier tous les phénomènes « supranormaux » d'un point de vue médical. Puis la guerre m'a empêché de faire des études de médecine, que je n'aurais jamais eu la patience de terminer. Mais j'ai beaucoup poussé mon frère François, maintenant docteur consacré, dans cette voie. Il s'intéresse aussi vivement à cet aspect extra-médical. Donc je suis avec vous et enthousiaste ! Je pourrais vous raconter beaucoup de choses que j'ai apprises auprès de mon gourou tantrique, mais ce sera pour plus tard, quand le moment sera venu. Et naturellement surtout, j'espère que ce nouveau projet vous ramènera un peu au bercail, en Inde. Oui, certainement, les esprits s'éveillent. J'avais peut-être tort, dans ma dernière lettre, de me moquer un peu des « bavardages » occidentaux, en ce sens qu'il faut bien commencer par quelque chose et que la curiosité mentale finira peut-être par se convertir en expérience spirituelle. Mais il y a beaucoup de voies de garage et de culs-de-sac et l'Occident est prompt à se laisser leurrer par les apparences, ou à prendre les effets pour la cause. Quoi qu'il en soit, ces cinq prochaines années seront des années de grand barattage de conscience (espérons que ce ne sera pas un barattage atomique). Sri Aurobindo avait prédit (dans des papiers inédits) qu'en 1967, ce qu'il appelle la Force Supramentale, entrerait dans une phase de réalisation active. Jusque-là, les choses peuvent basculer d'un côté ou de l'autre. Mais contrairement à toi, je n'attends rien des catholiques, à moins qu'ils ne cessent d'être catholiques. Parce que toute leur Église, tous leurs dogmes, tout leur catéchisme est bâti sur la négation même du Monde nouveau — ils ne croient qu'en l'Au-delà. Même Teilhard de Chardin, que j'ai étudié un peu. Alors pour faire sauter tout ça... ? ?

.....

Je vais suivre avec beaucoup d'intérêt votre travail.

Très affectueusement,

Satprem

18 avril 62

à Klari

Amie, mon silence est éhonté. Vous me pardonnerez. Je suis depuis bientôt six mois dans une période de transition qui ressemble un peu à un *no man's land*. On n'est plus

derrière, mais on n'est pas encore de l'autre côté, devant. Alors j'oscille constamment entre deux états, d'illusionisme complet du monde, et de vérité du monde — une autre vérité, à naître. De foi absolue et de « *hopelessness* ». Et il semble que pour avoir le droit de passer de l'autre côté, il faille toucher l'irréalité absolue, le vide absolu, l'inexistence totale. Et il n'est même pas exact de dire que j'« oscille » entre deux états : ils sont là, coexistants, simultanés, et ça fait un curieux cocktail où l'Affirmation souveraine s'appuie et procède presque d'une négation absolue, où l'Existence irréfutable semble pousser dans l'inexistence quotidienne, et la Foi sortir de l'anéantissement de tout. Alors, dans cette curieuse condition, pas très confortable, je n'ai pas grand-chose à dire.

Il y a quelque chose qui *pousse*, c'est tout.

Ce que ce sera ? Quand ce sera ? Je n'en sais rien.

Je pense à vous quand même très fidèlement et très affectueusement,

Satprem

Donnez de vos nouvelles.

8 juin 62

à Maneck et Bernard d'Oncieu

Mon bon cher vieux, mes bons amis, sûrement vos « antennes » se sont développées parce que j'ai beaucoup pensé à vous ces temps derniers et il y a huit jours j'ai fait une véritable évocation en parlant de vous, du camping, de Umda Begum Bagh, Narkanda, à Sujata. Je suis ravi, au milieu de diverses infortunes, de voir que vous progressez, parce que manifestement c'est ma pensée que vous avez reçue et qui t'a fait écrire.

Mes nouvelles ne sont pas fameuses, c'est pourquoi je n'écrivais pas — j'ai failli t'appeler au secours tellement j'étais dans la nuit, et puis j'y ai renoncé. Si vous aviez été ici, vous auriez essuyé une visite de plus de l'homme errant. Il semble que je sois secoué chaque fois davantage. On se dit : « plus, ce n'est pas possible », et c'est toujours plus, toujours plus — ça finira bien par casser, je ne sais dans quel sens. Il faut que ça casse. Si j'en sors, j'aurai des choses à dire.

J'ai rompu avec mon gourou tantrique. Décidément, je n'ai pas de chance avec mes gourous ! mais cette fois, c'était affreux — et terrible. Parce que depuis quatre ans je *travaillais* avec lui, alors c'est un trou abominable avec toutes sortes de chocs. Et le plus triste, c'est que j'avais, que j'ai toujours pour lui, une profonde affection, alors je suis plus vulnérable. Bref tout est en l'air, je suis nulle part. La Mère me dit que ce nulle part est le commencement de quelque chose (elle m'a plutôt poussé à cette rupture), je veux bien le croire. Mais je suis très ébranlé, amaigri, fatigué. Un *showdown* [épreuve de force] avec un tantrique n'est pas une plaisanterie.

Je ne peux pas t'expliquer les circonstances de cette rupture, c'est trop compliqué ; j'ai horreur des « victimes » mais il se trouve que j'ai été la victime d'une bande de richards ashramites<sup>1</sup> qui depuis deux ans faisaient le siège de mon gourou — ces gens qui se croient tout permis parce qu'ils ont du fric, et d'une bassesse, d'une vilénie ! ils ont fait des choses, dit

---

1. Satprem fait allusion à certains affairistes de l'Ashram qui faisaient la chasse aux pouvoirs tantriques de son gourou

des choses répugnantes pour m'éliminer, parce que j'étais un « Occidental » qui dit trop la vérité, sans détours — bref, je les gênais.

Et puis mon gourou a commis aussi quelques fautes sur le plan extérieur — oh tout cela est sordide, sordide et je préfère n'en pas parler. Je suis triste. J'avais vu la cruauté humaine — faire mal pour le plaisir de faire mal — mais je ne connaissais pas la petitesse : eh bien c'est pire. Je ne sais pas ce qui est le plus bas d'un homme de la Gestapo ou de cette fourberie « spirituelle ». Sujata, avec sa sagesse, me disait que c'est la même chose ; que la petitesse, c'est tout simplement une cruauté qui n'a pas la force. Enfin c'est très joli d'épilguer, mais la peine reste dans le cœur.

Alors justement, je faisais un bilan à la suite de tout cela, comme tu me le demandes. Je voulais aller faire un tour dans l'Himalaya pour souffler et voir de loin ( il fait une de ces chaleurs ! ) mais la Mère n'y a pas consenti. Probablement elle veut pousser la « maladie » jusqu'au point de renversement ; alors je suis comme une machine pleine de bielles qui cognent — ça cogne-cogne dedans. Mais tant pis, je sais bien que l'on ne revient pas en arrière — d'ailleurs, derrière moi, ce monde me semble de plus en plus comme une foire assez laide. Je suis né avec un accident mon vieux, c'est cela, la difficulté. J'ai un trou de mémoire, un trou dans ma conscience, un joint qui manque, et ce qui est derrière, ce que je *sais* être derrière, de l'autre côté, ce vrai Moi qui est dans la Lumière et la Joie, qui a la Vision, la Connaissance, le Pouvoir — ce Moi que je sais être moi vraiment et qui me hante depuis trente ans, qui cogne et cogne et qui me traîne sur les routes et j'en bave — pas de pont. Je sais que c'est là, derrière, je le sens, je l'entends presque, je le vois presque parfois — des éclairs — et pas de pont, pas de communication. Alors j'ai mal, partout, mal de n'être pas dans ma vraie peau. Parce que je n'ai jamais été Bernard E., tu comprends ! C'est une erreur — et je n'arrive pas à joindre l'autre — l'Autre ! Tu comprends, Bernard, je ne suis pas le disciple-qui-cherche-une-réalisation- yoguique, je ne suis pas le chercheur qui s'efforce de « faire des progrès » — ce n'est pas cela ! J'ai *déjà* eu cette réalisation, j'ai *déjà* eu cette vision, *déjà* cette Connaissance, ce Pouvoir. Et c'est tout coupé. Je suis coupé. Mais il y a quelque chose, quelqu'un en moi qui se souvient — et c'est comme un souvenir qui fait mal, qui cogne, cogne dedans. Un exil formidable. Oui, exil. Je suis né avec un accident. Je suis hanté par quelqu'un que je ne suis pas, que je n'arrive pas à être, ou qui n'arrive pas à combler le trou entre les deux parties de ma conscience. Parfois, un éclair ! l'amnésie s'efface un instant, et je suis transporté. Et puis on chemine et chemine des mois, des années, des jours et des jours comme un âne sur le chemin — rien. R I E N. Rien ne répond. Tout est sourd. Ça n'en finit pas. Voilà le bilan.

La Mère dit qu'il y a une raison à ce « trou » dans ma conscience. Comme elle dit, je suis enfermé dans une statue de verre — très claire, très transparente, mais dure comme du cristal de roche. Quand ça cassera, ce sera bien. En attendant, ça devient de plus en plus intenable. J'ai eu une sorte d'expérience, ou de rêve, ou de vision, je ne sais, l'autre nuit, et j'étais enfermé dans un vêtement qui m'encomrait beaucoup, et ce vêtement était plein de grandes épines ! si bien que je ne pouvais me tourner dans aucun sens, toutes les positions étaient impossibles. Tu vois le tableau !

Il est possible que l'« accident » soit lié à ces diables de vies antérieures et à ce triple suicide ( j'ai eu des expériences — une à vrai dire — bien intéressantes à ce sujet, que je te raconterai un jour quand nous nous retrouverons). Et j'ai l'impression, parfois, qu'il y a une trappe qui se referme peu à peu, qui me conduit à une *même situation* où je me suis déjà trouvé trois fois, où je devrai *faire face* une fois de plus, et que ce sera le dénouement. Oui, dénouement, c'est le mot. De quel côté ? Si j'en sors, il y aura des choses à dire.

Autrement, *extérieurement*, avec la petite tête (qui d'ailleurs ne marche plus beaucoup — je formule tout cela pour toi, mais pour le reste je me contente de le vivre, sur des épines ou dans les coups de bielle), avec cette tête, je sais, j'ai appris une quantité de

choses — il n'y a plus de secrets pour moi (c'est-à-dire qu'il reste *le Secret*). C'est le seul côté positif du bilan, mais ça m'avance bien !

Et puis il y a Sujata. Sa présence très douce, comme une rivière paisible, qui m'aide — malheureusement quand je suis dans mes crises, je l'envoie promener avec une brutalité honteuse. Il n'y a qu'une Indienne qui puisse aimer comme cela, avec tant d'abnégation et d'effacement de soi. Parfois j'ai l'angoisse que l'« épreuve » soit de la perdre à nouveau. Elle m'a toujours dit qu'elle voulait « partir » bientôt. Enfin... Et l'autre jour, comme je faisais le bilan avec elle, cet échec partout, sur le plan extérieur, dans mes relations avec mon gourou, mon éditeur, ma famille, mes bouquins, et sur le plan intérieur, je lui ai parlé de toi, je me suis branché sur toi, et au milieu de cette espèce de désastre, cela m'a fait comme une bouffée de fraîcheur et de réconfort — oui, il y a Bernard, Maneck. Au moins il y a des gens comme cela qui *existent*, qui sont mes amis, tout ce qui me reste dans ce foutu monde, et ça m'a réconforté. C'est ce que je disais à Sujata : chaque fois que je me branche sur l'atmosphère de Bernard, il me vient quelque chose de *vivant*, de large, de noble — tu parles, après ces démêlés avec ces marchands ! Et j'ai raconté U.B.B., Narkanda, et tout et tout, et à mesure que je lui racontais, je reprenais confiance en la vie, comme si ta seule existence conférait un peu d'ampleur à la vie. Les gens sont étriqués, mon bon vieux ! ils sont terriblement petits, bourgeois, même les meilleurs. Enfin, je ne veux pas en dire davantage parce que tu te gonflerais comme un paon et tu prendrais deux kilos de plus.

.....

Oui, vous l'avez bien senti aussi, vos antennes ne vous ont pas trompés, il y a eu une terrible bataille occulte ces derniers mois (ce que tu appelles la « subversion ») et la Mère a failli y laisser sa peau. Elle se remet très lentement d'une grave épreuve<sup>1</sup>.

Il faut que nous tenions jusqu'en 64-65. L'année 63 sera aussi très grave, sur tous les plans. Et sachant cela pertinemment et de bonne source, je souhaite que vous ne soyez pas en Europe. Je ne suis qu'à moitié surpris de ce que tu me dis de J. B. — j'avais bien senti qu'il y avait quelque chose de vrai, mais aussi un *mélange* — c'est cela qui est terrible : rien n'est pur ! ni purement bon ni purement mauvais. (...)

Le mieux que vous puissiez faire, tous deux, c'est de cultiver votre silence, d'y élargir vos antennes, de rester « disponibles » — mais disponibles en état d'ouverture. J'ai très confiance pour vous deux et votre avenir.

Et Maneck bien sûr, n'est jamais séparée de toi dans ma pensée, mon affection, elle le sait bien — nous nous retrouverons tous trois, ou tous quatre avec Sujata, un jour, et ce sera une vraie joie. Je préfère décidément les Canaries à Monaco — remarque, je n'aurais rien non plus contre les îles Aléoutiennes ou les Falklands.

Embrasse très affectueusement Maneck de ma part.

fidèlement,

Satprem

---

1. En mars et avril de cette année 1962, Mère a été gravement « malade », avec un arrêt complet du cœur début avril. C'est le premier grand tournant dans le yoga corporel de Mère.

21 juin 62

à Maneck et Bernard d'Oncieu

Ma petite Maneck, mes bons amis, votre affection est réconfortante. Je suis remis du choc, mais tout cela ne me rajeunit pas ! C'est si amusant, l'autre jour je parlais à Sujata, et je disais de ces choses que l'on dit « sans y penser » puis qui vous frappent après comme si l'on venait de toucher quelque chose de vrai. Je lui disais donc à peu près exactement : « Si j'étais roi dans un monde un peu mieux organisé, eh bien mon ami Bernard serait grand Trésorier avec beaucoup d'argent, et ça deviendrait bien intéressant. » Et immédiatement quand j'ai lu ta lettre, cela a fait ce petit déclic intérieur et j'ai vu tout de suite, ou plutôt senti que c'était vrai. Tout ce que tu m'écris n'est donc pas « ridicule » et je comprends un peu mieux que tu dois avoir beaucoup de patience dans la bizarrerie de ce monde. Cela ne donnait que plus de poids à ce que tu m'écris sur l'« acceptation ». Probablement notre relation a un sens plus profond que ce que nous en comprenons. Peut-être qu'un jour nous serons toi et moi, enfin, chacun dans notre vrai travail, ou plutôt dans notre *état* véritable.

Accepter ? je ne sais pas... je crois que je déteste Pondichéry depuis sept ou huit ans et que j'y suis encore. J'aimais la vie au large, sur les routes, imprévue. Et me voilà en voie de devenir un stylographe. J'écris un deuxième livre sur Sri Aurobindo<sup>1</sup>, à la demande de la Mère, qui soit plus accessible au public moyen. J'écris donc. (...)

Accepter même de renoncer à son but intérieur et à son effort ? Je comprends bien ce que tu veux dire. Tu as peut-être raison. Mais si je le faisais vraiment, je crois que je m'écroulerais, parce que c'est tout ce que j'ai avec Sujata. Enfin peut-être que tout cela sera secoué un jour aussi — alors je partirai sur les routes en riant-riant.

Je comprends bien ce que tu dis sur les dieux, le côté blanc et le côté noir. Mais je ne crois pas que la vérité future soit dans les « rouges » comme tu l'écris ( les tantriques font éminemment appel aux dieux — le rouge justement ; ce que Sri Aurobindo appelle le « vital » ), mais dans l'*or* supramental : un « poudroïement d'or », selon la Mère. Peut-être est-ce la raison pour laquelle la Mère m'a poussé à cette rupture avec mon gourou. Sri Aurobindo passait par-dessus les dieux ; il annonçait bien la fin de l'âge des dieux (ou des religions).

Excusez-moi, j'écris de façon très décousue. Je suis fatigué de la tête et de partout. Le petit mot de Maneck m'a ému et rafraîchi. Je t'embrasse ma petite sœur, très affectueusement. Il est bon de savoir que vous êtes là et que vous êtes mes amis.

Affectueusement

Satprem

9 juillet 62

à Maneck et Bernard d'Oncieu

Mes bons amis, mon vieux Bernard, j'ai reçu ta lettre. (...) Sais-tu que j'ai fait trois rêves de toi qui m'avaient un peu inquiété — des rêves *d'avant ta dernière* lettre. Je n'osais rien te dire de peur de t'inquiéter. Dans le premier rêve, je te voyais dans une grande salle, comme une salle de château, avec le front bandé, comme si tu avais eu une blessure.

---

1. Ce sera *Sri Aurobindo ou l'Aventure de la Conscience*.



Dans le deuxième rêve, je te voyais dans une voiture et c'était « comme si » il y avait eu un accident, et tu m'expliquais que c'était parce qu'« elle » conduisait ( j'ai cru que « elle », c'était Maneck).

Et dans le troisième, j'étais en voiture avec toi (encore des voitures ! ) ou du moins j'avais la sensation que c'était toi, à côté de moi, au volant, et que tout d'un coup tu n'étais plus maître de la direction, alors j'essayais de prendre le volant par-dessus toi et de freiner. Et puis je ne sais plus ce qui est arrivé... Probablement j'ai dû prendre tout cela dans ta conscience et j'ai confondu toi et ton père, Maneck et la femme de ton père<sup>1</sup> ! Quoi qu'il en soit, j'étais un peu inquiet de cette cascade de rêves en voiture ! Mais c'est curieux, n'est-ce pas.

Rien d'autre à dire. Plus je vais, moins je comprends. J'embrasse spécialement ma petite sœur indienne et vous souhaite bon courage à tous deux. Après, vous serez enfin libres.

Affectueusement

Satprem

24 août 62

à Klari

Amie,

Je ne vous oublie pas et il n'est pas même question de « fidélité à la chose commencée » comme vous l'écrivez dans votre dernière lettre — ça va de soi et vous êtes mon amie, non ? Seulement ce Yoga est un étrange chemin et il y a des phases où tous les mots semblent vides, tous les liens assez superficiels. C'est seulement une transition pour rétablir la vraie connexion avec le monde extérieur à un étage plus haut. Tous ces creux n'ont pas d'importance, Klari, et rien ne peut changer mon affection pour vous. Et puis je suis absorbé, malgré moi et sans plaisir, dans un nouveau livre sur Sri Aurobindo puisqu'ils n'ont pas voulu du premier. Écrire pour un public un nombre de pages limitées, avec pour interlocuteur un monsieur ultra- catholique qui n'y comprend pas grand-chose, est une tâche difficile et rebutante. Je fais péniblement mon devoir d'écolier mais cela absorbe toute ma vitalité et m'épuise. Je n'ai plus de courage après pour écrire des lettres.

Nous nous retrouverons amie, plus tard, et continuez de m'écrire sans vous soucier de mes lacunes — il n'y a pas de lacunes dans mon cœur.

Affectueusement

Satprem

---

1. Dans sa dernière lettre, Bernard d'Oncieu annonce à Satprem le décès de son père dans un accident de voiture. La Marquise conduisait probablement la voiture ou la vie du père.

à Maneck et Bernard d'Oncieu

Mon bon cher vieux, ma petite Maneck, vos nouvelles m'ont fait bien plaisir (car je craignais beaucoup d'ennuis pour vous), et surtout votre voyage en Inde cet hiver, c'est bien. Naturellement je vous réserverai quelque chose à l'hôtel local, bien que ce ne soit pas fameux. À l'hôtel, dit de l'Europe, ils font une cuisine française potable. Pour la Mère, nous en reparlerons, car elle vit actuellement tout à fait retirée (depuis mars dernier) et ne voit plus que trois ou quatre personnes dont, singulièrement, je suis (pour des raisons de travail<sup>1</sup>, simplement). Alors je ne sais pas si une entrevue sera possible. Nous en reparlerons en temps voulu. Je dois dire que s'il n'y avait pas les

Indiens-Indiens que nous connaissons, l'Inde serait de plus en plus invivable avec sa clique officielle. Je *n'ose pas* en dire plus. C'est vraiment triste de voir un grand pays dégringoler<sup>2</sup>.

Tu as un bien joli château, mon petit Marquis ! Ce serait bien tentant d'aller faire un tour dans tes bois, parce que, à l'encontre de l'Inde, si les gens là-bas sont impossibles, la Nature est si belle. J'ai parfois des envies de prés tout verts, avec des petites pâquerettes comme on les dessine — en somme des envies de vache. C'est une vieille incarnation qui doit me tourmenter. Mais je vais bien te décevoir si tu comptes sur moi pour être le « centre spirituel » de ton ashram (heureusement que tu avais ajouté un point d'exclamation après) parce que, quand j'ai dit cela à Sujata, elle a suggéré qu'un manche à balai ferait mieux l'affaire que moi, avec ce double avantage, ou même triple, qu'il est immuable (c'est une allusion à mes « *fits of temper* » ou accès de tempête), et qu'il peut voler si l'on connaît un peu de sorcellerie, ou en tout cas qu'il peut servir à frotter les parquets. Voilà pour Satprem-centre spirituel. Blague à part mon bon vieux, tu te fais d'énormes illusions sur moi ; une chose est d'avoir la connaissance mentale, une autre est d'avoir l'expérience concrète. Plus je comprends les choses, plus je me rends compte que je suis loin. D'ailleurs tu sais assez par quels trous désespérés je suis passé. En tout cas, je me rends compte d'une chose, c'est qu'à partir du moment où l'on est vraiment capable de *faire* quelque chose pour les hommes, on peut le faire de n'importe où, les distances ou les lieux n'ont guère d'importance. Et je ne suis pas sûr que ceux qui font ou qui croient faire quelque chose soient vraiment ceux qui aient le pouvoir de faire. Je n'en sais rien. Pour moi, rien ne se passera que je n'en aie reçu *intérieurement* l'Ordre formel. Sinon on se fait beaucoup d'illusions. Je ne suis pas prêt.

Je peine comme un écolier sur mon deuxième livre consacré à Sri Aurobindo. Et je me rends compte qu'ils n'en voudront pas non plus. Tant pis, j'aurai fait mon devoir. Si j'avais des loisirs, j'aimerais écrire des contes de fées, dans les pays du grand Nord, avec toutes sortes d'oiseaux migrateurs autour d'un grand lac gelé. Je suis hanté par le Grand Nord. Ce n'est pas de la blague. J'ai promis à Sujata que si elle n'était pas Esquimaude pour sa prochaine naissance, je la laissais tomber froidement. Mais elle est têtue comme une mule indienne et ne veut rien que l'Inde, l'Inde — quel karma !

1. Ce « travail » permettait à Satprem d'être le témoin de l'expérience de Mère et de recueillir cette expérience — ce qui sera *l'Agenda de Mère*.

2. Nous sommes à l'époque de Nehru, dont la politique « socialiste » et bureaucratique a ruiné et corrompu l'Inde. Sa trahison du Tibet et ses ouvertures à la Chine allaient être récompensées un mois plus tard, lorsque les troupes chinoises allaient envahir le Nord-Est de l'Inde.

Dis-moi tes projets à Chaffardon. Pour moi je ne vois rien. Je ne sais pas pourquoi, mais depuis des années, j'attends l'année 63 avec une sorte d'angoisse. Il y a des cycles de dix ans dans ma vie — 43 et 53 ont été des dates mémorables pour moi.

Je vous embrasse tous deux avec ma très fraternelle affection.

Satprem

**1963**

23 janvier 63

à Maneck et Bernard d'Oncieu

Ma petite Maneck, mon cher vieux Bernard, je suis désolé de vous avoir donné de l'inquiétude, mais il y a quelque chose qui, décidément, ne va pas du tout<sup>1</sup>. (...) Et on a refusé ton v...<sup>2</sup> pour venir. Je crois que si je me payais le luxe d'aller faire un tour chez vous, je ne pourrais pas non plus revenir — tu me vois coupé de Sujata ! Je ne peux rien dire, ne veux rien dire et n'ose plus rien dire. Pourtant je t'assure que j'ai une sorte de nausée quand je vois les choses. Je t'envoie ce mot via Madras, où quelqu'un le postera.

Je travaille. Beaucoup. J'achève la révision de ce travail sur Sri Aurobindo, près de 350 pages, qui m'ont coûté quelques années de vie. Encore un mois de travail et ce sera fini. Je suis fatigué et pas très bien portant. Mais ce n'est rien. Si mon éditeur ne m'envoie pas promener, je serai payé de ma peine. J'ai mes doutes. Le barrage du Mensonge est bien organisé, partout, sous toutes les formes et à tous les niveaux. Nous verrons bien.

Mais je suis ennuyé pour Maneck, elle doit avoir de la peine. Il y a trente ou quarante ans, on ne parlait pas tant de liberté et on pouvait aller d'un pays à l'autre sans papiers et sans qu'on vous fouille les poches. Parfois j'ai l'impression que mon *Orpailleur* n'a pas assez HURLÉ.

Bernard, j'ai des craintes. Je n'ose pas dire lesquelles. De tout côté je sens l'Ennemi, pas seulement collectivement, mais personnellement. Je crois que je vais traverser une Épreuve.

Je n'ai pas grand-chose à dire. Je vois plus clair. De plus en plus, heureusement, je découvre quelque chose au-dedans qui me donne force, confiance malgré tout, parfois même un sourire. Nous vivons une grande époque. Il est bon d'être du côté de ceux qui résistent et qui comprennent, c'est notre privilège, qui vaut bien quelques coups.

Dis à Maneck ma profonde affection fraternelle.

Oui, de plus en plus, et toujours, nous sommes Frères.

Satprem

---

1. Satprem fait allusion à plusieurs lettres « disparues », ou plus probablement censurées, car la censure de l'Inde était particulièrement active à cette époque.

2. Visa. Les points de suspension sont à l'intention des censeurs.

16 avril 63

à Klari

Amie,

Avant-hier, j'ai mis le point final à cet essai sur Sri Aurobindo et ma première lettre est pour vous. Je viens de vivre dix mois hantés, nuit et jour, et je reviens de là comme un homme qui a vécu pour toujours, depuis des milliers d'années et pour des centaines d'années, ma besogne achevée, de l'autre côté du monde mental et de tout ce qui pourra s'y dire, s'y faire, s'y penser jusqu'à la fin de son existence. Voilà qui est réglé. Je reviendrai seulement quand l'humanité sera passée au stade suivant.

Notez bien que je n'ai pas l'intention de partir de sitôt, encore que je sois très fatigué, blanchi, un peu retour des camps. Mais quand l'heure sera venue, si elle vient, j'essaierai de dire un peu cette autre façon de vivre, au-delà du mental — poésie, contes. Pour l'instant, j'essaie de rafistoler ma carcasse.

J'envoie mon truc à l'éditeur, sans grande illusion. Il m'a déjà prévenu qu'il n'y avait pas grand intérêt dans le public pour « ce genre de sujet ». On pourrait mettre les hommes devant le Secret, qu'ils lui trouveraient des poux — comme c'est lent, comme ce monde va lentement. En tout cas, il sera publié ici et sortira en février prochain. C'est tout.

Et vous ? Vous savez que je suis toujours près de vous. Je vous ai rencontrée il n'y a pas très longtemps et je me suis aperçu que vous saviez beaucoup plus de choses que vous n'en dites — ou que vous ne le savez vous-même. Souvent, il y a un joint qui manque entre l'être intérieur et l'être extérieur. Mais que faites-vous ? donnez-moi quelques nouvelles si vous n'êtes pas fâchée de mon long silence. D'ailleurs je sais très bien que vous n'êtes pas fâchée.

Ma mère me demande et redemande de venir la voir « une dernière fois » en France. J'ai refusé pour cette année, mais il faudra probablement que je cède pour l'année prochaine — ces voyages en Europe sont une sorte de cauchemar pour moi. Je trouve qu'on respire mal là-bas. Alors peut-être nous reverrons-nous l'année prochaine ?

Rien de plus à dire, sinon que je vous aime bien et que je vous embrasse fraternellement.

Satprem

17 avril 63

à Maneck et Bernard d'Oncieu

Mes bons amis, j'ai tardé à répondre à votre lettre du 11 février. J'étais en plein dans la révision de mon livre sur Sri Aurobindo, que je viens d'envoyer ce matin à l'éditeur. Je suis très fatigué. Je pars après-demain pour Rameswaram passer une quinzaine auprès de mon gourou, avec qui les relations se sont curieusement renouées. C'est un homme bien étrange. Au reste, tout est étrange. Si mon éditeur me jette à la figure ce nouvel essai, peut-être te demanderai-je d'aller le récupérer, de le lire et, si tu trouves que cela vaut la peine, de le faire passer chez tes amis. Nous verrons. J'ai dit beaucoup de choses difficiles et secrètes dans ce livre.

.....

Je n'ai pas grand-chose à dire, je suis trop fatigué pour cela, vidé, comme une accouchée ! Je crois bien qu'écrire est le plus terrible métier qui soit au monde.

Heureusement, Sujata est près de moi, avec sa paix et sa douceur qui effacent toutes les misères. Je vous vois souvent dans mes rêves, tous les deux. C'est trop vague pour que je puisse en parler, mais le lien est là et on se rencontre, c'est sûr. Quels sont vos projets ? — mais naturellement les « projections sur l'avenir », comme tu dis, sont beaucoup plus efficaces, vivantes, que toutes les crispations sur le passé. Le passé n'a d'intérêt que dans la seule mesure où il donne le fil pour un Avenir plus vaste. Pourquoi répéterions-nous indéfiniment la même rengaine ! Je serais bien curieux, quand même, de savoir comment tu jugeras mon bouquin. J'ai mis beaucoup de choses là-dedans. Enfin, nous verrons.

Dis à Maneck que je l'embrasse très affectueusement et que je ne l'oublie pas. Sujata se joint à moi dans ma tendresse.

À vous deux fidèlement  
Satprem

30 mai 63

à Maneck et Bernard d'Oncieu

Mes bons amis,

.....

C'est entendu, je lirai ces livres<sup>1</sup>, parce que, naturellement, je veux suivre vos efforts. Seulement je mène une vie très particulière et il me faudra

longtemps pour les lire — j'ai beaucoup de choses à faire en dehors de mon travail et notamment cette discipline tantrique qui m'absorbe des heures tous les jours. Il faudra donc être très patient pour avoir mon opinion.

Une chose qui gagnerait beaucoup de temps et, au fond, me permettrait d'aller tout droit à l'essentiel, c'est de voir une photo de ce B. M. Je comprendrai tout de suite. Et la vérité est que ses livres ne peuvent être que le reflet de ce qu'il est — donc ce serait du temps gagné. En outre, il est évident, si je rentre en France, que je n'accepterai pas de voir B. M. avant d'avoir vu sa photo. Excuse-moi, mais les choses ont atteint un stade où je ne peux plus (ou pas encore) me permettre des rencontres inopinées. Je ne peux plus parce que je suis très ouvert, et je ne peux pas encore parce que je ne me sens pas assez solide. Tu comprends. Et pardonne-moi, mais je sais assez, comme toi, que dans ces mondes il y a toutes sortes de gens, qui peuvent être très utiles pour le progrès des uns et très néfastes pour d'autres. Voilà clairement la situation.

.....

À part cela, je suis très fatigué. J'ai reçu quelques coups sévères qui m'ont beaucoup maigri, vieilli, blanchi. Mais toujours aussi décidé à aller jusqu'au bout. D'ailleurs il n'y a rien de mieux à faire. Et d'ailleurs aussi rien de tout cela n'est entre nos mains.

Je vous embrasse tous deux avec ma très fidèle et très fraternelle tendresse.

Satprem

---

1. Deux volumes intitulés *Gnosis*, de Boris Mouravieff.

1<sup>er</sup> juin 63

à Klari

Amie, quelle lettre vous m'envoyez là ! J'ai cru lire la prose d'une religieuse du XIII<sup>e</sup> siècle ! Voilà exactement l'effet que votre lettre m'a fait. Je ne me moque pas, amie, pas du tout : « Période de négation de Dieu... la crainte de confondre ma soif de Dieu avec la lâcheté de vouloir s'en remettre à un être supérieur pour qu'il agisse pour vous... les pécheurs sont plus près de lui... la peur d'aimer » — O God ! mais mon amie, quelle infection chrétienne vous a donc gagnée ! ? (...) Vous n'arriverez donc jamais à vous délivrer de cet envoûtement chrétien (ou juif, occidental en tout cas) du « Dieu » qui est en dehors de l'homme, de la « Puissance » qui domine l'homme et à laquelle on doit se soumettre comme une sorte de Mouton supérieur. Mais ce Dieu-là est un Mensonge ! Dieu n'est pas quelque chose d'extérieur, pas un « être supérieur » à qui l'on doit s'en remettre du soin d'agir pour vous — c'est V O U S. Mais vous avez mille fois raison d'avoir peur de vous remettre à cette force *étrangère*, mille fois raison d'avoir peur d'aimer cette espèce de despote menteur qui domine les consciences occidentales, qui les domine si bien qu'il sue à travers toute leur pensée, comme un mauvais jus. Allons, mettez-vous donc simplement au travail sur vous-même, comme un chimiste consciencieux, et vous irez beaucoup plus vite qu'en vous encombrant la cervelle de tous ces faux problèmes. Car ce sont des faux problèmes. Le chimiste ne se demande pas s'il doit s'en remettre à du carbone supérieur, il *fabrique* le carbone.

Non, amie, vous faites erreur. On ne se soumet, finalement, qu'à Soi-même. Et quand on a trouvé Cela dedans, il n'y a plus de « peur d'aimer », parce que notre pauvre amour est balayé par cet Amour- là, qui donne et donne et donne à pleines mains. Tenez, ce matin même, je lisais un de ces admirables hymnes du Rig-Véda au Feu intérieur, le Feu dans l'homme, le Feu qui forge le Dieu dedans, et il disait :

« *O Fire... Then it lavishes its deliciousness, then it returns in treasure and substance all that we have given into its flame*<sup>1</sup>. »

Voilà, faites brûler ce Feu dedans, c'est le seul travail, le vrai travail, et quand il brûlera, c'est lui qui fera tout pour votre joie, sans discussion — il ne sera plus question de croire ou ne pas croire, d'aimer ou ne pas aimer. Le Feu *brûle*, c'est tout, il *est*. Alors zut pour ces décoctions chrétiennes et pécheresses. Faites brûler le Feu, connaissez votre propre richesse ! Tout le reste est du bavardage inutile.

Avec toute ma tendresse

Satprem

24 juin 63

à Maneck et Bernard d'Oncieu

Mes bons amis, merci pour la photo, elle m'a fait savoir ce que je voulais savoir — je suis rassuré. Ta lettre laissait filtrer un peu de déception ou d'agacement à ma réaction, mais

---

1. « Ô Feu... Alors il prodigue son délice, alors il rend en trésor et substance tout ce que nous avons offert dans sa flamme. »

je m'inquiétais seulement par amitié. Le nom de Boris Mouravieff a aussitôt évoqué en moi celui de Gurdjieff (un autre Slave) qui avait écrit des choses bien intéressantes (ou, du moins, qui m'avaient paru intéressantes il y a dix ans) et qui a littéralement ruiné la vie de plusieurs personnes. Et comme votre relation avec B. M. semblait ne pas vouloir se limiter au plan purement intellectuel, puisque vous vouliez l'accueillir chez vous, je ne pouvais m'empêcher d'avoir mes inquiétudes. Tu protestes quand je « mélange » le Message et le Messenger, mais je crois bien n'avoir pas tort. Si j'avais pu voir la photo de J. B., j'aurais peut-être pu me faire une image plus claire — encore que je ne vous aurais probablement rien dit, car il vaut mieux découvrir soi-même ce genre de choses négatives. Donc tout va bien.

Je suis surchargé de travail, de chaleur, de fatigue. J'ai hâte que cette année soit finie. Je n'imagine pas de voyage en France — tout cela me semble très vague, très loin, pas très existant. Enfin, nous verrons, si les circonstances m'y obligent. J'ai de moins en moins le désir de désirer personnellement quoi que ce soit. Parfois j'ai un aperçu fugitif de ce qu'on appelle Nirvâna. C'est le passage au-delà de cet au-delà qui est difficile — je cherche le point où cet au-delà communique avec cet ici, mais sur une nouvelle base. La base de la vie actuelle, de la personne actuelle, de ses jugements actuels, me semble illusoire, irréaliste, sans vérité, et je n'ai pas encore trouvé le joint qui permettrait de faire communiquer avec ici ce que j'ai trouvé là-bas. Bref, je ne suis pas au point — d'ailleurs, c'est la vie tout entière qui n'est pas au point. Et le passage est difficile. C'est tout ce que je puis dire. Je suis avec attention et affection votre Aventure et j'ai confiance pour vous.

Fidèlement à vous deux,  
Satprem

10 septembre 63

à Maneck et Bernard d'Oncieu

Mes bons amis,

.....

J'en suis toujours resté à l'introduction du *Gnosis*, faute de temps (un petit point m'avait légèrement déçu : « Seul le christianisme a affirmé, dès le début, son caractère œcuménique »... Quand on commence à dire « seul le... », on prend un mauvais virage ; mais qu'importe, ce qu'il faut, c'est que *vous* soyez satisfaits). À vrai dire, tout ce que l'on peut dire ou lire n'a qu'une utilité préparatoire — la Vraie Chose commence à l'expérience directe. S'il vous aide à entrer sur le chemin de *vo*tre expérience, c'est bien l'essentiel.

Rien à dire. Mon bouquin est sous presse (à l'Ashram, puisque Paris n'en veut pas : « Nous avouons ne pas comprendre »), et une traduction anglaise est en cours pour l'Amérique (qui, paradoxalement, est bien plus proche de l'éveil que l'Europe — parce que moins intellectuelle et moins outreucidante<sup>1</sup>). Mon éditeur attend un autre roman — moi, j'attends autre chose. Une autre chose qui n'en finit pas de venir.

Quand mon texte français sortira, je te l'enverrai. Vous le lirez si vous avez le temps et si cela ne dérange pas votre travail — mais cela n'a aucune importance. Encore une chose déblayée.

Vous embrasse tous deux très fidèlement,

Satprem

---

1. La France s'ouvrira tout de même à Sri Aurobindo et Mère quelques années plus tard.

29 septembre 63

à Maneck et Bernard d'Oncieu

Mon bien cher vieux, mes bons amis,

J'ai écrit à L.<sup>1</sup> un mot reconnaissant, pour lui annoncer le versement de la totalité de mes droits d'auteur sur *l'Orpailleur*, pas grand-chose : 777,75 NF. Et puis je reçois une lettre de l'éditeur m'avisant que cette somme, en fait, se réduit à 428,80 NF, « compte tenu de la retenue fiscale obligatoire de 24 % sur 80 % de la somme » et autres mystérieuses déductions. Je n'y comprends rien, mais je viens d'écrire un nouveau mot à L. pour m'excuser de l'avoir dérangé pour cette vétille. Je lui disais que je n'ai pas à me plaindre, après tout, personnellement, car c'est le salaire d'un coolie indien pendant six mois, à peu près le temps qu'il faut pour écrire un livre ! mais qu'il risque d'attendre longtemps, ou à jamais, le règlement de ma dette entière, si je dois écrire encore trois bouquins pour faire le compte ! Avec une tendresse spéciale pour ma petite Maneck, je vous embrasse tous deux,

Satprem

1964

19 janvier 64

à Klari

Amie,

Quelle surprise vous m'avez faite ! j'ai senti toutes sortes de choses, tout un monde de choses — vous — avec cette mince plaquette entre les mains. Il me semblait vous connaître, mais vous étiez si *précise*, comme cela, dans ces quelques poèmes — tous les niveaux emmêlés de votre être étaient presque visibles. Je voulais vous écrire tout de suite, simplement pour vous dire ma joie fraternelle, et puis j'arrive seulement aujourd'hui au bout d'un long voyage assez infernal, à prendre la plume. (...) Et votre recueil m'arrive au milieu de tout cela, si vivant — vous êtes terriblement vivante là-dedans, “ reine insatiable, alors je l'aime comme je vous aime. Il y a des intonations ici et là qui sont très profondes et émouvantes — c'est ce niveau-là de vous que je voudrais voir se développer, c'est le vrai fil qui peut vous conduire au tout grand Art. Je vois une grande promesse dans votre livre, mais un danger constant d'être recouverte et noyée par d'autres niveaux plus « sous-marins » — peut-être vivez-vous de ce conflit ou de cette contradiction ? Mais il me semble que vous toucherez vraiment le grand Art quand vous aurez le courage d'aller au-delà ( je pense, par exemple, à *Captive* ou à *Avidité* — c'est la partie

---

1. L'ambassadeur de France en Inde, qui avait aidé Satprem à rentrer en France fin 1949 (voir tome I ) et à qui Satprem voulait enfin rembourser sa « dette ».



négative, limoneuse et étouffante). La Rebelle en vous me semble plus proche du but que les méandres de l'autre.

Voilà, j'espère que vous allez bientôt me faire des « poèmes d'arc en ciel », qui vont très haut, mais qui touchent la terre des deux bouts.

.....

J'ai confiance en vous, amie, grande confiance,  
je suis sûr que vous pouvez beaucoup — si vous coupez les petites algues nocturnes.

Merci amie, avec toute ma vieille tendresse,

Satprem

24 mars 64

à Maneck et Bernard d'Oncieu

Mes bons amis,

Mon voyage en France vient de se décider après de longues tergiversations, mais j'obéis au désir de ma mère, qui se fait bien vieille et veut me revoir avant de partir. J'arriverai le 12 avril à Paris et me rembarque ( par avion) le 15 juillet — trois mois. Je ne resterai que quelques jours à Paris, à l'arrivée et au départ, pour régler les formalités et passerai le reste du temps en Bretagne avec ma mère.

Je n'ai pas grand-chose à dire de moi, je suis bien fatigué, c'est la vérité. Je doute beaucoup que la France me reposera, ce serait plutôt le contraire, car il va falloir que je joue une bataille serrée pour ne pas me laisser envahir par la contagion collective occidentale — je suis devenu très sensitif avec ce diable de Yoga. J'attendrai le retour aux Indes, en juillet, pour me mettre enfin à ce *Sannyasin* et me débarrasser de cette lourde chose — après, j'aurai droit aux contes de fées (que Sujata me demande depuis des années — je me suis bien gardé de lui faire lire *l'Orpailleur*).

.....

Voilà, ma petite bourguignonne, je t'embrasse avec ton bourguignon-savoyard-tyran de mari, que j'aime bien aussi, d'ailleurs, et me demande si nous nous reverrons. En tout cas, je reste votre vieux et fidèle vagabond, toujours proche.

Satprem

Paris, 26 avril 64

à Maneck et Bernard d'Oncieu

*(Satprem est arrivé en France)*

Mon cher vieux Bernard, ma petite sœur Maneck, j'étais bien ému en vous quittant l'autre soir à Chatou — je savais bien que je vous aimais, que vous étiez mes amis, mais soudain on découvre une chose vivante et chaude qui a longtemps poussé au fond de l'être et devant laquelle on est tout timide. Dans ce monde où les humains ne communiquent guère

mieux qu'au temps des cavernes, c'est bien réconfortant. Depuis que je suis revenu ici, je dois faire un effort considérable, de chaque minute, simplement pour respirer, et s'il n'y avait pas cette Force profonde en moi, je m'écroulerais par terre ou je serais précipité au fond comme un noyé. C'est dur, dur, c'est comme une angoisse qu'il faut repousser à chaque instant. Et personne ici ne peut comprendre cela. Les seuls instants où je respire en paix, c'est dans mes méditations, alors tout s'étend dans un Infini de lumière. Et puis ces quelques instants chaleureux où nous nous sommes retrouvés au relais Bisson, à Chatou, comme si je me remettais à respirer l'Inde près de vous, un air plus vrai. Ô Maneck, Bernard, je ne suis pas d'ici, je ne suis pas du tout d'ici, je suis comme un somnambule qu'on ballote à droite à gauche et qui regarde ailleurs, toujours ailleurs, les yeux loin au-dessus de ces eaux noires. Il y a Sujata là-bas, bien sûr, il y a l'Ashram, mais surtout il y a une Vérité partout là-bas, une Lumière dans laquelle on peut vivre — le Mensonge d'ici m'asphyxie, je ne suis pas prêt, et je ne sais pas si je le serai jamais, à supporter ce poids d'angoisse ici. Pardonnez-moi ces plaintes, mais parfois j'ai du mal.

.....

Mercredi 29 je pars pour Saint-Pierre. Je suis vraiment ce somnambule qu'on trimballe, et moi je ne suis pas là, sauf dans les quelques secondes où les êtres sont vrais, alors je reviens d'un seul coup, comme si j'étais happé par cette petite étincelle de vérité, et le reste du temps... c'est long.

Voilà mes bons amis, mes compagnons de toujours sur la route, je vous embrasse, je respire un bon coup dans votre air fraternel et je vous dis la joie paisible que j'avais à être près de vous.

Satprem

Saint-Pierre, 24 mai 64

à Klari

Amie, vous devez me croire perdu dans les jouissances occidentales, ou bretonnes, à moins que ce ne soit dans le Brahman, et il est vrai que je suis un peu perdu ici, quoique le Brahman soit partout — je patauge dans le marécage blanc, comme en Guyane, avec cette différence qu'il n'est pas vierge, et je tiens toute ma force rassemblée pour ne pas être abruti. La brise ici est plaisante, mais l'air n'est frais que pour les poumons.

J'ai lu et relu avec plaisir les trois poèmes que vous m'aviez donnés à Paris — le deuxième en particulier (*Le cœur est ailleurs qu'à gauche*). Vous êtes sur votre voie, on le sent. Mais je persiste à croire que si vous vouliez décanter davantage, entrer plus profondément en vous sans chercher aussitôt à vous servir des premières lumières découvertes — simplement laisser tout reposer avec la volonté d'aller plus loin —, votre poésie serait transformée, comme vous-même, et au lieu de quelques éclats ou d'une coulée bien venue, bien sentie et bien dite, vous auriez un *son* impérieux, qui se moque pas mal de ce qu'il dit et de la façon dont c'est dit, parce qu'il est puissant *en soi* et emporte tout dans sa descente. Vous êtes au bord de cela, mais vous n'avez pas encore touché cela vraiment — derrière le silence étendu, paisible, il y a la Force impérieuse, mais il faut d'abord traverser le silence, aller plus loin avant d'y toucher, et surtout ne pas se satisfaire des premiers aperçus.

Pardonnez-moi si je suis trop exigeant. À propos, avez-vous digéré mon bouquin, ou l'avez-vous expulsé avec violence ? ! il y était question aussi de poésie.

.....

Je n'ai rien à dire de moi, Amie, je suis dans les transitions sans fin, mais peut-être ai-je à vous entendre. Quelle révolution nouvelle ?

C'était bon de reprendre ce contact physique avec vous, très chaleureux. Je vous embrasse et vous fais une grimace.

Satprem

Saint-Pierre, samedi 4 juillet

à Maneck et Bernard d'Oncieu

Ma petite Maneck, mon vieux Bernard très cher, c'était bon et merveilleux dans tous les détails, cette rencontre de nous cinq<sup>1</sup>, comme une île de grâce au milieu de la pauvre vie. Oui, j'ai senti très fort, au-dessus de nous, quelque chose qui dépassait infiniment les mots et les signes que nous pouvions échanger avec nos corps, comme si nos âmes, par-derrière, avaient déjà vécu pareille rencontre. Peu importe, nous sommes encore trop bêtes pour savoir, mais il y avait cet air de grâce qui nous entourait et c'était si fraternel ; mon cœur emporte là-bas, en Inde, quelque chose de très doux, très chaleureux, qui durera plus que tous nos petits « je ». Que dire d'autre ? Je voudrais que nous nous souvenions assez fort pour faire naître une autre rencontre à cinq, ou peut-être à six, quelque part au-dessus de Rishikesh. Au fond, je crois bien que tout dépend de nos propres progrès intérieurs à chacun. Avec toute mon affection, du fond de mon âme, je vous embrasse tous deux, et très spécialement ma petite sœur indienne — que la Paix soit avec vous.

Satprem

Pondichéry, 16 juillet 64

à Maneck et Bernard d'Oncieu

*(Satprem est de retour en Inde)*

Mon cher vieux Bernard, ma petite sœur Maneck, j'ai essayé et essayé au moins dix fois de vous téléphoner la veille de mon départ, puis le matin du départ, mais il semble que votre Savoie soit une sorte de Patagonie téléphonique. (...)

---

1. Satprem, accompagné de son frère François et de la femme de ce dernier, s'était rendu à Chaffardon (en Savoie), dans le château de Bernard et Maneck d'Oncieu.

Enfin, me voilà chez moi, près de ma douce Sujata, si douce, comme la Yamouna. Nous nous sommes promis de ne plus nous séparer, c'est trop difficile de vivre l'un sans l'autre, comme si l'on avait perdu un morceau de cœur.

.....

J'ai maintenant besoin d'une longue période de décantation pour faire le bilan de ce séjour en France, mais déjà je vois comme ce séjour était utile et provocant. J'ai appris beaucoup de choses et, au fond, senti de grandes possibilités malgré (ou à cause) du chaos extérieur. Je crois que je saisirai mieux, maintenant, les courants de force qu'il faut manipuler pour toucher l'Occident ( je pense à ce prochain roman que je dois écrire).

Voilà, rien de plus pour l'instant — paix et silence, silence.

Grandissez tous les deux, faisons du chemin, et quand nous serons prêts, je suis sûr que nous nous rencontrerons encore. J'ai toujours eu et garde l'impression que nous préparons ensemble quelque chose pour l'avenir.

Que la paix et la lumière soient avec vous.

avec tendresse,

Satprem

P.S. Donné le collier à Sujata qui a ouvert des yeux grands comme des lunes !

Pondichéry, 7 septembre 64

à Maneck d'Oncieu

Petite sœur,

Je n'ai pas pu répondre à ta lettre tout de suite, ni à celle de Bernard (avec les photos, qui ont beaucoup amusé Sujata). Tout ce retard parce que je n'étais pas très bien portant, mais tout va bien maintenant. D'ailleurs tout doit forcément aller bien tant qu'elle est là près de moi — c'est vraiment la grâce de ma vie. Et plus je vais, plus je comprends intimement et intensément comme le mode de relation qui s'est établi entre nous est le *seul* qui conduise à la vraie union. Après avoir longtemps protesté et accepté à contrecœur cette solution, je vois son extraordinaire sagesse, et comme tous les éléments de désir ou de « passion », même les éléments d'« amour » selon les hommes, sont comme un voile qui brouille aussitôt la communication.

Dès qu'il y a la moindre vibration vitale, cela fait comme une brume — tous nos gestes d'amour humain sont seulement une tentative de disperser cette brume séparatrice, qui ne peut pas se dissiper de cette façon-là. Tous nos mots, tous nos « sentiments » sont comme du bruit pour combler ce vide. Mais quand tout est clair, transparent comme une source, c'est merveilleux de paix sans défaut — une paix ronde, douce, sans une ride, où rien ne se heurte ; tout coule de l'un à l'autre comme en une seule vasque claire — il n'y a plus de différence, c'est tout un. Et dans cette paix une, on a le sentiment d'une grande puissance créatrice : c'est comme une base éternelle sur laquelle tout peut se construire — on peut commencer à travailler. Autrement, c'est la confusion, c'est la soif jamais étanchée. Voilà ce qu'elle m'a appris. Au fond, c'est comme si j'avais marché pendant des siècles, et j'arrive à ma demeure — chez moi enfin, vraiment chez moi.

Je suis bien content que tes « exercices » commencent à donner quelques résultats. Tu vois, les gens s'imaginent qu'il faut des « méthodes » extraordinaires pour arriver, ou des super-gourous, mais ce n'est pas cela du tout ! on peut se servir de n'importe quelle méthode, même la plus absurde, pourvu qu'on y mette son cœur avec sincérité on est sûr d'arriver, parce que c'est l'âme qui se sert de la méthode, comme d'un jouet d'enfant, pour émerger à la lumière — et quand elle commence à sortir de sa cachette, il n'y a plus besoin de méthodes ni de rien, ça chante tout seul. La méthode, ou le gourou, c'est seulement un bâton de pèlerin pour se mettre en route — mais il faut se mettre en route, c'est tout, par n'importe quel moyen.

À part cela, le bouquin sur Sri Aurobindo est déjà sorti en Amérique ( ils s'attendent à ce que ça marche bien). Figure-toi que ce livre est en train d'être traduit en allemand, en italien, en espagnol et en hindi !

Avec tout cela, je suis débordé de travail et de courrier « d'affaires » ( je suis un pitoyable homme d'affaires, mais il faut correspondre avec tous ces éditeurs — quel boulot ! ) mais je voudrais bien, dès ce mois-ci, commencer la rédaction de mon *Sannyasin* et liquider ce vieux passé. Après, je serai libre, j'écrirai des contes de fées ou des poèmes, et surtout — je vivrai, léger comme un moineau, heureux. Déjà je suis heureux, déjà je suis léger et vivant, ma vie commence à couler comme une eau de source, je suis arrivé à la Demeure.

Je t'embrasse, petite sœur, avec toute ma tendresse, sans oublier mon vieux Bernard qui a une place très spéciale dans mon cœur.

Satprem

9 septembre 64

à Klari

Amie,

J'ai tardé à vous répondre, mais je n'étais pas très bien portant — peut-être pas tellement des « sursauts de défense » que de vieilles complicités avec la Nuit. Quelques milliers d'années nocturnes dans ce corps. Et puis, en s'élargissant un peu, on devient très sensible. Mais cela s'arrange. En somme, on ne souffre qu'autant qu'il faut pour avancer d'un pas et faire descendre un peu de lumière dans cette caverne de voleurs.

Je suis bien content que ce livre<sup>1</sup> vous ait aidée. Voyez-vous, ce n'est pas « mon » livre, c'est seulement une façon de traduire avec des mots une certaine altitude d'être où l'on respire mieux et où l'on vit plus vraiment — cette « altitude » n'est pas à moi et elle n'oblitére d'aucune façon l'individualité de chacun ; au contraire, elle aide chacun à être plus vraiment soi-même. Vous pouvez vous brancher là sans crainte de vous Satprémiser ! Oui, je suis content si ce livre vous a aidée, car j'ai senti presque douloureusement comme vous tourniez en rond autour de votre « cendrier ». Je sais bien que ce diable de cendrier ne s'annule pas à volonté, mais en développant le côté positif de la conscience, en prenant position au-dessus ou au-dedans, il perd peu à peu de son importance. Enfin, l'essentiel est que vous ayez saisi un levier de travail — peu importe où vous courez, de toute façon le « but » dépasse infiniment tout ce que nous pouvons imaginer ou souhaiter.

---

1. *Sri Aurobindo ou l'Aventure de la Conscience.*

Le livre doit sortir chez *Buchet / Chastel / Corr ea*, vers le 15 novembre. Vous me direz s'il suscite quelque écho. La traduction anglaise vient de sortir à New York dans une très jolie édition.

  part cela, si tout va bien, je compte me mettre à ce *Sannyasin* d'ici une quinzaine de jours. Encore une période de grossesse un peu brûlante — je redoute toujours ces mois où l'on vit comme un homme hanté jour et nuit, sans répit, jusqu'à ce que la dernière ligne soit écrite. Chaque fois, je vieillis de dix ans. Mais c'est ma seule façon d'être « bon à quelque chose », semble-t-il.

Amie, je ne vous quitte pas, vous êtes toujours présente en moi et si vous sentez des «  loignements », soyez sûre qu'ils viennent de vous. Je suis toujours là, prêt à vous aider si vous le voulez, et si je le peux. Je vous embrasse tendrement,

Satprem

Pondichéry, 12 octobre 64

  Bernard d'Oncieu

Mon bien cher vieux, excuse ce retard à te répondre, mais ma santé n'était guère brillante ces temps derniers. Tu me reproches cette phrase de mon livre où je dis : « Mourir sur la croix est émouvant, certes, mais les crucifixions, surtout quand on les adore, ne font que perpétuer la loi de la mort — ce n'est pas un corps crucifié qui sauvera le monde, dit la Mère, mais un corps glorifié. »

Il faudrait des pages pour te répondre, parce que le Mental humain est incapable de dire tout en même temps — et tant que l'on ne dit pas tout, y compris tous les contraires possibles, on est encore dans les demi-vérités mensongères de la conscience mentale. Il faudrait répondre par un seul mot ou écrire un livre d'un seul mot —   M. Et puis c'est tout. Une seule vibration qui contient tout. C'est là-dedans que je vis, ma conscience est là, mon être est là. Alors quand je regarde de là, toutes les formulations humaines mentales me paraissent inadéquates, incomplètes et, le plus souvent, saugrenues — y compris mon livre, y compris cette lettre. Il n'y a pas de formulation satisfaisante et absolument vraie, il n'y a pas de Révélation totale — tout est tronqué et plus ou moins défiguré de la minute où cela passe par la conscience mentale. C'est comme un prisme qui brise la lumière, l'unique Rayon pur. Et pour moi, tous les livres, toutes les écritures plus ou moins sacrées sont des moyens plus ou moins tortueux de conduire à ce à M, où tout est d'accord. Et je sais ce que je veux dire, cette Vibration-là coule dans mes veines, bat dans mon cœur — c'est vivant, c'est plein, c'est tout.

Que mon livre soit un moyen tortueux, comme les autres, d'arriver là, je n'en doute pas. Qu'il soit incomplet et partiel ou même partial, j'en suis convaincu.   partir du moment où l'on *choisit*, on tombe dans la conscience mensongère, et puisque notre langage est inapte à dire tout simultanément, il m'a fallu choisir certains moyens d'action, certaines idées plutôt que d'autres, parce qu'elles m'apparaissaient plus efficaces *dans les circonstances actuelles* pour conduire les gens à ce point où il n'est plus besoin de formule ni de système, ni de gourou, ni

d'Écriture, ni de prophète. Parce qu'on est Dedans. Le choix qui m'a guidé est peut-être fallacieux — peut-être pas. C'est-à-dire qu'il est bon pour les uns, mauvais pour d'autres. Cela me rappelle cette guerre d'Algérie, quand j'écrivais à mon jeune frère Pierre de se battre et d'y aller — parce qu'il avait besoin d'héroïsme et de se dépasser lui-même à travers le Courage ; tandis que j'écrivais à mon frère François de refuser cette vilénie. Donc, il m'a paru, dans les circonstances actuelles, que l'accent sur la Douleur, le Sacrifice — ce que j'appelle « les crucifixions » — n'était pas l'accent utile (encore qu'il ait beaucoup d'actualité pour certains et à certains stades du développement) et j'ai préféré l'accent sur la Joie — le corps glorifié. Et il est vrai que le christianisme a aussi sa « résurrection », et tant mieux ; malheureusement c'est un épisode que l'on a tendance à oublier au milieu des milliers de croix qui pendent partout. J'ai simplement déplacé l'accent.

Aussi bien, je ne veux pas entrer dans une discussion religieuse. Les mérites du christianisme, et ses démerites, sont suffisamment abondants, en dehors de ce que tu appelles mes « rancunes spirituelles ». En vérité je n'ai de rancune, ou de combativité, que contre toutes les formes, toutes les Écritures et tous les prophètes qui veulent s'arroger le droit à la seule Vérité, ou à la seule filiation divine. J'avais, d'ailleurs, « tiqué » un peu lorsque j'avais lu dans l'avant-propos de *Gnosis* : « Si toutes les grandes religions, issues de la Tradition unique, sont messages de vérité, chacune d'entre elles ne s'adresse qu'à une fraction de l'humanité. Seul le Christianisme a affirmé, dès

le début, son caractère œcuménique. » Voilà qui

est peut-être vrai, mais en fait, pour moi, toutes les religions sans exception sont à mettre dans le même panier, ou, pour parler plus respectueusement, sont sur le même plan des demi-vérités mensongères. Elles sont comme ma guerre d'Algérie, bonnes pour les uns et pernicieuses pour les autres. Et quand on dit qu'elles se rejoignent toutes, je dis oui : elles se rejoignent toutes dans une tortuosité plus ou moins efficace pour parvenir au même

But — qui est en dehors d'elles, au-dessus d'elles.

En vérité, toutes ces querelles religieuses me semblent assez enfantines, elles me font penser à une grande querelle d'architectes qui seraient en train de construire un super-plongeur olympique ; les uns en tiennent pour une superbe tourelle de béton armé, les autres pour une pyramide de pierres taillées et d'autres encore pour un simple échafaudage de bambou — et ils oublient tous que le But est de *quitter* leur sacrée fichue construction pour plonger dans l'Océan de Lumière et de Joie. Alors, que m'importe que telle ou telle construction soit plus ou moins « œcuménique », qu'elle soit chrétienne, musulmane ou aztèque, elles sont pour moi toutes pareilles ; toutes utiles si elles vous aident à plonger ; toutes nuisibles si elles veulent vous retenir enfermé dans leur échafaudage. Et malheureusement pour les religions, quand elles vous tiennent, elles n'aiment guère vous lâcher. Je ne commencerai à prendre au sérieux les tentatives d'« œcuménisme » que du jour où les grandes religions reconnaîtront que le But est la disparition des religions — la fin de l'ère des religions —, et le commencement d'une ère sans échafaudage dans la grande Étendue de l'Océan de Lumière. Mais je voudrais bien savoir s'il est une seule religion qui consente à envisager sa fin ? ?

Voilà, mon bon cher vieux, tu seras sûrement déçu, je t'ai parlé dans la simplicité de mon cœur ; les discussions mentales me fatiguent, je suis loin, loin, très loin de ce monde, je baigne ailleurs dans une extraordinaire Simplicité, et tous ces propos me semblent plus ou moins oiseux. Ce qu'il faudrait, c'est que tout le monde baigne là-dedans. Mon livre a essayé, à sa façon, de conduire certaines gens vers cette Étendue de joie et de liberté — j'ai certainement été partiel et partial, j'ai probablement aliéné des bonnes volontés par mes propos, et j'ai peut-être aidé d'autres bonnes volontés par ces mêmes propos. Quant à moi, je suis loin de ce livre, il me semble que j'ai vécu des existences depuis que j'en ai écrit la dernière ligne, alors ne me demande pas de revenir à ces vieilles choses — ce qui est dit, est dit, plus ou moins bien, et à Dieu vat. Je ne pense pas qu'il y ait de « contradiction » entre ce

que j'ai pu dire et ce que dit Mouravieff — et, au fond, je crois que rien ne contredit rien : tout marche ensemble par des voies différentes et apparemment antagonistes, pour la simple raison que les hommes sont *inégalement développés* et qu'il y a tous les stades possibles, et qu'à chaque stade une forme de vérité est bonne. Mon livre convient peut-être à un stade, et Mouravieff à un autre, mais nous marchons ensemble vers le But, et tout y marche, de plus ou moins bon gré. Si l'on voulait écrire une vérité vraiment œcuménique, universelle et infaillible, il faudrait, je te l'ai dit, n'écrire qu'une seule syllabe — Ô M. Et encore se trouverait-il des gens pour dire que ce n'est pas la syllabe absolument correcte !

Et comment pourrions-nous ne pas nous « épauler », comme tu dis ? nous nous épaulons forcément, et plus nous grandirons, chacun, dans ce Ô M, plus il deviendra vivant en nous, plus nous nous rencontrerons — parce que c'est le seul point de rencontre, le seul point d'accord total. Mais le point d'accord, on ne peut pas le trouver en faisant une super-addition : Mouravieff ± Sri Aurobindo ± Christ ± Mahomet ±, ±, ±... — il est en dehors de tout cela, ou au-dedans, ou au-dessus. Il ne s'agit pas d'additionner les plongeurs ou de les réunir autour d'une Table Ronde ! mais de **PLONGER** soi-même. Et quand on a plongé, tout se rejoint — mais seulement *quand on a plongé*. Avant, cela ne peut pas se rejoindre, ça peut faire semblant, et c'est tout.

Je t'embrasse mon très cher vieux, avec ma petite sœur Maneck, pardonnez mes maladresses, engueulez-moi si vous voulez, brûlez mon livre si vous voulez, mais n'oubliez pas de plonger !

Satprem

*( En décembre 64, Satprem sera hospitalisé avec une triple péritonite, puis une tuberculose resurgie des camps de concentration — Mère lui a sauvé la vie.)*

1965

7 mars 65

à Klari

Amie, j'ai reçu votre lettre, puis, quelques jours après votre pensée m'est venue très fortement comme si vous appeliez, et le lendemain j'avais une vision de vous très douloureuse — vous étiez toute déchirée, lacérée, prostrée par terre, comme une naufragée. Il y a longtemps que j'aurais voulu vous écrire, mais je n'en avais pas la force — je vous écris, d'ailleurs, encore dans mon lit. En bref, je vous donne d'abord de mes nouvelles, vous comprendrez.

Il y a trois mois, le 8 décembre, j'ai été opéré d'une péritonite, qui a été suivie d'une occlusion — j'ai bien failli passer de l'autre côté. Ma mère et François, alertés, sont venus me voir par avion. Je suis sorti de là avec la peau sur les os et une bonne anémie. Les choses semblaient se remettre, mais après le départ de François et de ma mère, mes forces, ou ce qu'il en restait, se sont mises à décliner et une fièvre continue est apparue. On m'a transporté



à l'hôpital américain de Vellore (ah ! ces terribles hôpitaux où l'on respire toutes les maladies et la mort du matin au soir...), et après m'avoir trituré dans tous les sens, on s'est aperçu que j'avais une tuberculose pulmonaire et intestinale. On me traite, je suis sorti de ce maudit hôpital, et chez moi enfin, les forces reviennent lentement. Ne vous en faites pas plus que je ne m'en fais, j'ai la paix invariable et la joie dans le cœur — il y a d'autres forces que les forces physiques, je guérirai. Mais tout cela m'a complètement embouteillé, j'ai des piles de correspondance qui attendent et du travail plein les bras que je ne peux pas faire, ou au compte-goutte. Je me fatigue encore très vite. Mais vous êtes dans ma pensée fortement et j'écris, sans trop savoir que vous dire, ne serait-ce que ma tendresse. Pauvre petite amie, êtes-vous vraiment si naufragée ? — pourtant, c'est une vision vraie que j'ai eue, c'est-à-dire qu'elle représente un fait, même si vous n'êtes pas consciente vous-même de l'état. (...) Si tu pouvais essayer de t'accrocher à la seule Vraie Chose derrière ces passe-temps plus ou moins déchirants, te souvenir — c'est cela, *se souvenir* qu'il y a *une* Chose que l'on cherche depuis toujours, et qui seule importe quelles que soient les singeries du dehors. Parce que tu cherches, n'est-ce pas Klari, tu cherches encore, tu veux autre chose, c'est pour cela que tu es mon amie en dépit de tout et alors que j'ai semé tous les autres sur la route — tu cherches. Eh bien, aie le courage de vraiment chercher, c'est-à-dire de fermer quelques portes derrière toi et de larguer quelques cendriers pour aller voir plus loin. J'ai lu ta poésie. Bien sûr, elle est intéressante et peut faire de la bonne publication, mais elle sort d'un monde intérieur malade et stagnant. On peut s'intéresser aux fioritures d'une décomposition, mais ce n'est pas l'attitude vraie pour quelqu'un qui cherche.

Mais il ne faut pas vous décourager, amie, les décompositions sont le prélude d'une naissance nouvelle. J'ai confiance en vous, je suis sûr que vous aurez le courage de sortir de la littérature, fût-elle vécue, fût-elle « spirituelle ». Il y a autre chose derrière tous ces mouvements intéressants du mental. Mais tant que vous n'arriverez pas au silence et à la paix, vous continuerez de tourner en rond et de faire de la littérature « plus ou moins réussie ».

Je suis sévère, mais je vous aime Klari, j'ai beaucoup d'exigence pour vous, je crois en votre destinée vraie.

Branche-toi ici, cela t'aidera. Même si je ne réponds pas tout de suite extérieurement, tu recevras toujours une réponse intérieure (même sans que tu m'aies écrit). De toutes mes maigres forces, je te suis et je veux t'aider à en sortir une fois pour toutes, libre, dans l'immensité.

Je t'embrasse

Satprem

24 mars 65

à Maneck et Bernard d'Oncieu

Mon vieux Bernard, ma petite Maneck, vous vous demandez bien pourquoi ce long silence, et il est vrai que j'aurais pu écrire ou dicter depuis deux ou trois semaines, mais guère plus tôt. (...) Mais d'abord j'ai été bien touché de votre invitation à vous rejoindre avec Sujata à Chaffardon pour ma convalescence. Ce n'est pas possible, moralement en tout cas. Je ne peux pas quitter l'Inde, ce serait à coup sûr me perdre, j'ai besoin plus que jamais des forces qui sont

ici — les conditions physiques de climat, d'amitié attentive et de soins ne jouent qu'un rôle mineur pour guérir ce qui cherche à démolir mon corps.

.....

Bref, je suis revenu à Pondichéry reprendre vie à mon retour de Vellore. Je ne pesais plus que 43 kilos. Il a fallu du temps pour remettre un peu de souffle dans ce corps déglingué, avec un cœur qui flanchait et une extrême faiblesse. Depuis une dizaine de jours, je fais mes premières sorties au bord de la mer, mais déjà je suis assailli par mes trois mois de retard, j'ai un monceau de correspondance avec les éditeurs, les lecteurs français, américains etc., sans parler de mon travail ici avec Mère. Enfin... Ma tête est vide comme une page blanche, ou comme un puits sans fond ; je ne sais pas ce qui sortira de tout cela, mais je sais que quelque chose de capital s'est produit — j'ai aussi complètement abandonné ma discipline tantrique. Un autre mode d'être semble vouloir naître, et je n'y comprends rien — je n'ai pas envie de comprendre, cela m'est égal, d'ailleurs. Peut-être suis-je passé du côté de la mort, puis de la Vie qui est derrière, mais sans faire encore la jonction avec ce côté-ci du monde. Difficile de m'exprimer, surtout quand je n'en ai pas envie.

Mes bons amis, il vous faudra encore attendre si vous voulez des lettres un peu cohérentes. En tout cas je ne vous perds pas de vue, j'ai même eu plusieurs visions de toi et de Maneck, surtout de Maneck mais de toi aussi, et ce n'était pas tellement rassurant quant à votre travail intérieur et à votre développement — je me demande où vous conduit Mouravieff, quelles que soient ses parfaites intentions. Enfin, si vous vous sentez satisfaits, c'est l'essentiel et tout est bien.

Les grosses chaleurs recommencent, toujours un peu éprouvantes, mais je ne donnerais pas cette place pour toutes les fraîcheurs du monde. C'est ici qu'est mon travail et si je dois quitter mes os, c'est ici que je veux le faire — mais j'ai encore beaucoup de travail et il n'est pas question de partir avant que tout soit fait. Voilà, avec Sujata je vous embrasse tous deux fraternellement, avec une tendresse spéciale pour ma petite sœur indienne.

Satprem

27 avril 65

à Klari

Amie,

.....

Je vais bien, reprends des kilos, travaille déjà trop. Ta dernière lettre m'avait beaucoup touché par son affection — je crois que tu as eu plus d'émotions que moi. En fait, je n'ai pas eu d'émotions du tout, sauf des souffrances physiques. La mort n'est pas une mort pour moi — je l'ai vu de mes yeux — et cela ne me trouble pas plus que d'aller rêver sur mon lit, dans une autre conscience. Parler d'éternité ou d'immortalité est si vain, parce que ce sont des abstractions pour les gens ; pour moi, c'est aussi concret qu'un pot de confiture de pommes. D'ailleurs, je me demande bien de quel côté est le « concret » ? et de quel côté la mort ? Je n'ai pas grand-chose à dire, amie, c'est plutôt vous qui devriez me dire des tas de choses. Le Yoga est sans doute une entreprise difficile, mais est-il quelque chose d'autre qui vaille vraiment la peine ?

.....

Que la paix soit avec toi.

Je t'embrasse

Satprem

7 mai 65

à Maneck et Bernard d'Oncieu

Mes bons amis,

J'ai encore tardé à vous écrire, mais j'ai beaucoup de difficulté à liquider tout mon travail en retard et il fait une terrible chaleur, ce qui ne facilite pas les choses. Sinon tout va bien, j'engraisse ( j'ai rattrapé six kilos depuis ma sortie de l'hôpital ! ), et je me rattrape de l'autre côté en perdant tous mes cheveux — bientôt, mon cher Bernard, je serai ton émule au beau front himalayen.

Mais je voulais t'écrire plus tôt, parce qu'il y avait un accent très touchant dans ta dernière lettre — oui Bernard, Maneck, quelles que soient les difficultés ou les résultats parfois décevants, c'est bien la seule chose au monde qui vaille la peine de vivre. Et après tout, les « résultats » n'ont pas autant d'importance que notre effort simplement, pour vivre plus près de la Vérité. C'est cela qui donne son sens, son poids à cette vie autrement assez nulle. Je crois que depuis cette dernière opération, j'ai appris à ne plus rien vouloir, et il me semble que mon cœur est plus plein. Ma discipline tantrique était encore une « volonté de résultat » qui faisait une épaisseur devant la Vérité. Quand il ne reste plus que cette aspiration, comme une flamme naturelle de l'être, à se fondre dans cette Lumière vivante que l'on sent partout, tout devient simple et peut-être que tous les « résultats » sont là.

Je m'inquiétais de vous car j'avais cru sentir des constructions autour de vous, qui faisaient comme une épaisseur aussi devant la simple lumière, mais je me rends bien compte que les constructions peuvent avoir leur utilité pour un temps, pourvu que l'on ne perde jamais de vue qu'un jour il faudra les jeter par-dessus bord. La seule chose qui compte, finalement, c'est l'aspiration que l'on met dans sa construction, non la construction elle-même qui finira bien par crouler lorsque la flamme sera assez forte. Je crois que c'est à cela que se résument mes réserves pour B. M. et mes inquiétudes pour vous — mais je suis tranquille, une fois que l'on a goûté la Vérité, elle ne vous lâche plus et n'aura de cesse qu'elle ne brille toute pure sous vos yeux et dans vos cœurs. Alors, qu'importent les vicissitudes de la route, nous vivons une belle Aventure.

Ce livre sur Sri Aurobindo semble bien se vendre en France, il y a eu de bons échos dans le *Figaro Littéraire*, *Planète*, *Les Cahiers du Sud*, et je reçois ( hélas ) quantité de lettres de gens très divers et de tous milieux. Il faudrait que j'écrive mon autre roman, j'attends l'heure, et davantage de forces.

Sujata est un peu fatiguée ( je crois que c'est le contre-coup de ces mois où j'étais à me débattre dans ce corps ). Nous parlons souvent de vous, notre pensée très fraternelle fait beaucoup de vœux pour vous. Comme nous aimerions vous voir ici... Je crois que François projette de venir faire un tour cet hiver, et ma mère aussi qui a été très touchée par ce qu'elle a senti ici. Les gouvernements ne durent pas éternellement, nous nous reverrons.

Je vous embrasse tous deux très fraternellement,

Satprem

25 juin 65

à Maneck d'Oncieu

Ma petite sœur très chère,

Je reçois à la minute ta lettre et je saute sur ma plume pour t'embrasser et te dire comme je comprends tout ce que tu as traversé. (...)

Oui, Maneck, mille fois oui, la seule chose essentielle, c'est de « vivre consciemment et positivement chaque instant » et au diable toutes les histoires plus ou moins intelligentes et intelligibles que l'on colle sur cette flamme de conscience pure. Mais j'imagine bien, je sens bien tout ce que cela représente de heurts et de blessures qui font mal au- dedans. Tu es une brave petite Maneck, tu as bien travaillé. Oui, l'air libre, le grand large du Vrai Esprit, qui se moque de toutes les formules et les histoires, et qui sourit doucement, et si chaleureusement, à ceux qui sont assez simples pour le prendre comme un enfant confiant. Quand on se donne à Lui, Il se donne à vous, sans complications, sans méthodes, sans conditions. Le tout est de se donner et de faire brûler la flamme.

.....

Je voudrais tellement que vous soyez tous deux pleins, comblés, heureux de servir une belle cause et dans un milieu qui satisfasse tous les besoins de l'âme, du cœur et de l'esprit.  
(...)

Mes bons amis, c'est tout pour aujourd'hui, je voulais seulement en hâte vous embrasser, vous dire comme je vous aime et que je ne suis pas loin, jamais loin de vous.

Affectueusement,

Satprem

2 août 65

à Klari

Amie,

Ta carte de Budapest et ta lettre d'avant avec un poème sont sur ma table depuis presque deux mois, ma seule excuse est que je t'ai fait au moins soixante clins d'œil, que je complète actuellement par un baiser sonore sur tes deux joues et une légère grimace. Contente ? pas contente ? Les deux à la fois, naturellement, en bonne Hongroise.

Je n'ai rien à te dire, sinon que, moi, je suis content, très content, les deux à la fois et dans tous les sens et que je te donne un autre pieux baiser sur le front en te priant de me donner de tes nouvelles.

Satprem

3 octobre 65

à Maneck et Bernard d'Oncieu

Mes bons amis,

Voilà bien longtemps que je suis sans nouvelles de vous. (...) En fait, j'écris ce mot en pensant surtout à Maneck qui doit avoir suivi avec tristesse et inquiétude les derniers

événements de l'Inde, et je sais que la presse européenne (anglo-américaine en tout cas) a singulièrement déformé la vérité<sup>1</sup>.

J'avais bien espéré que l'on allait enfin liquider ce Pakistan et cet impossible Ayoub<sup>2</sup>, mais on a raté l'occasion... (une fois de plus, d'ailleurs). Mais ce n'est que partie remise, personne n'en doute plus ici, et il faudra bien que l'Inde retrouve son unité. Je veux donc consoler Maneck en lui disant qu'il ne s'agit que d'une trêve (assez stupide pour permettre au Pakistan de se réarmer) et que le chef des armées indiennes, le Général Chaudhuri, est un homme remarquable. Je crois que l'Inde est lentement en train de comprendre à quel point ses deux idoles passées, Nehru et Gandhi, se sont trompées sur toute la ligne. Reste la Chine... Quoi qu'il arrive, j'ai confiance, parce que l'Inde est un grand pays et qu'elle aura un grand rôle à jouer dans le monde quand, justement, elle se sera débarrassée de quelques fantômes bavards et moralisateurs pour se souvenir de la vérité forte de ses ancêtres védiques. C'est cela qui est en train de se jouer derrière le conflit actuel.

Que faites-vous ?

Avec Sujata, je vous embrasse très fidèlement,

Satprem

Le 5 octobre 1965

*(Sujata avait écrit en anglais)*

Très chère Maneck,

Aujourd'hui, c'est Vijaya Dasami<sup>3</sup>, et suivant la coutume bengalie, je vous embrasse très affectueusement. Cette année, Mère Dourga, la libératrice, est descendue pour délivrer l'Inde de longs siècles de stupeur et la mener vers sa destinée. Tous les événements extérieurs n'en sont que le signe. L'Inde doit trouver son âme, et elle est maintenant en train de s'éveiller.

Nous vivons une époque très intéressante. Ceux qui sont conscients du jeu des forces sont tout à fait stupéfaits de la tournure qu'ont prise les événements. Nos dirigeants ne sont pas des hommes d'État mais seulement des politiciens (qui ont tout de même en eux une sorte de pureté, si l'on compare avec ceux d'autres pays). Mais ils se sont trouvés obligés de prendre des décisions qu'ils n'auraient pas pu imaginer il y a seulement quelques mois.

Pour nous attaquer, les Pakistanais ont usé de tous les moyens diaboliques à leur disposition — bombardements au napalm de zones civiles, pillages, incendies, viols... Cette fois-ci, même nos villageois, doux comme des agneaux, en ont eu assez ; ils n'ont pas hésité à casser les têtes des parachutistes avec leurs cruches à eau ! Au moins, il y aura eu quelques têtes bien fêlées

---

1. À la suite d'infiltrations pakistanaises au Cachemire depuis août, les troupes indiennes ont pénétré au Pakistan le 6 septembre. Sous la pression de l'O.N.U. et les menaces de la Chine, un cessez-le-feu a été ordonné le 22 septembre ; l'Inde se retirera finalement, perdant encore une fois l'occasion d'abolir la sanglante et ruineuse partition (ou vivisection plutôt) de 1947. C'est la deuxième guerre entre l'Inde et le Pakistan. La troisième, en 1971, donnera naissance au Bangladesh.

2. Le maréchal Ayoub Khan, président du Pakistan.

3. La fête de la victoire, lorsque chaque année Dourga, la Mère divine, terrasse un Asoura (démon).

Vous savez, je suppose, que le Pakistan a envoyé des milliers d'« infiltrateurs » dans la vallée du Cachemire. Le refus des villageois de coopérer a fait échouer leurs plans, car les Pakistanais ont ainsi été découverts beaucoup trop tôt. L'armée indienne a réussi à couper leur ligne de retraite et à réoccuper les bases des régions d'Ouri et de Poonch, dans la partie du Cachemire occupée par le Pakistan. Vous vous souvenez sans doute que ces bases avaient été rendues au Pakistan après que les Nations Unies aient formellement promis à l'Inde que le Pakistan ne s'en servirait pas pour harceler l'Inde. Les Nations Unies n'ayant pu faire face à la trahison pakistanaise, les forces de sécurité indiennes les ont occupées. C'en a été trop pour les chefs du gouvernement pakistanaise, qui, le 1<sup>er</sup> septembre, ont donné à leur armée l'ordre de traverser la frontière internationale au Jammou [au sud du Cachemire]. Leur armée, avec le soutien d'avions, de tanks et de leur artillerie, a poursuivi son élan jusque tout près d'Akhnoor — là où passe la ligne d'approvisionnement vers le Cachemire et le Ladakh. L'Inde a alors dû, pour dégager cette pression, ouvrir un nouveau front, cette fois au Pendjab pakistanaise, dans la région de Lahore. Le Pakistan étant l'enfant chéri de l'Angleterre, l'Occident scandalisé est cette fois entré en action — d'où cette résolution du 6 septembre<sup>1</sup>.

Voilà, une fois de plus les Nations Unies ont fait perdre à l'Inde l'avantage qu'elle avait acquis. Le cessez-le-feu aura permis au Pakistan de regrouper son armée et de se procurer davantage d'armes. C'est *nous* qui devons payer le prix de ce difficile cessez-le-feu — ce sont nos jeunes qui devront verser leur sang, pas les Nations Unies. Et même avec toutes les preuves sous son nez, le Conseil de Sécurité a peur de nommer l'agresseur. Mère a donné une définition des Nations Unies vraiment très appropriée :

« Une expression unie du mensonge universel. »

Voyons. Nous n'aurons pas à attendre longtemps.

Avec mes amitiés à Bernard également,

Affectueusement

Sujata

16 décembre 65

à Maneck et Bernard d'Oncieu

Mes bons amis,

.....

La dernière lettre de Bernard m'a fait plaisir (c'est une façon de parler). Vous ne savez pas (vous le savez peut-être, mais intellectuellement, et l'intellect ne sait pas vraiment, il construit seulement des images), vous ne savez pas comme le simple *fait* de s'asseoir pour méditer est décisif, même si votre méditation = zéro apparemment. Parce que, au fond, vous ne savez pas ce qu'il faut vouloir ni ce qu'il faut chercher ni ce qu'il faut atteindre, mais quelqu'un au-dedans le sait pour vous et il va pouvoir enfin se servir de la petite lucarne silencieuse que vous lui ouvrez et commencer son travail. La difficulté pour notre conscience extérieure, c'est que le travail est invisible pour ses yeux et que rien ne semble se passer (alors que pour la première fois de la vie il se passe enfin quelque chose ! ). C'est seulement plus tard que l'on comprend et que l'on voit tout le chemin parcouru comme à notre insu. Enfin, c'est bien, vous êtes en route. Tous les yoga, tous les livres, les idées, les

---

1. Le Conseil de Sécurité des Nations Unies s'est réuni ce jour-là, et quelques jours plus tard passera une résolution enjoignant à l'Inde et au Pakistan de déposer les armes. Suivant son habitude, le Conseil de Sécurité prendra parti pour le Pakistan, fermant les yeux sur la campagne d'infiltrations islamiques et d'atrocités au Cachemire, et condamnant l'« agression » indienne.

maîtres ne servent qu'à vous conduire à ce point de démarrage. Je pense à ces lignes de la *Synthèse des Yoga* que je transcris pour vous :

« Le lotus de la connaissance éternelle et de la perfection éternelle est un bouton fermé et replié en nous. Il s'ouvre rapidement ou graduellement, pétale après pétale, par des réalisations successives, dès que l'intelligence de l'homme commence à se tourner vers l'Éternel et que son cœur, n'étant plus comprimé et confiné par l'attachement aux apparences finies, s'éprend, à quelque degré que ce soit, de l'Infini. Toute la vie, toute pensée, toute énergie issue de nos facultés, toute expérience passive ou active, deviennent dès lors autant de chocs qui brisent les téguments de l'âme et enlèvent les obstacles à son inévitable efflorescence. Celui qui choisit l'Infini, a été choisi par l'Infini. (...) Rien ne peut être appris à l'intelligence qui ne soit déjà secrètement connu, en puissance dans l'âme qui s'épanouit. De même, toute la perfection dont l'homme extérieur est capable, n'est que la réalisation de l'éternelle perfection de l'Esprit qui est en lui. Nous connaissons le Divin et devenons le Divin parce que nous Le sommes déjà dans notre nature intime. Tout enseignement est une révélation, tout devenir un dévoilement. La découverte de soi est le secret ; la connaissance de soi et une conscience toujours plus large sont le moyen et le procédé. »

Qu'y a-t-il d'autre à dire ?...

Tu me demandes mes heures de méditation. Ce n'est plus comme autrefois où je restais des heures assis. Maintenant, c'est une autre sorte de méditation, comme un courant continu, et je m'assois peu de temps et de façon très variable. En fait, je ne peux pas dire que je « médite », comme si j'avais quelque chose à faire pour méditer, c'est plutôt la méditation qui médite en moi, toute seule ; je suis dedans et je dois plutôt faire un effort pour en sortir : travailler, manger. Mais même là, c'est comme une profondeur vivante qui palpite derrière et j'y retourne (ou elle retourne en moi) dès que je ne suis plus actif. Le corps et la vie de tous les jours semblent être tout petits, une petite chose que l'on tient entre deux doigts, comme par une ficelle, et « moi », je suis là-haut, ou partout, ou nulle part, je n'en sais rien, je suis comme de la lumière étendue. La difficulté, c'est de rapprocher ce moi d'en haut et le moi d'en bas, de les faire bien se rencontrer... Mais je bavarde, il y a encore tellement à faire et on est tellement bête.

Sur le plan matériel, le moi d'en bas a eu de la peine. J'ai reçu un mot de mon ami orpailleur, mon frère de Guyane, me disant : « Je me suicide cette nuit. » C'était un révolté, comme moi, qui n'a jamais accepté — si je n'avais pas trouvé l'Inde, j'aurais fait comme lui un jour ou l'autre. S'il n'y a pas Ça, dedans, il n'y a vraiment rien dans le monde.

Et puis ma mère arrive ces jours-ci pour un mois ou deux. Elle a été étrangement « frappée » par ce pays, sans s'en rendre compte. Je vous embrasse, mes bons amis. Bon travail, bon courage, nous sommes ensemble.

Satprem

1966

12 février 66

à Klari

Amie,

Vous êtes toujours près de moi. J'avais rencontré votre pensée avant de recevoir votre lettre et je me demandais ce qu'il fallait faire quand votre mot est arrivé. Pauvre amie, c'est vraiment dommage que ma vision ait pris une forme si concrète dans votre existence physique. (...)

Quand vous me dites, par exemple, que « votre croyance en Dieu était détruite », j'ai envie de pousser un énorme rire de satisfaction : enfin ! elle a foutu en l'air son « Dieu » — bon débarras ! Si celui-là a vraiment naufragé, c'est une bénédiction. Vous ne voyez donc pas (ou peut-être êtes-vous assez maline pour vous le dire) que ce Dieu nègre et griffu qui plane sur quelques dizaines de millions de spiritualistes chrétiens ou anti-chrétiens vient tout droit d'un obscur Sinaï bien ancré au fond de nos consciences et dont la mission, justement, est de dévorer la flamme de l'Esprit en nous, la joie de l'Esprit en nous. Ah Klari ! l'Occident est pétri de cet horrible Dieu, même ceux qui le rejettent en sont pétris — leur incroyance est aussi fausse que leur croyance. C'est tout cela qui est à foutre en l'air, oui, un bon naufrage, le Dieu et le non-Dieu. Ce n'est pas l'Esprit, c'est un vent du mental, et un vent pestilent qui s'accroche aux consciences et qui griffe, et plus il griffe, plus ces pauvres hommes s'imaginent être en proie aux grandes Affres de l'Esprit — les « inquiétudes de l'Esprit » ! ! lui qui est si totalement dénué d'inquiétude, lui qui est joie ! Si tu es inquiète, si tu souffres, ce n'est pas l'Esprit qui travaille en toi, c'est le Monstre. Et c'est du vent, parce que cela n'a aucune existence, que dans le Mental, c'est le singe mental qui a foi et pas foi, qui s'extasie et se désespère, qui file sur des sommets de vent et descend aussi vite dans les trous de vent, et qui joue et qui joue — oh ! comme il s'amuse. Alors, vraiment, tu secoues ce sale vêtement, tu laisses tomber cette loque ? Qu'est-ce que ça peut fiche, ce que tu peux en penser ? ! Dieu ou pas Dieu, la foi ou non, qu'est-ce que ça peut faire ! laisse donc cela à ceux qui ont encore besoin de ces dangereux instruments de croissance — à la côte, et toi tu ris, tu es vaste comme l'océan et libre ! et tu es intacte, le Monstre ne t'aura pas, il n'aura que tes vieilles fripes.

Mais là où tu dis des bêtises, c'est quand tu parles d'être « la proie de l'incompréhensible ». Pour une fois, justement, que tu n'es pas « la proie » ! C'est l'air du large qui te saoule ? C'est le « grand Courant » qui t'affole ? Je te croyais mieux avertie — la Conscience, l'Esprit, ce n'est pas une petite pensée aux jolis ramages, et cela se fout tout à fait de ce que l'on peut en penser et dire pour ou contre : c'est une Force — conscience-force. Et se met pas en bouteille mentale. C'est vaste comme la mer. Les petites pensées peuvent danser là-dessus, si elles veulent, mais Elle, la conscience, c'est la Mer. Alors, tu te mets à prendre conscience de la conscience, à t'apercevoir que ce ne sont pas des idées, mais que c'est un courant, une force, une substance aussi concrète que la gelée de pomme, et même que ça monte le long de la colonne vertébrale comme deux colonnes de feu. Tu n'as jamais entendu parler de la *Koundalini* ? eh bien appelle cela comme tu veux, serpent à plume ou glaive de feu, mais laisse-la monter, monter et qu'elle perce ta carapace crânienne et que tu jaillisses au grand large, libre pour toujours. Ce qui fait mal, c'est ce qui résiste. Ce qui est terrifiant, c'est ton bon Dieu qui te passe sa trouille. Klari, pas de blagues, il faut refuser la peur, parce que c'est la peur qui appelle tous les accidents — la peur, c'est ton Monstre spirituel qui veut garder son emprise sur toi, c'est la vieille caverne qui veut retenir le trésor et qui se défend. Il faut être simple, aussi simple que l'enfant, clair comme l'enfant, et boucher ses oreilles à toutes ces voix contradictoires — toi, tu aspiras simplement à la vraie lumière, au large ensoleillé. Toi, tu n'écoutes pas toutes leurs idées embrouillées, tu as confiance que l'Esprit est la joie et le vaste et le soleil ; et tout ce qui inquiète, tout ce qui agite, c'est l'Ennemi. Toi, tu es branchée imperturbablement sur le grand large sans idées, la grande douceur de l'Espace. La meilleure chance dans tout cela, c'est d'être comme un enfant — je ne sais rien, je ne peux rien, je n'y comprends rien, mais il y a le grand large, ça je sais, il y a une chaleur d'amour pur, ça je sais, et c'est pour cela que je suis venue au monde, et tout le reste peut



crouler, griffer, se débattre — moi, je suis tranquille, il y a cet enfant-roi en moi, ce moi-moi du Tréfonds, cette chaleur qui aime et qui est si vaste, si vaste qu'elle voudrait tout embrasser. Voilà, ça, c'est vrai, tout le reste est du vent pestilent, du bon dieu nègre dans la bouteille mentale.

Je t'embrasse,

Satprem

P.S. Relis donc le chapitre de mon bouquin consacré à la conscience.

15 juin 66

à Maneck et Bernard d'Oncieu

Mes bons amis,

J'ai bien tardé et je vous dois beaucoup d'excuses, mais je n'arrive pas à écrire, je suis tellement absorbé par mon nouveau livre qui vient s'ajouter à mes diverses tâches quotidiennes, je ne sais pas comment donner de la tête ou de la plume, et surtout je suis absolument incapable de sortir quoi que ce soit qui ne soit pas ce livre. Ne m'en veuillez pas. Et malheureusement, cela ne veut pas dire que tout coule, je me débats dans ce *Sannyasin* et je m'accroche et parfois je me demande si j'arriverai jusqu'au bout. (...)

Que dire pour les méditations ? Évidemment, un mantra peut aider, mais il faut le recevoir de quelqu'un. Mais il y a toujours le grand Mantra universel, et vraiment le suprême Mantra, c'est Ô M. Il y a une puissance divine là-dedans. Ses vibrations doivent aider à purifier un peu l'atmosphère et à écarter toutes ces choses extérieures qui viennent vous assaillir. Il n'est pas nécessaire de le répéter à haute voix, mais du fond du cœur, en le laissant vibrer longtemps. Et puis, naturellement, l'aspiration intérieure, c'est ce Feu-là qui doit finalement tout absorber. Il est bien difficile de donner des conseils, parce que vraiment chacun doit trouver la méthode qui correspond à sa propre nature. Mais je crois qu'un appel sincère reçoit toujours une réponse. Il n'y a qu'à appeler et encore appeler. Pour certains, un état d'offrande intérieure est la position juste. Vraiment, je ne peux rien dire. La seule chose qui s'impose à moi pour vous, c'est ce Ô M — quelque chose qui monte du cœur vers le sommet et s'épanouit dans une étendue dorée. Et le laisser vibrer, vibrer jusqu'à ce qu'il imprègne tout l'être.

Essayez et vous verrez.

Je vous embrasse et m'excuse de cette lettre hâtive, mais maintenant vous savez pourquoi.

Bon courage

Satprem

3 juillet 66

à Klari

Amie,

J'ai senti ta lettre arriver et j'ai souvent pensé à toi me demandant comment tu franchirais le cap. (...)

Tes « coïncidences » m'ont amusé. Mais ce ne sont pas des coïncidences, c'est très intéressant et « émerveillant » de voir comment chaque chose contient sa vibration et comme les vibrations semblables s'attirent et attirent les circonstances autour d'elles. Quand on est *orienté*, la vie change du tout au tout. Comme je voudrais que tu sentes cette joie positive de la route.

Tu as besoin d'être *reliée*, Klari. Il faut absolument te brancher sur un courant de force plus grand que toi. J'avais espéré que tu sentirais un contact s'établir entre toi et l'atmosphère de Sri Aurobindo, mais... Peut-être faut-il cultiver le contact ? Ou peut-être descendre de la tête vers le cœur ? Sri Aurobindo est une présence vivante, c'est tout ce que je puis dire. C'est lui qui m'anime, sans lui je me serais suicidé il y a fort longtemps. Mais quoi ? personne ne peut établir ce contact, que toi. Et je sais d'expérience que tout appel sincère, du fond du cœur, comme un enfant dans l'abandon, reçoit une réponse. Après, il faut cultiver la réponse.

Avec ma tendresse

Satprem

P.S. J'ai eu cette photo pendant de longues années sur ma table.

19 août 66

à Klari

Amie,

Je suis si content que tu aies accepté cette photo de Sri Aurobindo. Peu à peu tu apprendras à sentir et à voir comme il est là, très concrètement. Si tu as la moindre difficulté, la moindre angoisse, la moindre peur, pense à lui, et je te jure, si ton appel est sincère, fait avec un peu de cœur, en une minute toute ton angoisse ou ta peur te sera enlevée. Prends l'habitude de l'appeler, de lui demander ce que tu ne comprends pas, et tu verras, il répond toujours — pas forcément avec des mots, mais en vous envoyant juste la chose qui vous fait voir et comprendre. Si tu développes ce contact avec lui, tu verras que ta vie entière changera d'aspect et beaucoup de choses prendront un sens inattendu.

.....

Oui, il est naturel, au début, que les méditations ou les concentrations amènent une certaine somnolence, parfois des glissades dans une sorte de « sommeil », parce que la conscience n'est habituée à fonctionner que dans le mental et par le mental, et quand le mental se tait, l'organisme réagit par son habitude de sommeil, il se croit au lit ! Avec un peu d'habitude et de persévérance, on doit franchir cette barrière. C'est donc, en un sens, un bon signe, c'est que ton mental commence à se taire un peu. Là aussi, tu peux appeler Sri Aurobindo.

Dans chacun de tes poèmes ( il m'a fallu prendre une loupe) j'ai trouvé quelque chose de bien et de vrai. La loupe n'était pas pour trouver le vrai, mais pour déchiffrer tes gris-gris.

Avec ma tendresse,

Satprem

22 décembre 66

à Maneck et Bernard d'Oncieu

Mes chers bons amis,

J'avais bien reçu la lettre de Maneck et puis je suis débordé de travail, fatigué. Vous m'excuserez. Pourtant, la lettre de Maneck m'avait fait grand plaisir et je sentais de très bonnes choses, mais la lettre de Bernard est arrivée hier ou avant-hier et m'a rempli de colère — une colère spirituelle, si j'ose dire. Mes bons amis, je suis fatigué et à des millions de lieues du monde, je peux aller au bûcher demain et ce sera l'âme en paix, sans un souffle de regret ni d'attachement à quoi que ce soit. Je vous écris donc très « gratuitement », simplement parce qu'il est de temps de vous dire la vérité, même si elle ne vous plaît pas. Voilà environ six ans que je n'ai rien dit, j'attendais.

Ce qui a déclenché ma « colère », ce sont les quelques lignes de Maneck en P.S. à la lettre de Bernard. Maneck écrit ceci : « Maintenant je sais que la “vision” que j'ai eue pendant une méditation n'était pas dans l'ordre des choses. Il paraît qu'on ne doit rien voir de ce genre. » C'est tout simplement une honte. Je suis indigné. Vous êtes entourés de gredins et d'escrocs spirituels — je les ai tous vus, les uns après les autres, et je n'ai rien dit, parce que c'était votre foi et que j'ai toujours pensé que, même à travers les brebis galeuses, la vérité divine pouvait aider, si le chercheur est sincère. Mais je trouve qu'il y a une limite et j'ai un regret de vous voir fourvoyés sur des voies de garage, les unes après les autres, par des individus sans scrupules — j'appelle individus sans scrupules, sur ce plan, ceux qui n'ont pas la Connaissance et qui *prétendent* l'avoir. Mais j'en ai finalement assez de vous voir tous les deux bernés, trompés par ces saltimbanques. J'avais vu clair dans J. B. et je n'ai rien dit ; j'avais vu clair dans Boris Mouravieff et je n'ai rien dit — toujours par respect pour votre foi et avec la certitude que la sincérité vous sortirait de ces voies de garage. Mais tout de même, il me semble que vous avez perdu assez de temps, ou, en tout cas, que vous pourriez mieux l'utiliser. J'aimerais tenir cinq minutes sous les yeux celui qui a déclaré à Maneck que sa vision n'était pas dans « l'ordre des choses » et que l'on ne « doit pas » voir ces choses... !!! Sujata, qui est plus calme que moi, a simplement dit : « Comme c'est dommage, elle a la chance d'entrer en contact avec quelque chose de bon, et elle ferme la porte. » Vous ne voyez donc pas, vous ne sentez donc pas ! ? Ah ! ces misérables font une enveloppe de mensonge autour de vous et ils chassent toutes les étincelles de vérité qui essaient d'aller jusqu'à vous parce que vous êtes sincères. Ils brouillent les contacts, ils ferment les portes, ils vous font prendre le faux pour le vrai — c'est triste à pleurer. Bien sûr, parce que ces faussaires (qui se croient honnêtes, quelquefois) créent une atmosphère déformante. Je n'ai jamais si bien compris comment on pouvait faire prendre aux gens le faux pour le vrai. Mais maintenant, je ne me ferai plus le complice silencieux de vos fourvoiements. Quant au « très spécial » Soufi, j'attends ses dégâts. Vous ne me croirez peut-être pas. Mais croyez bien que je vous écris très « gratuitement », je suis à des millions de lieues, vous ne pouvez pas savoir. Seulement je vois clair. Seulement, je peux dire que la grâce m'a fait toucher certains plans de clarté où les choses apparaissent

simplement comme elles sont. Je voulais vous dire que vos limaces spirituelles me dégoûtent et que vous feriez bien de jeter ces manants à la porte — et de laisser entrer les bonnes visions.  
Satprem

1967

16 janvier 67

à Klari

Amie,

Merci pour le souvenir de Saint-Brévin. Je ne sais vraiment que dire de ton état de vide — peut-être te faudrait-il autre chose, un autre mode de vie. Je ne sais pas, il m'a toujours semblé ( pas « semblé », je sais) que les circonstances extérieures se modelaient sur l'état ou les besoins intérieurs, et que si l'appel était sincère, automatiquement les rencontres ou les circonstances s'arrangeaient dans le vrai sens. Peut-être faut-il que la flamme brûle davantage ? Tu me diras que tu ne sais plus ce qu'est la flamme ni ce que c'est que d'être « sincère », mais c'est peut-être aussi une forme subtile de la résistance qui se sert d'une sorte de neutralité mentale ou d'inertie pour masquer sa résistance. Tu n'es pas plus avancée de le savoir, évidemment ! il faudrait un appel du cœur, bien sûr, mais même si le cœur est voilé, il doit bien rester un *besoin* — c'est ça, le levier. Ou peut-être la prière. Ce n'est *pas possible* qu'un appel sincère reste sans réponse.

Mon livre ? Je l'ai terminé. J'en ai relu deux ou trois chapitres et l'ai trouvé manquer de vérité dans l'expression. Je n'ai aucune envie de faire de la « littérature » ni de publier pour le plaisir de publier. Donc, je dois recommencer. Je ne sais quand ni comment, mais un jour je m'y remettrai, j'attends l'heure, j'attends un rythme plus vrai. C'est très difficile de faire coïncider la simple vérité de l'expérience avec une expression juste et pourtant littéraire. Il y a quelque chose à trouver (ou à recevoir) que je n'ai pas encore saisi.

.....

Bon courage, amie. Je ne te quitte pas, même si mes lettres sont rares.

Avec tendresse

Satprem

28 janvier 67

à Maneck et Bernard d'Oncieu

Cher vieux Bernard, ma petite Maneck,

Je vais essayer de répondre à vos questions<sup>1</sup> aussi simplement que possible, c'est-à-dire sans enfumer le problème dans les vapeurs sibyllines de mystérieuses traditions, mais en me servant directement de mon expérience. Et après tout, c'est la meilleure façon de retrouver la vérité des traditions, qui, elles aussi, sont nées d'une expérience. Il est un plan de vérité simple où toutes ces expériences se rejoignent.

On peut commencer par regarder le problème dans le grand sens, celui de l'évolution. Les espèces ont évolué du minéral au végétal et à l'animal puis à l'homme. Tout indique que le progrès de l'évolution n'est pas un progrès dans les formes mais un progrès de la conscience. Les formes sont seulement un support de mieux en mieux adapté au progrès de la conscience. Nous sommes arrivés au stade homme, mais il n'y a pas de raison de supposer qu'il est définitif et suprême ( sinon il n'y a pas d'évolution ), pas plus qu'un observateur objectif aurait eu raison de supposer, il y a cent millions d'années, que le caméléon ou le babouin était le plus haut terme de l'évolution. Nous sommes simplement arrivés au stade évolutif décisif où nous pouvons intervenir consciemment pour accélérer le processus naturel, qui autrement pourrait encore demander quelques millions d'années avec beaucoup de gâchis. Le yoga et toutes les disciplines spirituelles, finalement, ne sont pas autre chose que des procédés d'accélération consciente de l'évolution dans le sens vrai.

Ici, il peut y avoir quelque débat sur ce « sens vrai », certains vous disent ( avec les religions que nous connaissons ) que le sens vrai n'est pas ici, mais dans je ne sais quel ciel au-delà. C'est un point de vue, mais si cette évolution matérielle ne porte pas son sens en soi, c'est que nous sommes en présence d'une sinistre farce inventée par je ne sais quel masochiste divin. Si Dieu existe, il doit être un peu moins bête que cela et l'on peut penser que cette évolution matérielle a un sens divin et que c'est le lieu d'une manifestation divine dans la Matière. Notre discipline spirituelle, par conséquent, doit viser à obtenir cet homme divin ou peut-être cet autre être encore inconnu qui sortira de nous comme nous sommes sortis des balbutiements hominiens. Quelle est la place de la fonction sexuelle dans cette évolution ? Jusqu'à présent, le progrès de la conscience s'est servi du progrès des espèces, c'est-à-dire que la reproduction sexuelle était la clef de la multiplication des espèces afin d'arriver à la forme la plus appropriée pour manifester la conscience. Depuis l'apparition de l'homme, il y a 2 ou 3 millions d'années, la Nature n'a pas produit d'espèces nouvelles, comme si elle avait trouvé en l'homme le mode d'expression le plus approprié. Or l'évolution ne peut pas rester stagnante, sinon ce n'est plus une évolution. C'est donc que la clef de l'évolution n'est plus dans la multiplication des espèces par voie de reproduction sexuelle mais directement par le pouvoir même de la conscience. Jusqu'à l'homme, la conscience était encore trop enfouie dans son support matériel ; avec l'homme, elle s'est suffisamment dégagée pour assumer sa maîtrise véritable sur la Nature matérielle et opérer d'elle-même ses propres mutations. Du point de vue de la biologie évolutive, c'est la fin de la sexualité. Nous arrivons au stade où l'on doit passer de l'évolution naturelle par le pouvoir sexuel, à l'évolution spirituelle par le pouvoir de la conscience. La Nature ne s'attarde généralement pas à développer les fonctions et les organes qui ont fini de servir son dessein évolutif, on peut donc prévoir que la fonction sexuelle s'atrophiera chez les êtres qui sauront canaliser leur énergie non plus pour se reproduire, mais pour développer leur conscience. Il est bien évident que nous n'en sommes pas tous là et que pendant longtemps encore la Nature aura besoin du pouvoir sexuel pour poursuivre son évolution au sein de l'espèce homme, c'est-à-dire pour conduire l'homme assez brutal que nous sommes encore, à un homme plus conscient, plus capable de saisir le sens véritable de son évolution et finalement tout à fait capable de passer de l'évolution naturelle à l'évolution spirituelle. L'inégalité du développement des individus est la raison évidente pour laquelle on ne

---

1. Des questions sur le « yoga de la sexualité ».

peut pas faire de règles générales ni distribuer des prescriptions infaillibles. À chaque stade convient sa loi. Mais quels que soient les délais, il est évident aussi, du point de vue de la biologie de l'évolution, que la fonction sexuelle s'achève quand elle a rempli ses fins, c'est-à-dire quand elle est parvenue à mettre au monde un homme suffisamment conscient. On ne peut donc pas raisonnablement établir une discipline spirituelle d'accélération de l'évolution sur un principe qui va à rebours de l'évolution. Il suffit, d'ailleurs, d'avoir juste passé un tout petit peu la ligne difficile, le point X du passage de l'évolution naturelle à l'évolution spirituelle, pour s'apercevoir que *toutes* les tentatives pseudo-mystiques pour enjoliver les relations sexuelles de l'homme et de la femme sont des trompe-l'œil. Je n'ai rien contre les relations sexuelles (dieu sait !), mais vouloir les recouvrir d'une phraséologie yoguique ou mystique est une illusion mensongère, une « *self- deception* ». Il n'y a donc pas de « clef à retrouver » dans ce sens-là, elle n'existe pas.

Il y a une clef dans les relations de l'homme et de la femme, mais pas dans leurs relations sexuelles. Les soi-disant « tantriques de la main gauche » ( Vâma Mârگا ) sont par rapport au tantrisme véritable ce que sont les Contes de Boccace par rapport au Christianisme, ou le Bacchus romain qui cuve son vin par rapport au Dionysos des mystères grecs. Je connais le tantrisme, c'est le moins que je puisse dire. Quant aux Cathares, pour qui j'ai la plus haute estime, ce serait leur faire peu d'honneur de croire qu'ils faisaient une sorte de « yoga de la sexualité ». À travers ma propre expérience, il m'a souvent semblé retrouver l'expérience des Cathares et je vois bien que si certains d'entre eux ont essayé de mêler la relation sexuelle à la relation vraie entre l'homme et la femme, ils se sont vite aperçus de leur erreur. C'est une voie sans issue, ou plutôt sa seule issue est de faire voir qu'elle ne conduit nulle part en avant. Les Cathares étaient des hommes trop sincères et trop conscients pour persister dans une expérience alourdissante. Car, en définitive, c'est bien de cela dont il s'agit, l'expérience sexuelle de par sa nature même ( qu'il y ait « reflux » ou pas de reflux et quel que soit le mode ) est un raccrochage automatique aux vieilles vibrations animales — tu n'y peux rien, tu peux y mettre tout l'amour que tu veux, mais la fonction elle-même est liée à des millénaires d'animalité, c'est comme si tu voulais plonger dans un marécage sans soulever de boue. Ce n'est pas possible, le « milieu » est comme cela. Et alors, quand on sait ce qu'il faut de transparence, de décantation, d'immobilité intérieure pour pouvoir lentement passer à une conscience supérieure, ou pour permettre à une lumière supérieure d'entrer dans nos eaux sans être immédiatement obscurcie, on ne voit pas du tout comment une activité sexuelle peut vous faire passer dans cette limpidité immobile où les choses peuvent commencer à se produire ? ? ? L'union, l'unité de deux êtres, la rencontre vraie et totale de deux êtres ne se produit pas à ce niveau- là et par ces moyens-là. C'est tout ce que je peux dire. Mais j'ai vu que dans la tranquillité silencieuse de deux êtres qui ont la même aspiration et qui ont surmonté le passage difficile, il se produit peu à peu quelque chose de tout à fait unique, qui est insoupçonnable tant que l'on en est encore aux « débats de la chair », pour employer un langage de père prédicateur ! Je crois que l'expérience des Cathares commence *après* ce passage. *Après*, le couple homme-femme prend son sens véritable, son « efficacité » si je puis dire. Le sexe est seulement un premier mode de rencontre, c'est le premier moyen inventé par la Nature pour briser la coquille des ego individuels — après, on grandit et on découvre autre chose, non par inhibition ou refoulement, mais parce que quelque chose d'autre, infiniment plus riche, prend la place. Ceux qui veulent précieusement conserver le sexe et le mystifier pour passer au deuxième stade de l'évolution, font penser à des enfants qui s'accrochent à leur trottinette, ce n'est pas plus sérieux que cela, il n'y a pas de quoi faire un yoga avec cela, pas de quoi non plus s'indigner ni hausser les sourcils. Je n'ai donc rien à critiquer, j'observe seulement et je mets les choses à leur place. Tout dépend du stade auquel on se trouve. Et ceux qui veulent se servir du sexe pour telle ou telle raison plus ou moins sublime, mon dieu, qu'ils fassent leur expérience. Comme me disait Mère pas plus tard qu'hier à ce même propos : « À dire vrai, le Seigneur se sert de tout. On est toujours en route vers quelque chose. » On

est toujours en route, par n'importe quel moyen, mais ce qu'il faut, autant que possible, c'est garder l'esprit clair et ne pas se tromper soi-même.

Je vais tâcher de retrouver un ou deux passages de Sri Aurobindo pour vous donner son point de vue.

.....

J'arrête cette interminable missive. Je suis plein de travail et le corps n'est pas bien brillant. Mais je vous aime bien tous les deux.

Satprem

\*\*\*

( *Extrait d'une lettre de Sri Aurobindo* )

« Il n'est pas d'erreur plus périlleuse que d'accepter l'intrusion du désir sexuel et sa satisfaction subtile sous une forme quelconque et de considérer qu'ils font partie de la sâdhanâ [discipline spirituelle]. Ce serait le moyen le plus efficace d'aller droit à une chute spirituelle et de précipiter dans l'atmosphère des forces qui bloqueraient la descente supramentale en faisant descendre à sa place des puissances vitales adverses semant le trouble et le désastre. Il faut absolument rejeter cette déviation si elle essaie de se produire et l'extirper de la conscience afin que la Vérité puisse se manifester et l'œuvre s'accomplir.

« C'est aussi une erreur de s'imaginer qu'il suffise de rejeter physiquement l'acte sexuel, et que son imitation intérieure fasse partie de la transformation du centre sexuel. L'action de l'énergie sexuelle dans la Nature est un mécanisme à certaines fins particulières dans l'économie de la création matérielle ignorante. Mais l'excitation vitale qui l'accompagne produit une vibration dans l'atmosphère créant une occasion des plus favorables à l'irruption des forces et des êtres vitaux dont la seule occupation, précisément, est d'empêcher la descente de la lumière supramentale. Le plaisir qui s'y associe est une dégradation de l'Ânanda divin, non sa vraie forme. Le vrai Ânanda divin dans le physique a une qualité, une substance, un mouvement différents ; essentiellement existant en soi, sa manifestation ne dépend que d'une union intérieure avec le Divin. Vous parlez de l'Amour divin, mais l'Amour divin, quand il touche le physique, n'éveille pas les grossières tendances du vital inférieur ; s'y complaire ne ferait que le repousser et le ferait fuir à nouveau sur les hauteurs d'où il est déjà si difficile de l'attirer dans l'épaisseur de la création matérielle que lui seul peut transformer. Cherchez l'Amour divin par la seule porte qu'il consente à franchir : la porte de l'être psychique, et rejetez l'erreur du vital inférieur. »

Sri Aurobindo

12 août 67

à Klari

Amie, ta dernière lettre était sur ma table depuis presque six mois, ce n'est guère une consolation, mais tous les jours tu me passais sous les yeux. Je suis surchargé de travail, la révision de mon *Sannyasin* n'avance pas beaucoup, mais la santé est bonne, sans excès.

Quand I. est venue me voir il y a un an ( je ne sais plus) j'ai eu tout à coup cette pensée : « Mais pourquoi donc Klari n'est-elle pas ici ? » C'était très clair. (...) Tu pourrais venir voir, te rendre compte. C'est un monde, maintenant. Peut-être que là tu te remettrais en route, ou tu trouverais cette deuxième vie, et après tu pourrais repartir ou rester, mais tu serais différente et ta vie aurait un autre sens, un autre élan. (...)

Le plus simple serait que tu m'envoies une photo, une claire photo de toi, récente, pas trop petite, que je montrerai à Mère. Elle « comprendra » ce qui se passe et pourra peut-être te donner un conseil si elle le veut, en tout cas elle saura si tu es faite pour venir ici ou non. Je crois que c'est tout ce que je peux te dire pratiquement. J'attends ma mère qui doit venir faire un tour en décembre, c'est la troisième fois qu'elle vient et elle aime beaucoup ce milieu, elle respire bien ici. (...)

De ma vie intérieure, je ne peux pas te dire grand- chose, c'est une aventure sans fin, ça grandit, ça se développe.

Je pense à toi avec tendresse.

Satprem

14 novembre 67

à Klari

Amie,

.....

Mère ne te « rejette » pas, elle te dit que tu n'es « pas prête ». (...) Et la vérité, c'est que ton « psychique » est complètement endormi, comme l'a vu Mère et comme je l'ai vu moi-même la dernière fois où nous nous sommes rencontrés autour d'un certain « cendrier », et comme chacune de tes lettres me

le font sentir. Car le « désastre », si l'on peut dire, c'est que tu prends les expériences de ton mental (disons un mental supérieur) pour des expériences psychiques — le « psychique », ce n'est pas du mental, cela n'a rien à voir avec le mental : c'est l'ÂME . C'est le centre, la clef de tout, la clef du progrès, la clef de la joie, l'ouverture sur tous les plans — tu es ouverte sur un petit coin de ton mental qui plonge dans l'infini et tu te dis : je suis illimitée — non ! c'est ton mental qui s'élargit, c'est tout. Et c'est maigre, si maigre que ça ne contente pas et qu'on reste desséché. C'est pour cela que je te disais dans l'une de mes dernières lettres que tu as besoin d'une « autre vie ». C'est l'âme, le « psychique » (selon le vocabulaire de Sri Aurobindo) qu'il faut ouvrir, comme les fleurs s'ouvrent, dans le don de soi. C'est entendu : « l'expérience avec le Divin est individuelle », mais si cette expérience finit par ce pessimisme, c'est une expérience fautive, parce que le moindre atome de l'expérience vraie, c'est une joie pleine de chaque seconde, en *expansion constante*. Alors ? ?

.....

Bon travail, bon courage

Satprem



à Maneck et Bernard d'Oncieu

Mon vieux Bernard, mes bons amis, voilà si longtemps que je veux aller frapper à votre porte, et puis... Mais je suis allé souvent frapper chez vous la nuit. D'abord, que je vous dise une vraie bonne nouvelle (ce n'est pas une « nouvelle » pour moi, mais ça m'a fait bien plaisir). Hier j'ai vu Mère, elle m'a parlé de toi, elle se souvenait même que tu habitais dans le Midi ( je lui avais parlé de toi une première fois à propos de Boris Mouravieff ) et elle m'a dit : « Quand j'ai reçu sa lettre, j'ai senti — c'est un homme qui a de l'étoffe, je suis très contente de lui. » Elle a beaucoup apprécié ta façon active de voir les choses ; pour elle, il y a beaucoup de bavards et il y a ceux qui travaillent. Voilà, alors j'espère qu'avec son aide tout va marcher et que vous entrez dans une grande Aventure. Au fond je savais bien que vous étiez dans le coup, et la partie se joue en bien des points, sous bien des formes, mais je crois que, maintenant, vous avez établi le contact avec la Force centrale — si vous restez branchés sur Elle, vous verrez que les circonstances s'organiseront et que tout va prendre une nouvelle Allure. Je suis très content.

Depuis un an je n'ai pas arrêté de travailler, je n'ai jamais autant travaillé de ma vie ; en plus de mon travail normal assez lourd déjà, je suis en train de réécrire mon *Sannyasin* dont la première rédaction ne m'a pas satisfait — ça, c'est une vraie « sâdhanâ ». J'en ai encore pour six mois de travail au moins. Et puis il y a la correspondance d'un peu partout, trois livres d'*Entretiens* de Mère que j'ai publiés cette année, plus une traduction du *Cycle Humain* de Sri Aurobindo que j'ai promis à mon éditeur pour la fin de l'année, mais qui ne sera pas prête, je n'arrive pas à me tirer de tout ce travail. Enfin, tant mieux, la vie doit servir à quelque chose.

Quand venez-vous dans l'Inde ? ? Vos dernières nouvelles disaient l'espoir de venir cet hiver ? Il y a un très bon « guest house » ici, vous y seriez très bien si vous veniez prendre contact avec la vie d'ici, avec Mère plus intimement, et avec Auroville. J'attends la semaine prochaine ma mère qui doit venir passer un mois ou deux, elle est tout à fait conquise par l'Ashram ! du moins par les gens et l'atmosphère. À part cela, je n'ai pas grand-chose à dire, toutes mes énergies sont absorbées par ce livre, j'ai mis beaucoup de choses là-dedans. La santé est précaire, c'est un peu la corde raide, mais ça tient en équilibre. Et puis Sujata est là, c'est ma paix, ma joie, la douceur de ma vie — vraiment, la femme, c'est la Base. Et il y a quelque chose qui change tellement le regard, quand on a réalisé son éternité ensemble.

Je vous embrasse mes bons amis, mon vieux frère, ma petite sœur aimée,

Satprem

1968

12 mars 68

à Klari

Amie,

Je pense à vous, à votre déception, à vos soucis pour la santé d'André. Il y a des passages difficiles, mais je veux vous dire que je ne *doute pas* de vous, je crois en vous, j'ai confiance que vous finirez par émerger dans une lumière pleine, vivante, chaude, qui aime, qui

a la joie — ça viendra, c'est cela que je veux pour vous. N'êtes-vous pas ma sœur ? Et il y a une chose que je voulais vous dire, de ne pas oublier cette petite phrase de Mère à votre sujet : « Tu peux lui parler d'Auroville. » C'est une porte ouverte, amie. Mère ne dit jamais les choses par hasard. Il y a quinze jours, on vient de poser la première pierre de la ville, c'était très émouvant, ces délégués de plus de cent pays qui venaient apporter de la terre de leur pays pour la mélanger à la terre du Samâdhi [tombeau] de Sri Aurobindo et fonder une cité de l'Unité Humaine, une ville qui n'appartient à aucune nation, aucune religion, une ville de chercheurs, et dans ces terres rouges du Sud, sur cet immense plateau qui domine Pondichéry et le lac, on avait l'impression de se trouver à l'un de ces moments comme ont dû les connaître quelques bâtisseurs de la Vallée des Rois.

C'est une ville à faire, tout est à faire, il y a des travailleurs de tous les pays et si vous offrez simplement votre travail et votre cœur, vous pourrez toujours venir là, Mère vous l'a dit.

.....

Amie, j'ai confiance en vous, nous nous retrouverons, et surtout vous vous retrouverez.

Je vous embrasse  
avec tendresse

Satprem

28 mars 68

à Bernard d'Oncieu

Mon vieux Bernard, je suis tout de même inquiet de toi et je me demande très fraternellement si tu vas bien, ce qui se passe. J'ai voulu respecter ton silence, et entre nous les mots ne sont pas nécessaires, mais que se passe-t-il depuis un an ? J'avais eu un vague espoir de te — de vous voir pour la fondation d'Auroville (qui était d'ailleurs très émouvante)... Enfin si vous êtes tous les deux en bonne santé, c'est le principal, mais sacré animal, dis-le moi !

J'écris, je révise mon *Sannyasin*, qui, je l'espère, sera terminé d'ici environ six mois. J'ai beaucoup mis là-dedans. Sujata m'aide, l'Inde est mon pays de plus en plus cher, je travaille, la route est lente, mais ça avance. Voilà, je voulais te dire que je reste proche de toi par le cœur et la pensée et dire à Maneck ma tendresse.

Satprem

23 avril 68

à Klari

Amie, j'ai eu de la peine en apprenant le départ de Gilles<sup>1</sup>, du gentil Gilles, et je pense que vous devez avoir de la peine aussi. (...) Oui, vraiment, quand on n'a pas découvert cette source vraie dedans, le monde est une chose horriante. Et si les hommes reçoivent tant de coups, c'est parce qu'ils sont durs encore et qu'il leur faut toute cette misère pour commencer à se mettre en route et à chercher ce qui donne son sens à tout. Vous êtes aussi sur une voie difficile, je le sens, je l'ai senti, mais gardez votre confiance, amie, n'oubliez pas votre petite flamme dedans, c'est cela qui sauve de tout, qui console de tout et qui donne la force.

.....

Avec ma tendresse

Satprem

27 juin 68

à Klari

Amie, j'ai beaucoup pensé à vous, surtout vers la fin du mois de mai. J'espère que votre André est maintenant tiré d'affaire. J'ai l'impression que vous avez franchi un cap important et que maintenant les choses vont prendre leur bon tournant à l'intérieur — il suffit d'une toute petite chose qui n'a l'air de rien, mais qui change le ton de l'être. Je pense tout d'un coup à cette phrase de Sri Aurobindo, pour vous : « *By constant effort and aspiration one can arrive at a turning point when the psychic asserts itself and what seems a very slight psychological change or reversal alters the whole balance of the nature*<sup>2</sup>. »

.....

Je vous embrasse, amie, je ne vous quitte pas.

Satprem

**1969**

---

1. Gilles était le premier mari de Klari, du temps du gouvernement français de Pondichéry.

2. « Par un effort constant et une aspiration constante, on peut arriver à un tournant où le psychique s'affirme, et où ce qui paraît être un très léger changement ou renversement psychologique transforme tout l'équilibre de la nature. »

11 mars 69

à Klari

Amie,

.....

Et vous ? Quand venez-vous faire un tour ici, prendre l'air ? Rien ne vous empêche de venir passer un ou deux ou trois mois comme visiteuse et d'établir *le* contact.

Vous m'avez gâté, je n'ai plus l'habitude de ces choses luxueuses, et après avoir pressé une fois sur le bouton magique, été aspergé d'odeurs suaves, je n'ai plus osé m'en servir !

Mon *Sannyasin* est parti chez l'éditeur il y a quinze jours, j'attends leurs réactions, c'est une grande page tournée. Je me demande ce qu'ils vont y comprendre ! Enfin, le travail est fait, fini, c'est le principal. J'ai aussi mis en train (du moins en principe) l'édition de la *Synthèse des Yoga*, du *Cycle Humain* et de *l'Idéal de l'Unité Humaine* de Sri Aurobindo, à Paris — beaucoup de boulot. Les choses suivent leur cours. Quand on voit du dedans les événements mondiaux, c'est merveilleux d'exactitude et de sagesse — combien d'hommes sauront ce que Sri Aurobindo et Mère ont vraiment fait pour le monde ?...

Affectueusement

Satprem

20 juin 69

à Klari

Amie,

Je sens bien votre dépression. Il y a quelque chose de constant, de permanent à trouver, comme un feu qui brûle automatiquement et sans cesse, alors il n'y a plus rien qui puisse déprimer, on en est sorti pour toujours, on est au-dessus et roi. Vous savez cela. Tous les coups de la vie sont faits pour nous amener là. Est-ce qu'il y a quelque chose de plus important ?

Il me semble que si vous veniez faire un tour ici cet été, pendant un ou deux mois, vous pourriez établir le vrai contact, faire la vraie ouverture, prendre le bon départ, et vous retourneriez avec la force, la clef. Je ne sais pas, il y a des moments où il faut choisir, vouloir et prendre les moyens.

Beaucoup de travail, mais la Paix et les yeux ouverts, et le cœur plein. Alors les inconvénients matériels n'existent pas.

Je pense à vous très affectueusement,

Satprem

16 juillet 69

à Maneck d'Oncieu

Chère Maneck, oui tu es ma petite sœur et il y a toujours un coin de mon cœur très proche de toi, même sans lettres. J'ai été touché par ta réaction envers mon livre et je suis content qu'il soit allé entre tes mains. J'ai mis là beaucoup de choses qui probablement échappent aux gens (mais n'échapperont pas toujours), j'ai écrit cela *dans* l'expérience, avec la force de l'expérience, la conscience de l'expérience, et je dis que ceux qui sont un peu ouverts pourront toucher l'expérience parce que la Vibration est là, si l'on suit le fil, ou le rythme plutôt, on peut remonter à la Source. J'ai écrit cela comme un mantra. Littérairement, je ne sais pas ce qu'il vaut, mais intérieurement, je sais. Et puis c'est peut-être la même chose que pour *l'Orpailleur*, qui était écrit dix ans trop tôt — il était un précurseur des « hippies » et de la révolte qui commence à sortir. Et *le Sannyasin* aussi est peut-être encore trop tôt, je ne sais pas. Le fait est que le monde des éditeurs et des critiques est un écran qui empêche de toucher directement le public, sinon je suis sûr que mon *Sannyasin* serait accueilli et compris. Mais c'est peut-être la France qui est la moins réceptive. Trop intellectualisée. *L'Aventure de la Conscience* s'est beaucoup mieux vendue en Italie qu'en France et il y a un metteur en scène italien qui, paraît-il, est tenté de faire un film de *l'Orpailleur*. *Le Sannyasin* aussi pourrait faire un beau film. C'est curieux, quand j'ai écrit ces deux livres-là, je les voyais presque constamment comme sur un écran devant moi...

.....

En tout cas, ce signe de toi m'a beaucoup touché, et Sujata aussi qui a tellement participé à ce livre. La vie est belle au-dedans, si seulement le monde savait ! Et nous avons des clefs merveilleuses — j'ai voulu mettre quelques-unes de ces clefs entre les mains de ceux qui peuvent comprendre.

Ma vieille et fraternelle amitié à Bernard. Ce sera une joie de vous revoir tous les deux.

Tu es ma sœur,

Satprem

22 juillet 69

à Bernard d'Oncieu

Mon vieux Bernard, j'étais très heureux de voir enfin ton écriture et je savais que nous étions toujours aussi proches malgré les silences. Je savais aussi que ça n'allait pas très bien, mais la seule chose qui Aide vraiment, c'est de se donner, autrement on vit dans le circuit fermé de ses propres intérêts matériels et même spirituels, et finalement c'est assez gris et raréfié. Je suis si content pour vous deux que vous ayez obtenu ce visa, je crois que ce sera l'occasion d'un grand tournant. (...) Je crois que si tu arrives à te donner à une tâche qui n'est pas directement liée à tes intérêts — n'importe quelle tâche —, cela changera instantanément l'air que tu respirez, c'est cela qui garde la jeunesse et la raison de vivre. Je pense évidemment à Auroville, mais ne t'attends pas à des merveilles : c'est un monde en construction, avec toute la petitesse des humains et leurs vieilles habitudes mesquines, mais c'est une pâte qui est en train de lever, ça a un sens futur. Autrement... eh bien, on a si peu d'années à vivre et c'est dommage de n'en rien faire. Et j'ai *toujours* vu que les circonstances extérieures changeaient

dès que l'orientation intérieure changeait. Tes problèmes extérieurs se mettront à fondre dès que tu toucheras certaine flamme intérieure.

À bientôt la joie de vous revoir tous deux.

Affectueusement,

Satprem

Ma petite Maneck, (...) je ne sais pas quel sera le destin de ce *Sannyasin*, mais une chose je sais, c'est que ce livre contient une force de Vérité, et que la vérité finit toujours par se retrouver, même si les circonstances du moment semblent la nier. *Le Sannyasin* appartient à l'avenir.

Je t'embrasse très affectueusement, tu es ma petite sœur.

26 décembre 69

à Klari

Amie,

Quelques mots pour vous dire que j'ai été très content du passage de votre lettre où vous parliez de votre travail au niveau de la poitrine... Oui, là, dans la région du cœur, si l'on peut arriver à rester très immobile, comme penché sur un puits profond, et descendre, descendre — s'enfoncer dans certaine douceur — il peut se produire quelque chose.

Voilà, bonne année !

Je suis content que vous ayez aimé ma mère (elle arrive enfin ce soir).

Affectueusement

Satprem

**1970**

20 janvier 70

à Klari

Amie,

.....

Rien n'est vain, tout se décante plus ou moins brutalement. Et je sens bien que quelque chose a changé dans votre air. Si vous pouviez positivement accepter tout ce qui vient (positivement et lucidement) comme, non pas un accident désagréable, mais une occasion d'aller plus vite au but de conscience, les événements changeraient d'allure. Il faut s'ancrer ou s'orienter positivement, et imperturbablement dans le vrai Sens, alors tout a une autre utilité, et on va plus vite. À chaque instant, se ramener au Centre, au point de Référence.

Pourquoi répétez-vous que vous craignez de me « peser » ! Les chercheurs ne sont jamais pesants. Et puis je n'aime pas beaucoup ce « piédestal », car chacun sait que les statues sont bonnes pour être déboulonnées un jour ou l'autre — je suis sur un piédestal de boue, comme tout le monde, et j'essaye d'en faire sortir un lotus, qui fleurira ce que fleurissent les lotus, un moment.

Vos poèmes, quelle « opinion » pourrais-je avoir ? J'ai cessé d'être littéraire il y a longtemps, j'écoute seulement des âmes, qui chantent ou ne chantent pas. Je crois que la vôtre s'approfondit, je la sens plus proche, et comme c'est la source de toute poésie...

Votre rapport sur la réunion des Auroviliens était impayable de drôlerie et de vérité, hélas. Mais le travail se fera en dépit des hommes — il n'y a pas d'Auroville idéale, l'idéal est à faire en soi et le reste découle. Avec ma vieille affection,

Satprem

24 janvier 70

(À Maneck et Bernard d'Oncieu,  
en visite à Pondichéry)

Mes bons amis,

Votre lettre a été donnée à Mère, et ce matin Mère m'en a parlé. Elle a dit qu'elle vous verrait quelques moments *dans le silence*, avec moi, mercredi prochain (mes entrevues avec Mère sont le mercredi et le samedi à 10 heures, mais il vaut mieux être là à 9<sup>h</sup> 45). Donc, mercredi 28 nous irons ensemble. J'ai ainsi eu l'occasion de dire à Mère que Maneck allait traduire le *Sannyasin*, et Mère a eu l'air très contente de cette nouvelle, elle a approuvé.

Je lui ai dit aussi que Bernard voulait filmer les activités de l'Ashram et le Darshan du 21. Elle a dit : « Ça, c'est possible. »

Donc tout est bien. On s'assoira tous ensemble devant elle, tranquillement, pour recevoir ce qui est à recevoir.

Affectueusement,

Satprem

28 janvier 70

à Maneck et Bernard d'Oncieu

Mes très gentils amis,  
Après votre départ, Mère a dit quelque chose.

Parlant de Maneck, elle a dit : « Sa vibration est harmonieuse. » Puis elle a dit : « Ils sont biens tous les deux. Ils peuvent être utiles *tous les deux*. »

Enfin elle m'a demandé quand vous partiez. J'ai dit après le Darshan. Elle m'a répondu : « Je les reverrai avant leur départ. »

Je suis très content de tout cela.

Avec ma vieille affection,

Satprem

20 mars 70

à Maneck et Bernard d'Oncieu

Mon bon cher vieux, j'aurais voulu t'écrire tout de suite mais je suis débordé de travail, auquel vient s'ajouter l'éprouvante révision du *Sannyasin*.

J'ai beaucoup aimé ta lettre. Mais ce n'est rien. Ce qui m'a vraiment touché, c'est de te redécouvrir ici, au fond tel que je t'avais idéalisé autrefois : fraternel, généreux, chaleureux. J'ai tout d'un coup compris pourquoi je t'avais choisi comme ami ( j'ai supprimé quelques qualificatifs pour ne pas te faire rougir ! ). Et tu te souviens, je te disais toujours autrefois : « J'ai l'impression que nous avons un travail à faire ensemble »... Tu vois !

Alors, bien, on vous attend de nouveau. Il est bon que vous fassiez cette nouvelle expérience là-bas avec le regard d'ici — oh ! c'est un regard qui change tout, en vérité. Je suis très content de vous deux, on vous aime ici, tous.

.....

Voilà, Sujata et moi, nous pensons à vous, nous sommes *avec* vous et Mère vous entoure.

Avec ma fraternelle tendresse,

Satprem

26 mars 70

à Bernard d'Oncieu

Mon bon cher vieux, tu n'as pas à craindre de me déranger, je suis très heureux si je peux t'aider. Et je comprends bien ton problème. Je l'ai donc soumis à Mère. J'ai commencé par lui dire que tu avais des problèmes de finances... Elle a ri beaucoup en disant : « Qu'il les donne à l'Ashram ! » Puis je lui ai exposé tes capitaux bloqués dans ces propriétés, ton fils, etc., s'il fallait que tu laisses tout entre les mains de quelque « organisation » ou que tu fasses toi-même la liquidation.

Voici ce qu'elle a répondu ( je transcris ses paroles telles qu'elles ont été enregistrées)

« S'il vient, il faut qu'il vienne avec de l'argent, parce que la situation est critique. On dépense trois fois plus que l'on a, alors... C'est une sorte de miracle constant. Et les dépenses vont en augmentant. Ce matin même X (qui s'occupe de la salle à manger et des réserves)



m'a dit qu'il ne pouvait plus continuer. Et c'est comme cela. Et puis, le gouvernement augmente les taxes dans une proportion de un à dix — dix fois plus. Alors tout est comme cela. Et on est en face de... un trou. Alors je ne peux plus prendre de gens que ceux qui sont capables, non seulement de subvenir à leurs besoins, mais aussi d'aider un peu l'Ashram... C'est très, très difficile... Ce que l'on pourrait appeler " le règne de l'argent " tire à sa fin. Mais la période de transition entre l'arrangement qu'il y avait dans le monde, et celui qu'il va y avoir, va être très difficile. Et elle l'est... Les industries avaient été le grand moyen de gagner de l'argent — maintenant c'est tout à fait fini... Le règne de la propriété personnelle est terminé, c'est le gouvernement qui prend tout... »

En tout cas, tu as là sa réponse, et bien entendu Son aide pour faire le mieux possible. Mais n'oublie pas — ce que tu sais, d'ailleurs — que tout dépend en définitive des intentions vraies qui sont derrière nos actes... J'ai confiance, je suis sûr que tout ira bien.

.....

Nous sommes avec vous deux en toute fraternelle tendresse,

Satprem

21 mai 70

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux Bernard,

J'ai tardé à répondre à ta dernière lettre parce que j'attendais toujours le moment possible pour la lire à Mère. J'y ai finalement renoncé et l'ai passée à A. M. qui la lira dès que possible. C'est en effet très difficile pour moi de prendre le temps que je passe avec Mère pour parler de choses individuelles — c'est le moment où Mère parle de son travail et de ses expériences. Mais tu as dû recevoir la dernière réponse de Mère à Maneck et ses bénédictions pour vous deux. Vous êtes donc entourés et tout ce qui t'arrive ou vous arrive doit être entouré de la conscience-présence de Mère — qui est vraiment fantastique, comme tu le dis si bien, et d'une précision de détail qui tient du miracle.

La seule chose à faire est de rester branché, sans se laisser décourager par les défaillances (nous sommes tous pleins de défaillances et, en vérité, si la Grâce agit ce n'est pas à cause de nos « mérites » non plus, mais parce qu'elle est la Grâce tout simplement). Je suis donc confiant que tout s'arrangera pour le mieux, même si les apparences semblent adverses. Tout vient à son Heure.

.....

Avec ma vieille et fraternelle affection,

Satprem

31 octobre 70

à Bernard d'Oncieu

Mon vieux Bernard,

(...) Je ne vois pas pourquoi ton pessimisme ni tes doutes pour Maneck et toi ! Sujata me disait tout simplement : « Mais ils sont très bien tous les deux aussi », alors pourquoi ? ! Enfin, nous nous reverrons bientôt. Je crois que c'est ton anniversaire aussi ( les dates et moi ! ) et je souhaite de tout cœur que tu regardes les choses avec un simple sourire, comme si, en vérité, tout était là — et tout *est* là. C'est le sourire qui aide à voir que c'est là, quand on croit que c'est encore à des millions de lieues.

Avec toute ma tendresse à vous deux,

Satprem

20 novembre 70

à Bernard d'Oncieu

Mon cher vieux Bernard,

En hâte je t'écris. J'ai reçu ta belle expérience, ça, c'est vraiment une expérience — pure. Sujata a lu aussi, nous sommes si contents tous les deux.

Mais ce ne serait pas du tout un « sacrilège » d'essayer de retrouver l'expérience ! Pas du tout ! Ce devrait être l'état *normal*, constant. C'est cela, la « nouvelle conscience », c'est cela, la *base* du travail. C'est *de là* que doit couler l'action. C'est *dans ça* que doit se dérouler tout le reste. Parce que, en effet, quand on vit là, on a la connaissance de tout. C'est la base ! Ce n'est pas le but : c'est le fondement de l'action. C'est le point de départ de tout — du vrai monde que nous voulons bâtir. Alors, je suis si content que tu aies enfin touché la Vraie Chose, attrapé le fil d'or. Dans une de ses dernières conversations (que tu trouveras sans doute dans le prochain *Bulletin*), Mère disait : « J'ai l'impression de me mouvoir au-dedans de vous. »

Je savais bien que tu étais de notre « famille » — tous les deux.

Nous vous attendons donc avec joie.

Satprem

Est-ce que je ne te disais pas dans ma toute dernière lettre que je ne vous trouvais pas « loin » tous les deux ? Tu vois ! Il n'est pas besoin d'y mettre des vies ! C'est pour *maintenant*.

21 novembre 70

à Klari

Amie,

Autant que je puisse comprendre ou sentir, il me semble évident que vous avez vu Mère, puis que cette Force est venue et que quelque chose a changé. Vous avez appelé et elle a répondu — Mère répond toujours. Mère est une formidable dynamo universelle et sa conscience connaît chaque point, entend chaque appel. Voilà des années, avec Sri Aurobindo,

qu'elle est en train d'insuffler un air nouveau et une Force nouvelle dans le monde. Si vous avez senti quelque chose, c'est une Grâce. Et si vous saviez comme une formidable nouveauté est en train de se glisser sous les vieilles apparences.

En fait, c'est tout ce que je puis vous dire de positif. Pour le reste, j'ai toujours de la difficulté à saisir la chose pure sous la traduction mentale que vous donnez par écrit — c'est la faute des lettres et de l'absence physique. Je ne vous situe pas très bien. Mais l'essentiel est ce Contact. Si vous saviez apprendre à tourner votre antenne du côté de Mère, vous verriez la rapidité des changements. Mère, c'est la Transformatrice.

Mes yeux vont mieux. J'ai terminé d'écrire au galop ma *Genèse du Surhomme* qui m'a été littéralement donnée ou dictée (ou envoyée en musique) sans que je fasse la moindre intervention. Ce sera publié ici au début de l'année prochaine car les éditeurs de Paris semblent ne rien comprendre à ce que j'écris — ils sont trop vieux. (...)

Je travaille beaucoup. Je suis fatigué, mais à l'œuvre.

Avec ma fidèle affection

Satprem

Votre gentil briquet me tient encore compagnie tous les jours.

1971

22 février 71

à Klari

Amie,

Votre lettre m'arrive ce matin. Bien sûr, je vous garde mon amitié ! Et je me réjouis que vous fassiez l'effort de faire des économies pour venir — cet effort, plus le besoin de venir, finiront nécessairement par créer les circonstances voulues. Même si vous ne mettez que cent francs de côté, ces cent francs-là auront un pouvoir spécial qui aidera le reste.

.....

Quant aux « papotages » des « gens qui sont allés à l'Ashram », je suppose qu'ils font partie de l'humaine stupidité bien accrochée. Il y a de tout ici et les défauts ne sont jamais plus virulents que quand ils sont pris sous le Phare de la Lumière pour être transformés. Ça se débat ici comme dans le monde entier, mais c'est en train de craquer... Appelez l'AUTRE CHOSE, amie, appelez-la de plus en plus souvent, et elle répondra, vous aidera et tracera tout votre chemin sans que vous le sachiez.

Affectueusement,

Satprem

à Klari

Amie,

J'ai été heureux de revoir votre photo, bien qu'il y ait je ne sais quoi d'un peu triste derrière ou au fond, avec une sérénité cependant et quelque chose qui regarde (mentalement) avec détachement et une certaine ampleur. Mais je ne sais pas pourquoi, il y a là-dedans (dans cette photo du moins) comme un nœud de peine secrète, un fil de souffrance surmonté mais qui tient et qui jette une sorte de voile sur le vrai épanouissement dans la liberté de la Lumière. Il y a quelque chose qui n'est pas résolu (dans tous les sens). Il y a comme un coup de coude soudain à donner pour faire sauter la paroi de verre — un Inattendu vous attend et vous n'aurez pas de satisfaction vraiment tant que vous n'aurez pas touché ça.

Mais vous savez tout cela ou le sentez. Je voulais vous dire ( je ne sais ce qui m'a pris de vous faire ces commentaires, pardonnez-moi) que ce n'est pas à moi de remettre votre photo à Mère. Je ne le sens pas comme cela. Je sens que c'est à vous d'écrire à Mère, un jour, pour lui ouvrir votre cœur et lui demander son aide — alors vous enverrez une photo. Cela fera un grand changement dans votre vie. Je vous renvoie donc cette photo à toutes fins utiles.

Mais vraiment, ce qui m'a beaucoup touché, c'est que vous ayez accepté de Mère la vérité qui vous avait « tant blessée » lors de la première photo. En effet, je crois que vous avez fait du chemin depuis — j'ai confiance en Klari, son honnêteté la conduira inéluctablement au But. De tout ce passé, il n'y a que deux être qui restent ( trois avec ma mère) encore vivants et présents, c'est mon amie Klari et, oui, ce vieux Bernard d'Oncieu. Les autres semblent absents. Mais maintenant, j'ai une famille très large !

Vos propos sur la *Genèse* me touchent, sont justes, surtout lorsque vous dites que c'est une « main tendue pour sauver de la maladie » — sous ses dehors « poétiques » il y a une force très concrète (qui n'est pas la mienne, il va de soi) et qui est comme une Magie bénéfique pour précipiter l'avenir. Nous verrons... Mon *Sannyasin* va ou est entré chez son cinquième éditeur ( ! ) avec *la Genèse*, pour sa dernière tentative française. Je ne compte que sur la jeunesse. Ce sont eux, d'ailleurs, partout, qui me comprennent.

Non, je ne dicte pas, j'écris à la main et je reste à écouter le rythme d'en haut, qui se revêt tout seul de mots. Mes yeux sont fatigués. La couverture a été vue par mon amie Sujata, alors que je me creusais la tête pour dessiner une couverture, elle l'a vue toute faite sur le papier et il n'y a eu qu'à copier. C'est venu d'en haut avec le reste. Oui, mettez de l'argent de côté — c'est un symbole formateur.

Tendresse

S.

21 juin 71

à Maneck et Bernard d'Oncieu

Mon vieux Bernard, mes chers bons amis, eh bien, il vous arrive des aventures inquiétantes<sup>1</sup> ! Mais mon impression immédiate en lisant la lettre de Bernard, curieusement, a été quelque chose que je pourrais traduire ainsi : c'est bien, c'est un bon signe, un pas a été fait (sans jeu de mot). Souvent les difficultés et les résistances intérieures se traduisent par une difficulté dans le corps, et quand le corps a attrapé le coup, on s'aperçoit après que la voie est plus libre et qu'en quelque sorte le chemin s'est dégagé. Alors, tout compte fait, je sens que tout cela est de bon augure et que Bernard va prendre un nouveau départ. La grâce de la présence de Maneck a amené la protection voulue, et Mère n'est pas loin, je crois bien !

Pour l'instant, rien à dire de moi, rien en chantier sauf cette substance humaine qui peut se faire labourer autrement qu'à coups de bistouri. Nous approchons de l'Heure, c'est une ruée de forces déchaînées.

Avec ma tendresse à vous deux,

Satprem

Oui, entourez François de votre affection, moi je ne peux plus rien pour lui extérieurement, mais je le porte au-dedans de moi et j'attends l'Heure.

5 juillet 71

à Maneck et Bernard d'Oncieu

Mes bons amis,

.....

On est dans le creuset. J'espère que Maneck est contente de ma « carte blanche » pour *le Sannyasin* ou diable que veux-tu... J'ai fini mon boulot et je rentre dans le silence — nous verrons s'il en sort quelque chose.

Affectueusement

Satprem

Il y a beaucoup de changement en Mère depuis votre départ. Surtout une stabilité de santé. Le Bangladesh la préoccupe. Nous aussi. Oh ! combien périssent chaque jour ! Inimaginable<sup>2</sup>. Le Kérala a subi une grande inondation à cause de pluies formidables.

Très affectueusement,

Sujata

---

1. Bernard d'Oncieu vient de se casser la jambe.

2. Depuis plusieurs mois, à la suite de la proclamation de l'indépendance du Bengale-Oriental ou Bangladesh, l'armée pakistanaise a pris le contrôle de toute la province et y perpète des massacres. Les réfugiés déferlent par millions sur l'Inde, qui interviendra militairement en décembre. Le Pakistan sera alors obligé d'accepter la création du Bangladesh.

1<sup>er</sup> septembre 71

à Klari

Amie,

Ce matin, Mère m'a passé une lettre qu'elle avait reçue de vous afin que je la lui lise (elle ne voit pas très bien). J'ai donc lu. Elle a bien ri quand vous avez dit que vous écriviez justement « pour que quelque chose s'ouvre ». Et quand vous avez écrit : « Il y a certainement une possibilité de retrouver en soi l'être premier sous son intelligence négative — aidez-moi », elle a vivement approuvé de la tête. Enfin, quand vous demandiez si ce n'est pas une illusion que ce désir profond de la lumière, elle m'a interrompu pour dire : « Certainement ce n'est pas une illusion. »

Quand j'ai eu fini la lettre, elle est restée silencieuse, puis elle m'a redemandé à voir la photo (que je lui avais montrée, déjà avant de lire la lettre), et j'ai eu l'impression qu'elle la regardait d'une autre façon ; cette fois-ci, non pas pour voir et comprendre, mais pour vous prendre dans sa conscience. Alors, elle a pris ce petit « paquet de bénédictions », qu'elle a tenu entre ses doigts en se concentrant, et elle a dit : donne-lui cela. C'est l'Aide qu'elle vous donne.

Tout est bien amie, maintenant le contact est clair et vous partez sur une nouvelle route.

Avec ma tendresse

Satprem

18 septembre 71

à Bernard d'Oncieu

Mon vieux Bernard,

.....

Pour moi, tout est invariablement dans la vraie Lumière de toutes les vies, où les accidents du moment se fondent dans un même amour.

Satprem

21 septembre 71

à Klari

Amie,

Votre dernière lettre est restée sur ma table car je savais bien que je devais vous répondre plus personnellement. Je suis resté avec cette phrase dans l'oreille : « J'étais alors votre meilleure amie » — oui, et le « alors » est de trop !

Mais pour être juste, il faut dire que ma façon de voir le monde et les êtres a complètement changé, et je n'ai plus d'« amis » : je sens seulement un certain nombre d'âmes en route, et certaines vibrations sont pour moi plus lumineuses ou plus proches de la vérité, et donc plus intimes. Je me sens immédiatement proche de ce genre de vibration et accède de plain-pied avec les êtres qui la portent. Alors le mot « amitié » n'a plus guère qu'un sens vieux, du vieux monde des relations superficielles — pour le reste, j'ai des frères et des sœurs, beaucoup, beaucoup...

.....

Je ne vous parle pas de moi parce que je n'ai rien à dire de moi. Je suis dans le silence en transition vers un autre stade — mais ces stades-là ne sont guère à dire, sauf, peut-être, un jour par un livre qui est leur fruit. De « moi » individu, je ne pourrais guère que vous dire mon « insuccès » en France. Personne ne veut de mes livres. La *Genèse* sera imprimée en Allemagne avant de l'être en France (si elle l'est jamais), ce que je trouve attristant. Et le *Sannyasin* sera publié en anglais avant d'être lu en français (s'il l'est jamais). C'est ainsi. Les Français comprennent trop bien, c'est pourquoi ils n'y comprennent rien du tout.

Voilà donc tout le chapitre de mes doléances. J'écris pour une autre génération.

Au milieu de tout cela, je reste fidèlement votre frère.

Satprem

30 novembre 71

à Bernard d'Oncieu

Mon vieux Bernard,

J'ai bien reçu ta lettre à propos de François — et dix minutes après j'avais la fièvre, qui a duré quatre jours, je n'en suis pas encore tout à fait sorti. Comme dit Sujata : « j'ai attrapé mon frère ». En effet, j'ai rétabli le contact intérieur avec lui après des mois d'interruption et j'ai avalé une sacrée marée. (...)

Ce qui est vrai, c'est que si la force d'intelligence créatrice dans un homme n'est pas utilisée à des fins créatrices et ascendantes, elle se change automatiquement et proportionnellement en force destructrice. Dieu veuille que ce ne soit pas la destruction de François — la Grâce est toujours là.

Nous sommes là pour *faire* quelque chose, chacun de nous, et si nous perdons notre temps ou notre rectitude à des petites histoires égoïstes obscures, ce n'est plus l'heure où la Grâce vous laisse traîner des années dans votre boue, les choses vont vite, et on est brutalement ramené devant le travail à faire. Le travail à faire, c'est de trouver son âme et de vivre dans son âme, et par la lumière de l'âme découverte, de faire l'œuvre qu'elle vous a assignée. Et je dis bien « chacun de nous », non seulement François, mais moi ou toi.

.....

Avec ma tendresse à vous deux et quelques timides excuses pour mes bourrasques un peu fiévreuses et mes sermons !

Satprem

1972

23 janvier 72

à Klari

Amie,

J'ai cru sentir beaucoup votre présence ces temps derniers, votre nom m'est même venu quand j'étais au Samâdhi de Sri Aurobindo. Je sais que c'est difficile d'ouvrir une nouvelle porte, mais après tout, nous sommes ici pour faire des choses difficiles, surtout pour faire *la* chose qui changera vraiment la vie. C'est cela que je veux pour vous. Mon affection ne vous quitte pas.

Satprem

18 février 72

à Maneck et Bernard d'Oncieu

Gentille Maneck, mes bons amis, la lettre de Maneck m'a beaucoup plu, c'est une très bonne atmosphère, je sens un gros progrès. Oui, tu as raison de lire ces textes de Mère avant de t'endormir (sur les maladies et autres), comme cela, ça travaille tout seul la nuit, automatiquement. Continue de te tourner intérieurement vers Mère pour toutes tes difficultés pratiques — dans tous les cas, tourne- toi vers elle et appelle son aide — au fond, comme un enfant, avec la même confiance. Parce qu'Elle est *là*. L'erreur, l'illusion, c'est de s'imaginer que le Divin est loin — il ne s'éloigne pas (ou Elle), il est toujours là, c'est seulement nous qui, de temps en temps, prenons conscience de sa présence, alors nous disons que nous nous sommes « rapprochés » — mais il n'avait pas cessé une seconde d'être là. Et le vrai progrès, c'est de prendre conscience de ce « là » immédiat. Le plus grand progrès, c'est peut-être la Confiance.

.....

Je souhaite vous voir. Bon courage, bonne confiance et que la Paix soit avec vous.

Satprem

14 mars 72

à Maneck d'Oncieu

Oh ! Maneck, comme nous sommes tristes, si tristes pour Bernard, tout notre cœur l'entoure et vous entoure tous les deux. Je sais la santé fragile de Bernard mais je sais aussi le courage de Bernard. C'est un homme de courage. Vois-tu, il y a deux façons de voir le monde



: ou bien on voit partout des forces impitoyables et hostiles qui semblent faites pour vous mener à la destruction, ou bien on voit partout l'Action de la Grâce — je préfère la deuxième explication. Je crois que toutes les circonstances sont faites pour nous obliger à faire le progrès nécessaire. Je crois qu'il n'y a pas de forces adverses, mais seulement des forces de perfectionnement et que tout nous conduit, parfois brutalement, à la Perfection voulue. Aie foi en Mère, accroche-toi à Elle et à Elle seule, prends cela comme une occasion de dépouillement et de purification — cette foi-là est la meilleure aide que tu puisses donner à Bernard. Tiens-moi au courant dès que tu auras du nouveau. Nous allons rester très activement branchés sur vous deux. Tu es ma petite sœur.

Tendresse et courage

Satprem

21 mars 72

à Bernard d'Oncieu

Mon cher vieux Bernard,

Vraiment la Grâce de Mère était avec toi — non seulement parce qu'elle t'a sorti de là sans trop de difficultés, mais parce qu'elle t'a *mis* là ! Pour moi, c'est un signe très sûr que tu es vraiment branché. La Grâce est quelquefois (apparemment) brutale, mais c'est qu'elle veut notre perfection. Et Mère a dit et répété (et on peut le sentir de plus en plus) que la Pression de la Force est de plus en plus formidable pour obliger tous ceux qui sont dans le mouvement à changer. On va vers une autre vie — ce ne sont pas des mots —, eh bien, une autre vie, ce n'est pas la même avec quelques jolies pensées et les vieilles habitudes. Le 8 mars, il y a eu un incendie à Auroville (naturellement parce que les gens n'avaient pas la vraie attitude) et Mère a dit avec le ton de Kâli : « Allez droit, ou tout va mal. » Et c'est comme cela — ce sera de plus en plus comme cela dans les consciences individuelles et dans les pays. Nous sommes au moment où ça change, Sri Aurobindo a assez répété que nous étions à « l'Heure de Dieu ».

Maintenant il faut consolider ta santé, et comme tu es un homme sincère, avec ton changement d'attitude tu verras toutes les circonstances extérieures changer pour le mieux. Il fallait évidemment que vous sortiez de ce vieux rythme.

Voilà, vous êtes tous deux très proches dans notre cœur et notre pensée. Une page nouvelle est tournée pour vous.

Maintenant accrochez-vous bien à la vérité et tout ira bien. Nous sommes avec vous, nous vous aimons très fraternellement,

Satprem

18 avril 72

à Maneck d'Oncieu

Chère Maneck,

.....

Tout ceci ne m'empêche pas de penser à Bernard et à ses insomnies. C'est beaucoup une question *d'attitude*. S'il prend cela comme une épreuve personnelle à traverser avec sa propre force de volonté, alors c'est très difficile. Mais s'il comprend que c'est le Divin qui met cela sur son chemin pour l'aider à avoir un contact plus direct avec Lui, alors il peut lui faire l'offrande de ses misères et l'appeler à son aide, et s'adresser à lui comme à un Ami. Et il sera aidé. Il ne faut pas tout faire soi-même.

Il faut que Bernard trouve l'attitude juste et le contact personnel, intime, amical avec le Divin.

Et puis, matériellement, il faut qu'il prenne l'air, qu'il sorte dans le grand vent. (...)

Nous vous entourons tous deux très affectueusement.

Satprem

18 mai 72

à Maneck d'Oncieu

Chère Maneck, je suis noyé de travail, je vais tâcher de te répondre en hâte.

.....

Pour la traduction [du *Sannyasin*], mes corrections nouvelles. Il faut que tu comprennes que je corrige non pas pour donner une pensée plus juste ni même une image plus juste, mais parce que je suis un rythme là-haut, une sorte de musique, et parfois la note est fautive, alors je sais qu'il y a un mot à corriger ou quelque chose à supprimer, ou à ajouter. Et ce n'est pas la pensée qui me guide, mais un son — et si le son est juste, le mot est automatiquement juste, et la pensée et l'image. Pour l'anglais, si ta traduction doit être vraiment bonne, il faudrait que l'on retrouve cette musique, parce que c'est elle qui importe — les mots, les pensées, les images sont vaines et plates et sèches si elles ne sont le revêtement de ce rythme-là. C'est quelque chose qui subtilement doit *porter* le lecteur, comme cela me porte moi-même et met les mots tout prêts au bout de ma plume.

.....

Bon. Et j'espère que Bernard s'en tire tout à fait. Je pense à vous. Nous sommes en des temps difficiles et passionnants — mais la Grâce est proportionnelle à la difficulté !

Accrochez-vous à Mère.

Très affectueusement,

Satprem

P.S. Je regrette le surcroît de travail avec mes manies correctives et musicalo-intempestives, mais que faire ! ?

Lundi 12 juin 1972

( de Sujata à Maneck et Bernard d'Oncieu )

Chère Maneck, cher Bernard,

Douce Mère a donné hier ces deux paquets de bénédictions pour vous. Elle les a choisis un à un et les a tenus entre ses mains en s'y concentrant assez longtemps. Puis avec un grand sourire ( presque espiègle ! si j'ose dire) Elle m'a dit : « Tu les enverras sans dire lequel est pour qui. » Alors voilà ! C'est à vous de deviner.

Ces temps derniers, Douce Mère reste presque toute la journée très absorbée, et pourtant on a l'impression d'une Puissance active quand on est devant Elle.

Satprem, lui, est bien préoccupé avec ses ultimes corrections du *Sannyasin*. Ceci, bien entendu, à part ses travaux normaux : *Bulletin*, etc.

Il fait une chaleur affreuse cette année. Cela fait beaucoup d'années que la température n'était pas montée si haut. Ceci affaiblit tout le monde.

.....

Et c'est avec un sourire amical pour vous deux que je termine ces paroles ( jusqu'à la prochaine fois).

Affectueusement

Sujata

29 juin 72

à Klari

Amie,

Je comprends le Tournant. Oui, il faut prendre le bon tournant dedans — c'est la seule solution. Tout au-dehors nous lâche à la première occasion. Si vous venez faire un tour ici, je crois que cela vous aidera à prendre vos repères et vos appuis. En fait, *tout* est *toujours* une Grâce, si on sait bien le prendre. (...)

Oh ! Klari il faut vraiment s'accrocher au-dedans, sinon on va vers de terribles amertumes ou dégringolades. Ce qui semble le plus fugace, le plus impalpable est finalement la seule Solidité.

.....

Avec ma vieille affection,

Satprem

6 juillet 72

à Maneck et Bernard d'Oncieu

Mon cher vieux Bernard, mes bons amis, je ne sais pourquoi tu penses que je vais « juger » ta décision — il y a longtemps que je ne juge plus ! Seigneur ! S'il y avait vraiment des Juges là-haut, il y a longtemps que j'aurais le cou coupé et le monde avec, il n'y en a pas un qui échapperait.

Non, le yoga n'est pas fait pour les forts de la vertu, mais pour ceux qui veulent bien laisser faire une Force plus grande que la leur à travers eux. Alors on apprend que les faiblesses sont des leviers pour autre chose, des petites poternes d'humilité par où peut se glisser un Rayon du grand Amour.

Ce que je trouve ennuyeux, c'est cette terrible idée fixe que tu as de ton âge et de ta capacité limitée de progrès. Quand tu m'écris (et tu me l'as écrit des dizaines de fois) : « Tu sais bien que je ne crois pas jamais arriver à faire beaucoup de progrès, je vais avoir soixante piges, etc. » C'est désastreux. C'est comme si tu fermes *d'avance* les portes et fixais ton propre arrêt de mort. Le Yoga, c'est justement de croire en une Force plus grande que la sienne et que toutes les lois physiques, médicales, naturelles et tout le bataclan, et de la laisser faire pour toi ce que tu ne peux pas faire toi-même —

je te l'ai dit. Ça, c'est capital. Pas dire à chaque instant : pas possible, moi je ne peux pas — mais *Lui* peut, ou *Elle* peut. Alors une fois pour toutes, mords-toi la langue quand ces choses voudront sortir de toi. Et je t'assure que tu auras remporté une grande victoire rien qu'en faisant cela !

À part cela, je pense à toi, à vous deux très affectueusement. Je n'ai pas cessé de vous suivre, je t'ai vu, toi particulièrement, de nombreuses fois en « rêve », je t'ai même vu faire de l'alpinisme avec des crochets et des cordes ! ! et je sais que tu es très capable ! en dépit de tout ce que tu penses et dis.

.....

Affectueusement à vous deux et bon courage, bonne confiance.

Satprem

.....

*( Lettre dictée à Sujata par Satprem, à qui Mère avait demandé de donner à ses yeux une semaine de repos. C'est la dernière lettre de Satprem à Bernard et Maneck d'Oncieu qui nous soit parvenue. Les autres lettres ont disparu. Bernard d'Oncieu quittera son corps trois ans plus tard, en novembre 1975. Quelques jours avant cette date, Satprem l'avait vu « en rêve » et Bernard lui disait, en montrant une grande cour blanche : « Les murs sont vieux, il est temps de sortir de là. » )*

20 septembre 72

à Bernard d'Oncieu

Mon cher vieux Bernard,

Je veux t'écrire tout de suite en empruntant les mains et les gentils yeux de Sujata (oh ! dit-elle) pour te dire comme ton offre me touche (nous touche) par son grand cœur. Je vais te décevoir mais pour rien au monde, pas même mes yeux, je n'irais en Europe. Ce n'est pas un paradis — pas même celui des spécialistes ! Si je le peux, je n'y retournerai plus jamais.

La vraie bonne nouvelle de ta lettre, c'est que tu te sois remis à ta traduction des *Talks* [Entretiens] avec Sri Aurobindo — c'est cela qui te fera du bien et qui te sortira du trou ; il n'y a rien de tel que de se mettre en communication avec l'atmosphère de Sri Aurobindo dans un travail matériel consacré. Tu ne pouvais rien faire de mieux.

Dis à Maneck qu'elle continue sans se troubler sa traduction et que j'espère ( ! ! ) qu'il n'y aura plus trop de corrections sur les épreuves de l'imprimerie — pauvre Maneck ! Mais après tout, on s'amuse, n'est-ce pas ?

Avec ma tendresse à vous deux,

Satprem

29 septembre 72

à Klari

( *Klari annonce sa venue prochaine  
à Pondichéry* )

Amie,

.....

Nous nous verrons à Pondichéry, mais ce n'est pas moi « l'objet », c'est ce qu'il y a dans l'air d'ici. Je ne vois plus personne, suis complètement retiré, mais vous êtes ma vieille amie et si je puis vous apporter quelque chose, je le ferai.

Affectueusement,

Satprem

**1973**

26 février 73

à Klari

« Avec entêtement », oui, comme vous dites, parce qu'il n'y a rien de mieux au monde. Sinon, c'est la petite vie misérable, égoïste et grotesque.

Vous avez le fil — pourquoi ne pas vous en servir au lieu de faire appel à vos « forces nerveuses », qui bien entendu lâchent ?

Il faut créer ce rapport avec Mère et Sri Aurobindo, il faut vous rappeler d'eux, les appeler et encore les appeler.

Et toute la peine en vous, c'est la vieille vie qui se débat — il n'y a pas un sou qui vaille là-dedans, nous ne sommes bons qu'au futur et dans ce que nous aspirons à devenir.

Alors aspirez et encore aspirez !

Et courage

Satprem

À mesure que la Puissance nouvelle grandissait en Mère, la pression devenait de plus en plus insupportable pour son entourage — la vieille espèce « humaine » grondait. « L'entourage immédiat n'a aucune foi... Il y a trop de mensonges autour de moi... Tu es le seul à qui je puisse dire. Les autres ne comprennent pas », confiait Mère à Satprem.

Le 19 mai 1973, les « gardiens » de Mère ferment sa porte à Satprem. Six mois plus tard, le 17 novembre, Mère quittera son corps. Une autre phase commence pour la Terre.

\*\*\*

3 juin 73

à Klari

Amie,

Il est évident, pour moi, que votre mari vous mange toute vive — peau et os et chair intérieure. Il vous absorbe et vous êtes en plein dans sa maladie, ou plutôt sa maladie est en plein dans vous. Voilà, c'est tout ce que j'ai à dire brutalement et vous m'excuserez, ou non, mais je crois (ou je croyais) que vous êtes une femme forte — à moins qu'il n'ait mangé cela aussi. Il y a fort longtemps que j'ai perçu cela, mais autrefois je le percevais à l'intérieur de vous, dans votre esprit, votre pensée, puis dans votre vie, et maintenant cela semble descendre dans votre corps. S'il vous reste assez d'amitié et de plume pour me le dire, après ces paroles brutalement franches, vous me répondrez : à quoi ça sert de dire, si l'on ne peut rien changer. Mais il me semble que ce n'est pas vrai. Il y a quelque chose qu'il ne peut pas manger, c'est votre âme (encore qu'il s'en nourrisse aussi), et si vous savez la cause, vous *pouvez* faire un pas de recul intérieur, dresser un voile ou une enveloppe de protection par une certaine attitude intérieure, et puis *appeler* Sri Aurobindo. Il faut vouloir ça, ce minimum-là, sinon Klari va disparaître. Il est certain ( ? ) qu'il finira par s'apercevoir que vous gardez certaine distance intérieure, parce qu'il se sentira moins nourri, et il réagira d'une façon quelconque et ce ne sera peut-être pas facile — mais il faut savoir ce que vous voulez finalement, il y a assez longtemps que dure cette anthropophagie.

Certainement, tout est bien conduit par la Sagesse qui gouverne votre vie en dépit de tout, et avec l'obstacle, il y a en même temps le salut — toujours, avec le poison, à côté du poison, il y a l'antidote. Cet obstacle était donc peut-être conçu pour vous *obliger* à trouver le seul remède possible, dans votre âme — parce que, finalement, tout est fait pour nous obliger à trouver notre âme et son pouvoir et sa joie et sa paix.

(...) Je n'écris même plus de lettres, sauf pour le travail, ainsi je fais des exceptions pour vous, car je vous aime bien — si vous le croyez ! Alors ne m'en veuillez pas, je ne suis pas parmi les « sages » dont vous parlez, mais parmi les travailleurs d'un monde plus vrai, à ma façon.

Affectueusement

Satprem

P. S. « Travailler », cela veut dire se battre avec son humanité.

1974 -1982

( *François, le frère de Satprem,  
vient de se suicider.* )

1<sup>er</sup> janvier 74

à Klari

Klari,  
Klari, mon frère est parti.

Satprem

16 mars 74

à Klari

Amie,  
.....

Qui est Batcha<sup>1</sup> ? Mais c'est ma très vieille et douce amie Sujata — c'est si simple qu'il n'y a rien à dire. C'est la Grâce de ma vie, sinon j'aurais fait comme François il y a longtemps.

Voilà, je pense à toi, je suis trop écrasé de travail pour écrire, mais vraiment branche-toi, appelle

Mère, tire le Fil — c'est LÀ. Et puis, pas de souffrances — les physiques sont parfois difficiles à éviter, mais les morales sont à rejeter absolument, à faire fondre dans l'ardeur de progresser, progresser, s'élargir à chaque instant, se rappeler de ÇA qui seul fait un sens, et laisser ÇA grandir en soi avec chaque respiration — alors tout a un sens.

Je suis bousculé aussi, ils m'ont promu « sage » dans le *Figaro*, de quoi faire trembler les Himalayas — moi, j'aime, c'est tout, la vérité, la terre, les mal-à-l'aise, les hommes en transition vers l'Autre Être. La sagesse... hem ! J'aimerais seulement être totalement vrai.

On relance tous mes livres en pagaille : *l'Orpailleur*, eh oui, en avril, puis *le Sannyasin*, *la Genèse*, je ne sais quelle avalanche où ils ne peuvent pas s'empêcher de mêler l'individu — qui ne vaut que dans la mesure où il n'est plus un individu !

Tendresse, courage

Satprem

---

1. Dans *Le Sannyasin*.

19 juillet 74

à Klari

Amie,

.....

Je n'ai rien à dire, je travaille avec hâte pour achever les tâches qui me sont laissées, surtout ce livre sur Mère<sup>1</sup>, mais le corps est las. Je ne vois plus personne, chaque heure est trop précieuse pour arriver au bout de l'énorme masse de choses qui me restent à faire.

Mais je pense à vous très affectueusement — voyez, cette simple lettre en est un signe.

Que la Force soit avec vous. Sujata vous fait un sourire.

Satprem

17 décembre 74

à Klari

En cette fin d'année, je pense à toi avec ma vieille affection. Que cette année nouvelle soit l'ouverture radicale à l'Autre Chose — Ça, seulement Ça, à chaque seconde Ça.

Satprem

5 février 75

à Klari

Amie,

.....

Je suis plongé dans mon livre sur Mère comme dans un dernier acte avant de passer de je ne sais quel côté, ici ou ailleurs. C'est une radicale épreuve. Je n'ai rien à dire — « je » n'existe plus beaucoup, à part le corps beaucoup vieilli et fatigué.

J'imagine votre état, un peu, avec votre mari diminué — on est tous mis à l'épreuve, d'une façon ou d'une autre, et plus on perd le « je » dans autre chose, mieux c'est. Nous sommes de toute façon à la fin d'un monde.

J'ai une vague impression que nous nous retrouverons encore et j'ai confiance pour vous. Il faut aller tout à fait au-dedans, là où c'est chaud, chaleureux, aimant, et éternel. Il n'y a que là qu'on vit bien. Pour le reste, ça va, ça vient, ça passe.

Mais avec vous toujours, très affectueusement,

Satprem

---

1. Une trilogie, que Satprem écrira en 1975 : *Le Matérialisme Divin, l'Espèce Nouvelle, la Mutation de la Mort*.



à Klari

Amie, j'ai tardé à vous écrire — en fait j'ai tardé depuis trois ans ! Impossible de vous faire un bref tableau de tout un monde. D'abord j'ai écrit trois volumes, plus de mille trois cent pages qui m'ont brûlé littéralement, j'ai vieilli de vingt ans. Puis cette bataille terrible que j'ai dû mener seul. Les livres [ la trilogie sur Mère] vous diront un peu le pourquoi essentiel de cette bataille. Je ne vis plus par des forces humaines physiques naturelles, depuis longtemps, je suis accroché par un autre fil qui me garde en existence parce que j'ai une œuvre à accomplir, mais le corps laissé à lui-même est usé. Et puis des centaines de lettres à écrire, tout un monde à soulever, fortifier, ou une obscure voracité mortelle à combattre, contrecarrer — ce n'est plus pour moi et par moi que je vis. En deux mots ou même dix lettres, comment vous dire tout cela ? Je n'avais pas le temps ni la force de le faire — je n'avais même pas le temps d'avoir du chagrin pour la mort de mon frère. Je vis ce pourquoi j'ai vécu quand je suis allé dans les camps, quand je suis parti dans la forêt vierge, quand je suis devenu Sannyasin — je vis toujours la même chose, je suis un lutteur seul d'un monde à naître, d'un vieux monde à déraciner et d'un nouveau à créer, dans sa propre chair comme dans le terrain plus ou moins vaste autour de « moi ». Je n'allais pas plus accepter l'exploitation « spirituelle » de l'Ashram que d'autres exploitations. Je n'ai jamais connu d'autre autorité que celle de la Vérité et de la qualité intérieure. Ils peuvent être tous contre moi, que m'importe ; au fond « ils » ont toujours été contre moi et j'étais toujours avec la poignée de ceux qui cherchaient et voulaient autre chose. Pendant près de vingt ans j'ai été l'unique confident de Mère : on m'en veut beaucoup de ce rôle privilégié, on a peur de ce que je peux savoir, il y a mille façons de jalousie. Et surtout on voulait tourner son œuvre en une nouvelle Église, faire d'Auroville un grand business spirituel — ils m'ont trouvé en route, ont même essayé de m'assassiner<sup>1</sup>. Je n'ai pas peur, je n'ai jamais eu peur. Je vais imperturbablement mon chemin difficile, envers et contre tout. Je suis trop usé pour faire des phrases, vous lirez mes livres et vous comprendrez.

C'était une bataille aussi pour les imprimer — tout était une bataille, dans les moindres détails. J'ai même été trahi par mes secrétaires. Il a fallu tout faire. Maintenant, depuis trois jours, j'ai la réponse de mon éditeur à Paris<sup>2</sup> : le miracle a eu lieu, il a lu, compris, adhéré totalement et il va faire la bataille de mes livres. Reste seulement à faire ma dernière bataille pour la publication des conversations de Mère avec moi<sup>3</sup> dans leur intégrité — les « propriétaires » de Mère et de Sri Aurobindo auraient voulu faire main-basse là-dessus aussi et expurger soigneusement pour faire leur impeccable nouvelle religion. Là aussi, je me suis battu contre cette Rome rapace. J'ai eu l'immense grâce d'être compris d'Indira Gandhi, elle m'aide, me protège, et je vais peut-être finalement réussir à publier l'œuvre posthume de Mère sans trucage ni tronquage — purement, véridiquement. Alors vous comprendrez que je me suis battu tout du long pour une nouvelle ère : le premier volume de mes livres s'appelle *Le Matérialisme Divin* — un âge du Matérialisme Divin, par-delà les religions, par-delà les spiritualités, par-delà l'intellect et la science. Une clef nouvelle. Vous verrez.

Je vous embrasse,

Satprem

1. Quatre mois plus tôt, le 27 août 1976, trois tueurs, dans les canyons près de la maison de Satprem.

2. Robert Laffont.

3. *L'Agenda de Mère*.

*( Le 1<sup>er</sup> janvier 1978, les autorités de l'Ashram « expulsent » Satprem. Partis à la recherche d'une retraite isolée dans les Himalayas, Satprem et Sujata reviennent en hâte à Pondichéry, pour trouver leur maison cadennassée, portes et fenêtres vissées. Ces mêmes autorités alertent la police. La « bataille dans les moindres détails » continue.*

*Le 21 février, jour du centenaire de Mère, le 1<sup>er</sup> tome de l'Agenda de Mère sort à Paris. Quelques mois plus tard, Satprem et Sujata quitteront définitivement Pondichéry.)*

30 janvier 78

à Klari

Amie,

Je ne vous ai pas écrit tous ces mois parce que j'ai une vie impossible, physiquement et autrement. Je ne pouvais pas écrire et réécrire tout ce qui se passait, c'était déjà assez de le vivre. Vous ne savez pas le dixième de ce qui s'est passé et ce qui se passe. Faire la liste des ignominies est une besogne épuisante. Ignobles, ils le sont, personne ne sait vraiment dans quelle mesure. Les cadenas apparents et les expulsions apparentes sont une mince traduction d'une férocité intérieure qui a mis Mère dans la tombe. Si je n'en suis pas mort, c'est je ne sais quelle grâce, et en vérité ç'aurait été un soulagement de sortir de tout cela — mais quoi, on est là pour se battre. Je n'ai jamais vu autant de sordidité et de lâcheté de ma vie — même la Gestapo a ses qualités à côté de cela. Les Ashramites sont des témoins consentants, sinon les complices d'une vaste imposture qui a rarement eu son égal dans l'histoire des Églises. On a peur de perdre son bol de riz, son toit et sa tranquillité « spirituelle ». C'est le règne des rats et des cancrelats — des hommes, non. Les « spiritualistes » sont l'engeance la plus lâche du monde. Ils n'ont ni le courage d'affronter la vie ordinaire, ni le courage de se battre pour l'Esprit.

Bon, vous voyez pourquoi je ne vous écris pas, c'est un tableau qui n'est ni plaisant ni reposant. J'ai pensé à vous, j'ai senti votre pensée. Il me semblait que vous « suiviez » plus ou moins sans nécessité d'écrire, et le tableau des événements était plus ou moins transmis aux amis de Paris. Les « trustees » [ les dirigeants de l'Ashram ] passeront, oui, et les petits Ashramites, mais si le Message de Mère n'a pas été falsifié, si Auroville n'a pas été détruit, si l'Ashram n'a pas établi son imposture spirituelle, c'est qu'un homme s'est battu. Cet homme en a un peu marre. Cet homme a été noirci, calomnié, diffamé ; il a été attaqué furieusement et férocelement, on a essayé de l'assassiner de toutes les façons. Maintenant je crois que *l'Agenda* est sauf, qu'Auroville est sauf, que les trois volumes feront leur travail à travers le temps. Dès que je pourrai disparaître de la circulation, sans laisser de trace, je le ferai. J'attends seulement que cette imposture soit complètement écrasée. Après, bonsoir. Ce lieu de saletés et de lâchetés et de mensonge qu'est Pondichéry sera quitté sans regret. Je n'ai pas d'ambition au monde. J'ai fait mon boulot. J'irai chercher quelque lieu plus gracieux où les bêtes et les arbres me réconforteront des hommes.

En attendant, je continue.

Mon affection pour vous n'a pas changé.

Satprem

*(Satprem et Sujata ont donc quitté Pondichéry depuis plus d'un an, pour aller habiter dans des montagnes du Sud de l'Inde.)*

18 août 79

à Klari

Amie,

Votre pensée me vient souvent et je vous vois parfois dans mes rêves. Les mois, les années passent, et tant d'aventures, et quelque chose reste si pareil à travers tout. Klari est aussi dans ce quelque chose qui passe partout. Les mots deviennent de plus en plus vains — et pourtant j'écris encore, mais un conte cette fois, pour faire de la jolie musique dans cette cacophonie montante<sup>1</sup>.

Et Klari, où est-elle ?

J'habite dans une montagne paisible, oh ! si soulagé d'avoir quitté le poison qui m'étouffait là-bas. Je travaille beaucoup. J'ai tant de choses à faire. Il y a des mimosas, des eucalyptus et ma fenêtre s'envole comme en plein ciel, avec la plaine tamoule, rose, deux mille mètres plus bas. Quel silence après tout ce vacarme !

Je ne sais pas si nos plumes se croiseront souvent, mais un coin de mon cœur garde Klari très tendrement.

Est-ce que Klari est heureuse ?

Satprem

1<sup>er</sup> avril 80

à Klari

Amie,

.....

Écrire m'échappe complètement : « Ça » essaye à travers ma plume. J'ai terminé aussi un autre livre « rationnel <sup>2</sup> », sais pas quand il sortira. Il faut bien se battre tant que l'on a du sang dans les veines.

Mais les années se font lourdes. Je tiens à la vie par un seul fil de lumière.

Et vous ? seule ?

Mon affection ne vous quitte pas.

Satprem

---

1. Il s'agit de *Gringo*, un « Livre de la jungle » à l'envers.

2. *Le Mental des cellules*.

31 décembre 80

à Klari

Amie,

J'ai été très heureux de recevoir votre petit mot. Je suis sur un véritable champ de bataille, vous n'avez pas idée, et je fais une tâche très peu humaine. Vous pouvez prier pour moi, ça aide. Si je n'avais pas eu le dressage que j'ai eu à vingt ans, je n'aurais jamais pu traverser ce que je traverse depuis sept ans. Enfin... Il y a donc très peu de temps et de place, hélas, pour le sourire et l'amitié, mais je vous garde très fidèlement dans mon cœur. J'espère que nous arrivons bientôt, cette année même, au grand Tournant. Avec ma tendresse,  
Satprem

Sujata vous envoie son sourire toujours là.

S.

23 septembre 1981

*( Pendant trois ans, Satprem a publié un à un les 13 tomes de l'Agenda de Mère, encouragé sa traduction en plusieurs langues, écrit de nouveaux livres, une multitude de lettres, donné des interviews... À la fin de 1981, le treizième et dernier tome de l'Agenda publié, Satprem se trouve devant la dernière aventure : la recherche du « grand passage » vers le demain de l'Homme. Satprem et Sujata quitteront bientôt leur montagne pour chercher un nouveau lieu de retraite tout à fait isolé du monde.)*

23 septembre 81

*(À des amis italiens qui souhaitent le filmer, Satprem explique les raisons de son refus — mais il acceptera en fin de compte.)*

Frères,

Il ne faut pas m'en vouloir. Ma décision n'a rien de personnel et dépasse les circonstances provisoires. Toujours, dans cette existence humaine, l'habitude a voulu que les disciples — qu'ils soient de Rembrandt, du Christ ou de Monsieur Jung — prennent le manteau du Maître et fassent leur petite, ou leur grande affaire de celui qui a jeté la graine nouvelle — heureux s'ils n'en font pas une Église. Le Maître a parlé et puis on va dévider la même bobine, quelques échelons plus bas, à la dimension populaire, devant les divers micros et caméras du monde. On écrit des livres, on fait des conférences, on vous décerne des prix et on finit dans le dictionnaire Larousse — mais le corps, lui, va au cimetière, comme tous les autres. C'est vrai, Mère m'a appelé Satprem — mais je ne veux pas d'un manteau de Satprem sur les

épaules, à perpétuité. Je ne veux être enfermé nulle part, pas même en « moi ». Je vis si je meurs et sais renaître à chaque pas. J'ai été orpailleur, c'est vrai, et j'ai été prospecteur et tantrique et sannyasin, et que sais-je, et Satprem. Mais je suis nul et au point zéro, comme il y a quelque cinquante ans lorsque j'écoutais le petit ressac sur la côte. C'est là que je suis : dans ce rien qui veut naître. Je suis toujours ce rien qui veut naître — à quoi ? je ne sais pas. Quand on le sait, on est déjà emprisonné et bon pour les dictionnaires. Je veux tendre vers ce « quelque chose » sans manteau de Satprem ou de Samaritain sur les épaules — et Satprem, c'est peut-être seulement cette tension-là.

Et puis, vraiment, nous ne sommes plus à ce temps-là. Mère nous a dit qu'il y avait une nouvelle espèce à naître — ça ne se fabrique pas devant la télévision et en répondant aux questions de Monsieur Chancel. Je ne sais pas du tout comment ça se fabrique — je ne sais rien, et de moins en moins. Je ne sais même pas si c'est fabricable et je n'ai aucune prétention. Mais ce zéro, cette nullité douloureuse qui a tant besoin d'être et d'écouter le ressac et tous les petits ressacs du monde jusqu'à ce qu'il éclate d'infini ou de quelque chose — enfin quelque chose — ça, oui, je connais. Qu'est-ce que ça fera au bout ? Un singe, une mouette, un petit phoque, un bigorneau, je ne sais, mais j'ai besoin d'être cette seule pulsation-là. Et au bout du compte, si, par chance, ça faisait une espèce nouvelle, au moins on aurait fait quelque chose. Mais ça ne se dit pas — il faudrait le faire.

J'ai terminé ma besogne de scribe — c'était une grâce fabuleuse, mais elle est terminée. J'ai terminé Satprem. J'ai terminé l'« écrivain », le « disciple ». J'ai terminé tous les métiers. Maintenant, je suis mon propre secret inconnu. Voilà tout. Et si je ne le deviens pas, je meurs.

Vous, et d'autres frères et sœurs, vous n'avez pas terminé votre métier — c'est la grâce fabuleuse qui vous est donnée. Faites-le avec courage, ténacité et amour. Et au bout, eh bien on verra ce qu'il y a au bout — mais il n'y aura pas de dictionnaire de Mère, ça je puis vous l'assurer : il y aura un FAIT éclatant. Préparons ce Fait... avec amour et chacun à sa manière.

Votre frère

Satprem ?

( *La dernière lettre à Klari* )

3août 82

à Klari

Amie,

Je me suis retiré dans un endroit que je veux caché. Je n'écris plus. Je suis devant la dernière tâche de ma vie — au lieu d'écrire, il faudrait incarner un peu et *faire* cette évolution. Il n'y a plus rien à dire : il faut faire.

Parfois votre pensée me vient, toujours avec tendresse. Cette fois-ci, il m'est venu que toute notre vieille correspondance pourrait avoir, ça et là, quelque intérêt — si vous en jugiez de même, vous pourriez peut-être me faire parvenir des copies de ces vieux papiers. (...) Quel cheminement !

Je ne sais pas si nous nous reverrons physiquement, mais vous êtes proche — nous partageons bien un vieil esprit rebelle. En fait, c'est une rébellion contre le vieil ordre humain — je la poursuis jusqu'au bout et dans ma propre peau.

Priez pour moi comme pour cette pauvre Terre. Il faut changer la douleur en Feu transformateur.

Avec ma tendresse interchangeable,

Satprem

## *Épilogue*

**1992**

*(Cette lettre avait été écrite à André Velter, du journal Le Monde, qui avait fait une revue du précédent ouvrage de Satprem, La Révolte de la Terre. Ici, il s'agit de son dernier livre : Évolution II. En fait, Satprem s'adressait à la France.)*

11 novembre 1992

Cher Monsieur... de France,

Je ne sais ce qui me pousse à vous écrire, pourtant j'avais lu la « critique » que vous aviez faite de mon dernier livre, *La Révolte de la Terre*, et j'y avais senti une compréhension à laquelle je ne m'attendais pas, non ce n'est pas au « critique » que je voulais écrire, mais à une intelligence. Je vis très loin de France, depuis des années, et isolé, sans souci des « succès », mais avec un si profond souci de la France vraie, celle que j'ai connue, ce qu'on appelle l'« intelligence française », si moquée, mais ce qui fait qu'une nation, parmi tant d'autres, a un rôle spécial dans la Destinée de la Terre, comme l'Inde en a un, comme chaque individu vrai devrait en avoir un, non pas une fonction sociale ou politique, mais une expression de la conscience terrestre en quête de ce qu'elle a toujours cherché à travers des ruines, des massacres ou des Beautés — des souffrances, beaucoup de souffrances, et pour quoi ? Pendant quelques siècles ou nos brèves décades, on enferme cette quête dans un édifice ou un autre, une philosophie ou une autre, et puis quelques scintillements de Beauté qui nous portent sur ce vaste océan insondable de la vie — mais la vie, pour quoi ? toujours démolie et à refaire, comme le ressac sur nos plages. C'est peut-être très joli, aussi, en poésie. Mais qu'en pense une bernique ? Qu'en ont pensé tant de petits chapeaux pointus et divers qui ont traversé notre Histoire, démolis à leur tour ou démolisseurs ? Quel est ce Destin ? Se pourrait-il qu'avec l'Homme, nous arrivions au point historique où ce Destin peut changer et l'Homme se remodeler lui-même au lieu de succomber à quelque vague fracassante, une fois de plus ?

C'est pourquoi je me tourne vers la France, celle que j'ai toujours aimée dans sa lucidité et sa clarté d'esprit — et il me semble que si *une* nation humaine peut saisir le Sens de cette destinée, que nous appelons « évolution », et le pouvoir, la clef puissante de ce formidable Déroulement des Âges, elle pourrait, cette nation, aider mieux le reste de la fraternité humaine sur son chemin chaotique et de moins en moins « humain ». En vérité, je ne pense qu'à deux pays dans ce rôle d'« éclaireur » : à la France et à l'Inde.

Et je m'adresse à vous, je ne sais pourquoi. J'avais un jeune frère que j'aimais beaucoup, une rare intelligence et une finesse de cœur — à lui, j'aurais écrit. Il s'est suicidé.

C'est le suicide de notre espèce que je regarde. J'ai, moi-même, bien failli me suicider après avoir traversé l'horreur des camps de concentration. C'est pourquoi je comprends, si profondément. C'est pourquoi j'ai frappé à tant de portes, et aux miennes, d'abord, pour savoir ce qu'il y avait dans ce ventre de l'Homme, dans ces millénaires. J'aurais pu disparaître joyeusement dans la forêt vierge, comme un rebelle de plus — mais c'était TOUT l'homme qui me sautait à la gorge, comme si cette Négation même, survécue, me donnait à la fois une responsabilité, un peu terrifiante, vis-à-vis de moi-même, et un *droit* de savoir — ou de mourir. Comme une suprême question vivante devant la suprême négation.

On ne peut pas dire « j'ai trouvé », mais on peut dire « j'ai marché » — et je continue, je continuerai jusqu'à ce que cette mort hideuse ait livré son secret plein et entier, son Tunnel secret sur autre chose, ou alors on reste sur la vieille horreur jamais dénouée, et on recommence. Mais il n'y a plus le temps de « recommencer », et n'est-ce pas le moment même de trouver le Secret de la vie — et de l'Homme et de ces millénaires de peine — dans ce qui fut toujours sa Négation, la Mort, et parce que, jamais résolue, jamais affrontée, cette Négation même nous a voués à une fausse vie et à de faux moyens de vivre. Les Égyptiens aussi avaient cherché, mais ils se sont servis de leurs découvertes pour pactiser avec la Mort — c'est ce qu'ont fait toutes les religions après eux, heureux s'ils n'ont pas fait un commerce de leurs découvertes. C'est ce que notre « Science » a fait, en plus sordide, alors qu'elle avait tous les moyens de creuser le « tunnel » un peu plus loin — il lui manquait une autre dimension, bien que l'honnêteté ne lui ait pas manqué. Alors... alors nous débarquons dans un univers encore plus hideux où de grotesques acides désoxyribonucléiques ont singé les secrets de la vie, et nous ont dispensés, une fois de plus, d'aller voir plus loin — Molière et ses clystères avait plus de sens et plus d'intelligence humaine.

Le résultat de cette demi-connaissance, de cet abîme entre le « côté des morts » et le « côté des vivants » — ce Mur plutôt, béni par les religions et consacré par la Science —, nous a précipités ( fructueusement peut-être) dans une demi-humanité privée de son sens évolutif, privée de ses propres facultés, tel un énorme paralytique qui n'attend plus son espoir que du salut des religions ou des bienfaits de la science, et qui bée tout d'un coup devant le Sauvage retrouvé parce qu'elle n'a pas trouvé l'Homme qu'elle est ni le secret de sa vie qui est le secret de sa mort.

Et pourtant cette suprême Négation de tous nos efforts terrestres doit contenir sa suprême clef terrestre. Si l'histoire a commencé avec une toute petite cellule, cette même petite cellule doit contenir sa clef et son pouvoir — on peut y ajouter des philosophies et des chapeaux divers, mais le pouvoir même est là où il a commencé. Nos faux pouvoirs s'écroulent pour nous amener *là* — faudra-t-il d'autres camps de concentration pour que l'Homme s'éveille de son Horreur ?

Le vrai « humanisme », maintenant, ne serait-il pas d'aller là où ni les religions ni la science n'ont osé aller ?

Un homme doué de ses *propres* facultés.

Voltaire m'aurait compris, et Molière, et certainement Socrate, mais l'ensemble humain n'était pas encore arrivé au point de sa Destinée, comme on l'est, un jour, nu et glacé, sur une place d'appel — d'appel, oui.

Et qu'est-ce qui appelle, finalement ? Sinon un corps. Avec ses mêmes peines d'il y a des millions d'années et sa même connaissance ignorée — moins ignorée des oiseaux et des bêtes que de nous — et son même pouvoir enfoui et qui CRIE ce qu'il ne sait pas dire mais qu'il sait pouvoir faire... un formidable pouvoir de changer sa situation terrestre.

Nous n'avons jamais été assez nus pour le savoir.

Nous avons coiffé un énorme chapeau mental, qui était très utile pour nous amener à réfléchir notre situation et à découvrir notre propre pouvoir — celui qui a mis en route toute notre histoire — mais nous nous en sommes servis pour inventer de faux moyens et recouvrir encore plus ce qui est là.

On peut aussi faire de la « littérature », mais le peut-on encore longtemps dans cette situation terrestre étranglante ? Même Malraux m'aurait compris.

Ce n'est pas la « morale » de l'homme qu'il faut changer — si elle est changeable — ce sont ses cellules qui ont été attelées, asservies, trop longtemps, à une besogne qu'elles savent pouvoir dépasser — mais pour cela, il faut que *nous* le sachions, au lieu de tripoter les gènes. Il faut orienter.

Si l'Inde n'était pas engluée à copier les réussites croulantes de l'Occident, elle pourrait le faire, orienter. Mais l'Esprit de la France a toujours été capable de percer les fantômes et d'empoigner le levier de l'avenir.

Pour cela, il y a *une* chose à savoir — et c'est ce que j'ai tenté de dire dans ce dernier livre *Évolution II* — c'est qu'un Mur Noir enveloppe notre corps et que ce Mur est traversable, et que, de l'autre côté de ce Mur, il y a une vie *physique* nouvelle et des facultés inattendues auprès desquelles nos « pouvoirs » humains sont des premiers jouets, qui deviennent trop cruels et menacent de tout détruire. Avec nous, le regard du monde grandit et des distances aussi grandes que celles qui séparent une algue aveugle d'un oiseau — nous n'avons encore ouvert que les yeux du Mental. Et nous serons sidérés lorsque se dévoileront ces autres yeux du corps et ces moyens d'au-delà de nos tombes.

Allons-nous ouvrir les yeux ?

Suis-je compréhensible ?

J'aime la lucidité de la France autant que le cœur de l'Inde et je rêve d'un homme complet, enfin.

Avec toute mon estime.

Satprem

Fin du tome II